

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1883

Compilé article par article en continu

## TABLE DES MATIERES

Marie Madeleine .....	9
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	14
Livre 1.....	14
Psaume 1 .....	14
Psaume 2 .....	15
Psaume 3 .....	15
Psaume 4 .....	16
Psaume 5 .....	17
Psaumes 6-7 .....	18
Psaume 7 .....	19
Psaume 8 .....	19
Psaumes 9 et 10.....	19
Psaume 11 .....	20
Psaume 12 .....	23
Psaume 13 .....	23
Psaume 14 .....	24
Psaume 15 .....	25
Psaume 16 .....	25
Psaume 17 .....	38
Psaume 18 .....	40
Psaume 19 .....	42
Psaumes 20-21 .....	44
Psaume 22 .....	45
Psaume 23 .....	49
Psaume 24 .....	51
Psaume 25 .....	52
Psaume 26 .....	55
Psaume 27 .....	56
Psaume 28 .....	58
Psaume 29 .....	59

Psaume 30 .....	59
Psaume 31 .....	61
Psaume 32 .....	62
Psaume 33 .....	66
Psaume 34 .....	67
Psaume 35 .....	69
Psaume 36 .....	70
Psaume 37 .....	74
Psaume 38 .....	77
Psaume 39 .....	80
Psaume 40 .....	80
Psaume 41 .....	83
Livre 2.....	84
Psaume 42 .....	85
Psaume 43 .....	88
Psaume 44 .....	89
Psaume 45 .....	91
Psaume 46 .....	92
Psaume 47 .....	94
Psaume 48 .....	94
Psaume 49 .....	95
Psaume 50 .....	96
Psaume 51 .....	96
Psaume 52 .....	100
Psaume 53 .....	100
Psaume 54 .....	102
Psaume 55 .....	102
Psaume 56 .....	104
Psaume 57 .....	106
Psaume 58 .....	107
Psaume 59 .....	107
Psaume 60 .....	108
Psaume 61 .....	108
Psaume 62 .....	109
Psaume 63 .....	111

Psaume 64 .....	114
Psaume 65 .....	115
Psaume 66 .....	116
Psaume 67 .....	117
Psaume 68 .....	117
Psaume 69 .....	117
Psaume 70 .....	117
Psaume 71 .....	118
Psaume 72 .....	118
Livre 3.....	118
Psaume 73 .....	118
Psaume 74 .....	121
Psaume 75 .....	121
Psaume 76 .....	122
Psaume 77 .....	122
Psaume 78 .....	123
Psaume 79 .....	125
Psaume 80 .....	125
Psaume 81 .....	128
Psaumes 82-83 .....	129
Psaume 84 .....	130
Psaume 85 .....	132
Psaume 86 .....	135
Psaume 87 .....	137
Psaume 88 .....	137
Psaume 89 .....	139
Psaume 90 .....	140
Psaume 91 .....	142
Psaume 92 .....	143
Psaume 93 .....	143
Psaume 94 .....	146
Psaumes 95-101 .....	150
Psaume 102 .....	151
Psaume 103 .....	152
Psaume 104 .....	153

Psaume 105 .....	153
Psaume 106 .....	153
Livre 5.....	153
Psaume 107 .....	153
Psaume 108 .....	155
Psaume 109 .....	155
Psaume 110 .....	156
Psaume 111 .....	156
Psaume 112 .....	157
Psaume 113 .....	158
Psaume 114 .....	158
Psaume 115 .....	159
Psaume 116 .....	160
Psaume 117 .....	161
Psaume 118 .....	161
Psaume 119 .....	162
Psaume 120 .....	187
Psaume 121 .....	187
Psaume 122 .....	187
Psaume 123 .....	188
Psaume 124 .....	188
Psaume 125 .....	188
Psaume 126 .....	188
Psaume 127 .....	189
Psaume 128 .....	189
Psaume 129 .....	190
Psaume 130 .....	190
Psaume 131 .....	191
Psaume 132 .....	191
Psaume 133 .....	193
Psaume 134 .....	194
Psaume 135 .....	195
Psaume 136 .....	196
Psaume 137 .....	196
Psaume 138 .....	197

Psaume 139 .....	198
Psaume 140 .....	199
Psaume 141 .....	199
Psaume 142 .....	200
Psaume 143 .....	201
Psaume 144 .....	201
Psaume 145 .....	202
Psaume 146 .....	203
Psaume 147 .....	203
Psaume 148 .....	204
Psaume 149 .....	205
Psaume 150 .....	205
Pensées .....	207
ME 1883 page 20 .....	207
ME 1883 page 40 .....	207
ME 1883 page 160 .....	207
ME 1883 page 180 .....	207
ME 1883 page 300 .....	208
ME 1883 page 360 .....	208
ME 1883 page 400 .....	208
ME 1883 page 420 .....	208
ME 1883 page 440 .....	208
ME 1883 page 460 .....	209
ME 1883 page 478 .....	209
Vérités pratiques.....	210
Chapitre 1 - L'attente .....	210
Chapitre 2 - Le dévouement .....	212
Chapitre 3 - Le désert, — Le pays, et leurs leçons respectives.....	217
Chapitre 4 - Réalité .....	220
Chapitre 5 - A ses pieds.....	223
Chapitre 6 - La spécialité de notre appel .....	227
Chapitre 7 - Tiède et ni froid ni chaud .....	231
Cinq lettres sur le culte et le ministère par l'Esprit .....	236

Première lettre - Dieu présent dans l'assemblée .....	236
Appendice à la première lettre .....	239
Deuxième lettre - L'Eglise édifiée par des dons.....	241
Troisième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques négatives .....	245
Quatrième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques positives .....	250
Cinquième lettre - Diverses observations sur la dépendance réciproque des saints dans les réunions d'édification mutuelle, et sur d'autres sujets .....	254
Appendice à la cinquième lettre.....	260
Notes d'une méditation sur 2 Timothée 2 .....	264
Notre rassemblement.....	266
La foi.....	282
Pensées sur l'unité de l'Esprit .....	283
Fragments de lettres.....	285
ME 1883 page 119 - Darby J.N. ....	285
ME 1883 page 158 .....	285
ME 1883 page 199 .....	286
ME 1883 page 220 .....	287
ME 1883 page 238 .....	287
ME 1883 page 259 .....	289
ME 1883 page 259 - Darby J.N. ....	289
ME 1883 page 319 .....	290
ME 1883 page 339 .....	291
ME 1883 page 372 .....	291
ME 1883 page 396 .....	295
ME 1883 page 416 .....	297
ME 1883 page 436 .....	298
ME 1883 page 472 .....	300
Affranchissement de la loi du péché .....	303
L'expiation.....	312
La promesse du Seigneur - Matthieu 18: 20.....	318
Le Nazaréen - Nombres 6 .....	328

La seconde venue de Christ - Luc 12: 34-59 .....	331
L'homme dépendant - Quelques notes sur le Psaume 16.....	336
La dépendance.....	336
La soumission.....	337
La communion .....	338
La fidélité .....	338
La portion de l'âme .....	339
La satisfaction .....	340
Culte et conseil .....	340
Consécration et confiance .....	341
La joie.....	342
L'assurance.....	342
L'association avec Dieu dans la gloire.....	342
Les choses qui ne se voient pas .....	344
Les temps du résidu mis en lumière par l'histoire d'Enoc, de David et de Daniel .....	347
Chapitre 1 - Marche et espérance du chrétien.....	347
Chapitre 2 - Le lieu d'habitation du chrétien.....	356
Chapitre 3 - Séparation, dépendance, souffrance.....	365
Réponse à des questions sur la prédication des femmes .....	375
Jean 14: 27 .....	381
Les différents degrés dans la connaissance de l'Eglise.....	383
Libéralité de cœur - (Notes sur Nombres 7).....	387
Le service - Notes sur Nombres 8 .....	389
Remarques détachées - Darby J.N.....	392
Souvenir de la délivrance et direction dans la marche - Notes sur Nombres 9 .....	397
La lettre de Christ .....	400
La prière .....	402
Prière privée, ou pour soi-même.....	402
La prière privée pour d'autres .....	404
La prière en public .....	406
Fragments .....	408



## Marie Madeleine

---

ME 1883 page 3 - Lisez Luc 8: 2; Marc 16: 9; Jean 20: 1-18

C'est dans le huitième chapitre de l'évangile de Luc, que nous trouvons la première mention de Marie Madeleine. Voici ce que l'Esprit de Dieu nous dit d'elle: «Et il arriva après cela, qu'il passait par toutes les villes et tous les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu; et les douze étaient avec lui, et des femmes aussi qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies, Marie, qu'on appelait Magdeleine, de laquelle étaient *sortis sept démons...* et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens». Le trait par lequel Marie est caractérisée ici, nous montre d'un côté l'affreuse condition dans laquelle elle s'était trouvée, et d'un autre, la puissance de la grâce du Seigneur Jésus, qui l'avait délivrée et avait fait d'elle une de ses servantes dévouées.

Qu'il est précieux de suivre le Seigneur Jésus dans son service ici-bas, et de le voir déployer sa puissance en grâce envers tant de pauvres misérables qu'il rencontrait. Pour chaque coeur brisé, il avait la parole qui s'adaptait parfaitement à son état; pour chaque affligé, il avait la vraie consolation; il pouvait dire: «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos». Sa puissance divine était au service de toutes les compassions de son coeur, pour délivrer ceux qui étaient dans la souffrance. «C'est pour ceci que le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les oeuvres du diable».

Marie Madeleine était une de ces captives prises par l'homme fort, mais un plus puissant, Jésus, était survenu, et l'avait arrachée à la puissance de Satan. Elle avait changé de maître; elle avait eu celui qui est menteur et meurtrier dès le commencement, elle avait maintenant celui qui est débonnaire et humble de coeur, le Fils de Dieu, celui qui est la vérité et la vie. Merveilleux changement! Le coeur de Marie avait été lié à la personne de Jésus, il était devenu son Seigneur, elle lui appartenait entièrement, elle lui devait tout, et elle le suivait l'assistant de ses biens.

Marie était attachée à Jésus par un lien puissant et divin, celui de l'amour. Elle l'aimait, parce que lui l'avait aimée le premier. Objet d'une merveilleuse délivrance, elle aimait comme celle de laquelle Jésus disait: «Ses nombreux péchés sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé».

Qu'elle est grande l'oeuvre de Dieu pour nous et en nous! Que son nom soit à jamais loué par ceux qui la connaissent et qui sont les objets de son amour, et puissions-nous suivre Jésus pas à pas, humblement, fidèlement, sous ce joug aisé à porter, parce qu'il est celui de l'amour.

Peu avant de les quitter, Jésus avait dit à ceux qui le suivaient: «En vérité, en vérité, je vous dis que vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira; et vous, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie... Vous avez maintenant de la tristesse, mais je vous reverrai, et votre coeur se réjouira, et personne ne vous ôte votre joie».

C'est ce qui eut lieu pour tous les disciples, mais particulièrement pour Marie Madeleine. Elle aimait beaucoup, et sa douleur était mesurée par l'étendue de son affection pour le Seigneur, lorsqu'elle se vit privée de lui par la haine de l'homme qui l'avait fait disparaître de la scène de ce monde. Mais le Seigneur tient compte de cette affection. Il attache du prix à l'amour des siens pour lui. Aussi voyons-nous dans l'évangile de Marc, qu'après sa résurrection, c'est à Marie qu'il apparaît d'abord. Jésus, rejeté par les hommes, livré par eux à la honte et à la mort, était apprécié par Marie. Elle était ainsi, malgré son ignorance, en communion de pensées et de sentiments avec Dieu, pour qui le Seigneur était la pierre vivante, choisie et précieuse, son Fils bien-aimé, en qui il trouvait son plaisir. Oui, chers amis, nous pouvons être ignorants, mais si nos coeurs sont attachés au Seigneur Jésus, notre ignorance sera bientôt dissipée. En appréciant Jésus, nous avons pour nos affections le même objet que Dieu lui-même. N'est-ce pas une chose infiniment précieuse, que d'être occupé avec Dieu de Celui qui est le centre des pensées et des conseils de Dieu? Quelle place merveilleuse pour des êtres tels que nous! Et, en étant attachés à Jésus, nous jouissons de l'amour du Père, suivant ce que dit le Seigneur: «Celui qui m'aime, mon Père l'aimera».

Le coeur de Marie suivait le Seigneur, même lorsqu'on le déposait dans le sépulcre; elle regardait, avec les autres femmes, non seulement où on le mettait, mais comment on l'y plaçait. Ces détails nous font connaître l'attachement de ces femmes pour la personne de Christ. Leur coeur était là où était leur Seigneur, bien qu'elles fussent très ignorantes à beaucoup d'égards.

Comme il faisait encore nuit, Marie vint au sépulcre. Il ne lui était pas pénible d'aller où étaient ses affections; mais elle ne trouve pas le corps du Seigneur. Quelle déception et quelle douleur! Elle pense trouver de la sympathie auprès de Pierre et de Jean; dans son anxiété, elle *court* les trouver et leur fait part de sa douleur: «On a enlevé du sépulcre le *Seigneur*, et nous ne savons où on l'a mis». Les deux disciples aussitôt *coururent* aussi au sépulcre. Ici je voudrais m'arrêter un moment, chers amis, et vous faire remarquer ces courses que faisaient Marie et les disciples. Quel était leur objet? Qu'est-ce qui les occupait? C'était la personne de Jésus. Et nous, dans nos allées et nos venues, quels sont nos motifs, quel est notre mobile? Est-ce sa personne et sa gloire qui sont nos motifs? est-ce l'amour pour lui qui est notre mobile? Ah! comme nous le chantons quelquefois:

Que son amour dirige *tous* nos pas.

Pierre et Jean arrivent et entrent dans le sépulcre. Jean voit, et il croit que Jésus est ressuscité, puis tous deux s'en retournent *chez eux*. «Mais Marie se tenait *près du sépulcre*, dehors, et pleurait». On voit ici la différence entre l'état du coeur des disciples et celui de Marie. Ils avaient plus de connaissance, mais elle avait un coeur plus affectionné au Seigneur. La connaissance que les disciples ont, ne fait pas d'eux des étrangers dans ce monde; ils avaient un *chez eux* dans le lieu où leur Seigneur avait été crucifié; mais l'affection de Marie pour Jésus l'isole de tout, et ce monde n'est pour elle qu'un sépulcre vide. Combien nous ressemblons aux disciples! Nous possédons une quantité de vérités précieuses. Nous savons que nous sommes morts avec Christ, ressuscités avec lui, et même assis en lui dans les lieux

célestes; nous le disons, nous le répétons souvent, et cela est très vrai, grâces à Dieu. Mais hélas! combien peu ces vérités sont réalisées dans nos âmes par la puissance du Saint Esprit; combien peu nous en faisons l'expérience dans nos coeurs, les goûtant de manière à ce qu'elles produisent leur effet pratique dans notre marche. Tout en parlant de ces vérités, notre intelligence seule les possède, et notre coeur peut être étranger à leur puissance et n'en point jouir. C'est pour cela que notre marche répond si peu à ce que nous connaissons. Combien il importe pour nous que la vérité amène nos coeurs et nos consciences en la présence de Dieu, afin qu'ils soient exercés, et que nous jugions dans la clarté de sa face tout ce qui ôte la puissance à la vérité sur nos coeurs et nous empêche de réaliser dans notre marche la position qui nous a été faite par la mort et la résurrection du Seigneur Jésus. Soyons vigilants pour réaliser les vérités que Dieu, dans sa grâce, a mises en lumière dans ces derniers temps, nous souvenant que la science enfle, mais que l'amour édifie. Si quelqu'un pense savoir quelque chose, il ne connaît rien encore comme il faut connaître, mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de lui.

Revenons à Marie. Elle se tenait près du sépulcre dehors et elle pleurait. Elle n'avait point de chez elle pour son coeur, point de lieu de repos. Son âme était comme la colombe de Noé, qui ne pouvait trouver sur les eaux du déluge aucun lieu pour poser son pied. Sans son Seigneur, il n'y avait aucune consolation pour elle; ses larmes coulaient en abondance. Elle se penche pour regarder dans le sépulcre et voit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête et un autre aux pieds, là où Jésus avait été couché. Mais les anges ne sont pas les objets qui peuvent donner à Marie le repos après lequel elle soupire; elle ne se laisse pas distraire de sa recherche par la gloire de ces êtres célestes: rien ne pouvait remplacer son Seigneur, même pour un moment.

Quelle leçon pour nous! Même la gloire angélique ne pouvait détourner du Seigneur la pensée et le coeur de Marie. Et nous, combien souvent nous nous laissons distraire par les choses vaines et frivoles de la terre, par les soucis de la vie, la recherche de nos aises, la préoccupation de ce qui passe. Il y aurait souvent lieu de pleurer de ce que la personne de Jésus a si peu de prix pour nos âmes, et de ce que nous savons si peu ce que c'est que la communion avec lui. Nous aurions plus de raison que Marie pour pleurer, car, si elle était privée de son Seigneur, ce n'était pas sa faute, tandis que pour nous, ce qui nous prive de la jouissance de sa communion, c'est le manque de vigilance, de prière, et la négligence à nous nourrir de la parole de Dieu; et l'ennemi en profite pour placer quelque chose entre Jésus et nos coeurs. Et nous ne pleurerions pas! Combien nous devrions sentir la perte que nous faisons ainsi. Les anges disaient à Marie: «Pourquoi pleures-tu?» Ils pourraient dire à plus d'un chrétien: «Pourquoi ne pleures-tu pas?» Ils auraient bien sujet d'être étonnés, en voyant ceux qui sont les objets de cet amour ineffable qui a été montré à la croix, être si indifférents pour leur Seigneur et Maître, pour Celui qui a donné sa vie pour nous avoir *tout* à lui! Oh! qu'il est grand cet amour du Seigneur! Combien nous avons besoin d'en être pénétrés et de comprendre que nous sommes son salaire, sa propriété; qu'il nous a achetés à grand prix pour que nous ne soyons plus à nous-mêmes, et qu'ainsi nous n'avons pas le droit de faire notre

propre volonté, non pas même un seul instant. Faire notre volonté en quoi que ce soit, c'est mépriser les droits du Seigneur, c'est nous soustraire à l'autorité de notre Maître. Qu'il nous soit donné, bien-aimés, de réaliser mieux les paroles de l'apôtre: «Car l'amour du Christ nous étreint, *en ce que nous avons jugé ceci*, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité».

A la question des anges: «Pourquoi pleures-tu?» Marie répète le sujet de sa douleur: «Parce que l'on a enlevé *mon* Seigneur et je ne sais où on l'a mis». Il y a dans ce mot «*mon*,» quelque chose de très intime et de très personnel. Le Seigneur était *son* Seigneur. N'est-ce pas le même sentiment d'affection qu'exprime l'épouse du cantique de Salomon lorsqu'elle dit: «*Mon* bien-aimé est à moi et je suis à lui?» Le Seigneur lui-même vient répondre au désir du coeur de sa servante. Après avoir répondu à la demande des anges, elle se retourne et voit Jésus qui était là, mais elle ne savait pas que ce fût Jésus. Non seulement les anges étaient occupés de cette servante du Seigneur et contemplaient les larmes qui tombaient de ses yeux, mais le Seigneur lui-même jouissait de cette scène et appréciait ces larmes à leur valeur: elles étaient de celles qu'il met «dans ses vaisseaux» et qu'il inscrit «dans ses registres».

Remarquez que Jésus n'appelle pas d'abord Marie par son nom, mais il lui dit comme les anges: «Femme, pourquoi pleures-tu?» Il voulait que tout ce qu'il y avait d'affection pour lui dans le coeur de Marie fût exprimé, afin de manifester complètement l'état de son âme. Combien il est précieux pour le Seigneur, de voir un coeur tout entier à lui, répandant le parfum de ses affections pour lui, dans ce lieu même où toute la haine de l'homme contre lui s'était montrée dans ce cri: «Crucifie, crucifie-le!» Jésus jouissait de cette affection comme d'un parfum de bonne odeur. Nous jouissons de son amour pour nous, et lui jouit de notre amour pour lui. C'est ce que nous voulons encore exprimer, d'une manière si touchante, dans le cantique de Salomon: «Combien sont belles tes amours, ma soeur, mon épouse! Combien elles sont meilleures que le vin (toutes les joies terrestres), et l'odeur de tes parfums plus qu'aucune drogue aromatique».

Voilà, chers amis, ce que le Seigneur désire des siens, ainsi qu'il le dit en Jean 15: «Demeurez dans mon amour». Pour aimer Jésus, pour pouvoir lui témoigner notre affection, il faut demeurer en lui. Que le besoin de nos coeurs soit de le glorifier ici-bas où il a été méprisé. Il va venir dans très peu de temps pour nous prendre avec lui: profitons de ce court moment pour répandre autour de nous la bonne odeur de Christ.

Marie de Béthanie, soeur de Marthe, avait bien compris ce qui était précieux au Seigneur. C'est quand on le couvre de mépris et qu'on veut le faire mourir, qu'elle lui donne le témoignage le plus touchant de son affection en répandant sur ses pieds le nard pur de grand prix. Ah! chers amis, c'est le moment aussi pour nous de témoigner de notre amour pour ce précieux Sauveur, qui est aussi notre Seigneur, en marchant dans l'obéissance à ses commandements et à sa Parole. Le Seigneur Jésus n'est pas moins méconnu et méprisé maintenant qu'alors. Il l'est peut-être plus que jamais. Qu'il nous soit donné de lui être

attachés plus que jamais, à lui et à la parole de sa patience. Plus les temps sont mauvais, plus il lui est précieux que nous lui soyons fidèles.

Revenons encore à Marie. Le Seigneur se place maintenant devant l'âme fatiguée et altérée de sa servante, afin qu'elle se repose et s'abreuve dans son amour. «Marie!» lui dit-il. Elle se retourne et dit à son tour: «Maître!» Comment exprimer tout son bonheur! Elle a trouvé une demeure, un lieu de repos pour son âme; elle s'y établit, si j'ose dire ainsi. Elle a retrouvé celui sans lequel tout est vide, sans lequel la gloire même du ciel n'est rien, celui qui est *tout* pour elle, et elle le possède pour toujours; personne ne le lui enlèvera plus jamais. La mort, il l'a vaincue; il est ressuscité; Satan, il est rendu impuissant par sa mort; le monde, il l'a surmonté. Elle le possède dans la résurrection. Quelle demeure sûre, quel lieu de repos pour les rachetés du Seigneur! C'est Jésus, la personne bénie du Fils du Dieu vivant, le fils de l'homme, ressuscité d'entre les morts.

Chers amis, notre confiance est-elle dans le Seigneur ressuscité et glorifié? *demeurons-nous* en lui? Il nous le dit: «Croyez en moi». Et quel est le résultat de cette confiance? L'apôtre Pierre nous le dit: «Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez, et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, *vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse*». Ah! certes, «celui qui croit en lui, ne sera pas confus».

Maintenant Marie, qui était plus ignorante que les disciples, est enseignée par le Seigneur lui-même. Elle apprend des choses toutes nouvelles, et devient la messagère du Seigneur auprès de ses disciples, pour leur faire connaître les plus précieux résultats de la mort et de la résurrection de Christ. Ils apprennent de lui, par elle, qu'ils sont *maintenant* enfants de Dieu, placés dans la même position et la même relation que lui-même devant Dieu et avec le Père. Elle dépasse en connaissance les disciples. «Le secret du Seigneur est pour ceux qui le craignent,» et Jésus dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui». Et encore: «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui». Marie fit cette expérience bénie; puisse-t-elle être aussi celle de tous nos coeurs!

## Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

---

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

### Livre 1

#### *Psaume 1*

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1<sup>er</sup>, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2<sup>ème</sup>. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois

préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

## **Psaume 2**

Le Psaume 2<sup>ème</sup> annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

## **Psaume 3**

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent

d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

### **Psaume 4**

Le Psaume 4<sup>ème</sup> nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que



la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

## **Psaume 5**

Le Psaume 5<sup>ème</sup> me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (\*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(\*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5<sup>ème</sup> présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

### ***Psaumes 6-7***

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6<sup>e</sup> se place sur un tout autre terrain que le 5<sup>e</sup> et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne

pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

### ***Psaume 7***

Le Psaume 7<sup>ème</sup> est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

### ***Psaume 8***

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

### ***Psaumes 9 et 10***

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce

jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

### ***Psaume 11***

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseraient à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une

exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

## ***Psaume 12***

Evidemment le Psaume 12<sup>ème</sup> a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivons par elles.

## ***Psaume 13***

Le Psaume 13<sup>ème</sup> continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10<sup>ème</sup>. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée

de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

### ***Psaume 14***

Le Psaume 14<sup>ème</sup> est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa



disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

### ***Psaume 15***

Le Psaume 15<sup>ème</sup> est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15<sup>ème</sup>, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

### ***Psaume 16***

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures

inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Évangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16<sup>ème</sup> n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu

manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts», quoiqu'il ait pu dire également: «Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai». Homme parfait, Christ pouvait dire: «Père, je remets mon esprit entre tes mains»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «Mon Seigneur et mon Dieu». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé

douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'Il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela

est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints, parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'Il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés

en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'Il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir

Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes 64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16<sup>ème</sup> et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'Il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieux pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse



cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni

pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à

part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton saint*, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but

n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder, il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est

saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le coeur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi.*

## *Psaume 17*

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (\*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(\*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un cœur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (\*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(\*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice

qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le coeur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé». — «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

### ***Psaume 18***

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'Il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de



son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17<sup>e</sup> s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons

souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtiment, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

### ***Psaume 19***

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de

l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtements), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à

l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

### **Psaumes 20-21**

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le coeur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le coeur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le coeur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur coeur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités

morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même, pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

## ***Psaume 22***

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'Il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'Il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la

manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amusaient à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché

Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah; car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

*Nous*, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui



devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

### ***Psaume 23***

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce

n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infallible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infallible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infallible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infallible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme

fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

### ***Psaume 24***

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette

introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

### **Psaume 25**

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du coeur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du coeur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un coeur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'opresseur de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat,

sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Evangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Eternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie (\*)*; cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(\*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde

partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (\*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(\*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse

assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

## **Psaume 26**

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

## *Psaume 27*

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominent les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se



trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

## Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.

Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

### **Psaume 29**

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (\*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(\*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

### **Psaume 30**

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la

restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le mal inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du mal, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour

un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

### **Psaume 31**

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infaillible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (\*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(\*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

## **Psaume 32**

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon

complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jéhovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jéhovah n'impute point *l'iniquité*» (\*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(\*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (\*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(\*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon



et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agréé, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des

animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

### ***Psaume 33***

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à

traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les coeurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

### **Psaume 34**

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au coeur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le coeur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un coeur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un coeur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le coeur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le coeur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «*Leurs* faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le coeur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre coeur, plus intime

qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre cœur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos cœurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Évangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

### ***Psaume 35***

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans cœur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles

le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

### **Psaume 36**

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité est dans les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi

compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et

qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la grasse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le



monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un coeur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contents, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux

Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos coeurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie; savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

### ***Psaume 37***

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que

les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre.

Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. «Les méchants seront retranchés»; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. «Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre», de même aussi les débonnaires (verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de

savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens 4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

### **Psaume 38**

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtement de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtement pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtement compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtements ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur

dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

## ***Psaume 39***

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtement et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

## ***Psaume 40***

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.



Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque

sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu

homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

### **Psaume 41**

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres»,

leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

## Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour

la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

### **Psaume 42**

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire

ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout

spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de *toi*» (\*).

(\*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le

resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

### ***Psaume 43***

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu



apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

### ***Psaume 44***

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, la relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célébreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir

abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'Il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature.

Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

### **Psaume 45**

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les

délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

### **Psaume 46**

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'Il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience,

soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

## **Psaume 47**

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même. D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

## **Psaume 48**

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

## **Psaume 49**

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les

succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

### **Psaume 50**

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

### **Psaume 51**

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec*



*moi*». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de

parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux 6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre coeur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations

longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtement pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un coeur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos coeurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec

Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

### ***Psaume 52***

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

### ***Psaume 53***

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé

dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens, on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (\*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(\*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

## **Psaume 54**

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est: comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

## **Psaume 55**

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (\*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(\*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est

la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'entourne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans

nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

### ***Psaume 56***

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le sevrant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera



pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux. Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Egypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

## Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire millénaire à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.

## ***Psaume 58***

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

## ***Psaume 59***

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime

à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

### **Psaume 60**

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtement le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (\*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. *Jéhovah* avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(\*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

### **Psaume 61**

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La

foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

## **Psaume 62**

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

*La dépendance* suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (\*).

(\*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte

rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

## **Psaume 63**

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*» et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «*Mon Dieu*». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «*Père*», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «*Mon Dieu*».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «*Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde*». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du cœur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du cœur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du cœur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi



le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais, pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Etre béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de

l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

### ***Psaume 64***

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice.

Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

### **Psaume 65**

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant. Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupignons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la

bénédition de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

### *Psaume 66*

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les voeux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtement, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtement, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce

que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

### ***Psaume 67***

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

### ***Psaume 68***

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

### ***Psaume 69***

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflictions dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

### ***Psaume 70***

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessaire, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse

à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

### ***Psaume 71***

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

### ***Psaume 72***

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

## **Livre 3**

### ***Psaume 73***

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux inquiétudes dont le coeur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces inquiétudes sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le coeur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre coeur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos coeurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos coeurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le coeur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et



fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

### **Psaume 74**

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'Il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «*Tu les as fait sortir*». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

### **Psaume 75**

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

## **Psaume 76**

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

## **Psaume 77**

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le

tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtiment terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre coeur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

### **Psaume 78**

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs coeurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand

principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtiment de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

## **Psaume 79**

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Ecriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

## **Psaume 80**

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Egypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle

caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrièrè de toi». Il en sera

pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la

première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

### **Psaume 81**

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur,



qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Éternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

### ***Psaumes 82-83***

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion

dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

### ***Psaume 84***

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le coeur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les

faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (\*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit: «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(\*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

### ***Psaume 85***

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de

jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (\*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (\*\*). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(\*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(\*\*) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle

accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (\*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(\*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint-Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre

marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

### ***Psaume 86***

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du coeur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des coeurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).



## **Psaume 87**

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (\*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le coeur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(\*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (Trad.)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

## **Psaume 88**

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le coeur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique

Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémani, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le cœur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé

pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

### ***Psaume 89***

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (\*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le jugement sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

### ***Psaume 90***

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirant ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaie et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du

raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaïe, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtiment nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons

l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (\*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

## **Psaume 91**

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse,

n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

### **Psaume 92**

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter: L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

### **Psaume 93**

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel

qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Éternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infaillible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce



qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (\*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(\*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui. Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier,

et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Égypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Église; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

### ***Psaume 94***

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le cœur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'oeil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.

Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le

mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le cœur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs cœurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterai-je?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de cœur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avions jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les cœurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais

quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de *nos* pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas d'incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a

un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

### ***Psaumes 95-101***

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi

son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

## ***Psaume 102***

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce

mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

### ***Psaume 103***

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.



## ***Psaume 104***

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

## ***Psaume 105***

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

## ***Psaume 106***

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

## **Livre 5**

### ***Psaume 107***

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtement des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui,

laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

### ***Psaume 108***

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieux, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

### ***Psaume 109***

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et

d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

### ***Psaume 110***

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

### ***Psaume 111***

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et

jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

### ***Psaume 112***

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non».

Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

### ***Psaume 113***

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

### ***Psaume 114***

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

## Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le coeur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

## Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de coeur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de bénédiction, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire



et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

### ***Psaume 117***

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

### ***Psaume 118***

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtiments de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtiments la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissions pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa

victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

## **Psaume 119**

### **(Aleph 1-8).**

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé, dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière

à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

### **(Beth 9-16).**

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la

règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiél 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée, l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire,

et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même coeur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres *toutes* les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans

les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre coeur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

### ***(Guimel 17-24)***

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et

c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

### ***(Daleth 25-32)***

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

### ***(He 33-40)***

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demandait-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

### ***(Vau 41-48)***

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et



c'est la vraie intégrité du coeur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le coeur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le coeur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le coeur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (\*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'opresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(\*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu

remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

### ***(Zain 49-56)***

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).

Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

### ***(Chet 57-64)***

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (\*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (\*\*), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages».

(\*) (Verset 57). «*Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.*» Ou: «*Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...*» (Trad.)

(\*\*) (Verset 58). «*J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.*» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons

comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

### **(Teth 65-72)**

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la

conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous

est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

***(Jod 73-80)***

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont *ses* jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtement vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtement, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

### ***(Caph 81-88)***

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Eternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir. Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la

bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

***(Lamed 89-96)***

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.



Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (\*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(\*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (Trad.)

### **(Mem 97-104)**

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrions jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui

d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

### ***(Nun 105-112)***

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici

partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continuelle, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

### ***(Samech 113-120)***

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants

(verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas désappointée dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

### ***(Hajin 121-128)***

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de Dieu, parce que sa présence guide le cœur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son cœur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait

encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme

absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

### ***(Pe 129-136)***

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

### ***(Tsade 137-144)***

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi*

n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

#### **(Koph 145-152)**

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

### ***(Resch 153-160)***

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

### ***(Scin 161-168)***

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe



66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

### ***(Tau 169-176)***

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement

lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtiment. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!

## ***Psaume 120***

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Éternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le cœur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

## ***Psaume 121***

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Éternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

## ***Psaume 122***

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Église maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos cœurs.

### ***Psaume 123***

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes opprésés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

### ***Psaume 124***

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

### ***Psaume 125***

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Écriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

### ***Psaume 126***

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des

vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

### ***Psaume 127***

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

### ***Psaume 128***

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en

est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

### ***Psaume 129***

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

### ***Psaume 130***

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-

toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

### ***Psaume 131***

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

### ***Psaume 132***

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le coeur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le coeur désire. C'est le *repos de Dieu*, et le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire



gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

### **Psaume 133**

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut,

comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

### ***Psaume 134***

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans

des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

### ***Psaume 135***

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos cœurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le cœur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement

tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

### ***Psaume 136***

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

### ***Psaume 137***

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

## ***Psaume 138***

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

### ***Psaume 139***

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

### ***Psaume 140***

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

### ***Psaume 141***

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le cœur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un cœur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de cœur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

### ***Psaume 142***

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son cœur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.



### ***Psaume 143***

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

### ***Psaume 144***

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

### **Psaume 145**

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est

aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

### ***Psaume 146***

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

### ***Psaume 147***

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de coeur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

### ***Psaume 148***

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

### ***Psaume 149***

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un cœur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

### ***Psaume 150***

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (\*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(\* Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

## Pensées

---

### ME 1883 page 20

Mes affections sont faibles et misérables, et toutefois, si elles sont concentrées sur cet objet béni, sur Christ, je suis arrivé à l'infini de la source de la joie.

---

Au nombre des bénédictions qui sont notre partage, nous trouvons celles qui découlent des conseils de Dieu: la part de l'Eglise, en tant qu'unie à Christ, l'héritage promis aux saints, bénédictions révélées dans les épîtres de Paul. Mais, dans l'épître de Jean, nous avons une série de privilèges qui sont plus en rapport avec la personne de Dieu lui-même, avec sa nature qui, par grâce, nous a été communiquée.

### ME 1883 page 40

«Nous marchons dans la lumière», c'est-à-dire dans la pleine connaissance de Dieu.

---

Ce qui révèle parfaitement le Père et le représente, est descendu ici-bas dans ma nature humaine.

---

Le principe de la loi est que Dieu est envers l'homme selon ce que l'homme est envers Dieu.

### ME 1883 page 160

Les voies de Dieu sont derrière la scène; il fait mouvoir à leur insu tous les rouages. Il nous faut apprendre cela et le laisser agir, et ne pas nous préoccuper beaucoup des mouvements affairés de l'homme, car ils accompliront le dessein de Dieu. Tout ce qui reste des hommes périt et disparaît; nous n'avons qu'à faire paisiblement Sa volonté.

### ME 1883 page 180

O mystère ineffable de la connaissance de Jésus! un homme crucifié est le Fils de Dieu! La foi connaît ce Sauveur rejeté du monde et s'attache à lui. Le nom de Jésus a une attraction toute-puissante pour la foi, et celle-ci, trouvant une part précieuse en Jésus, accepte avec joie la place qu'occupait le Sauveur ici-bas. Que peut le monde contre une foi qui voit les choses ainsi? Il n'est pas étonnant que la foi en Jésus entre en conflit avec le monde, car si un homme crucifié est le Fils de Dieu, cela prouve le renversement de l'ordre tout entier des choses de ce monde. Mais l'homme rejeté a vaincu le monde, et la foi partage sa victoire.

## ME 1883 page 300

Un homme dans la chair ne peut plaire à Dieu, et non plus la chair dans un homme.

## ME 1883 page 360

La loi montre ce que l'homme devrait être, mais non ce que Dieu est. Elle dit: «Tu aimeras Dieu;» elle me montre que je devrais aimer, mais ne me dit pas qui est et ce qu'est le Dieu que je dois aimer.

## ME 1883 page 400

Je suis moralement d'accord avec Dieu en me condamnant moi-même. Dieu montre que l'homme est vil quant à sa *nature*, rebelle quant à sa *volonté*, haïssable pour Dieu quant à ses *affections*; et c'est une bénédiction pour nous, de le découvrir.

## ME 1883 page 420

La communication de Dieu à Abraham au sujet du jugement de Sodome ne rend pas Abraham attentif à sa position, mais le *trouve* entièrement séparé. Aussi Abraham peut-il *intercéder* avant que le jugement arrive, au lieu d'être obligé de penser à lui-même. L'étude de la prophétie peut produire cela chez nous quand nous sommes en bon état.

---

Nous pouvons ne pas être en communion avec tous les saints, car il en est qui marchent mal, mais nous pouvons toujours être en communion avec Christ quant à eux.

---

On trouve dans les sept églises toutes les *prétentions* de la religion humaine: Ils se disent apôtres; ils se disent Juifs; elle se dit prophétesse; tu dis: Je suis riche.

## ME 1883 page 440

Les *faits* peuvent être *justes* et cependant n'être pas *vrais*. Dans sa lettre (Actes des Apôtres 23: 27-30), le chiliarque en omet deux il avait *lié* Paul et avait ordonné de le fouetter il en transpose un autre: il avait appris que Paul était Romain *après* l'avoir mis à la question. C'est ainsi que le chiliarque cherche à se donner aux yeux des hommes un *caractère moral* qu'il n'a pas.

Mais la parole de Dieu demeure éternellement. Elle jette en temps convenable et définitivement sa lumière sur les faits. Elle seule discerne et juge les pensées et les intentions du coeur. Elle met à nu le chiliarque, homme dur, sans, conscience, que dirigeait la peur et non le devoir.



Le vent d'orage peut bien déraciner quelques arbres, mais il n'a pas de puissance sur des touffes d'herbe qui sont près de terre, ni sur des arbres qui sont déjà brisés. Il en est ainsi du témoignage. L'effort de Satan laisse subsister ceux qui sont humbles et ceux dont la volonté est brisée devant Dieu.

### **ME 1883 page 460**

Une *bonne conscience* n'a rien à se reprocher; une *conscience pure* n'a rien à cacher, ni à Dieu, ni aux hommes.

---

Lot est l'exemple d'une âme juste, mais sans communion avec Dieu, et occupée du mal. Il habitait parmi eux, et cependant il se tourmentait. Il ne voyait pas d'issue, parce qu'il n'était pas avec Dieu, mais néanmoins il ne justifiait pas le mal.

---

La vie chrétienne se compose de deux choses la communion et le service.

### **ME 1883 page 478**

Le Dieu *vivant*, c'est le Dieu qui possède la vie en lui-même, qui l'a manifestée dans un homme et nous l'a communiquée par sa mort, afin que nous puissions jouir de Lui.

---

Voir qu'il y a en Christ une beauté, une excellence qui surpassent tout, et en apprécier quelque chose, ce n'est pas encore la foi. Les huissiers, envoyés pour le prendre, disaient: «Jamais homme ne parla comme cet homme!»

### Chapitre 1 - L'attente

Le Seigneur considère ce sujet de deux manières très différentes, dans le douzième chapitre de Luc et dans le seizième chapitre de Jean. Au temps actuel, ces conditions de l'âme et du cœur qui nous sont présentées en Luc, aussi bien que celles qui sont présentées en Jean, devraient se trouver dans tous les saints. Luc nous considère comme traversant une scène hostile, la scène de ce pauvre monde ruiné; c'est pourquoi il nous montre quel doit être notre état moral en vue de la venue du Seigneur (car l'évangile de Luc prend toujours le côté moral des choses). Le Seigneur est absent, et en attendant qu'il vienne, nous avons cette parole: «Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre père de vous donner le royaume». Et cette autre parole, bien précieuse aussi: «C'est le bon plaisir de votre Père». C'est ici-bas dans ce monde qu'est là scène où se déploient l'intérêt, et les soins du Père envers nous, sa vigilance et son amour. Nous sommes dans le désert, où tout cela nous est bien nécessaire; bientôt nous serons dans le lieu où nous n'en aurons plus besoin. Il y a une chose qui rend le désert précieux pour nous: c'est qu'il est la seule place où Dieu puisse montrer à quel point il prend soin de nous. Nous n'aurons pas besoin de ses soins dans le ciel; en échange de toutes les circonstances où ces soins nous étaient nécessaires, nous aurons sa présence qui est la plénitude de la joie; là aucun souci ne peut nous atteindre. Le désert de ce monde, au contraire, est le lieu des inquiétudes; et je ne connais rien qui pèse plus péniblement sur nous que les soucis. Le Seigneur met les soucis au nombre d'autres choses que nous n'aurions jamais pensé à placer au même rang. «Les soucis de ce siècle et la tromperie des richesses». Quelqu'un avouera sans doute que les richesses trompent; mais, aussi bien que les richesses, les soucis étouffent la Parole chez ceux qui l'ont entendue; je ne parle pas même des soucis qu'on se fait à propos de choses mauvaises, mais à propos de choses légitimes. Les entretenir, c'est faire peu de cas de l'intérêt que notre Père prend à nous; et le Seigneur, nous voyant dans le lieu où les inquiétudes abondent, dit: «Ne crains pas». Que vous soyez en petit nombre ou chétifs, peu importe; vous avez un Père, et le bon plaisir de son cœur est d'être un Père pour vous. C'est là le sens de cette parole. Il se plaît à être un Père, et à le manifester par notre moyen. Le même mot est employé dans un autre endroit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» et encore, au second chapitre de Luc, quand le ciel annonce aux hommes la personne bénie du Sauveur: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes». Dans Luc, c'est donc le bon plaisir de Dieu, d'être et d'agir envers moi comme un Père. «Ne crains pas». Je n'ai aucune raison d'être anxieux ou troublé au sujet de quoi que ce soit; cette parole me décharge de tout. Quoique je me trouve au milieu de toutes ces choses, j'en suis délivré. Le verset 34 établit une sorte de liaison entre Luc et Jean: «Là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur». Remarquez, cependant, que

Luc ne vous sort jamais du présent, mais s'attend à voir en vous un état moral adapté aux circonstances dans lesquelles vous vous trouvez: «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées». Or ce sont là deux choses qui nous conviennent en traversant ce présent siècle; nous avons besoin de la ceinture et de la lampe. Nous n'en aurons plus besoin dans le ciel, — nous serons dans un lieu où nous n'aurons plus besoin d'être ceints, et où tout est lumière et splendeur, — mais ici-bas nous ne pouvons nous passer de la ceinture. Quel moment ce sera pour nous que celui où nous aurons le sentiment d'avoir été introduits dans un lieu où aucune ceinture ne nous sera plus nécessaire. Vous ne pouvez vous laisser aller à vos affections maintenant; vous vous en trouveriez mal; mais là, nous pourrions nous y livrer sans entrave ni empêchement, parce que tout sera en harmonie avec la présence de Dieu; nous aurons dépouillé ce qui maintenant cherche sans cesse à s'élever en nous, et nous n'aurons plus besoin de la lampe qui nous est indispensable ici-bas. Il y a quelque chose de bien beau dans ces quelques mots: «Que vos reins soient ceints». Est-ce que cela ne nous condamne pas de plusieurs manières? Sommes-nous circonspects? Nos affections et notre jugement spirituel sont-ils tenus en bride? Le monde voit-il en moi la tenue, l'apparence d'une personne qui est dans l'attente de Christ? Sommes-nous semblables à des hommes qui attendent leur Seigneur? Je vous accorde qu'on peut dire que «nous l'attendons;» mais cela produit-il un effet moral sensible en nous? Pensez à ce que devrait être en toutes ses voies l'homme qui attend son Seigneur; tout devrait être prêt, rien de dérangé l'oeil ouvert, le coeur libre, et les affections tendant toutes vers le point d'où il apparaîtra. Nous devons être l'expression de cette bienheureuse attente, notre aspect doit en quelque sorte l'attester au monde; tout est mis en ordre et expédié d'avance, et nous n'avons plus qu'à attendre Christ. «Semblables à des hommes qui attendent leur Seigneur,» est un langage pratique, et qui doit toucher nos coeurs; et permettez-moi de dire que nous ne devons admettre en rapport avec nos circonstances dans ce monde, quoi que ce soit qui entraverait cette attente, parce que, non seulement je dois attendre Christ, mais mes actions et mes circonstances doivent porter l'empreinte morale de cette attente. «Bienheureux sont ces esclaves que le maître, quand il viendra, trouvera veillant,» puis viennent des paroles très remarquables: «En vérité, je vous dis, qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira». Pensez à la grâce de son coeur à lui, qui, en même temps qu'il garde vivante en nous par son Esprit, la faculté de veiller, nous récompense de ce qui est le fruit de son amour. Si nous veillons, qu'est-ce, sinon le fruit d'un amour qui ne sommeille jamais. Nous ne pouvons pas nous asseoir maintenant, nous devons être sur nos gardes; mais quand il nous délivrera, il dira: «Asseyez-vous, car maintenant c'est moi qui m'avance pour vous servir». Christ ne cesse jamais d'être serviteur — il est serviteur pour toujours. Quelle chose merveilleuse! le Fils de Dieu descendit dans ce monde, y devint serviteur, et ne quittera jamais plus cette place.

Marchons-nous, vous et moi, comme les héritiers de ces choses? «Il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira». Telle est la manière dont Luc parle de la venue du Seigneur. Mais revenons un instant à Jean; là nous trouvons ce sujet présenté d'une autre manière. Nous n'avons pas ici, comme en Luc, la nécessité d'un état moral, mais nous sommes en présence d'une chose plus élevée; l'une et l'autre doivent se trouver ensemble en nous. Le

sujet de Jean n'est pas précisément le Seigneur parlant de sa venue pour nous ici-bas, mais bien plutôt de son départ. Dans Luc, c'est comme s'il disait: «Je reviens;» dans Jean: «le m'en vais;» je vais transporter vos espérances et votre attente dans un autre lieu. Alors, au quatorzième chapitre, il parle de la maison du Père. Maintenant nous ne savons *qu'en partie* quel lieu sera la maison du Père; elle est ce que son amour pouvait donner de meilleur, et ce qui répondra à tous égards à cet amour; mais nous connaissons le coeur du Père, nous le connaissons lui-même: c'est par cet amour que tout est mesuré, mais il n'y a pas de mesure pour l'amour lui-même, il surpasse toute connaissance. Le coeur du Père a été entièrement manifesté dans le Fils de son amour; et nous savons que la maison sera proportionnée à cet amour, et en sera digne. Dans l'évangile de Jean, donc, le Seigneur Jésus qui, dès le premier chapitre, est considéré comme repoussé et rejeté, quitte ce monde, s'en va en haut, transportant ainsi nos espérances et nos coeurs dans ce lieu glorieux et béni où il est lui-même; il nous dit que, s'il s'en va, il reviendra et nous prendra auprès de lui, afin que là où il est, nous soyons aussi. Il s'en va afin que nous ne soyons plus retenus, quant à nos affections, là où il n'est pas. Oh! combien peu nous sommes sanctifiés ainsi par son absence! (Voyez Jean 17: 19). Combien peu nous sentons la tristesse que devrait nous causer son absence ici-bas! Nous devrions non seulement nous souvenir de lui, comme son Esprit nous le rappelle, mais soupirer après le retour de Celui qui *gagna* nos coeurs dans l'humiliation, et les *satisfera* dans la gloire.

Ce double état de l'âme, bien-aimés, devrait, je pense, se trouver en nous au moment actuel, afin que, considérés comme traversant le désert, nous y marchions ayant les reins ceints et nos coeurs remplis de la brillante espérance de sa venue, étant prêts et vigilants. Il y a quelque chose de particulièrement béni dans la pensée d'une sentinelle qui, lorsque tout autour d'elle est enseveli dans le repos, veille, a sa lumière prête, et son coeur plein de l'attente de son Seigneur. Est-ce là vraiment ce que nous avons immédiatement devant nous? — la plus chère et la plus brillante vision qu'embrassent nos regards? Quel effet produirait sur nous une pareille attente? Je sens qu'elle nous séparerait de mille choses auxquelles nous sommes attachés, et que nos intérêts ne seraient plus sur la terre. Est-ce trop dire? Est-ce trop de dire que Celui qui descendit ici-bas, est remonté au ciel, et a transporté mes affections dans ce séjour de la lumière et du bonheur où il est lui-même mon Seigneur?

Que le Seigneur, par son Esprit, nous donne, bien-aimés, de comprendre ce que c'est que de traverser ce monde ayant les reins ceints, nos lampes allumées, et nos coeurs dans l'attente. Pour que cela nous soit facile, il faut que nous réalisons que notre trésor, le Seigneur Jésus Christ, est entré au ciel dans toute la perfection de cette gloire dont il est lui-même la splendeur.

## Chapitre 2 - Le dévouement

(2 Samuel 23: 13-17)

L'état de choses qui nous entoure est embarrassant à l'extrême et bien propre à nous troubler. C'est un temps de pauvreté et de faiblesse, et l'orgueil ou la présomption siérait mal à ceux qui n'ont que «peu de force». Quelqu'un a dit: «Si je regarde au dedans de moi, je suis misérable; si je regarde autour de moi, je ne vois que confusion; mais si je regarde *en haut*, tout est lumière et beauté». N'est-il donc pas plus qu'inutile de perdre le temps qui s'écoule à regarder du côté d'où il ne peut nous venir que désappointement et contrariété?

Mais quelqu'un dira: C'est là une belle théorie, mais n'avons-nous aucune responsabilité quant à ce qui est exprimé par les mots «au dedans,» et «alentour,» et est-il sans importance de nous en occuper? La réponse est: Oui, nous avons des devoirs; mais ils sont mieux maintenus et accomplis, lorsque nous arrêtons notre «pensée sur les choses d'en haut, et non sur les choses qui sont sur la terre;» c'est-à-dire que, être occupé de Christ, là où il est, est le seul moyen pour nous de posséder ce que rien ne peut obscurcir, éclipser, ni nous ôter; et lorsque notre coeur a trouvé cela, les devoirs et les obligations dont j'ai parlé sont accomplis selon les pensées et l'intention de Christ, chose de première importance pour un coeur fidèle.

L'homme qui a devant les yeux Christ, comme Celui à qui il doit plaire, comme Celui dont les intérêts doivent seuls être consultés, cet homme-là sera bien celui qui agira le mieux sous la dépendance de Christ selon son intention et ses pensées. Il n'en sera pas ainsi de celui qui, suivant ses propres pensées ou son propre jugement, fait ce qu'il pense convenir à Christ, mais il faut *d'abord* apprendre, dans la proximité et l'intimité avec le Seigneur, quelles sont ses pensées et ses désirs, pour marcher ensuite résolument à travers les difficultés et les dangers, dans le but d'accomplir ces désirs.

Il est clair que, pour accomplir les désirs d'une personne, il faut que cette *personne elle-même* soit d'abord l'objet de mes affections. Je ne chercherais pas même à connaître les désirs de quelqu'un que je n'estimerais pas particulièrement; je le ferais pour quelqu'un que j'estime et que j'aime; combien plus pour Celui qui a effacé et remplacé tout autre objet dans mon coeur où il n'a point de rival! C'est cela, je le dis d'emblée, qui caractérise le dévouement. Un homme vraiment dévoué, a son coeur et ses pensées si complètement absorbés par celui qui est l'objet de ses affections, que toute pensée d'intérêt propre est anéantie en lui. Voyez, par exemple, Marie, dans Jean 20. De quoi s'inquiète-t-elle en dehors de Christ seul? De rien. Au point du jour, pendant qu'il faisait encore obscur, elle va au seul endroit sur la terre qui eût désormais de l'intérêt pour elle, au tombeau de Jésus. Et quand elle ne *Le* trouve pas, comme elle est inconsolable en faisant son triste récit à Pierre et à Jean! «On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis». Quel contraste entre leur manière d'agir et la sienne! Tous deux s'assurent de l'exactitude de son récit, puis ils retournent au cercle de leurs intérêts sur la terre: «ils s'en retournèrent chez eux». Quel tableau! Marie ne fait pas ainsi: elle ne peut retourner chez elle! Sans lui elle n'a point de chez-soi, rien. Elle est fidèle de coeur, bien ignorante, sans doute; ignorante même là où elle ne devrait pas l'être; cependant, avec tout cela, elle est dévouée; voyez comme elle s'attache à ce sépulcre vide! N'est-elle pas ici comme une autre Ruth, disant: «Là où tu mourras, je mourrai, et j'y serai ensevelie?» Il y a même plus que cela, car si elle est inconsolable sans lui, et pleure comme si son coeur allait

se briser, vous voyez cependant qu'elle ne calcule point, ni ne mesure ses forces, quelque débile et faible qu'elle soit, son amour est tel que, si elle savait seulement où il se trouve, elle est prête à venir l'enlever. Lui, lui seul! voilà le résumé de toutes ses pensées; les difficultés, les obstacles, elle n'y pense pas. Quel tableau! La prudence calcule toujours, le dévouement ne calcule jamais. Il y a plus encore; et c'est un trait qui caractérise d'une manière bien frappante le vrai dévouement, c'est que, lorsqu'elle le trouve, — vivant et non pas mort, — l'amour qui la rendait inconsolable sans lui, est disposé, maintenant qu'elle l'a vu, à faire tout ce qu'il désire, même à renoncer à sa présence (versets 16-18). C'est un bel exemple qui nous montre ces deux traits distinctifs d'un coeur dévoué: premièrement, l'objet lui-même, placé au-dessus de tout, et le reste n'étant rien en comparaison de lui; secondement, ses souhaits, ses désirs, venant immédiatement après sa personne.

Voyons un autre exemple: Jean-Baptiste n'est-il pas ([Jean 1](#)) un homme dévoué à un objet? «Envoyé pour rendre témoignage de la lumière». Qu'était-il en lui-même? Non pas (ce que plusieurs voudraient être de nos jours) quelque chose à cause de Christ; Jean-Baptiste n'est rien.

Qu'est-ce qu'une voix criant dans le désert? Jérusalem, et toute la Judée, et tout le pays des environs du Jourdain, sortaient vers lui, mais lui-même avait trouvé un objet qui l'avait soustrait à tout le reste, et avait fait de lui un étranger et un solitaire au milieu de la foule; bien plus, son âme contemplant avec tant de délices et de satisfaction ce Sauveur précieux, que, regardant Jésus qui marchait, il dit: «Voilà l'Agneau de Dieu».

Mais, quelque parfait et admirable que tout cela soit à sa place, ce n'est pas là que se montre de la manière la plus remarquable le dévouement de Jean-Baptiste. Nous trouvons au chapitre 3, qu'il prend occasion de la question qui s'élève entre quelques-uns de ses disciples et un Juif, pour décrire l'objet qui gouvernait son coeur. Qu'était Jean lui-même? Il n'était qu'une voix; mais il était l'ami de l'Epoux; c'était l'Epoux qu'il avait besoin d'entendre, et dont la voix réjouissait son coeur. Il y a plus: cet Epoux béni apporte à l'âme une telle satisfaction, lui qui non seulement est au-dessus de tout, mais à qui toutes choses sont données par le Père qui l'aime, que toute personnalité disparaît devant lui; et que la voix qui annonce Christ proclame hautement sa supériorité sur tout. «Il faut que lui croisse, et que moi je diminue». Jean me rappelle ici la reine de Séba. A l'ouïe des nouvelles de la renommée de Salomon, parvenues jusque dans son pays, elle se décida à venir voir par elle-même ce qui en était. Or, quelque brillant que fût le rapport qui avait créé ces désirs et cet élan dans son coeur, il n'était rien pour elle, en comparaison de la réalité, c'est-à-dire de la sagesse de Salomon, de la maison qu'il avait bâtie, des mets de sa table, des logements de ses serviteurs, de l'ordre du service de ses officiers et de leur appareil, des échansons et de leurs vêtements, de la montée par laquelle il montait dans la maison de l'Eternel, toutes choses qu'ayant vues elle fut ravie hors d'elle-même; car la magnificence de ce qu'elle voyait faisait pâlir tout le reste à ses yeux. Toutefois, quelque grand que fût l'effet produit sur la reine d'Orient, la gloire qui s'impose ici à Jean est d'un ordre bien plus élevé; il se tient, pour ainsi dire, comme les disciples plus tard sur la montagne de la transfiguration, et il ne voit personne sinon «Jésus seul». Cet objet

unique le soustrait à tout ce qui est du dehors, et dans ces paroles: «Il faut que lui croisse, et que moi je diminue,» n'entendez-vous pas l'écho de celles du vieux Siméon, disant dans sa joie: «Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole; car mes yeux ont vu ton salut».

Jusqu'ici nous n'avons considéré que la puissance d'un objet qui possède et occupe exclusivement le coeur; et nous l'avons considérée dans des exemples qui, bien que remarquables et frappants en eux-mêmes, ne peuvent donner qu'une faible idée de la *réalité* de ce qu'est Christ comme objet. Avec quelle puissance ce Sauveur précieux, maintenant dans la gloire, occupe mon coeur, quand j'ai le sentiment d'être avec lui, là où il est, et celui qu'il a été entièrement pour moi ici-bas! Songez-y donc: il se donna lui-même, il souffrit que le linceul de la mort qui m'enveloppait fut enroulé autour de lui. Dans sa mort se termina le premier tome de mon histoire, et c'est en lui, ressuscité d'entre les morts et élevé dans la gloire, que s'ouvrit le tome second. Combien la grandeur et la magnificence de cette oeuvre passent toute conception! Lui, le Bienheureux, qui est dans le sein du Père, descendit ici-bas sur la terre pour révéler les secrets du coeur divin, Il devint le libérateur à l'heure de notre extrémité, lorsque nous n'avions plus d'espoir, au jour terrible où nous étions absolument insupportables à nous-mêmes, ayant perdu tout respect de nous-mêmes, parce que nous ne pouvions accomplir ce qui est bien; et où les sombres vêtements du désespoir nous enveloppaient de leurs plis. Comme Jonas, dans les profondeurs de la mer, les eaux nous environnaient jusques à l'âme, l'abîme nous enserrait tout à l'entour; les roseaux s'entortillaient autour de notre tête; nous étions descendus jusqu'aux racines des montagnes; la terre avec ses barres était autour de nous à jamais; notre nuit commençait, et nous étions précipités dans les ténèbres de la mort; telle était notre condition, quand il arriva sur la scène. Lui, l'Agneau de Dieu, parfait, sans tache, né dans le monde qu'il a créé; rejeté de la place qui lui appartenait au milieu des siens (Israël), et au milieu de sa création; il glorifie son Père, là où celui-ci avait été déshonoré et méprisé et enfin il porte le jugement qui pesait sur tous; il fait ressortir et rétablit la justice de Dieu, en terminant pour toujours dans sa mort l'histoire de l'homme qui avait péché contre Dieu; en même temps il donne sa vie en sacrifice selon toute son excellence personnelle; il est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père; ressuscité et dans la gloire, il devient le Chef de la nouvelle création: et non seulement cela, mais par le Saint Esprit envoyé ici-bas, en réponse à la gloire de sa personne et de son oeuvre, les croyants sont maintenant unis à lui, là où il est.

Le second trait caractéristique d'un coeur dévoué est qu'il se familiarise avec les désirs de son objet, puis se met résolument à les accomplir. Si Christ est mon objet, je cherche à connaître sa pensée, ses désirs, et à mesure que je les connais, je ne laisse aucun obstacle m'arrêter dans leur accomplissement; c'est là un sujet solennel au temps actuel, quand on se rappelle que des milliers de saints agissent comme si aucune pensée, aucun désir de Christ, n'avait jamais été exprimé, et que ceux dont on pourrait attendre de meilleures choses, viennent avec défi vous demander un *commandement*. Cela indique, pour dire le moins, un état bien éloigné du coeur de Christ, et une complète absence de ce service et de cette

intimité, qui ne se bornent pas à attendre un commandement pour agir, mais qui cherchent sérieusement sa pensée, et se hâtent d'accomplir son désir à tout prix. Nous ne voulons pas dire par là qu'il n'y ait pas des préceptes dans le Nouveau Testament, mais nous voulons signaler cet état misérable d'indifférence à l'égard des désirs ou des souhaits du coeur de Christ, qui invoque l'absence d'un commandement pour ne pas le servir.

Un incident de l'histoire de David fournit un exemple de ce que je cherche à présenter. David était dans la caverne de Hadullam, rejeté et méconnu, quoiqu'il fût le vainqueur de Goliath et le libérateur d'Israël. Un tout petit nombre d'hommes a dans le coeur assez de sollicitude et d'affection, pour vouloir associer leur destinée avec celle de David, et *cela* dans un moment où, à vue humaine, tout était aussi sombre que possible. Que pouvaient-ils en attendre? Rien, mais où il est, là ils veulent être. «Il en descendit trois d'entre les trente capitaines qui vinrent au temps de la moisson vers David, dans la caverne de Hadullam» David est *celui* auquel ils pensent, près duquel, bien plutôt avec lequel, ils ont besoin d'être. Ils refusent tout, excepté ce qui les rattache à lui. Pour être bientôt ses cohéritiers dans son triomphe et ses honneurs, ils veulent partager maintenant son opprobre et sa honte. Ce qui les leur fait supporter, c'est la joie de leurs coeurs, ils veulent être avec lui; et tandis qu'autour d'eux tout est sombre, ils veulent être ses compagnons, et passer les heures de leurs veilles à accomplir les désirs de son coeur. Ils sont en position de connaître ses souhaits.

S'ils n'eussent pas été dans la caverne avec David, ils n'auraient jamais connu son désir d'avoir de l'eau du puits de Bethléem, et ils ne seraient jamais venus dans la caverne de Hadullam, si David n'avait pas eu la première place dans leurs affections.

Puis, voyez comme ils se mettent à répondre aux désirs de David, comme ils sont intrépides au milieu des dangers et des difficultés du chemin, comme leur dévouement pour David les fait surmonter tous les obstacles; ils ne se laissent arrêter par rien dans l'exécution de ses désirs. Nous lisons: «Alors ces trois vaillants hommes passèrent au travers *du camp des Philistins*» et puisèrent de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléem; et, l'ayant apportée, ils la présentèrent à David». Ils ne calculent ni n'hésitent. Le désir de David une fois connu, leur unique pensée est de le satisfaire. On aurait pu faire des objections; quelques-uns auraient pu dire: «A quoi bon cette perte?» N'importe! accomplir le désir de David est leur seule pensée. Il me semble que l'application de tout cela saute aux yeux; et pourtant quand on regarde autour de soi en se demandant: «Où voit-on ce dévouement?» on reste confondu; car un trop grand nombre, si ce n'est la plupart des saints, sont *simplement des bienfaiteurs* pour les hommes, des philanthropes; ils ne connaissent ni ne cherchent à connaître les désirs de Christ ils ne sont pas *là où* ils pourraient les connaître; ils pensent à l'homme et à son bien-être, non pas à Christ et à sa gloire. On réplique: «Pouvez-vous donc séparer ces intérêts?» Je réponds: «Non; pourvu que vous cherchiez ce qui convient à Christ». Celui qui recherche ce qui est dû à Christ, est le seul qui soit réellement utile à l'homme selon la pensée de Dieu: à vue humaine, il peut en être autrement; mais dans la pensée de Dieu, celui qui est vrai, fidèle et dévoué à Christ, est celui qui sera le plus souvent employé, et réussira le mieux à aider l'homme.



En résumé donc, le vrai dévouement consiste à connaître Christ comme l'objet qui efface et remplace tous les autres, à trouver que c'est lui qui seul satisfait mon coeur, en sorte que le cercle de ses intérêts devient le cercle des miens: où il est, là je dois être, et étant où il est, — c'est-à-dire assez près de lui pour connaître ses désirs et sa pensée, — je me mets à les accomplir, sans tenir compte des difficultés, des dangers et des obstacles; comme les vaillants hommes de David qui, sans crainte, traversèrent le camp des Philistins, afin de répondre à un désir de leur capitaine.

Celui qui est dévoué, est porté par un amour qui l'élève au-dessus de tout dans son chemin, et lui fraye un passage à travers toute une armée rangée en bataille pour s'opposer à lui. Que Dieu donne aux siens dans ces derniers jours de connaître et d'aimer assez son Fils bien-aimé, notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, pour qu'un dévouement entier envers lui soit le caractère de ceux qui le connaissent, et qui ont goûté son amour.

### Chapitre 3 - Le désert, — Le pays, et leurs leçons respectives

(Deutéronome 8: 1-9; 11: 10-12; 26: 1-11)

Vous trouverez deux expériences bien différentes dans les chapitres 8<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> de ce livre. Le 8<sup>e</sup> place devant nous le désert et ses enseignements. Considéré comme le lieu où tout chrétien se trouve, comme la scène qu'il traverse, quoiqu'il soit vrai d'autre part que tout chrétien appartient au ciel, est assis dans les lieux célestes en Christ, le motif et le but du désert seront faciles à discerner.

Dans le ciel il n'y aura pas de coeurs brisés, pas d'épreuves, pas de faim, ni de soif; mais ici-bas notre Dieu estime qu'un lieu tel que celui-ci est adapté au déploiement de son amour qui est à la hauteur de tout ce que le désert réclame; les difficultés, les épreuves et les douleurs par lesquelles son peuple passe, ne faisant que lui fournir l'occasion de montrer comment il sait prendre soin des siens. Dieu s'est chargé de conserver les vêtements et les pieds de son peuple en bon état pendant ces quarante années! Que c'est admirable! C'est la grandeur de son amour qui le rend capable d'entrer dans tous ces détails — rien n'est trop grand, rien n'est trop petit pour ses soins et pour sa sollicitude. De notre côté nous *avons besoin* du désert; c'est un lieu où la dépendance et la soumission sont mises à l'épreuve. «Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Eternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était en ton coeur, si tu garderais ses commandements, ou non. Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim; et il t'a fait manger la manne que tu n'avais point connue et que tes frères n'ont pas connue, afin de te faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de l'Eternel. Ton vêtement ne s'est point usé sur toi, et ton pied ne s'est point enflé pendant ces quarante ans».

Or c'est là le désert; il a sa place dans les voies de Dieu envers son peuple: et, comme je l'ai fait observer, c'est ici-bas que nous apprenons la dépendance et la soumission. Le désert était une contrée entièrement sablonneuse; tout juste l'endroit qu'il fallait pour leur

apprendre à s'appuyer sur Dieu; «afin de te faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de l'Eternel».

C'est étonnant, n'est-ce pas, que nous sachions si peu nous confier en Dieu; peu importe la diversité de nos circonstances, il y a un point commun qui se retrouve également dans chacune de nos histoires, savoir l'indépendance. Ce fut de l'indépendance que montra le premier Adam en paradis, lorsqu'il pensa qu'il pouvait faire mieux que ce que Dieu avait fait pour lui.

Il n'y a pas une seule chose que le monde mette à votre disposition, en votre qualité d'enfant de Dieu, de nouvelle créature en Christ Jésus; vous ne devez compter que sur Dieu. Le Seigneur Jésus Christ, comme homme, fut parfait dans la dépendance et l'obéissance. Le premier homme dans le jardin d'Eden, entouré de toutes les preuves de la sollicitude de Dieu, déploya sa complète indépendance: le second homme dans le désert, sans secours, est parfait dans la dépendance. Il recommence, moralement, l'histoire de la nation. «Quand Israël était jeune enfant, je l'ai aimé, et j'ai appelé mon fils hors d'Egypte» (voyez Osée 11: 1; Matthieu 2: 15). *Ils* furent dans le désert; *il* fut dans le désert; seulement ils bronchèrent et manquèrent partout, - Lui fut parfait en tout. Christ recouvra tout pour Dieu, et assura toute bénédiction aux siens. Avons-nous appris ce que c'est que de vivre de toute parole de Dieu, chaque jour et à toute heure? Il n'y a rien qu'agitation et manque de réalité dans tout ce qui nous entoure; aucune paix, aucun repos.

Quel sentier que celui de la dépendance! Que sont les embarras et les difficultés pour un homme qui marche dans ce chemin-là? Qu'étaient-ils pour Caleb et Josué? Une nourriture, et seraient-ils moins pour nous? Chose merveilleuse! Le Dieu saint me montrant qu'il est au-dessus des difficultés, et la foi trouvant sa nourriture dans ces difficultés même!

La seconde leçon du désert est la soumission: combien peu d'entre nous la connaissent. Je ne parle pas de la résignation; la résignation signifie que vous endurez l'épreuve, parce que vous ne pouvez pas l'éviter; la soumission, que vous êtes d'accord avec la volonté de Dieu, en y trouvant votre plaisir. Le désert est la scène où notre volonté sera constamment contrariée; et c'est précisément le lieu où nous pouvons faire voir la soumission de notre coeur. Vous la voyez dans toute sa perfection dans le second Adam (Matthieu 11). «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi». Et cela, remarquez-le, était dit au moment où tous avaient refusé de répondre à son coeur aimant: Jean doutait qu'il fût le Messie; Israël le rejetait; et les villes qui avaient vu ses oeuvres les plus puissantes, ne se repentaient pas.

Quelle chose merveilleuse pour le coeur, de trouver son repos dans le fait que Dieu est arrivé à ses fins; ce n'est pas parce que je ne saurais l'empêcher, mais parce que c'est ma joie et ma satisfaction que la volonté de Dieu triomphe à mes dépens. S'il en est autrement, si nos désirs sont frustrés, notre chemin barré (peut-être en de bonnes choses, mais qui n'étaient que l'essor de notre volonté naturelle), quel désappointement n'éprouverons-nous pas à

l'égard de nous-mêmes et, le dirai-je, presque à l'égard de Dieu; brisés quant à nous-mêmes, et avec la terrible sensation d'être déçus quant à Dieu. Oh! quelle différence d'être content que Dieu ait suivi son propre chemin, même si cela renverse nos vues et nos plus chères espérances; mais rien ne nous donnera ce contentement, si ce n'est une obéissance et une soumission implicites, avec une foi qui se confie en lui au milieu des ténèbres, (Esaïe 50: 10). «Quant à Dieu, sa voie est parfaite» (Psaumes 18: 30). — «Ton chemin est par la mer, et tes sentiers dans les grosses eaux, et tes traces n'ont point été connues» (Psaumes 77: 20). Pas une seule affection de son coeur qui soit retenue ou qui n'ait trouvé son expression; examinez-les à la lumière des souffrances du coeur de Jésus, et vous verrez combien cela vous consolera lorsque vous passerez par la vallée de l'ombre de la mort. «Tu as mené ton peuple comme un troupeau» (Psaumes 77: 21). *Qui* est-ce qui conduit ses brebis, les garde dans sa main, et veille sur elles jour par jour? Il n'y en a qu'un, et son nom est un. Que le Seigneur nous donne de déduire de la connaissance de son coeur les raisons de ses voies envers nous; alors sa volonté fera nos délices.

La fin du chapitre 8 décrit le pays tel qu'il est en lui-même; c'est une région d'abondance et de désirs satisfaits. «Un pays de blé, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, un pays d'huile d'olive et de miel; un pays où tu ne mangeras point le pain avec disette, et où rien ne te manquera; un pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu extrairas l'airain».

Mais, au chapitre 11, le pays est décrit dans ses contrastes. En Egypte, la peine se retrouve même dans ce qu'il y a de meilleur; ils avaient de la peine à se procurer les ruisseaux fertilisants du Nil; Canaan, au contraire, arrosé de la pluie du ciel, est un pays sur lequel Dieu a constamment les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin.

La chose la meilleure que nous possédions dans ce monde est accompagnée de peines; qui sait quand nous la perdrons; la désolation de la mort peut passer dessus; et comme dit le proverbe: «Un bonheur accru ne fait qu'élargir la cible sur laquelle la mort tirera ses flèches». Je puis mourir à ces choses, ou elles peuvent mourir pour moi; ici-bas, nous sommes en présence de la mort; là nous serons en présence de Christ.

Le seul endroit qui puisse attirer ou arrêter les regards de Dieu, est le lieu où se trouve cette Personne bénie, et c'est là que je me rends pour ne plus me souvenir de mon affliction; *maintenant*, par la foi, je suis introduit là, et j'ai part à sa joie. J'aime à penser qu'*il* prend soin de moi dans le désert; mais je me réjouis de ce qu'il dit: Vous connaîtrez un autre lieu qui sera exactement l'opposé de celui-ci.

Or qu'est-ce qui doit nous attirer vers ce lieu de repos et de délices? Nous le trouvons au chapitre 26: «Quand tu y *seras entré*, et que tu le *posséderas* et y *demeureras*». Tout chrétien est entré au pays, mais c'est une autre chose d'en prendre *possession* pratiquement, ou de nous l'approprier; et y *demeurer*, c'est en faire notre *chez nous*. Etes-vous vraiment un visiteur sur la terre pour les affaires du Seigneur, et un habitant du domicile céleste? un étranger ici-bas, un citoyen de là-haut? Dans la chrétienté, chacun s'efforce d'être ce qu'il n'est pas. Mais

personne ne peut travailler à devenir céleste. Je dois marcher ici-bas dans la conscience de ce que je suis en Christ. *Demeurez-vous là-haut? Avez-vous pris possession du pays? Pouvez-vous dire: Béni soit Dieu, il m'y a fait entrer, m'en a donné possession, et maintenant je demeure là; et la place que je possède est celle où le Bien-aimé de Dieu est couronné?*

Nous avons donc considéré le désert et le pays, les objets et le but de tous deux. Puissent nos coeurs profiter abondamment des leçons de l'un et de l'autre, et puissions-nous avoir une intelligence plus profonde et plus étendue par le Saint Esprit, de ce qu'est notre position céleste actuelle en Christ devant Dieu, et notre place future avec lui dans la gloire. Qu'il en soit ainsi pour l'amour de son Nom.

## Chapitre 4 - Réalité

(Juges 7: 1-8)

L'âme est vraiment rafraîchie, quand elle rencontre de la réalité dans ce monde, où tout est confusion et où tant de motifs mélangés sont en jeu. Dieu veut de la réalité; elle seule lui convient et répond à ses pensées. Dans la portion des Ecritures citée en tête de ce chapitre, on trouve sur ce sujet des leçons très solennelles que nous ferons bien de nous approprier. Que le Seigneur lui-même nous enseigne par son Esprit, et produise dans nos coeurs la soumission à sa Parole.

Au chapitre 6 des Juges, nous voyons le Seigneur se préparant un instrument pour son oeuvre. C'est un principe très important. Les instruments de Dieu doivent non seulement être suscités par lui, mais aussi être adaptés par lui-même à l'oeuvre qu'il veut leur donner à faire. On en trouve plusieurs exemples dans la Parole. Nous n'en citerons qu'un seul. Ce fut Dieu qui suscita Moïse comme libérateur, pour sortir le peuple d'Israël de sa cruelle servitude. Nous lisons au sujet de cet homme: «Et Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens; et il était puissant dans ses paroles et dans ses actions» (Actes des Apôtres 7: 22). L'homme naturel dira: Quelle arme excellente et toute prête Dieu a maintenant en sa main! Mais cette pensée ne répond nullement à la pensée de Dieu; car de fait il ne veut ni accréditer, ni employer les acquisitions de l'Egypte, mais il envoie, pour ainsi dire, Moïse à l'école, pendant quarante ans, afin qu'il soit convenablement préparé et qualifié pour l'oeuvre à laquelle Dieu le destine. Oh! quelle *réalité* nous trouvons en tout cela. Qu'il est réel ce fait que les instruments de Dieu doivent *apprendre* à l'école de Dieu. On ne peut, cher lecteur, acheter des brevets dans son armée; *là*, pour obtenir de l'avancement, tous doivent commencer par être comme simples soldats dans les rangs. L'histoire de Gédéon nous présente le même principe. Dieu suscite Gédéon, le fils de Joas, Abihézérite, afin de délivrer par lui le peuple d'Israël de la main des Madianites. Sa famille est pauvre en Manassé, et comme David, il est le moindre dans la maison de son père. Mais qu'importe tout cela? devant ces mots: «Ne t'ai-je pas envoyé?» s'évanouissent de telles objections, tandis qu'une *réalité* vivante est placée devant l'âme.

Lecteur, connaissons-nous ces choses? Il est facile de nos jours de se revêtir d'apparences les uns vis-à-vis des autres, et même de les conserver, mais est-ce pour nos âmes une

profonde réalité que d'avoir à faire avec le Dieu vivant? Et remarquez ici le fait précieux que, dans les exercices d'âme auxquels ces paroles: «Ne t'ai-je pas envoyé?» et «assurément je serai avec toi,» servent de réponse, la relation entre Dieu et son peuple occupait l'esprit de Gédéon. «Si l'Eternel est avec *nous*, pourquoi donc toutes ces choses nous sont-elles arrivées?»

Maintenant considérons les degrés, — dirai-je les formes? — que revêt l'école de Dieu pour Gédéon, le puissant et vaillant homme, et voyons comment ses leçons portent en tout l'empreinte de la *réalité*.

Premièrement, la relation de paix doit être établie entre lui et Dieu. Il est amené en la présence de Dieu, et entend ces douces et précieuses paroles: «Paix te soit;» «ne crains point».

Secondement, il faut que la relation de sa famille avec Dieu soit établie comme la sienne propre, et voilà pourquoi Gédéon doit se mettre à l'oeuvre *chez soi* avant d'être envoyé au dehors, «Et il arriva en cette nuit-là, que l'Eternel lui dit: Prends le taureau d'entre les boeufs qui sont à ton père; et le deuxième taureau, de sept ans; et démolis l'autel de Baal qui est à ton père, et coupe le bocage qui est auprès; et bâtis un autel à l'Eternel, ton Dieu, sur le haut de ce rocher, en un lieu convenable. Tu prendras ce deuxième taureau, et tu l'offriras en holocauste avec les arbres du bocage que tu couperas» (chapitre 6: 25, 26). Lecteur, quelle épreuve pour la conscience: les armes de Dieu doivent être employées à combattre et à renverser le mal à la maison avant de pouvoir le combattre au dehors. C'est le principe de 2 Timothée 2: 21: «Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci (voyez verset 20), il sera un vase à honneur, *sanctifié, utile* au maître, et préparé pour toute bonne oeuvre». Le vase du Seigneur ne doit contenir que ce qui convient au Seigneur. Il est vrai que Dieu, dans sa souveraineté, condescend à employer des moyens variés pour accomplir ses desseins. Mais c'est autre chose que d'être un *vase pour Dieu, sanctifié* et *propre* à son usage. Dieu veut de la *réalité* chez ses serviteurs et son peuple. Pour me servir du langage expressif d'un autre, Dieu n'a pas besoin «d'un poteau indicateur sans vie, qui ne peut ni marcher, ni conduire personne dans le chemin qu'il indique». Non, Dieu demande et désire quelqu'un qui soit «fort dans la grâce qui est en Jésus Christ,» qui puisse endurer les souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ, — qui aille à la guerre, sans s'embarrasser dans les affaires de la vie, et qui travaille comme un laboureur, *avant* de jouir des fruits. Il faut à Dieu de la *réalité*. Il la trouve en Gédéon, comme fruit de l'oeuvre de sa grâce envers cet homme.

Et maintenant, voyons comment Dieu cherche de la *réalité* dans le peuple qui suit Gédéon. Il ne peut pas confier sa gloire aux 32000, ils sont trop nombreux pour lui. Ah! c'est bien là le contraire des pensées habituelles du coeur humain. Dieu veut éprouver cette multitude. Se peut-il que tous lui soient fidèles? plusieurs ne vont-ils pas reculer? En effet, dès qu'on leur a lu l'ordonnance de Deutéronome 20: 8, qui engage chacun à calculer sa dépense, — à établir, en quelque sorte d'avance, ses profits et pertes, — sur les 32000, 10000 seulement se trouvent prêts à faire face, coûte que coûte, au danger. Mais Dieu n'en a pas encore fini. Il dit: «Il y a encore du peuple en trop grand nombre». Paroles très solennelles que

celles-là. Dieu agit de manière à ne laisser aucun doute sur la main qui opère, en sorte que le coeur du fidèle puisse dire: «L'Eternel a fait de grandes choses pour nous». Et pourquoi? Parce qu'il connaissait l'esprit orgueilleux d'Israël qui les ferait s'attribuer la victoire. Or, remarquez la force des paroles que l'Eternel adresse une seconde fois à Gédéon «Il y a encore du peuple en trop grand nombre fais-les descendre vers *l'eau*, et là je te les choisirai; et celui dont je te dirai: Celui-ci ira avec toi, il ira avec toi; et celui duquel je te dirai: Celui-ci n'ira point avec toi, il n'y ira point. Il fit donc descendre le peuple vers l'eau, et l'Eternel dit à Gédéon: Quiconque laperait l'eau de sa langue, comme le chien lape, tu le mettras à part; et de même tous ceux qui se courberont sur leurs genoux pour boire. Et le nombre de ceux qui lapaient l'eau en portant leur main à leur bouche, fut de trois cents hommes; et tout le reste du peuple se courba sur ses genoux pour boire de l'eau». Le sens de tout ceci est frappant! Sur les 10000 hommes que la première épreuve avait laissés, 300 seulement se trouvent assez fermes pour résister à cette épreuve nouvelle. Et faites-y attention, lecteur, un grand nombre de ceux qui seraient capables de supporter *la difficulté et le danger* et d'y faire face, échouent devant la bénédiction. Mais, dira-t-on, qu'entendez-vous par là? Etait-il mal, pour ce peuple altéré, de boire de l'eau? Certainement non, et ce n'est pas du tout la question, car les 300 sur lesquels Dieu mit le sceau de son approbation, burent aussi bien que les 9700 qui furent congédiés. La différence est, que les premiers burent l'eau *en passant*, sans qu'elle fût l'objet qui les attirait. L'eau qui apaisait leur soif et rafraîchissait leur corps, n'était pas ce qui occupait leurs pensées, — ils n'avaient pas le temps de s'arrêter, leurs coeurs étaient à l'oeuvre, — leur acte montrait la réalité qui était dans leurs coeurs. Cela n'est-il pas, cher lecteur, d'une application solennelle pour nous aujourd'hui! Combien d'âmes qui s'élèvent au-dessus des difficultés, bronchent en présence de la prospérité, ou d'une position facile et aisée. Hélas! combien peu d'entre nous conservent la fidélité au sein de la prospérité, quand la vie coule doucement pour eux. Eprouvés par l'Eternel, ceux qui se courbèrent sur leurs genoux n'étaient pas plus propres pour son service que ceux qui furent renvoyés en raison de leur crainte ou de leur intérêt. Or c'est précisément l'épreuve du temps actuel, où Dieu met à part les 300 qui sont occupés de ce qui l'occupe. C'est de *réalité* que nous avons besoin, cher lecteur. De nos jours, on ne manque pas de connaissance de tête ou d'intelligence; elle s'acquiert promptement, s'obtient facilement. Bien plus, la nature humaine aime toute cette connaissance, et la fait tourner au profit de ses vues égoïstes. A mon avis, rien n'est plus triste et plus solennel que de voir la manière dont plusieurs, hélas! peuvent parler de la vérité, et la discuter, tandis qu'ils en sont eux-mêmes la vivante contradiction. De la réalité! de la réalité! c'est le grand besoin du jour. Oh! lecteur, être un des 300 combattants de Christ au temps de son rejet, avoir trouvé en lui le vrai secret de la victoire, non seulement au milieu des difficultés et des dangers, mais aussi dans la prospérité, le repos et le calme de nos jours; être tout de bon, être *réellement* pour Christ; avoir, je ne dirai pas des pensées humbles, mais n'avoir aucune pensée de soi-même; avoir toutes ses pensées fixées sur lui, seule source, seul canal de toute bénédiction! Lecteur, soyez sûr de ceci, c'est que dans l'histoire de toute âme chrétienne, le moment se présentera où elle devra descendre vers l'eau. Que le Seigneur nous donne à ce moment-là, d'être *tellement*

occupés de lui et de ses pensées, que nous soyons élevés au-dessus et portés au delà de l'épreuve, manifestant ainsi une réalité qui est seule digne de lui.

## Chapitre 5 - A ses pieds

Nous trouvons Marie aux pieds de Jésus en trois occasions différentes, et chacune de ces occasions est pour nous une source de consolation et d'instruction. Considérons-les un peu dans leur ordre.

La première dans l'ordre moral, se trouve en Luc 10: «Et il arriva, comme ils étaient en chemin, qu'il entra dans un village. Et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Et elle avait une soeur appelée Marie, qui aussi, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole; mais Marthe était distraite par beaucoup de soins. Et étant venue à Jésus, elle dit: Seigneur, ne te soucies-tu pas de ce que ma soeur me laisse toute seule à servir? Dis-lui donc qu'elle m'aide. Et Jésus, lui répondant, dit: Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule; et Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas ôtée».

La manière dont la *position* et l'*occupation* de Marie sont décrites ici, est bien précieuse: elle *était assise* et elle *écoutait*; elle avait découvert, en mesure du moins, quelque chose des attractions de Jésus, et son coeur était assez en repos pour qu'elle se tint en silence devant lui, et pût rester assise à ses pieds. Hélas! combien l'on trouve peu de ce calme parmi nous — de ce repos réel de coeur et d'âme, de cette attente qui regarde au Seigneur, sans distraction. Il est de toute impossibilité que le Seigneur soit notre seul objet, si nous sommes un objet pour nous-mêmes, ou si nos coeurs sont *agités* et *distracts*; et il semble que le grand but actuel de l'ennemi est d'introduire une chose quelconque à la place de Christ; chose bonne peut-être, et légitime en elle-même, mais que Satan réussit à imposer aux esprits du peuple de Dieu, pour exclure Christ de la position exclusive qui lui appartient, celle d'être le *motif* absorbant, impérieux, et l'*objet* du coeur. Prenez, par exemple, le service, ce précieux privilège du saint; lorsqu'il devient le motif ou l'objet, Christ perd sa place. Dans l'histoire qui est devant nous, Marthe, est-il dit, *était distraite par beaucoup de soins*, et le Seigneur lui dit qu'elle est *en souci* et se *tourmente* de beaucoup de choses. Elle n'avait pas encore appris à s'asseoir paisiblement à ses pieds; elle se demandait avec anxiété comment elle pourrait le mieux servir le Seigneur. Marie était assise à ses pieds, en repos et en tranquillité, écoutant sa parole, et, trouvant ainsi le *coeur* et les pensées de Christ, l'âme de Marie est en repos, ses regards sont tournés vers lui, son oreille est ouverte à sa voix.

Elle est absorbée; il est son seul objet, elle n'a qu'une pensée. Oh! qu'il est précieux d'avoir fait cette découverte, qu'en sa présence tout s'éclipse et disparaît, et qu'il reste seul pour l'âme.

Observez dans quel ordre les choses se passent ici: Marie est assise et elle écoute; il n'y a pas d'entrée pour la parole de Christ, pas de liberté pour écouter, si le coeur n'est calme. On en trouve un exemple remarquable en Colossiens 3: 15, 16: «Que la paix du Christ (non pas de

Dieu) préside dans vos coeurs,» etc. Ensuite: «Que la parole du Christ habite en vous richement». Remarquez que la parole de Christ habite là où règne la paix de Christ; cette dernière décide toutes les questions, et le coeur se repose sous sa paisible domination. Mais gardons-nous d'un malentendu; les chrétiens parlent souvent de Marthe, comme d'un type de ce qu'ils sont eux-mêmes quand *leurs affaires* ou *leurs soucis*, *leurs occupations* ou *leurs familles* les absorbent et dominent toutes leurs pensées; ils s'excusent en abaissant Marthe, la soeur de Marie, à leur propre niveau. Or c'est là une erreur complète; car l'esprit de Marthe n'était pas occupé d'un intérêt égoïste et personnel; elle recevait Jésus dans sa maison, et s'occupait à le servir; mais la grande différence entre elle et Marie consistait en ce que la dernière servait Christ selon ses pensées à lui, tandis que Marthe cherchait à lui rendre service selon ses pensées à elle. Marie consultait le coeur de Jésus, tandis que Marthe consultait le sien propre, et de là provenait la différence dans leur service. Ces principes ne forment-ils pas actuellement une large part de la conduite des saints? Bien peu d'entre eux sont assez près du coeur de Christ, pour savoir d'abord ce qui lui convient, et pour lui présenter ensuite ce qui répond aux désirs qu'ils découvrent dans son coeur. Ce fut là la «bonne part» de Marie dans la position bénie qu'elle avait prise: elle était assise et elle écoutait; elle était tout repos, tout oreilles, tout yeux pour Christ. Que le Seigneur accorde à ses bien-aimés de connaître mieux cette précieuse part dans ces jours agités de la fin.

L'occasion suivante la trouve en deuil aux pieds de Jésus (Jean 11). Le jour serein et le jour sombre de son histoire, si je puis m'exprimer ainsi, servent à manifester la ressource qu'elle trouve en Christ. La maladie et la mort de Lazare, que Jésus aimait aussi bien que Marie, avaient eu lieu; les désolations du désert, les peines du chemin se font sentir. Il n'y a qu'un seul lieu où le soleil ne descende pas de son midi. Lorsqu'après trois journées de chemin sans rencontrer d'eau, Israël ne trouva que des eaux *amères*, le peuple apprit quelle espèce de lieu était le désert; et l'arbre abattu jeté dans les eaux pour les adoucir, leur révéla, si seulement ils voulaient y prendre garde, l'intérêt et les soins de Dieu pour eux. Nous savons comment Israël se conduisit à Mara (Exode 15). Etudions Marie dans l'épreuve, en Jean 11, et observons d'abord qu'un tel Mara ne trouble pas son repos. «Marthe donc, quand elle eut ouï dire que Jésus venait, alla au-devant de lui; mais Marie se tenait assise dans la maison». Elle qui était assise à ses pieds et écoutait sa parole, ne se mettra pas en mouvement sans sa parole, mais aussitôt que ce message lui parvient: «Le maître est venu, et il t'appelle,» nous lisons: «Celle-ci, aussitôt qu'elle l'eut entendu, se lève promptement, et s'en vient à lui». Elle attend sa parole, son appel, même dans son profond chagrin; mais aussitôt qu'elle a sa parole, elle est aussi prompte à marcher pour aller à lui, qu'elle était auparavant lente à se mouvoir. Qu'il est précieux, cher lecteur, de s'attendre ainsi au Seigneur, et de se confier en sa parole.

Mais ce n'est pas tout, car aussitôt qu'elle fut venue là où était Jésus, elle se jeta à ses pieds — place bien connue d'elle — confessant simplement la gloire de sa personne: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort». Maintenant, remarquez chez Marthe le contraste avec tout ceci. Dans son agitation, quand elle eut ouï dire que Jésus venait, elle alla au-devant de lui, son coeur étant occupé surtout du soulagement qu'elle obtiendrait



de lui. «Je sais que, même maintenant, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera». Il n'y a pas de moment où l'agitation insoumise de nos coeurs se manifeste davantage qu'au jour de la douleur, lorsque nous sommes privés de quelqu'un par la mort. Obtenir du *soulagement*, voilà, dans notre agitation, la meilleure pensée qui nous vienne en un jour de deuil. Marthe en est un exemple. Avec Marie, il n'en est pas ainsi; elle trouve son soulagement, sa consolation et sa ressource, en Celui aux pieds duquel elle se jette; et celui qui lui parla et qui marcha avec elle, au jour de sa douleur et de son angoisse, lui-même, remplit le vide laissé dans son coeur.

Que personne ne pense ou ne dise que c'est de *l'insensibilité*. Etre au-dessus de ce qui oppresse nos coeurs, n'est certes pas y être insensible; mais autre chose est de sentir l'affliction passer sur nous comme les grosses vagues de la mer, autre chose de trouver en Christ celui qui soutient et relève l'âme au jour le plus sombre, quand la mort étend son voile noir sur tout ce que le coeur pouvait apprécier. Je suis convaincu que Dieu veut que nous sentions la douleur, et je suis persuadé que l'appréciation de ce que Christ est pour nous dans de tels moments, n'est nullement incompatible avec un vif sentiment de ce que nous avons perdu.

«Il y a bien des années je reçus une blessure qui a été toujours saignante depuis. Le Seigneur soit loué pour ce coup! Pendant l'éternité, cette affliction proclamera son amour envers moi!» Tel est le langage de quelqu'un qui a appris ce que c'est que d'être solitaire, et toutefois d'être placé par Christ au-dessus de l'épreuve. La blessure peut être toujours fraîche, mais le coeur trouve sa ressource en Celui qui a été mort, et qui maintenant est vivant à jamais.

J'ai dit que le *soulagement* était la première pensée de Marthe: «Je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera». Ne voyez-vous pas à quoi cela tendait? C'était le cri d'un coeur qui cherche à être soulagé. Est-ce mal? Dieu ne soulage-t-il jamais?

Lecteur, permettez-moi de vous dire que vous ne trouverez de bénédiction réelle que dans la connaissance de la *ressource*, avant que vienne le *soulagement* agréable au coeur de Christ, et qu'il nous procure lui-même en nous servant. Notre ressource c'est lui-même. Voici la grande différence entre Marie et Marthe dans ce chapitre 11 de Jean: la première trouva en lui sa ressource, quand la mort désolait son coeur et sa demeure; la dernière regardait à lui comme serviteur du besoin où elle se trouvait. Il voulait conduire Marthe plus haut, en se plaçant devant son coeur, lui qui était la résurrection et la vie, mais elle n'était pas à cette hauteur. De là vient, j'en suis sûr, qu'elle «s'en alla et appela secrètement Marie, sa soeur, disant: Le maître est venu, et il t'appelle;» le témoignage de sa conscience lui disait qu'elle ne pouvait comprendre Christ, mais que Marie en était capable. Le Seigneur était trop haut pour Marthe; de fait, dans un sens, il les dépassait toutes deux, car chacune d'elles à son tour parle de *la mort*, tandis que *la vie* est son grand sujet. Il avait la vie en lui-même et devant lui; et, comme un autre l'a très bien exprimé: «Le sépulcre vide la manifestait et la célébrait (Jean 20); le Christ ressuscité la communiquait» (Jean 20). Mais, pour en revenir à notre sujet, combien il est précieux de voir le Seigneur Jésus, gardant la vérité à l'égard de ce qu'il est, comme ressource pour elles deux dans un pareil moment. A Marie, il ne dit pas un mot de son

intention de ressusciter Lazare, bien qu'il fût sur le point de le faire en ce moment même. Pourquoi? C'est qu'il est sa ressource à elle, et rempli déjà le vide de son coeur; elle en jouit avant d'être soulagée. Le soulagement est-il moins doux, parce que celui qui nous l'administre est premièrement connu comme ressource du coeur?

Que le Seigneur donne à chacun de nous de connaître et d'apprécier mieux ce qu'il est pour nous, à mesure que nous traversons une terre déserte et la vallée de l'ombre de la mort.

Considérons maintenant Marie aux pieds de Jésus dans une autre occasion à laquelle les précédentes l'avaient préparée. Nous la retrouvons en Jean 12; mais différente de ce qu'elle était dans les deux premières occasions. Dans celles-là c'était Lui qui donnait, mais ici c'est *elle!* Elle lui exprime ce qu'elle a appris et connu de lui. C'était un moment spécial; il semble que toutes les pensées des hommes ne fussent que mort. Les principaux sacrificateurs, dans leur haine, cherchaient à faire mourir l'homme qui, vivant au milieu des hommes, était la personnification de celui qui est *la* résurrection et *la* vie. Le Seigneur Jésus lui-même pense à la mort, cette mort par laquelle il allait glorifier Dieu, et ôter le péché; et jamais elle ne se présenta plus fortement à lui que lorsqu'il vit en figure le royaume: Israël, le reconnaissant pour un moment, et les Grecs demandant à le voir. Ce fut alors que ces paroles bénies sortirent de sa bouche: «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il *demeure seul*». Mais il y avait une autre personne dont les pensées, à ce moment-là, étaient remplies de ce sujet, la mort. Nous lisons: «Marie donc, ayant pris une livre de parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus». L'action racontée ici et louée par le Saint Esprit, était le fruit d'une connaissance intime du coeur et des désirs de Christ, dont elle faisait son étude, laissant de côté ses désirs à elle. C'est là le grand secret d'un dévouement vrai et approuvé de Dieu. Plusieurs rendent service à Christ, chose très bonne en elle-même, mais dont l'origine ne remonte pas plus haut que leurs *souhaits* et leurs *désirs*. Les pensées de Marie étaient formées par la communion avec Christ, et trouvèrent leur expression convenable en ce moment, et nous voyons par ses paroles combien elles répondaient aux désirs de son coeur à lui. «Elle a fait une bonne oeuvre envers moi» (Marc 14: 6). Jésus seul occupait en ce moment les affections de Marie, et lui seul *la comprit*; incomprise et blâmée pour ce qui était une perte aux yeux des disciples, Jésus la justifie. Oh! qu'il est précieux de l'entendre dire: «Pourquoi lui donnez-vous du déplaisir? elle a fait une bonne oeuvre envers moi».

Dans la pensée des disciples, ce qu'il y avait de plus grand et de plus élevé était d'être un bienfaiteur de l'homme, — c'était pour eux une perte d'oindre le corps de Jésus, acte qui exprimait la communion avec ses pensées, aussi bien qu'avec les pensées du Père à l'égard de son Fils, — mais donner cette valeur *aux pauvres*, faire ainsi du bien à *l'homme*, que pourrait-il y avoir de plus louable, ou de plus désirable?

Disons encore que l'action de Marie montre le cas qu'elle fait de toutes choses, même des meilleures, quand son Seigneur va à la mort. Elle veut ensevelir son monde avec lui: s'il meurt, tout ce qui pouvait encore retenir son coeur à elle ici-bas, est mort aussi. Hélas! combien peu, nous qui possédons un Christ vivant dans la gloire, nous savons ce que c'est que d'avoir notre tout là où Christ se trouve, — non seulement, comme Marie, de *ne pas* le placer

ici-bas, où Christ a été, mais n'est plus, — mais d'avoir notre tout dans la gloire où est Christ, à qui nous sommes unis par le Saint Esprit qui apporte à nos âmes la conscience de cette union.

Puissions-nous comprendre la bénédiction d'avoir à faire avec Christ, et d'être dans ce pauvre monde l'expression de ce qu'il est, tel que nous le connaissons, jusqu'à ce qu'il vienne nous prendre auprès de lui, afin que là où il est nous soyons aussi.

## Chapitre 6 - La spécialité de notre appel

Un des *grands* principes de Dieu, commun à toutes les dispensations et à tous les temps, c'est de porter les regards et l'espérance du chrétien sur Lui, en les détournant de tout ici-bas, dès que le monde est caractérisé par un état de choses avec lequel Dieu ne peut pas être en communion. Sans doute, dans un temps comme le nôtre, ce principe sera plus distinct et plus marqué que dans les siècles passés.

Je vais en prendre trois exemples dans l'Ancien Testament, et les mettre en contraste avec un exemple tiré du Nouveau.

Le premier cas de l'Ancien Testament se trouve dans les chapitres 11 et 12 de la Genèse. Le chapitre 11 renferme l'histoire de la construction de la tour de Babel, et de la dispersion des nations qui en fut la suite. Dans la plaine de Sinhar, les hommes tentèrent d'établir leur indépendance, Dieu est rejeté ou méconnu dans sa propre création; la pensée la plus élevée du coeur naturel ne peut être que d'enrichir et d'illustrer l'homme. «Acquérons-nous un nom,» disent-ils. Le nom de Babel désigne l'indépendance dont l'homme se vante, aussi bien que le jugement qui tomba sur elle, «car l'Eternel y confondit le langage de toute la terre, et de là il les dispersa sur toute la terre». Or c'est en rapport avec ces choses que le douzième chapitre nous présente l'appel d'Abraham; et Etienne, en Actes 7, nous dit que le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham. Ici, je désire insister sur le fait que cet appel d'Abraham ne consistait pas seulement à se séparer de ce qui ne convenait pas au Dieu saint; mais c'était un appel à entrer dans un chemin et dans un témoignage positifs, répondant à la fois au caractère de la personne appelée, et au caractère du Dieu saint, sur la scène même de la propre volonté et de l'indépendance de l'homme. C'est aussi ce que l'apôtre nous dit en Hébreux 11: «Par la foi, Abraham étant appelé, obéit pour s'en aller au lieu qu'il devait recevoir pour héritage; et il s'en alla ne sachant où il allait. Par la foi, il demeura dans la terre de la promesse comme dans une terre étrangère, demeurant sous des tentes avec Isaac et Jacob, les héritiers de la même promesse». Il importe de remarquer les expressions: il *s'en alla* ou *sortit*, et il *séjourna*. Celui qui attendait la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur, aurait-il pu faire autre chose? Il importe que celui qui se trouve dans une scène caractérisée par Babel, maintienne cet appel distinct et nouveau; aussi, lorsque pour un temps, Abraham l'abandonne, en quelque sorte, et, pendant une famine, cherche du secours en Egypte, il est obligé de revenir sur ses pas jusqu'à Béthel, endroit qui proclamait son appel, et où l'autel d'Abraham avait été dressé au commencement. Il ne bâtit point d'autel

en Egypte, mais quand il revient en arrière et se retrouve à Béthel, il invoque le nom de l'Eternel.

Une autre vérité très importante se lie avec celle-ci. C'est en maintenant son appel, qu'Abraham est préservé des embarras par lesquels Lot est enlacé; et bien plus, le maintien de son appel fait de lui le libérateur de Lot lui-même.

Ici, je désire faire sentir que le plus sûr moyen d'avoir le dessus au milieu des difficultés et des séductions de ce monde, c'est de maintenir nettement la spécialité de notre position comme des êtres célestes. Seul, un peuple uni à Christ en dehors du monde, trouve force et qualité pour y marcher sans s'y mêler, et c'est aussi comme étant nous-mêmes délivrés, que nous sommes capables de délivrer les autres.

J'arrive maintenant à une seconde illustration du principe que j'ai énoncé. Lisez 2 Rois 2. C'était un moment bien sombre dans l'histoire d'Israël; Bahal-Zébug, dieu de Hébron, était consulté par Achazia, comme si l'Eternel n'existait point. L'enlèvement d'Elie doit précéder la mission d'Elisée, mais avant que la course de l'un soit terminée et que celle de l'autre ait commencé, il fallait rompre complètement avec tout ce qui était associé au nom et à la puissance de l'Eternel en Israël. *Guilgal, Béthel, Jéricho, le Jourdain*, étaient des endroits qui ne pouvaient manquer de rappeler le souvenir de jours meilleurs.

*Guilgal* était le lieu de la séparation pour Dieu, Mais, longtemps avant Elie et Elisée, Bokim en avait pris la place.

*Béthel*, le lieu de l'autel d'Abraham et de l'autel de Jacob, était devenu la scène du veau de Jéroboam, témoin de l'apostasie du peuple.

*Jéricho*, la scène de leur première conquête et de leur première victoire, jadis détruite, avait été rebâtie, longtemps avant l'histoire qui nous occupe.

Le *Jourdain*, représentant la victoire en résurrection et le passage du désert dans le pays, est maintenant retraversé en sens inverse, de manière à placer Elie et Elisée sur la rive du Jourdain qui appartient au désert. Combien sont solennelles, les paroles du prophète qui se rapportent à tout cela: «Ne cherchez point Béthel, et n'entrez point dans Guilgal, et ne passez point à Béer-Sébah; car Guilgal sera entièrement transportée en captivité, et Béthel sera détruite» (Amos 5: 5).

Or il est important d'observer qu'Elisée est appelé en dehors de cet état de choses, avant d'y être renvoyé comme témoin et serviteur de l'Eternel; c'est au delà du Jourdain, après l'avoir traversé, qu'Elisée voit l'enlèvement d'Elie, et qu'il reçoit une double portion de son esprit, et le manteau du prophète. Un autre ordre de choses s'est ouvert pour lui, une autre scène a brillé devant ses yeux; il est désormais fortifié, qualifié, équipé, pour retourner vers ce peuple qui avait oublié Jéhovah pour Bahal-Zébug, à cette scène où l'eau est mauvaise et le terrain stérile. Maintenant, sur qui l'effet de son pouvoir se fera-t-il sentir d'abord? Remarquez-le: sur lui-même. Il déchire son propre manteau, et dresse sa face du côté du Jourdain; puis, rentrant dans un lieu souillé, ruiné, il y devient, dans la puissance de la pensée

de ce qu'il avait reçu, un aide miséricordieux qui répand la guérison et la bénédiction autour de lui. Quel tableau de ce que le saint doit être maintenant: un homme qui possède les ressources de Christ, de l'homme triomphant — un homme qui l'a vu, en quelque sorte, lorsqu'il fut enlevé dans le ciel; et plus que tout cela, ce que vous ne trouvez pas dans le type d'Elisée, un homme uni par le Saint Esprit à Christ, là où il est, — qui fait partie de Christ, pour ainsi dire. Pensée merveilleuse! Hélas! combien nous avons peu le sentiment divin de ce que nous sommes en Christ, et du caractère distinctif que doivent avoir notre marche, et notre témoignage, dans un monde qui a repoussé et rejeté, bien plus, qui a crucifié et mis à mort notre Seigneur. Et c'est parce que nous avons une conception si faible de ce que nous sommes réellement, que nous comprenons si peu les merveilleuses ressources et la puissance que nous avons en Christ, pour nous aider à marcher dans ce monde uniquement pour lui.

J'en viens maintenant au chapitre 33 de l'Exode, où nous trouvons une troisième illustration du même principe. C'était aussi un jour triste et sombre en Israël; le peuple avait fait un veau d'or à Horeb, et adoré l'image de fonte; ils avaient changé leur gloire contre la figure d'un boeuf qui mange l'herbe. Ils oublièrent le Dieu fort, leur libérateur, qui avait fait de grandes choses en Egypte. Quel cri se fait entendre maintenant parmi eux: «Ce sont ici tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter hors du pays d'Egypte». Que fera Moïse? Le peuple que Dieu a choisi, délivré, conservé, s'est détourné de l'Eternel. Les yeux de Dieu peuvent-ils se reposer sur une scène comme celle-là? Où Moïse peut-il se tourner pour trouver de la consolation et du repos? Ce serviteur de Dieu ne sera pas une exception au principe dont nous parlons. Si Abraham est appelé par le Dieu de gloire à être étranger et témoin pour Dieu dans un temps caractérisé par Babel; si Elisée est le compagnon et le témoin de l'enlèvement d'Elie dans un temps caractérisé par Bahal-Zébug; de même, au jour du veau d'or, et quand Israël disait: «Etablissons-nous un chef, et retournons en Egypte» (Nombres 14: 4), Moïse, en se séparant du camp coupable, dit à Dieu: «Je te prie, fais-moi voir ta gloire».

Il déplace la scène de ses espérances et de son attente, et la gloire de Dieu devient l'objet et le désir de son coeur. Quelle autre chose aurait pu satisfaire Moïse dans un moment comme celui-là? Où tourner ses regards, où reposer son coeur? Il dit, en quelque sorte: «J'ai assez vu de l'homme pour m'en détourner pour toujours; j'ai vu une fin à toute perfection; je te prie, montre-moi ta gloire».

Je passe enfin à une portion du Nouveau Testament, au chapitre 7 des Actes. Qu'est-ce que je trouve ici? Le même principe, seulement renforcé et étendu considérablement. Pourquoi cela? Parce que *maintenant* le Fils de Dieu a été absolument rejeté et mis à mort. C'est cette double tache, pour ainsi dire, sur la page de l'histoire de l'homme, qui détermine le caractère spécial des saints au temps présent. Christ a été rejeté du monde, et le Saint Esprit, témoin et preuve de la culpabilité de ce dernier, est outragé et renié dans le monde et par lui. Etienne, témoin et serviteur, où va-t-il tourner ses regards dans un tel moment, et au milieu des plus terribles circonstances? Remarquez le bien, car rien ne peut être plus positif et plus caractéristique. Avant cela, l'amour patient de Dieu pouvait s'exprimer ainsi: «Hommes galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé

d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel». C'était, de fait, diriger leurs regards en bas vers la terre, et trouver là encore pour ces hommes une espérance, quelque faible qu'elle fût; mais en est-il ainsi maintenant? Combien tout est changé! «Mais Etienne, étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu». Oh! quel spectacle! Ce n'est pas maintenant les cieus s'ouvrant sur un objet ici-bas: c'est le ciel s'ouvrant *pour* Etienne, et le Saint Esprit dirigeant ses regards, et lui montrant son objet *là*: «il vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu». Quel contraste nous avons ici avec la révélation faite à Moïse en Exode 33. Dieu, lui dit: «Tu ne peux pas voir ma face; je te couvrirai de ma main, et tu me verras par derrière». Mais il n'en est plus ainsi maintenant, c'est la gloire complète et sans voile, et Jésus au milieu de cette gloire, que rencontrent les yeux d'Etienne; le premier homme a été chassé dehors, en jugement, et le second homme est monté dans la gloire, et rien désormais n'empêche les regards du fidèle de contempler à face découverte le Seigneur là où il est; rien ne l'empêche de trouver dès à présent sa place et son repos là où Christ se trouve. Or j'insiste sur ceci: il est bien différent pour les saints, quant à leur marche et leur histoire, d'attendre que les cieus s'ouvrent *sur* eux, ou d'avoir les yeux attachés sur le ciel qui leur est ouvert. Hélas! combien nous avons peu de cette décision, combien peu de cette vigueur d'âme qui est impliquée dans ces mots: *les yeux attachés*, combien peu de cette force, si remarquable dans le cas d'Etienne, pour *persévérer*.

Quoique entouré des plus terribles circonstances, entre les mains des principaux de sa nation, Etienne peut se mettre à genoux en toute tranquillité, et confiance, et passer les courts instants qui lui restent, à prier pour ceux qui le poursuivaient de leur épouvantable haine; puis il remet son esprit à Celui qu'ils avaient rejeté et crucifié. Tel est donc le sentier du saint, du serviteur de Dieu. Le Saint Esprit est aussi fidèle aujourd'hui qu'alors, pour garder nos yeux attachés sur Jésus dans la gloire, afin que nous soyons témoins de Christ, là où il n'est pas; il est fidèle, aussi pour nous maintenir dans l'union pratique avec un Christ glorieux. En résumé donc, ce qui distingue exclusivement le chrétien, consiste en ceci:

1. Etre uni par le Saint Esprit à Christ dans le ciel.

2. Etre maintenu par le Saint Esprit sur la terre, dans une association pratique avec Christ, telle que les regards soient détournés de la terre et dirigés vers le ciel.

3. Comme conséquence du premier point, pouvoir représenter Christ ici-bas; être tel que Christ là où il n'est pas; être un messenger du ciel, marchant dans la puissance des ressources divines et des sources célestes, au-dessus de tout, et séparé de tout; une lumière au milieu des ténèbres, brillant d'un éclat d'autant plus vif que les ténèbres environnantes sont plus épaisses, capable d'aider, de secourir, de supporter chacun. Quelqu'un admet-il un instant que je propose là des impossibilités? Qu'il me soit permis de lui dire que si toute la plénitude habite dans Celui qui est monté au-dessus de toute chose, et si le Saint Esprit habite dans le saint ici-bas, quelque faible qu'il soit, il ne saurait y avoir aucune limite de capacité et de puissance pour jouir personnellement de Christ là où il est, ou pour être séparé et affermi dans la marche et le témoignage pour Christ, là où il n'est pas.

«Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18).

## Chapitre 7 - Tiède et ni froid ni chaud

(Apocalypse 3: 16)

Il serait inutile de nier que nous traversons des temps sérieux. Alléguer que la période présente n'est pas un temps d'affliction et de tristesse pour un coeur fidèle à Christ, qui entre, quelque faiblement que ce soit, dans ce qui intéresse le Seigneur sur la terre, serait être insensible aux afflictions du Christ. La clef de notre position actuelle est le rejet de Christ. Impossible d'être dans son chemin, si cela n'est pas saisi; et si cela est compris, il n'y a pas de vérité plus pratique ou plus solennelle. Lecteur, arrêtez-vous et pesez ce fait, que, toute l'éternité ne pourra balancer ce court moment — cette heure du rejet de Christ.

Mais quand je parle d'afflictions, ne pensez pas que je veuille insister sur les causes extérieures qui concourent à nos difficultés dans des temps fâcheux: sans doute elles peuvent y concourir dans une grande mesure, mais je crois que la vraie douleur vient du *dedans* plutôt que du *dehors*.

Y a-t-il rien de plus triste que de voir ceux qui professent être des serviteurs du Seigneur, manquer de dévouement personnel et de coeur pour lui, de fidélité envers lui; d'intelligence de ce qui lui est dû? Ah! lecteur, ce sont les saints bien plutôt que le monde, qui font aujourd'hui du chemin un sentier de douleur et d'affliction. Ils refusent de marcher avec vous dans cette voie; et si vous y marchez les laissant en arrière, ils vous regardent comme un ennemi, et même ils vous exposent en spectacle aux yeux du monde inconverti, après vous avoir flétri comme une personne extrême. Ceux qui agissent ainsi sont des saints, des membres du corps de Christ, aimés de lui, mais qui portent le triste caractère de Laodicée, n'étant ni froids, ni chauds, mais tièdes. Si la profonde affliction dont je viens de parler nous permet un moment de regarder au dehors, que trouvons-nous? Des associations hostiles, très certainement prévues dans les Ecritures, faisant avec énergie et vigueur la revue de leurs forces; la propre volonté de l'homme qui a son libre cours; Satan, maître du champ de bataille d'une manière éclatante, et ayant les honneurs de la journée. Nous rencontrons presque partout des *déserteurs*, des hommes «réédifiant les choses qu'ils avaient renversées,» abandonnant (au moins en apparence) une position qu'ils n'avaient jamais prise sincèrement, des principes qu'ils n'avaient jamais réellement adoptés. Et, avec tout cela, nous assistons à une profession d'attachement pour les saints, hautement, prétentieusement et pompeusement proclamée, attachement qui n'a d'existence que dans l'imagination de ceux qui se trompent eux-mêmes, et qui semblent n'avoir jamais médité ces paroles: «Par ceci, nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est *quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements;*» et «celui qui aime son frère, *demeure dans la lumière*, et il n'y a point en lui *d'occasion de chute*». Il ne restait plus pour ces derniers jours, pour notre temps, que de faire la caricature de l'amour, qui certainement est de Dieu. Hélas! vous découvrirez

que, pour beaucoup d'esprits, l'amour consiste en un *égoïsme* qui cherche son propre intérêt, s'alliant à une *infidélité* qui échange la gloire de Dieu et des intérêts de Christ et de l'Eglise, contre ce qu'on appelle *la paix, l'union et l'harmonie*. C'est une ruse évidente de Satan, un effort pour rendre la vérité pratiquement sans valeur, et, comme je l'ai déjà dit, pour pervertir la parole du Seigneur Jésus: «*Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix entre vous*».

Rien n'est plus remarquable aujourd'hui que le contraste frappant qui existe entre la *phraséologie*, la *position* pratique et la *marche* des saints. Il y a beaucoup de «de *parole* et de *langue*,» très peu de «en *action* et en *vérité*». Quel tableau solennel se présente à vous, quand vous mettez en regard la *profession* et la *pratique*. A coup sûr, la tendance du jour est d'adopter une forme avancée d'*expression* de la vérité, mais de marcher aussi mondainement que jamais. En aucun temps, on ne fit un tel trafic de vérités que les consciences n'ont ni connues ni senties. Vous trouvez, par exemple, que des sujets solennels tels que la mort et la résurrection, la marche chrétienne et la venue du Seigneur, sont affirmés, maintenus et prêchés, même par ceux dont le genre de vie n'en est affecté en aucune façon. Le triste péché du jour est que les hommes ne sont pas influencés par ce qui coule si facilement de leurs lèvres; ils sont éloquents en se condamnant eux-mêmes: «*ils disent, et ne font pas*». Hélas, hélas! qu'il est triste ce manque de *conscience* et de *réalité* parmi ceux qui professent de suivre un Seigneur rejeté!

Il y a sans doute des saints qui, dès leur première enfance, ont été bercés dans les bras de systèmes qui sont une espèce de replâtrage de la chair quand ils n'en sont pas la culture, tous ces systèmes ayant pour objet le meilleur moyen de se tirer d'affaire dans ce monde. Du moins nous pouvons voir une triste concordance entre leurs principes et leur pratique; mais on est saisi de dégoût en entendant parler de la mort et de la résurrection, de la venue du Seigneur, par des hommes qui poursuivent les intérêts de la terre, qui spéculent sur les grands projets du jour pour gagner de l'argent, qui cherchent à étendre leurs limites, — en un mot, qui servent le premier Adam.

Je dis, lecteur, que le coeur est attristé par la vue de telles choses. La cause en est rappelée par cette solennelle parole (2 Timothée 3: 8): «Or de la même manière dont Jannès et Jambres résistèrent à Moïse, ainsi aussi ceux-ci résistent à la vérité». Je n'ai pas besoin de dire que c'est en l'imitant que ces hommes résistèrent à la vérité aux jours de Moïse; et il en est de même maintenant. C'est aujourd'hui la politique de Satan, et il en connaît bien la puissance. Par ce moyen, il s'efforce non seulement de faire tomber la vérité dans le mépris, mais de jeter l'opprobre sur la vie qui rend témoignage à la puissance de la vérité. Or il n'est pas ici hors de propos de faire remarquer que c'est en cela que consiste la difficulté réelle des âmes au temps actuel. C'est leur *état*, qui influe sur leur *position*. Il ne me vient pas un instant la pensée de nier qu'une âme puisse être dans sa vraie position, c'est-à-dire la place de Christ pour toute âme maintenant sur la terre, et cependant être dans un *état* très défectueux; mais je soutiens — et l'observation et l'expérience en rendent témoignage avec moi — que les difficultés des saints en ce jour au sujet de leur *position*, proviennent pour la plupart de la condition ou de l'état d'âme dans lequel ils se trouvent. Par exemple, comment pouvons-nous



attendre qu'un saint occupé à ne servir que lui-même, ait quelque sentiment de ce qui est dû à Christ, de ce qu'est la pensée actuelle du Seigneur au sujet des membres de son corps sur la terre? Plus je lis ma Bible, plus je vois qu'il y a un état d'âme qui nous rend capables d'entrer dans les intentions et les pensées de Dieu; mais aussi un état auquel Dieu veut communiquer sa pensée; et, d'autre part, qu'il y a un état qui rend incapable de saisir la pensée de Dieu, et auquel il ne communique pas ses pensées. Avez-vous réfléchi à cette parole solennelle du Lévitique (chapitre 10: 8, 9, 10): «Et l'Eternel parla à Aaron, disant: Vous ne boirez point de vin ni de boisson forte, toi et tes fils avec toi, quand vous entrerez dans la tente d'assignation, afin que vous ne mouriez pas. C'est un statut perpétuel en vos générations, afin que vous discerniez entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur». Cette parole n'est-elle pas aussi sérieuse pour nous aujourd'hui, et ne nous dit-elle pas le secret de mainte incapacité pour saisir la pensée et discerner le chemin de Dieu? Que le Seigneur nous donne de peser cette pénétrante exhortation. Le monde n'entre-t-il pour rien dans la marche et les difficultés des saints actuels? Autant que je puis le remarquer, ce sont, presque sans exception, ceux qui désirent retourner au monde, ou qui n'en sont jamais sortis et *désirent y rester*, qui sont incapables de voir ce qui convient ou ne convient pas à Dieu, et qui abaissent la mesure de la pureté et de la sainteté divines au niveau de la misérable condition de l'homme.

La *propre volonté* entre aussi pour beaucoup dans les perplexités actuelles des saints. Ils parlent de leur liberté et autres choses semblables. En réalité, il s'agit pour eux de *liberté propre*. Si c'était la liberté du Saint Esprit, un autre ordre de choses la manifesterait; mais on lutte pour la recherche et pour le maintien du moi.

Pour revenir à mon sujet, après cette espèce de digression nécessaire, je ferai remarquer que la vérité de Dieu dont j'ai parlé plus haut, n'est pas ce que plusieurs imaginent, savoir, un *credo* divin auquel on est appelé à souscrire. Non, ce n'est pas affaire de *souscription à une formule*, affaire d'*expérience* ou de *degrés*, mais une *réalité* solennelle, un *état réel*, auquel est amenée toute âme qui se repose simplement sur la rédemption. Lorsque le Seigneur Jésus Christ descendit sous le jugement, il ne régla pas seulement la question de mes péchés, mais il termina devant Dieu l'histoire de l'homme en la chair, du premier Adam. Tout lien avec l'ancienne création a été, par conséquent, brisé par sa mort, et si j'ai à faire avec lui, ce doit être en dehors de cette scène. Or permettez-moi de répéter que c'est un *fait*, et que ce fait est destiné à *s'imposer* à moi, à me *former*. Mon état détermine mon chemin. Est-il vrai que la croix du Seigneur Jésus Christ, que sa mort ait été le jugement sur le premier homme? S'il en est ainsi, le premier homme est mort sous le jugement, et je me trouve dans un nouvel ordre de choses, lié en vie par le Saint Esprit avec Celui qui porta le jugement, et en sortit par la résurrection. Pour la foi, donc, le premier Adam a pris fin dans le jugement, et un nouvel ordre de choses l'a remplacé. Je le répète, ce n'est pas affaire de *progrès* ou de *sentiment*; c'est un *fait*, saisi par la foi; et toute la marche d'un chrétien doit partir de là, et non pas y tendre: il doit marcher ici-bas dans le renoncement à lui-même, parce que désormais il se contente de Christ dans la gloire, par le Saint Esprit, son vieil homme ayant été jugé et mis de

côté à la croix. Que le Seigneur, dans sa grâce, mette cela si clairement devant les yeux des chrétiens, que la puissance et la joie de ce fait puissent remplir tous leurs coeurs.

Un autre sujet dont on fait trafic de nos jours, est la seconde venue du Seigneur. Il n'est pas besoin de faire remarquer quelle extension cette vérité a prise dernièrement. Vous rencontrez chaque jour des personnes qui, pour montrer leur orthodoxie, vous diront qu'elles attendent la seconde venue (comme elles l'appellent froidement); mais leur *état* montre combien la seule profession d'une vérité est facile de nos jours. Telle n'est pas la vérité en puissance, la vérité apprise de Dieu. Nous posons comme incontestable, que cette espérance ne sera jamais une espérance vivante actuelle pour un coeur qui ne sent pas *maintenant* l'absence de Christ. Oh! lecteur, combien son absence est peu sentie par les chrétiens; combien ses paroles bénies se sont faiblement emparées de nos affections: «Je me sanctifie moi-même pour eux;» c'est comme s'il disait: «Je quitte cette scène pour vous en détacher». Il est impossible d'entrer dans cette pensée, impossible de réaliser la vérité que Christ est absent de cette scène, tout en restant mondain. Combien son absence est faiblement comprise et sentie! Un coeur qui lui est fidèle et qui le connaît *lui-même* comme le seul objet capable de le satisfaire, peut-il se reposer sur une chose quelconque dans une scène où il fut rejeté, et de laquelle il s'en est allé? Impossible! Trouve-t-on beaucoup de cette fidélité envers Christ de coeurs qui refusent une place quelconque, là où il fut méprisé et méconnu?

Nous ne mettons pas en doute un instant que ces âmes n'aient part aux bénédictions que Christ apporte: mais il n'en est que plus triste qu'il soit connu et employé seulement comme serviteur pour nos besoins, et non pour ce qu'il est en lui-même.

Je sens chaque jour davantage que *Christ* a été si peu présenté aux âmes, qu'elles ont perdu le sentiment de la *personne*, par l'immense importance attachée aux bénédictions qui viennent de lui. En un mot, l'évangélisation moderne consiste à prêcher le salut et non pas Christ. Il en résulte de la faiblesse dans le coeur et les affections quant à sa *personne*; un sentiment rabaissé (si même il existe) de ce qui lui est dû; les âmes reçoivent le salut *pour la terre*, au lieu d'être mises en rapport avec le ciel.

Il est encore plus pénible pour le coeur de voir combien, les affections de Christ sont peu payées de retour. Quand, à la veille de son départ, il prononça les précieuses paroles que nous lisons en Jean 14, il dit un mot, le seul aussi qui puisse consoler un coeur vrai dans son amour pour lui: «Je reviendrai». Il comptait du moins sur ce que rien sinon sa présence et lui-même ne pourrait combler dans nos coeurs le vide que son absence y laisserait. Comme un autre l'a remarqué, il y a deux «je viens» dans Jean 14: «Je viens à vous,» et «je viens *pour* vous». La présence du Saint Esprit est l'accomplissement de la première promesse, et la venue du Seigneur Jésus, décrite dans 1 Thessaloniens 4, sera l'accomplissement de la seconde. J'ajoute que la seconde promesse, celle de sa venue pour moi, est peu efficace pour mon âme, si je ne suis pas dans la vérité de la première, c'est-à-dire qu'il est venu à moi dans la personne du Saint Esprit envoyé du ciel. Je n'ai pas encore connu une âme avec l'intelligence et la fraîcheur de la première vérité, qui ne fût aussi rafraîchie par l'espérance de la seconde. Mais, ô lecteur, combien d'autres objets ont pris la place de Christ dans les coeurs de ses rachetés!

Agrandissement personnel, fortune, position terrestre, esprit mondain, ont tous rivalisé à l'envi, et ont réussi *en pratique* à exclure Christ. Son absence de la scène que nous traversons n'est pas sentie, et par conséquent son retour n'est qu'une pauvre, froide doctrine, et non pas une vivante réalité dans le coeur. Si vous retournez à l'histoire primitive de l'Eglise, quel contraste! Paul écrit aux Thessaloniens: «Vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur». «Vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient». «La parole du Seigneur a retenti de chez vous». «Votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire». «Vous vous êtes tournés... vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieus son Fils» (1 Thessaloniens 1). Quel tableau béni que celui-là! quel contraste avec aujourd'hui! Et de plus, l'espérance de la venue du Seigneur pour eux était si complète, si *présente*, si *immédiate*, que l'apôtre leur écrit (chapitre 4) pour consoler ceux qui étaient abattus, parce que la mort, plutôt que la venue du Seigneur, avait enlevé leurs bien-aimés. Quel contraste avec le temps présent!

Les saints déposent leurs morts dans le tombeau et pleurent leur absence, non pas parce que le Seigneur n'est pas venu, mais parce que la mort a rompu des liens terrestres, produisant une douleur que le temps guérit trop souvent, amenant de nouveaux liens avec le monde, qui devient bientôt pour le coeur aussi attrayant que jamais. L'absence de Christ est oubliée, et le vide laissé par cette absence est rempli par d'autres objets. Puisse-t-il y avoir plus de simplicité, plus de ces voies étrangères au monde, qui montrent clairement que l'absence de Christ est une réalité pour ceux qui annoncent chaque dimanche, à la table du Seigneur, la mort par laquelle non seulement le péché est ôté, mais tout lien avec ce monde est rompu. Ce que j'écris, lecteur, a profondément exercé mon coeur; et je dirai, pour terminer, que le remède est simple au milieu de cette ruine et de cette affliction. Les âmes ont besoin de plus de sincérité dans l'abandon de tout pour Christ; il faut qu'elles l'apprécient et l'aiment au-dessus de tout. Pussions-nous, non seulement nous dépouiller pour Christ, mais nous livrer *nous-mêmes* à lui; et tenir ferme sa Parole et ne pas renier son nom.

Que le Seigneur garde les siens des principes de Laodicée. On est heureux d'avoir Jésus comme le seul objet qui remplisse le coeur, occupe l'âme et domine les affections. Pendant que David était absent, rien ne pouvait remplir dans le coeur de Méphiboseth le vide que laissait l'éloignement de David; aussi se comporte-t-il d'une manière qui montre une douleur réelle et le sentiment de ce dont il était privé; mais le retour de David comble à lui seul le vide dans le coeur de Méphiboseth; ses affections ont maintenant un objet auquel elles peuvent s'attacher. «Toi et Tsiba, partagez les terres,» dit le roi. Méphiboseth répond: «Qu'il prenne même le tout, puisque le roi, mon seigneur, est revenu en paix dans sa maison». Il ne lui faut pas davantage, mais il ne peut se contenter à moins. Comme nous l'avons dit, un seul objet satisfait son coeur et domine ses affections.

Que Dieu donne à ses bien-aimés, dans ces derniers temps, d'avoir des coeurs sans partage et sans compromis, entièrement dévoués à son saint Fils Jésus Christ, notre Seigneur. — Amen.

## Cinq lettres sur le culte et le ministère par l'Esprit

---

Trotter W. - ME 1883 page 28

### Première lettre - Dieu présent dans l'assemblée

Bien-aimés frères,

Il y a plusieurs points relatifs à notre position, en tant que rassemblés au nom de Jésus, sur lesquels je sens le besoin de m'entretenir avec vous. Je choisis ce moyen de le faire, comme vous offrant plus de facilité pour examiner et peser mûrement ce qui vous sera communiqué, que vous n'en auriez probablement dans un entretien ou une discussion libre à laquelle tous assisteraient. Je serais très reconnaissant qu'une telle discussion pût avoir lieu, si le Seigneur y inclinait vos coeurs, quand vous aurez examiné et pesé, en sa présence, les choses que j'ai à vous soumettre.

Un mot, en commençant, pour reconnaître la miséricorde de Dieu envers nous, comme assemblés au nom de Jésus. Je ne puis que courber la tête et adorer, en me rappelant les nombreux moments de réel rafraîchissement et de joie sincère qu'il nous a donné de passer ensemble en sa présence. Le souvenir de ces moments, tout en remplissant le coeur d'adoration devant Dieu, nous rend indiciblement chers ceux avec lesquels nous avons joui de telles bénédictions. Le lien de l'Esprit est un lien réel; et c'est dans la confiance qu'il m'inspire en l'amour de mes frères, que je voudrais, comme votre frère et votre serviteur pour l'amour de Christ, vous exprimer sans réserve ce qui me paraît être d'une grande importance pour la continuation de notre bonheur et de notre avantage commun aussi bien que pour ce qui est beaucoup plus précieux encore: la gloire de Celui au nom duquel nous sommes assemblés.

Lorsque, en juillet dernier, nous fûmes conduits par le Seigneur, comme je n'en doute pas, à substituer des réunions libres, le dimanche soir, à la prédication de l'évangile, qui avait eu lieu jusqu'alors, je prévoyais tout ce qui s'en est suivi. Je puis dire que le résultat ne m'a point du tout surpris. Il y a des leçons relatives à la direction pratique du Saint Esprit qui ne peuvent être apprises que par l'expérience; et bien des choses, qui peuvent maintenant, par la bénédiction du Seigneur, être appréciées par votre entendement spirituel et par vos consciences, auraient été alors complètement inintelligibles, si vous n'eussiez appris à connaître le genre de réunions auxquelles ces vérités s'appliquent. On dit que l'expérience est le meilleur des maîtres. Cela pourrait souvent être justement mis en doute; mais on ne saurait douter que l'expérience ne nous fasse sentir des besoins que l'enseignement divin peut seul faire naître. Vous me croirez, quand je vous dirai que le fait de voir mes frères mutuellement mécontents de la part qu'ils prennent les uns et les autres dans les assemblées, n'est pas pour moi un sujet de joie; mais si cet état de choses contribuait, comme j'ai la confiance qu'il le fera, à ouvrir tous nos coeurs aux leçons de la parole de Dieu, qu'autrement nous n'aurions pu apprendre aussi bien, ce résultat serait au moins un sujet de reconnaissance et de joie.

La doctrine de l'habitation du Saint Esprit dans l'Eglise sur la terre, et par conséquent, de sa présence et de sa direction dans les assemblées des saints, m'apparaît depuis bien des années, sinon comme la *grande vérité* de la dispensation actuelle, du moins comme *une des plus importantes vérités* qui distinguent cette dispensation. La négation virtuelle ou réelle de cette vérité constitue un des traits les plus sérieux de l'apostasie qui s'est fait jour. Ce sentiment ne diminue pas chez moi, mais s'approfondit plutôt, à mesure que le temps s'écoule. Je vous confesse ouvertement que, tout en reconnaissant pleinement qu'il y a des enfants bien-aimés de Dieu dans toutes les dénominations qui nous entourent, et tout en désirant tenir mon coeur ouvert à tous, il ne me serait plus possible d'être en communion avec un corps quelconque de chrétiens professants, qui substituerait des formes cléricales quelconques à la souveraine direction du Saint Esprit — pas plus que, si j'eusse été Israélite, je n'aurais pu avoir communion avec l'érection d'un veau d'or à la place du Dieu vivant. Que cela ait eu lieu dans toute la chrétienté, et que le jugement soit suspendu sur elle, à cause de ce péché et de tant d'autres, c'est ce que nous ne pouvons que reconnaître avec douleur, en nous humiliant devant Dieu, comme y ayant tous participé, et comme étant un seul corps en Christ avec un grand nombre de chrétiens qui, aujourd'hui encore, demeurent dans cet état de choses et s'en glorifient. Mais les difficultés qui accompagnent la séparation d'avec ce mal, difficultés que nous aurions certes dû prévoir et que nous commençons tous à éprouver, n'ont pas le pouvoir d'affaiblir mes convictions relativement à ce mal dont Dieu, dans sa grâce, nous a fait sortir; et elles n'éveillent en moi aucun désir de retourner à cette espèce de position et d'autorité humaine et officielle; position et autorité que s'arrogent une certaine classe de personnes, ce qui caractérise l'église professante, et contribue à hâter le jugement qui tombera bientôt sur elle.

Mais, bien-aimés frères, si notre conviction de la vérité et de l'importance de la *doctrine* de la présence du Saint Esprit ne saurait être trop profonde, permettez-moi de vous rappeler, que cette présence du Saint Esprit dans les assemblées des saints est elle-même *un fait* accompagnant celui de la présence personnelle du Seigneur Jésus (Matthieu 18: 20). C'est d'une simple foi en cela que nous avons besoin. Nous sommes enclins à l'oublier. Et l'oubli ou l'ignorance de ces faits est la cause principale de ce que nous nous assemblons sans en retirer aucun profit pour nos âmes. Si seulement nous nous assemblions pour être en la présence de Dieu; si seulement, lorsque nous sommes réunis ensemble, nous croyions que le Seigneur est réellement présent, quel effet cette conviction aurait sur nos âmes! Le fait est que, aussi réellement que Christ *était* présent avec ses disciples sur la terre, *aussi réellement Il est maintenant présent, ainsi que son Esprit, dans les assemblées des saints*. Si cette présence pouvait, de quelque manière, être manifestée à nos sens — si nous pouvions la voir comme les disciples voyaient Jésus — quel sentiment solennel nous éprouverions, et comme nos coeurs en seraient dominés! Quel calme profond, quelle attention respectueuse, quelle solennelle confiance en lui, en résulteraient! Comme il serait impossible qu'il y eût aucune précipitation, aucun sentiment de rivalité, d'agitation, si la présence de Christ et du Saint Esprit était ainsi révélée à notre vue et à nos sens. Et le fait de cette présence aurait-il moins d'influence, parce que c'est une affaire de *foi* et non de *vue*? Christ et l'Esprit, sont-ils moins

réellement présents, parce qu'ils sont invisibles? C'est le pauvre monde qui ne reçoit point cela, parce qu'il ne le voit point; prendrons-nous donc la place du monde et abandonnerons-nous la nôtre? «Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux,» dit le Seigneur, et aussi; «Et je prierai le Père pour vous, et il vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous éternellement, savoir l'Esprit de vérité, lequel le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point; *mais vous le connaissez, car il demeure avec vous et il sera en vous*» (Jean 14: 16, 17).

Je suis de plus en plus persuadé que la grande chose qui nous manque, c'est la foi en la présence personnelle du Seigneur, et dans l'action de l'Esprit. N'y a-t-il pas eu des temps, où cette présence était réalisée au milieu de nous comme un fait? et combien de tels moments étaient bénis! Il pouvait y avoir, et il y avait des intervalles de silence; mais comment étaient-ils employés? A s'attendre sérieusement à Dieu. Non dans une inquiète agitation de savoir qui prierait ou qui parlerait; non en tournant les feuilles des bibles ou des livres de cantiques pour trouver quelque chose qu'il nous parût convenable de lire ou de chanter. Non, ni dans des pensées anxieuses au sujet de ce que penseraient de ce silence ceux qui étaient là comme assistants. Dieu était là. Chaque coeur était occupé de lui. Et si quelqu'un avait ouvert la bouche uniquement pour rompre le silence, on aurait senti que c'était là une interruption réelle. Quand le silence était rompu, c'était par une prière qui renfermait les désirs, et exprimait les aspirations de tous les assistants; ou par un cantique auquel chacun pouvait s'unir de toute son âme; ou par une parole qui s'adressait avec puissance à nos coeurs. Et quoique plusieurs personnes pussent être employées, pour indiquer ces hymnes, prononcer ces prières ou ces paroles, il était si évident qu'*Un seul et même Esprit* les dirigeait dans tout ce service, que c'était comme si le programme en avait été déterminé d'avance, et que chacun y eût eu sa part assignée. Aucune sagesse humaine n'aurait pu faire un tel plan. L'harmonie était divine. C'était le Saint Esprit qui agissait par les différents membres, dans leurs diverses places, pour exprimer l'adoration, ou pour répondre aux besoins de tous ceux qui étaient présents.

Et pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi? Je le répète, bien-aimés frères, la présence et l'action du Saint Esprit sont des faits, et non pas une pure doctrine. Et assurément si, de fait, le Seigneur et l'Esprit sont présents avec nous quand nous sommes réunis ensemble, aucun fait ne peut être d'une importance comparable à celui-là. C'est certainement le grand fait, celui qui absorbe tous les autres, le fait qui devrait caractériser tout le reste dans l'assemblée. Il ne s'agit pas ici seulement d'une négation. Cette présence ne signifie pas seulement que l'assemblée ne doit pas être conduite d'après un ordre humain et fixé d'avance; elle signifie plus que cela: si le Saint Esprit est là, il faut qu'il dirige l'assemblée. Sa présence ne veut pas dire non plus que chacun a la liberté d'y prendre part. *Non, elle signifie l'opposé de cela.* Il est vrai qu'il ne doit y avoir aucune restriction humaine; mais si l'Esprit de Dieu est présent, nul ne doit prendre une part quelconque au culte, excepté celle que l'Esprit lui assigne et pour laquelle il le qualifie. La liberté du ministère provient de la liberté du Saint Esprit de distribuer à chacun en particulier comme il lui plaît (1 Corinthiens 12: 11). Mais nous

ne sommes pas le Saint Esprit; et si l'usurpation de sa place par un seul individu est une chose intolérable, que dira-t-on de l'usurpation de sa place par un certain nombre d'individus, agissant parce qu'il y a liberté d'agir, et non parce qu'ils savent qu'ils ne font que se conformer à la direction dit Saint Esprit en agissant comme ils le font? Une foi réelle en la présence du Seigneur mettrait ordre à toutes ces choses. Ce n'est pas que l'on doive désirer le silence pour soi, ou que quelqu'un doive s'abstenir d'agir uniquement à cause de la présence de tel ou tel frère. J'aimerais tout autant qu'il y eût toutes sortes de désordres, afin que l'état réel des choses se manifestât, que de le sentir contenu par la présence d'un individu. Ce qui est à désirer, c'est que la présence du Saint Esprit soit réalisée de telle sorte que personne ne rompe le silence que sous sa direction; et que le sentiment de sa présence nous garde ainsi de tout ce qui est indigne de lui et du nom de Jésus qui nous rassemble.

Sous une autre dispensation, nous lisons l'exhortation suivante: «Quand tu entreras dans la maison de Dieu, prends garde à ton pied; et approche-toi pour ouïr, plutôt que pour donner le sacrifice des insensés; car ils ne savent point qu'ils font mal. Ne te précipite point à parler, et que ton cœur ne se hâte point de parler devant Dieu; car Dieu est au ciel, et toi sur la terre; c'est pourquoi use de peu de paroles» (Ecclésiaste 5: 1, 2). Certes, si la grâce dans laquelle nous sommes, nous a donné un plus libre accès auprès de Dieu, nous ne devons pas user de cette liberté, comme d'une excuse pour le manque de respect et pour la précipitation. La présence réelle du Seigneur au milieu de nous devrait certainement être un motif plus pressant encore à une sainte révérence et à une pieuse crainte, que la considération que Dieu est au ciel et nous sur la terre. «C'est pourquoi, recevant un royaume inébranlable, possédons la grâce, par laquelle nous rendons notre culte à Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec respect et crainte; car aussi notre Dieu est un feu consumant» (Hébreux 12: 28, 29).

Espérant reprendre ce sujet, je suis, chers frères, votre indigne serviteur en Christ...

## Appendice à la première lettre

Dieu présent dans l'assemblée

Quelle que soit la doctrine de la présence et de l'action du Saint Esprit dans l'Eglise, il ne faudrait pourtant pas la confondre avec celle de la présence personnelle du Seigneur Jésus dans l'assemblée des deux ou trois réunis en son nom.

Quelques-uns ont pensé que le Seigneur était présent dans l'assemblée par son Esprit, ne distinguant pas entre la présence personnelle du Seigneur et celle du Saint Esprit. Celui-ci administre et dirige; il n'est pas souverain. C'est le Seigneur qui est souverain.

Le Seigneur dit du Consolateur, l'Esprit de vérité: «Il ne parlera pas de par lui-même... Il me glorifiera... Il prendra du mien et vous l'annoncera, etc.». Mais le Seigneur promet de se trouver lui-même là où deux ou trois sont assemblés en son nom. Il est au milieu de ceux pour lesquels Lui s'est donné lui-même, tandis que le Saint Esprit a été donné, et ne s'est pas donné lui-même.

Il est de toute importance de retenir la vérité de la présence et de l'action du Saint Esprit dans l'assemblée. Ce fait a été perdu de vue par l'Eglise, et c'est ce qui a été sa ruine. Elle a substitué le clergé à la présence et à l'action du Saint Esprit.

Il ne faudrait pas cependant que l'attachement à cette vérité tendît à faire méconnaître la présence personnelle et effective du Seigneur Jésus au milieu de l'assemblée.

En Matthieu 18: 20, le Seigneur ne dit pas: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, l'Esprit est là au milieu d'eux» (quelque vrai et béni que cela soit), mais: «Je suis là au milieu d'eux».

C'est une grande perte pour l'âme et pour l'assemblée, si la présence personnelle du Seigneur, comme *Seigneur*, est remplacée par celle du Saint Esprit, qui n'est pas Seigneur, mais *Paraclet*; qui administre et dirige.

En Ephésiens 4: 4-6, nous avons, au verset 4, l'unité vitale; au verset 5, l'unité de profession; au verset 6, l'unité extérieure et universelle; la première, en rapport avec le seul Esprit; la seconde, avec le seul *Seigneur*; la troisième, avec le seul Dieu. La première unité comprend tous ceux qui ont la vie; la seconde, tous ceux qui professent le nom de Christ; ceux donc qui ont la vie s'y trouvent en première ligne, mais cette seconde sphère peut embrasser ce qui n'est pas vital. La troisième unité, verset 6, comprend universellement tous les hommes, mais les enfants de Dieu y sont au premier rang; Dieu est leur Père, et il est en eux, tout en étant extérieurement au-dessus de tout et partout. Nous disons que la seconde unité (verset 5) est en rapport avec le seul *Seigneur*; il a autorité sur tous ceux qui se réclament de son nom, qu'ils aient la vie ou qu'ils n'aient que la profession. «Tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre *Seigneur* Jésus Christ, et leur *Seigneur* et le nôtre» (1 Corinthiens 1: 2).

En 1 Corinthiens 12: 4-6, nous trouvons les trois mêmes choses: l'Esprit, le Seigneur, et Dieu. Il y a diversité de dons, mais le même Esprit. Et s'il y a diversité de dons, il y a par conséquent diversité de services, et le même *Seigneur*. Les serviteurs ont reçu de l'Esprit la distribution de leurs dons (verset 11), et ils accomplissent leurs services sous la direction de l'Esprit; mais comme serviteurs ils sont sous l'autorité de leur SEIGNEUR, qui n'est pas l'Esprit, mais qui est Jésus. L'Esprit distribue et dirige les services, mais les serviteurs sont serviteurs du *Seigneur*.

De même, s'il s'agit de la cène, elle est la cène du *Seigneur*. C'est la mort du *Seigneur* qui y est annoncée, c'est la coupe du *Seigneur*, c'est la table du *Seigneur* (en contraste avec celle des démons). C'est donc Lui qui a l'autorité là, pour déterminer qui sont ceux qui doivent y prendre part (1 Corinthiens 11).

Remarquons toutefois, que c'est par l'Esprit Saint seulement, que l'on peut dire: «SEIGNEUR JESUS» (1 Corinthiens 12: 3).

Mais sans le vouloir, on peut méconnaître l'autorité du Seigneur dans l'assemblée, et y substituer celle du Saint Esprit qui n'est pas *Seigneur*, mais qui administre de la part de celui qui est *Seigneur*.



L'église du moyen-âge était tombée dans un autre extrême, en substituant l'administration de l'homme à celle du Saint Esprit.

Il est bien de remarquer qu'en Matthieu 18: 18-20, le Seigneur ne parle pas de l'Esprit. Il s'agit de son autorité à lui le Seigneur, de son nom, et de sa présence personnelle. Sans doute, tout cela est réalisé sous la direction du Saint Esprit, mais l'on n'est pas réuni au nom du Saint Esprit ni autour de lui. Si l'on ne pense qu'à la présence du Saint Esprit, on perd la vérité de la présence personnelle du Seigneur dans l'assemblée, et l'on est obligé de faire Seigneur le Saint Esprit. Mais par contre, on ne peut posséder la vérité de la présence personnelle du Seigneur comme souverain, sans avoir celle de la présence et de l'action de l'Esprit comme celui qui administre de la part du Seigneur qui est souverain, et alors on a tout ce qu'il faut.

Une autre remarque, qui fait ressortir ce qui distingue la présence du Saint Esprit, de la présence personnelle du Seigneur dans l'assemblée des deux ou trois réunis en son nom, c'est que le Saint Esprit peut se trouver, — attristé hélas! — là où le Seigneur ne peut se trouver. Dans une assemblée sectaire, les saints qui la composent ont cependant le Saint Esprit en eux et avec eux. Ils peuvent l'ignorer, ne penser qu'à son influence, et lui y est attristé, mais de fait il ne les laisse pas, il ne s'en va pas: «Il demeure avec vous, et sera en vous». Mais le Seigneur Jésus, lui, ne peut se trouver présent dans une assemblée sectaire. Il ne s'agit pas en Matthieu 18: 20, de sa toute-présence, car dans ce sens-là il est partout indistinctement, mais s'il s'agit *d'assemblées religieuses*, le Seigneur n'a pas promis d'être dans toutes, mais exclusivement là où son nom est le centre et la base du rassemblement: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, j'y suis». Et s'il est là, c'est lui qui a l'autorité, et l'Esprit l'administration.

Oh! si nous avons le sentiment intime que le Seigneur est là comme *Seigneur*, que nous sommes là chez lui, quelle influence solennelle cela exercerait sur nos cœurs, et en même temps quelle sécurité et quel repos! Combien alors le Saint Esprit serait libre de nous administrer les bénédictions de Christ, prenant de ce qui est au Seigneur pour nous l'annoncer.

Quel immense privilège d'être rassemblés par le nom glorieux de Celui qui est venu, de celui qui est mort, de celui qui est ressuscité, de celui qui est glorifié à la droite de Dieu, de celui qui nous a envoyé le Consolateur, de celui qui de là vient nous chercher! — Oui, c'est ce nom glorieux qui est la base du rassemblement dont il dit: «Je suis là au milieu d'eux!» Ce Seigneur, corporellement absent, se trouve spirituellement présent d'une manière positive (et non seulement par son Esprit), au milieu de ceux que son nom a réunis. Il est là et pas ailleurs, s'il s'agit d'assemblées, et quelle sécurité que là il soit SEIGNEUR!

## Deuxième lettre - L'Eglise édiflée par des dons

Bien-aimés frères,

En revenant au sujet sur lequel je vous écrivis dernièrement, je voudrais vous présenter l'extrait suivant d'un traité, écrit il y a au moins neuf ou dix ans. L'auteur, si je suis bien informé, est un frère qui a été grandement honoré de Dieu parmi nous, et qui est connu personnellement de la plupart d'entre vous. Le traité est sous la forme d'un dialogue.

E. — J'ai appris que vous affirmez que chaque frère est capable d'enseigner dans l'assemblée des saints.

W. — Si je disais cela, je nierais le Saint Esprit. Personne n'est capable d'enseigner dans l'assemblée des saints, s'il n'a pas reçu de Dieu un don particulier pour cela.

E. — Bien, mais vous croyez que tout frère a *le droit* de parler dans l'assemblée, s'il le peut.

W. — Non, certainement pas. Je nie ce *droit* à qui que ce soit, comme un droit. Un homme peut être naturellement très capable de parler et de *bien* parler, mais s'il ne peut pas «complaire à son prochain en ce qui est bon pour l'édification,» le Saint Esprit ne l'a pas qualifié pour parler; et s'il le fait, il déshonore Dieu son Père, il contriste l'Esprit, et méprise l'Eglise de Christ; et de plus, il ne fait que manifester sa propre volonté.

E. — Quelle est donc votre vue particulière là-dessus?

W. — Pensez-vous que ce soit une vue à moi particulière, de croire que, comme l'Eglise appartient à Christ, il lui a accordé des dons, par lesquels seuls elle doit être édifiée et gouvernée, afin que son attention ne soit pas mal dirigée et son temps mal employé, en écoutant ce qui ne lui serait pas profitable, quelque bien dit que ce pût être?

E. — Non, j'admets cela, et je désirerais seulement que l'on ambitionnât davantage ces dons de Dieu, et que l'on mit plus de soin à combattre l'usage de tous les autres moyens, quelque crédit que puissent leur donner l'éloquence ou le patronage humain.

W. — Je soutiens encore que le Saint Esprit donne des dons à qui il lui plaît, et les dons qu'il lui plaît; et que les saints devraient être tellement unis ensemble, que les dons d'un frère ne devraient jamais rendre irrégulier l'exercice des dons d'un autre, et que la porte fût ouverte aux petits dons aussi bien qu'aux grands.

E. — Cela va sans dire.

W. — Pas du tout; car ni dans l'église nationale ni chez les dissidents, on ne trouve 1 Corinthiens 14 mis en pratique. En outre, j'affirme qu'aucun don de Dieu n'a à attendre la sanction de l'Eglise pour être exercé. S'il est de Dieu, Dieu l'accréditera et les saints en reconnaîtront la valeur.

E. — Admettez-vous un ministère régulier?

W. — Si, par un ministère régulier, vous entendez un ministère *constaté* (c'est-à-dire que, dans chaque assemblée, ceux qui ont reçu des dons de Dieu pour l'édification, soient en nombre limité et connus des autres) je l'admets: mais si, par un *ministère régulier*, vous entendez un ministère *exclusif*, je n'en veux rien. Par un ministère *exclusif*, j'entends la reconnaissance de certaines personnes comme occupant si *exclusivement* la place de docteurs, que l'exercice de dons réels par quelqu'un d'autre deviendrait *irrégulier*, comme, par exemple, dans l'église nationale et dans la plupart des chapelles dissidentes, où l'on

regarderait comme *irrégulier*, un service accompli par deux ou trois personnes réellement douées par le Saint Esprit.

E. — Sur quoi fondez-vous cette distinction?

W. — Sur Actes 13: 1. Je vois qu'il y avait à Antioche cinq personnes surtout, reconnues par le Saint Esprit comme propres à enseigner: Barnabas, Siméon, Lucius, Manahen et Saul. Sans doute que, dans toutes les réunions, c'était ces cinq, que les saints s'attendaient à entendre parler. C'était là un ministère *constaté*; mais non pas un ministère *exclusif*: car quand Judas et Silas vinrent (15: 32), ils purent sans difficulté prendre leurs places parmi les autres, et alors les docteurs reconnus furent plus nombreux.

E. — Mais quel rapport cela aurait-il avec l'indication d'un cantique, etc., ou avec une prière, ou la lecture d'une portion de l'Écriture?

W. — Tout cela, comme le reste, tomberait sous la direction du Saint Esprit. Malheur à l'homme qui, uniquement par volonté propre, indiquerait une hymne, ou ferait une prière, ou lirait l'Écriture dans une assemblée, sans être conduit par le Saint Esprit! En agissant ainsi dans l'assemblée des saints, il fait profession d'être dirigé par le Saint Esprit; et cette profession lorsqu'elle n'est pas vraie, est quelque chose de très présomptueux. Si les saints savent ce que c'est que la communion, ils sauront aussi combien il est difficile de conduire la congrégation dans la prière et dans le chant. S'adresser à Dieu, au nom de l'assemblée, ou proposer à celle-ci un cantique, comme le moyen d'exprimer à Dieu son état réel, demande beaucoup de discernement, ou au moins la direction la plus immédiate de la part de Dieu.

Tel est le jour sous lequel ces sujets étaient envisagés par un frère, connu, je crois, de la plupart d'entre vous — un des premiers ouvriers parmi ceux qui, depuis plus de quarante ans, ont cherché à se réunir au nom de Jésus, A l'appui de l'idée principale de l'extrait ci-dessus — savoir que Dieu ne désigne jamais tous les saints pour prendre part au ministère public de la Parole, ou pour conduire le culte d'une assemblée, je voudrais vous renvoyer premièrement à 1 Corinthiens 12: 29, 30: «Tous sont-ils apôtres? tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs? tous ont-ils le don des miracles? tous ont-ils des dons de guérisons? tous parlent-ils diverses langues? tous interprètent-ils?» Ces questions n'auraient pas de sens, s'il n'eût pas été évident, que de telles places dans le corps n'étaient remplies que par quelques-uns. L'apôtre venait de dire: «Et Dieu a placé dans l'Église, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite des miracles,» etc. Après quoi il dit: «Tous sont-ils apôtres?» etc. Ainsi, dans la portion même des Écritures qui traite avec le plus de détails de la souveraineté du Saint Esprit, dans la distribution et l'exercice des dons dans le corps, l'Église; dans la portion même, à laquelle on en appelle toujours, et avec raison, pour prouver que la liberté du ministère est ce que Dieu a établi dans son Église; dans cette portion même, il nous est dit que tous n'étaient pas des frères doués de Dieu, mais que Dieu *en* avait établi dans le Corps; puis vient l'énumération des différents ordres et espèces de dons qui les distinguaient.

Voulez-vous prendre maintenant Ephésiens 4? — On a élevé des doutes quant à la possibilité d'agir suivant les principes contenus dans 1 Corinthiens 12 et 14, en l'absence d'une si grande partie des dons énumérés dans ces chapitres. Je n'ai point moi-même de doutes pareils, et je me bornerai à demander à ceux qui en ont, où se trouvent dans l'Écriture d'autres principes, d'après lesquels nous puissions agir, et, s'il n'y en a point, quelle autorité nous possédons pour agir suivant des principes qui ne sont nulle part dans l'Écriture? Mais aucun doute de ce genre ne peut exister quant à Ephésiens 4: 8-13: «C'est pourquoi il dit: Étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et il a donné des dons aux hommes... Et c'est lui qui a donné les uns comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, d'autres comme pasteurs et docteurs, en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps du Christ». Et remarquez qu'ils sont donnés jusqu'à ce que l'Église soit complète. Aussi longtemps que Christ a sur la terre un Corps, auquel le service de tels hommes est nécessaire, il leur confère les dons de son amour, pour la nourriture et l'entretien de ce Corps: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous,» etc.

C'est donc par le ministère d'hommes vivants, donnés et appelés pour ce ministère ou ce service, que Christ prend soin de son troupeau et le nourrit, et que le Saint Esprit opère dans le Corps. Peut-être, il est vrai, ces hommes ont-ils un métier: Paul était un faiseur de tentes; peut-être sont-ils très loin (plus loin est mieux) de toute espèce de prétentions à une dignité cléricale, à une position officielle; mais ils n'en constituent pas moins la provision de Christ pour l'édification de ses saints et pour l'appel des âmes; et la vraie sagesse des saints est de discerner ces dons, là où Christ les a mis, et de les reconnaître à la place qu'il leur a assignée dans son corps. Les reconnaître de cette manière, c'est reconnaître Christ; refuser de le faire, c'est, à la fois, nous faire tort à nous-mêmes, et déshonorer le Seigneur.

Rappelons-nous aussi que Dieu a mis ces dons dans le Corps, dans tout le Corps; que c'est à l'ensemble du Corps que Christ les a donnés, et que nous ne sommes pas tout le Corps. Supposez que l'Église fût restée manifestement une, comme elle l'était au temps des apôtres: même alors, il se pourrait très bien que, dans tel endroit, il n'y eût point d'évangéliste, et, dans tel autre, point de pasteur ou docteur; tandis qu'ailleurs, au contraire, se trouverait plus d'un évangéliste, plus d'un pasteur et docteur. Mais maintenant que l'Église est tellement dispersée et tellement divisée, combien ce que nous venons de dire ne doit-il pas être plus vrai des petites assemblées qui se réunissent ici et là au nom de Jésus! Le Seigneur Jésus ne se soucie-t-il plus de son Église, parce qu'elle est divisée, déchirée? A Dieu ne plaise! A-t-il cessé de manifester ses soins pour elle, en lui accordant les dons nécessaires et convenables? Nullement. Mais c'est dans l'unité de *tout* le Corps qu'on les trouve: nous avons besoin de nous rappeler cela. Tous les saints de X... forment l'Église de Dieu de cet endroit; et il peut y avoir des évangélistes, des pasteurs et docteurs parmi ceux des membres du Corps qui sont encore dans l'Église établie, ou au milieu des méthodistes et des dissidents. Quel profit retirons-nous de leur ministère? et comment les saints qui sont avec eux peuvent-ils profiter des dons que Christ a mis au milieu de nous?

En exposant ces pensées, bien-aimés frères, mon but a été de vous faire bien comprendre que, si, parmi les soixante-dix ou quatre-vingts qui se réunissent à X... au nom du Seigneur, il ne s'en trouve point qui soient ses dons, selon ce qui est dit dans Ephésiens 4; ou qu'il y en ait seulement deux ou trois, le fait que nous nous réunissons de cette manière, n'augmentera pas, par lui-même, le nombre de ces dons. Un frère que Christ lui-même n'a pas fait pasteur ou évangéliste, ne le deviendra pas en commençant à se réunir là où la présence du Saint Esprit et la liberté du ministère sont reconnues. Et si, parce qu'il y a affranchissement des restrictions humaines, ceux qui n'ont pas été donnés par Christ à son Eglise, comme pasteurs, docteurs ou évangélistes, s'en attribuent la position ou agissent comme tels, en résultera-t-il de l'édification? Non, mais au contraire, de la confusion; et «Dieu n'est point un Dieu de désordre, mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints». Si de tels dons manquent au milieu de nous, confessons notre pauvreté; si nous en possédons deux ou trois, soyons-en pleins de gratitude, reconnaissons-les à la place que Dieu leur a assignée, et prions afin d'obtenir des dons et des ministères plus nombreux et meilleurs. Mais gardons-nous de supposer que l'action d'un frère quelconque, que le Seigneur n'a pas lui-même établi dans cette position, puisse remplacer un don. L'unique effet d'une telle action est d'attrister l'Esprit, et de l'empêcher d'agir par le moyen de ceux qu'il emploierait, sans cela, au service des saints.

Une heureuse pensée se présente à moi, en terminant cette lettre. Si la position dans laquelle nous sommes ne répondait nullement à ce qui se trouve dans l'Ecriture, de telles questions s'élèveraient difficilement au milieu de nous. Lorsque tout est arrangé, réglé par un système humain, que des hommes établis par un évêque, une conférence ou une congrégation, n'ont qu'à se conformer, dans leurs offices, à une routine prescrite par les règles auxquelles ils sont soumis, de telles questions n'ont point de raison d'être. Les difficultés mêmes de notre position prouvent, par leur caractère, que cette position est de Dieu. Oui, et Dieu, qui nous y a amenés par son Esprit, par le moyen de la Parole, est pleinement suffisant, et ne nous fera pas défaut dans les difficultés; mais il nous les fera traverser d'une manière profitable pour nous et pour sa propre gloire. Soyons seulement simples, humbles et modestes. Ne prétendons pas à quelque chose de plus que ce que nous possédons, ou avoir à faire ce pour quoi Dieu ne nous a pas qualifiés. Je réserve quelques points de détail pour une autre lettre.

En attendant, je reste votre affectionné en Christ.

## **Troisième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques négatives**

Bien-aimés frères,

Il est deux points sur lesquels je désire me faire clairement comprendre, avant d'aborder le sujet spécial de cette lettre. Premièrement, la différence qui existe entre le ministère et le culte. Je prends ici le mot *culte* dans son sens le plus étendu, comme désignant les diverses manières dont l'homme s'adresse à Dieu: la prière, la confession, et ce qui est *plus proprement*

le culte, savoir, l'adoration, l'action de grâces et la louange. La différence essentielle entre le ministère et le culte, c'est que dans celui-ci l'homme parle à Dieu, et que dans celui-là Dieu parle aux hommes par ses serviteurs. Notre unique titre, mais pleinement suffisant, pour pouvoir rendre culte, est cette surabondante grâce de Dieu, laquelle nous a tellement rapprochés par le sang de Jésus, que maintenant nous connaissons et adorons Dieu comme notre Père, et que nous sommes rois et sacrificateurs à Dieu. A cet égard, tous les saints sont égaux: le plus faible et le plus fort, celui qui a le plus d'expérience et celui qui n'est encore qu'un petit enfant, ont tous la même part à ce privilège. Le serviteur de Christ le plus doué ne possède pas plus de droit à s'approcher de Dieu, que le plus ignorant d'entre les saints parmi lesquels il exerce son ministère. Admettre le contraire serait agir comme on ne l'a que trop fait dans toute la chrétienté, c'est-à-dire instituer un ordre de sacrificateurs ou de prêtres entre l'Eglise et Dieu. Nous avons un grand Souverain Sacrificateur. La seule sacrificature qui existe actuellement à côté de la sienne, est cette sacrificature que tous les saints partagent, et qu'ils partagent tous également. Aussi ne pourrais-je pas supposer que, dans une assemblée de chrétiens, ceux que Dieu a qualifiés pour enseigner, pour exhorter ou pour prêcher l'Evangile, fussent seuls appelés à indiquer des hymnes, à prier, à louer Dieu, à lui rendre grâces (j'entends *l'expression* de l'action de grâces, de la louange, etc.). Il se peut que Dieu se serve d'autres frères, ou pour indiquer une hymne qui soit l'expression vraie de l'adoration de l'assemblée; ou pour exprimer, dans des prières, les désirs réels et les vrais besoins de ceux dont ils font profession d'être l'organe ou la bouche. Et si Dieu trouve bon d'agir de cette manière, qui sommes-nous pour nous opposer à sa volonté? Toutefois souvenons-nous bien que, si ces actes de culte ne peuvent être le privilège exclusif de ceux qui ont des dons, il faut qu'ils soient subordonnés à la direction du Saint Esprit; et ils sont tous régis par les principes contenus dans 1 Corinthiens 14, d'après lesquels toutes choses doivent se faire avec ordre et pour l'édification.

Le ministère (c'est-à-dire le ministère de la Parole, dans lequel Dieu parle aux hommes par le moyen de ses serviteurs) est le résultat du dépôt spécial, dans l'individu, d'un don ou de dons, de l'usage desquels il est responsable envers Christ. Notre droit à rendre culte est ce en quoi nous sommes tous *égaux*; la responsabilité du ministère découle de ce en quoi nous *différons*. «Or, puisque nous avons des dons DIFFERENTS, selon la grâce qui nous a été donnée» (Romains 12: 6). Ce passage établit, de lui-même, la différence dont je parle entre le ministère et le culte.

Le second point est la liberté du ministère. La vraie idée, l'idée scripturaire de liberté du ministère, ne comprend pas seulement la liberté dans l'exercice des dons, mais aussi pour leur développement. Elle implique que nous reconnaissons dans nos assemblées la présence et l'action de l'Esprit, à tel point que nous ne mettons aucun obstacle quelconque à *cette action*, par qui il veut; il est donc parfaitement clair que le premier développement d'un don doit être l'oeuvre de l'Esprit, commençant à agir par des frères qu'il n'employait pas ainsi auparavant. Tout principe contraire serait, il me semble, également attentatoire aux privilèges de l'Eglise et aux droits du Seigneur. Mais alors, il est évident, que si les enfants de Dieu se réunissent

sur un principe qui laisse au Saint Esprit la liberté d'agir par tel frère pour indiquer un cantique, par tel autre pour prier, par un troisième pour donner une parole d'exhortation ou une doctrine; et si l'Esprit doit de même être laissé libre de développer des dons pour l'édification du corps; il est évident, dis-je, que cela ne peut avoir lieu sans que, par là même, l'occasion ne soit fournie à la précipitation et à la suffisance, d'agir en dehors de toute direction de l'Esprit. De là l'importance de savoir comment on peut distinguer entre ce qui est de la chair et ce qui est de l'Esprit. Je déteste l'abus que l'on fait trop souvent d'expressions telles que «le ministère de la chair» et «le ministère de l'Esprit;» cependant elles renferment une bien importante vérité, quand on les emploie avec justesse. Chaque chrétien a au dedans de lui deux sources de pensées, de sentiments, de motifs, de paroles et d'actions, et ces deux sources sont appelées dans l'Ecriture «la chair» et «l'Esprit». Notre action dans les assemblées des saints peut provenir de l'une ou de l'autre de ces sources. Il est donc très important de savoir bien distinguer entre elles; il est important pour ceux qui agissent dans les assemblées, soit habituellement soit par occasion, de se juger eux-mêmes à cet égard; c'est une chose essentielle pour tous les saints, puisque nous sommes exhortés à «éprouver les esprits;» ce qui peut parfois placer l'assemblée sous la responsabilité de reconnaître ce qui est de Dieu, et de signaler en le repoussant ce qui procéderait d'une autre source

C'est sur quelques-unes des principales marques à l'aide desquelles nous pouvons distinguer la direction de l'Esprit des prétentions et des contrefaçons de la chair, que je désirerais maintenant attirer votre attention. Et d'abord, je voudrais mentionner plusieurs choses qui ne sont pas pour nous une autorisation à prendre part à la direction des assemblées des saints.

1° On n'est pas autorisé à agir, simplement parce qu'il y a liberté d'agir. La chose est tellement évidente qu'il n'est nullement besoin de la démontrer; et cependant nous avons besoin qu'on nous en fasse souvenir. Le fait qu'aucun obstacle formel ne s'oppose à ce que chaque frère agisse dans l'assemblée, donne la possibilité à ceux dont l'unique capacité est de savoir lire, de prendre une grande partie du temps en lisant chapitre après chapitre et indiquant hymne après hymne. Tout enfant qui a appris à lire pourrait en faire autant; et, en vérité, peu de frères au milieu de nous seraient incapables de diriger les assemblées, si toute la capacité requise consistait à savoir lire comme il faut des chapitres et des hymnes. Il est assez facile de lire un chapitre; mais discerner celui qu'il convient de lire et le moment convenable pour le lire, c'est tout autre chose. Il n'est pas difficile non plus d'indiquer une hymne; mais en indiquer une qui renferme et exprime réellement l'adoration de l'assemblée, voilà ce qu'il est impossible de faire sans la direction du Saint Esprit. Je vous l'avoue, mes frères, lorsque, il y a quelque temps (non pas dernièrement, grâce à Dieu), nous avons lu cinq ou six chapitres et chanté autant d'hymnes autour de la table du Seigneur, et prié ou rendu grâces peut-être une seule fois, je me demandais si nous avons été réunis pour annoncer la mort du Seigneur, ou bien pour nous perfectionner dans la lecture et dans le chant. Je bénis Dieu sincèrement des progrès qui ont eu lieu à cet égard depuis quelques mois; toutefois il est

bon que nous nous rappelions sans cesse que la liberté d'agir dans les assemblées ne nous autorise pas à y agir à notre gré.

2° On n'est pas suffisamment autorisé à agir dans tel ou tel moment, parce que aucun autre frère ne le fait. Le silence pour le silence ne peut être trop évité: rien n'empêche qu'il ne devienne une forme tout aussi bien qu'autre chose; mais le silence vaut mieux encore que ce qu'on dirait ou ferait simplement pour le rompre. Je sais bien ce que c'est que de penser aux personnes présentes qui ne sont pas de l'assemblée, peut-être même pas converties, et de se sentir mal à l'aise du silence à cause d'elles. Lorsqu'un tel état de choses est fréquent ou habituel, il est possible que ce soit un appel sérieux de Dieu à rechercher d'où cela peut provenir; mais jamais cela ne peut autoriser un frère, à parler, à prier ou à indiquer une hymne, dans l'unique but que l'on fasse quelque chose,

3° De plus, nos expériences et notre état individuels, ne sont pas des guides sûrs quant à la part d'action que nous pouvons prendre dans les assemblées des saints. Il se peut qu'une hymne ait été d'une grande douceur pour mon âme, ou que je l'aie entendu chanter ailleurs avec une grande jouissance de la présence du Seigneur; mais dois-je en conclure que je suis appelé à indiquer cette hymne dans la première réunion à laquelle j'assisterai? Il est possible qu'elle ne soit nullement en rapport avec l'état actuel de l'assemblée. Peut-être aussi ne serait-ce point du tout l'intention de l'Esprit qu'une hymne fût chantée. «Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance? qu'il prie; quelqu'un est-il joyeux? qu'il psalmodie» (Jacques 5: 13). Une hymne doit exprimer les sentiments de ceux qui sont réunis; autrement, en la chantant, ils ne seront pas sincères. Et qui pourra faire trouver une telle hymne, sinon Celui qui connaît l'état actuel de l'assemblée? Il en est de même quant à la prière: si quelqu'un prie dans l'assemblée, c'est comme l'organe des requêtes et de l'expression des besoins de tous. Je puis avoir à me décharger sur le Seigneur, au moyen de la prière, de fardeaux à moi particuliers, qu'il ne conviendrait nullement de mentionner dans l'assemblée. Si j'agissais de cette manière, l'unique effet en serait, probablement, de rabaisser tous mes frères au même niveau que moi. D'un autre côté, il se peut que mon âme soit parfaitement heureuse dans le Seigneur; mais, s'il n'en est pas ainsi de l'assemblée, c'est seulement en m'identifiant avec son état à elle, que je serai rendu capable de présenter ses requêtes à Dieu. C'est-à-dire que, si je suis dirigé par l'Esprit à prier dans l'assemblée, ce ne devra pas être comme dans mon cabinet, où nul ne se trouve, excepté le Seigneur et moi, et où mes propres besoins et mes propres joies forment le sujet spécial de mes prières et de mes actions de grâces; mais il faudra que je sois rendu capable de faire au Seigneur les confessions, et de lui présenter les actions de grâces et les requêtes qui s'accordent avec l'état de ceux dont je deviens la bouche, en m'adressant ainsi à Dieu. Une des plus grandes méprises que nous puissions faire, c'est de nous imaginer que le *moi* et ce qui se rapporte au moi, doit nous guider dans la direction des assemblées des saints. Une portion de l'Écriture peut avoir intéressé à un haut degré mon âme, et je puis en avoir profité; mais il ne s'ensuit pas que je doive la lire à la table du Seigneur ou dans d'autres réunions des saints. Il se peut aussi que quelque sujet particulier m'occupe ou me préoccupe, et que ce soit pour le bien de mon âme; mais il se peut, en même temps,



que ce ne soit pas du tout le sujet sur lequel Dieu veut que l'attention des saints en général soit attirée. Remarquez-le, je ne nie pas que nous ne puissions avoir été occupés spécialement, nous-mêmes, de sujets dont la volonté de Dieu serait que nous occupassions aussi les saints. Peut-être en est-il souvent, ou même ordinairement ainsi chez les serviteurs de Dieu? mais ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que, *en soi-même*, le fait que nous avons été occupés de cette manière n'est pas une direction suffisante. Nous pouvons avoir des besoins que les enfants de Dieu en général n'ont pas, et pareillement leurs besoins peuvent ne pas être les nôtres.

Permettez-moi d'ajouter que l'Esprit ne me dirigera jamais à indiquer des hymnes, parce qu'elles expriment mes vues particulières. Il se peut que, sur certains points d'interprétation, les saints qui se réunissent ensemble ne soient pas entièrement du même avis. Dans ce cas, si quelques-uns d'entre eux choisissent des hymnes dans le dessein d'exprimer leur propre opinion, — quelque bonnes et vraies que soient d'ailleurs ces hymnes, — il est impossible que les autres membres de l'assemblée les chantent; et, au lieu d'harmonie, il en résulte du désaccord. Dans une réunion de culte, les hymnes que l'Esprit de Dieu fera choisir seront l'expression des sentiments communs à tous. En tout temps, mais en tout cas dans l'assemblée, empressons-nous «de conserver l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix;» et souvenons-nous que le moyen d'y parvenir, c'est de marcher «avec toute sorte d'humilité et de douceur, avec longanimité, nous supportant les uns les autres dans l'amour».

Laissez-moi vous rappeler ici que, dans le chant, dans la prière, dans le culte en un mot, quel que puisse être l'organe ou la bouche de l'assemblée, c'est l'assemblée qui parle à Dieu; par conséquent le culte ne sera vrai, sincère, qu'autant qu'il ne dépassera pas, mais exprimera fidèlement l'état de cette assemblée. Béni soit Dieu, de ce qu'il peut, par son Esprit, faire entendre une note plus haute (et il le fait souvent) qui vibre immédiatement dans tous les coeurs, et de ce qu'il donne ainsi au culte un ton plus élevé. Mais si l'assemblée n'est pas en état de répondre tout de suite à ce diapason de louange, rien ne peut être plus pénible que d'entendre un frère se répandre en ardents accents d'actions de grâces et d'adoration, tandis que les autres coeurs sont tristes, froids et distraits. Celui qui exprime le culte de l'assemblée doit avoir avec lui les coeurs de l'assemblée; sans cela, on n'est pas dans le vrai. D'un autre côté, puisque c'est Dieu qui nous parle dans le ministère, celui-ci n'est pas, comme le culte, limité par notre état; il peut toujours être à un degré plus élevé. Si un frère employé dans le ministère est réellement, en parlant, la bouche de Dieu, comme il doit l'être, ce sera souvent pour nous présenter des vérités que nous n'avons pas encore reçues, ou pour nous en rappeler d'autres qui ont cessé d'agir avec puissance sur nos âmes. Combien il est évident que, dans l'un et l'autre de ces cas, et dans tous les cas, il faut que ce soit l'Esprit de Dieu qui dirige.

Je trouve qu'il vaut mieux laisser pour une autre lettre ce qui distingue la direction positive de l'Esprit. Je n'ai présenté jusqu'ici que la partie négative de ce sujet.

Je suis, bien-aimés frères, votre affectionné en Christ.

## Quatrième lettre - Comment on peut discerner la direction de l'Esprit dans l'assemblée - Marques positives

Bien-aimés frères,

L'homme qui tenterait de définir les opérations de l'Esprit dans le réveil ou dans la conversion d'une âme, ne ferait que trahir sa propre ignorance, et nierait, de plus, cette souveraineté de l'Esprit déclarée dans ces paroles bien connues: «Le vent souffle où il veut, et tu en entends la voix; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va; il en est ainsi de quiconque est engendré de l'Esprit». Et cependant l'Écriture abonde en signes, qui peuvent servir à reconnaître ceux qui sont nés de l'Esprit et ceux qui ne le sont pas. Il en est de même du sujet de cette lettre. J'espère être préservé du danger d'usurper la place du Saint Esprit, en croyant pouvoir définir exactement le mode de ses opérations sur les âmes de ceux qu'il dirige pour agir dans l'assemblée, soit dans le culte, soit en exerçant un ministère au milieu des saints. La chose peut être, dans certains cas, beaucoup plus claire et beaucoup plus sensible que dans d'autres (je veux dire, sensible à celui qui est ainsi appelé à agir). Mais, quelque vain et présomptueux qu'il pût être de chercher à donner une vraie et complète définition sur ce sujet, l'Écriture nous offre d'amples instructions touchant les marques du vrai ministère; et c'est sur quelques-unes des plus simples et des plus évidentes de ces marques que je désire maintenant attirer votre attention. Il en est qui s'appliquent à la matière qui est l'objet du ministère; et d'autres qui concernent les motifs qui nous portent à agir dans le ministère, ou à prendre une part quelconque à la direction des assemblées des saints. Les unes fourniront à ceux qui agissent ainsi, une pierre de touche, au moyen de laquelle ils pourront se juger eux-mêmes; et à l'aide des autres, tous les saints pourront discerner ce qui est de l'Esprit et ce qui procède d'une autre source. Les unes serviront à montrer ceux qui sont les dons de Christ à son Église pour le ministère de la parole; et les autres aideront ceux qui sont réellement ces dons-là, à décider l'importante question de savoir quand ils doivent parler et quand ils doivent se taire. Mon âme tremble lorsque je pense à ma responsabilité en écrivant sur un tel sujet; mais ce qui m'encourage, c'est que «notre capacité vient de Dieu,» et que «l'Écriture est utile pour l'enseignement, pour la conviction, pour la correction, pour l'instruction qui est dans la justice; afin que l'homme de Dieu soit accompli, étant entièrement formé pour toute bonne oeuvre». Éprouvez tout ce que je pourrai écrire au moyen de cette règle parfaite, et, si quelque chose ne supportait pas cette épreuve, que Dieu vous accorde la grâce, bien-aimés frères, d'être assez sages pour le rejeter.

Ce n'est point par des impulsions aveugles et des impressions inintelligentes que l'Esprit *dirige*, mais c'est en remplissant l'entendement spirituel des pensées de Dieu, telles qu'elles sont révélées dans la parole écrite, et en agissant sur les affections renouvelées. Dans les premiers temps de l'Église, il y avait, il est vrai, des dons de Dieu, dont l'emploi pouvait ne pas être lié à l'intelligence spirituelle. Je veux parler du don des langues, quand il n'y avait pas d'interprète; et il paraîtrait que ce don étant aux yeux des hommes plus merveilleux que les autres, les Corinthiens aimaient beaucoup à l'exercer et à l'étaler. L'apôtre les en reprend: «Je

rends grâce à mon Dieu de ce que je parle des langues plus que vous tous; mais, dans une assemblée, j'aime mieux prononcer cinq paroles, au moyen de mon intelligence, afin d'enseigner aussi les autres, que dix mille paroles dans une langue. Frères, ne soyez pas des enfants dans vos entendements mais, pour la malice, soyez de petits enfants; mais, dans vos entendements, soyez des hommes faits» (1 Corinthiens 14: 18-20). Le moins, donc, qu'on puisse attendre de ceux qui exercent un ministère, c'est qu'ils connaissent l'Écriture, qu'ils aient l'intelligence de la pensée de Dieu telle qu'elle est révélée dans la Parole. Cette connaissance, cette intelligence, remarquez-le, peuvent se trouver chez un frère et n'être accompagnées d'aucun don d'élocution, d'aucune capacité pour les communiquer à d'autres; mais sans elles, qu'aurions-nous à communiquer? Assurément les enfants de Dieu ne s'assemblent pas de temps en temps au nom de Jésus, pour qu'on leur présente des pensées tout humaines, ou pour qu'on leur répète ce que d'autres ont dit ou écrit. Une connaissance personnelle de l'Écriture, l'intelligence de son contenu, sont certainement des choses essentielles au ministère de la Parole. «Jésus leur dit: Avez-vous *compris* toutes ces choses? Ils lui dirent: Oui, Seigneur. Et il leur dit: C'est pourquoi tout scribe devenu disciple pour le royaume des cieux, est semblable à un maître de maison, qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes» (Matthieu 13: 51, 52). Quand notre Seigneur était sur le point d'envoyer ses disciples pour qu'ils fussent ses témoins, «il leur ouvrit l'entendement, pour qu'ils *comprissent* les Écritures» (Luc 24: 45). Et combien de fois ne lisons-nous pas que Paul, quand il prêchait aux Juifs, s'entretenait avec eux d'après les Écritures (Actes des Apôtres 18: 2, 4). Si l'apôtre s'adresse aux Romains comme à des chrétiens capables de s'avertir les uns les autres, c'est parce qu'il peut dire d'eux: «Pour moi, mes frères, j'ai aussi cette persuasion à votre égard, que vous aussi vous êtes pleins de bonté, ayant été remplis de toute connaissance, étant même capables de vous avertir les uns les autres» (Romains 15: 14). Dans les portions de l'Écriture qui traitent le plus expressément de l'action de l'Esprit dans l'assemblée, dans 1 Corinthiens 12, par exemple, ce n'est pas à l'exclusion de *la Parole*, que cette action est dite avoir lieu. «Car à l'un, par l'Esprit, est donnée *une parole* de sagesse; et à un autre, *une parole* de connaissance, selon le même Esprit» (1 Corinthiens 12: 8). Lorsque l'apôtre énumère les choses par lesquelles lui et d'autres se rendent recommandables comme serviteurs de Dieu, nous trouvons ce qui suit dans cette admirable liste: «dans la connaissance; par la Parole de la vérité; au moyen des armes de la justice, celles de la droite et de la gauche» (2 Corinthiens 6); et si vous faites attention à ce qui constitue cette armure, vous trouverez que c'est la vérité qui est une ceinture pour les reins, et l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu (Ephésiens 6: 14, 17). L'apôtre, faisant allusion à ce qu'il avait déjà écrit aux Ephésiens, dit: «Par où vous pouvez, en lisant, reconnaître l'intelligence que j'ai dans le mystère du Christ» (Ephésiens 3: 4). Quand le même apôtre presse les saints de s'exhorter les uns les autres, voyez ce qu'il mentionne avant tout, comme une condition essentielle et préalable pour cela: «Que la parole du Christ habite en vous richement en toute sagesse; et enseignez-vous et avertissez-vous les uns les autres, par des psaumes, et des hymnes et des cantiques spirituels, avec actions de grâces, chantant de votre cœur au Seigneur» (Colossiens 3: 16). Il dit de même à Timothée: «En exposant ces choses aux frères, tu seras un bon serviteur de

Jésus Christ, nourri des paroles de la foi et de la bonne doctrine que tu as exactement suivie». Et il l'exhorte, en disant: «Jusqu'à ce que je vienne, applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement. Occupe-toi de ces choses, sois-y tout entier, afin que tes progrès soient évidents en toutes choses». «Sois attentif à toi-même et à l'enseignement; persévère dans ces choses; car en faisant cela tu sauveras, et toi-même et ceux qui t'écoutent» (1 Timothée 4: 6, 13, 15, 16). Dans la seconde épître, Timothée est exhorté de cette manière: «Et les choses que tu as entendues de moi, au milieu de beaucoup de témoins, confie-les à des hommes fidèles, qui seront capables d'enseigner aussi les autres» (2: 2). Et, quant à Timothée lui-même, nous lisons: «Empresse-toi à te présenter à Dieu comme un ouvrier approuvé qui n'a point à rougir, et qui distribue exactement la parole de la vérité» (verset 15). Parmi les qualités requises pour être évêque ou surveillant, telles qu'elles sont mentionnées dans Tite 1, nous trouvons ceci: «Retenant la parole fidèle selon la doctrine, afin qu'il soit capable, et d'exhorter par l'enseignement sain, et de reprendre les contredisants». Tout ce qui précède prouve avec évidence, mes frères, que ce n'est pas seulement par de petits fragments de vérité, présentés toutes les fois que nous nous sentons pressés de le faire, que l'Eglise peut être édifiée (\*). Non, les frères par le moyen desquels le Saint Esprit agit pour paître, nourrir, et conduire les saints de Dieu, sont ceux dont l'âme est habituellement exercée par la méditation de la Parole; ceux «qui, par l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal» (Hébreux 5: 14). Comme nous l'avons dit, le moins qu'on puisse attendre de ceux qui ont un ministère dans l'Eglise, c'est qu'ils aient une telle connaissance de la parole de Dieu.

(\*) A Dieu ne plaise que des frères quelconques pussent être par ces lignes découragés de dire, ne fût-ce que quelques paroles, tendant à une réelle édification! Mais ceux que le Seigneur emploie ainsi, seraient les derniers à supposer que leur ministère est le seul ministère, ou celui par lequel Dieu subvient principalement aux besoins des saints.

Cependant cette connaissance ne suffit pas; il faut aussi que la parole de Dieu soit appliquée à la conscience des saints, de telle sorte qu'elle réponde à leurs besoins actuels. Pour cela, il faut ou apprendre à connaître l'état des saints, en ayant des communications avec eux, etc. (et cette connaissance ne serait jamais que fort imparfaite), ou bien être directement dirigé de Dieu. Ceci est vrai des frères qui, comme évangélistes, pasteurs et docteurs, sont, dans le sens le plus complet du mot, et le plus manifestement, les dons de Christ à son Eglise. C'est Dieu seul qui peut leur faire trouver les portions de la vérité qui atteindront la conscience et répondront aux besoins des âmes; c'est Lui seul qui peut les rendre capables de présenter cette vérité de telle manière qu'elle ait son effet. Dieu connaît les besoins de tous en général et de chacun en particulier dans l'assemblée, et il peut donner à ceux qui parlent de faire entendre la vérité même qui convient, qui est nécessaire; qu'ils connaissent ou non l'état de ceux auxquels ils s'adressent. Combien n'est-il donc pas important d'être sans réserve et sincèrement soumis à l'Esprit!

Une chose qui distinguerait toujours le ministère de l'Esprit, ce seraient des effusions découlant d'une affection personnelle pour Christ. «M'aimes-tu?» Telle fut la question répétée trois fois à Pierre, en même temps qu'il lui était ordonné, aussi jusqu'à trois fois, de paître le troupeau de Christ. «Car l'amour de Christ nous étreint,» dit Paul. Combien ceci

diffère de tant de motifs qui pourraient nous influencer naturellement! Combien il serait important que nous puissions, en bonne conscience, dire chaque fois que nous exerçons quelque ministère: «Ce n'est pas le désir de me mettre en avant, ni la force de l'habitude, ni l'impatience, qui ne peut supporter que l'on ne fasse rien, qui m'a porté à agir; mais c'est l'amour pour Christ, et pour son troupeau à cause de Celui qui l'a acquis au prix de son propre sang». Certainement, c'était là le motif qui manquait au méchant serviteur, qui avait caché dans la terre le talent de son maître.

Outre cela, le ministère de l'Esprit, et toute autre action faite, dans l'assemblée, sous l'impulsion de ce même Esprit, se distinguerait toujours par un sentiment profond de responsabilité envers Christ. Laissez-moi vous adresser une question, mes frères, et me l'adresser aussi à moi-même. Supposez que quelquefois, à la fin d'une réunion, on nous demandât: «Pourquoi avez-vous indiqué une telle hymne, ou lu un tel chapitre, ou fait entendre une telle parole, ou prié de cette manière?» Pourrions-nous répondre avec une pure et bonne conscience: «Mon seul motif en le faisant a été la conviction sincère que telle était la volonté de mon Maître?» Pourrions-nous dire: «J'ai indiqué cette hymne, parce que j'avais conscience qu'elle répondait à l'intention de l'Esprit dans ce moment-là? J'ai lu ce chapitre, ou dit cette parole, parce que je sentais clairement devant Dieu que c'était là le service que mon Seigneur et Maître m'assignait? J'ai prié de cette manière, parce que j'avais conscience que l'Esprit de Dieu me dirigeait à demander, comme bouche de l'assemblée, les bénédictions implorées dans cette prière?» Mes frères, pourrions-nous répondre cela, — quoique souvent on le sache mieux après qu'au moment même? — Ou n'agissons-nous pas souvent, plutôt, sans aucun sentiment de notre responsabilité envers Christ? «Si quelqu'un parle, que ce soit comme oracles de Dieu,» dit l'apôtre Pierre. Cela ne signifie pas: qu'il parle selon l'Écriture, quoique naturellement ceci soit vrai aussi; ce passage veut dire, ou plutôt dit, que ceux qui parlent doivent parler *comme oracles de Dieu*. Si je ne puis pas avoir conscience que Dieu m'a enseigné ce que je fais entendre à l'assemblée, et que je le dis au moment opportun, je dois me taire. Naturellement un homme peut se tromper en disant cela, et c'est aux saints de juger par la parole de Dieu, tout ce qu'ils entendent; mais rien que la conviction sincère devant Dieu, que Dieu lui a donné quelque chose à faire ou à dire, rien que cette conviction ne devrait porter qui que ce soit à parler ou à agir de quelque autre manière dans les réunions. Si nos consciences agissaient habituellement sous cette responsabilité, ce serait sans doute un obstacle à beaucoup de choses; mais en même temps, Dieu pourrait librement manifester sa présence, que souvent nous ne réalisons pas assez.

Combien ce sentiment de responsabilité immédiate envers Christ est frappant chez l'apôtre Paul. «Que si j'annonce la bonne nouvelle,» dit-il, «ce n'est pas pour moi un sujet de gloire, vu que la nécessité m'en est imposée; et malheur à moi si je n'annonce pas la bonne nouvelle. Et si je le fais de bon cœur» (c'est-à-dire par choix, et volontiers), «j'en ai un salaire; mais si c'est à contre-cœur, l'administration m'en est cependant confiée» (1 Corinthiens 9: 16, 17). Et combien sont touchantes ces paroles qu'il adresse aux mêmes chrétiens: «Je fus, auprès de vous, dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement» (2: 3).

Quel reproche pour la légèreté de cœur et la présomption avec lesquelles, hélas! nous traitons trop souvent, tous, la sainte parole de notre Dieu! «Car nous ne sommes pas comme le grand nombre,» dit encore le même apôtre, «qui frelatent la parole de Dieu; mais c'est comme étant sincères, mais c'est comme de la part de Dieu, devant Dieu, que nous parlons en Christ» (2 Corinthiens 2: 17).

Je voudrais toucher un autre point. «Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais de puissance, et d'amour et de bon sens» (2 Timothée 1: 7). «Un esprit de bon sens,» Il est possible qu'un homme ait peu ou point de science humaine; il est possible qu'il soit incapable de s'exprimer d'une manière élégante, ou même correcte; il est possible qu'il manque de tout cela, et que, pourtant, il soit «un bon serviteur de Jésus Christ». Mais il faut qu'il possède un esprit de bon sens. Et, pendant que nous sommes sur ce sujet, m'est-il permis de mentionner une chose qui m'a quelquefois rendu très triste, ailleurs aussi bien qu'au milieu de nous? Je veux parler de la confusion entre les personnes de la Divinité, confusion qu'on fait souvent dans les prières. Lorsqu'un frère, en commençant à prier, s'adresse à Dieu le *Père*, et continue en parlant comme si c'était lui qui fût mort et ressuscité; ou lorsque, s'adressant à Jésus, il lui rend grâces d'avoir envoyé son Fils unique au monde, je vous l'avoue, je me dis: «Est-ce l'Esprit de Dieu qui peut inspirer de telles prières?» Certainement tous ceux qui agissent dans le culte ont aussi besoin de l'esprit de «bon sens,» pour éviter cette confusion. Aucun d'eux ne croit que le Père soit mort sur le Calvaire, ni que Christ ait envoyé son Fils au monde. Où donc se trouve l'esprit rassis, l'esprit intelligent qui devraient caractériser ceux qui se mettent en avant comme les canaux du culte des saints, lorsque le langage dont ils se servent exprime réellement ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, ce qu'il serait choquant de croire!

En réservant encore quelques points pour une autre lettre, je suis votre affectionné en Christ.

## **Cinquième lettre - Diverses observations sur la dépendance réciproque des saints dans les réunions d'édification mutuelle, et sur d'autres sujets**

Bien-aimés frères,

Mes remarques dans cette lettre seront plus décousues que dans les lettres précédentes, mon but étant de relever divers points qui ne pouvaient guère rentrer aisément dans les sujets que j'ai traités auparavant.

Et d'abord, qu'il me soit permis de vous rappeler que tout ce qui se fait dans une réunion d'édification mutuelle doit être le fruit de la communion. C'est-à-dire que, si je lis un chapitre de la Parole, il ne faut pas que j'aie à feuilleter longtemps ma Bible pour y chercher un chapitre qu'il convienne de lire; mais, en admettant que je connais plus ou moins cette Parole, il faut que l'Esprit de Dieu m'ait mis au cœur la portion que j'en dois lire. De même, si une hymne doit être chantée, ce ne sera pas parce que j'aurai senti que le moment de chanter était venu, et qu'ainsi j'aurai cherché dans mon Recueil une hymne qui me plaise; non, mais il faut que,

suyant la mesure de connaissance que j'ai du livre d'hymnes, l'Esprit de Dieu m'ait fait souvenir d'une des hymnes et m'ait dirigé à l'indiquer. L'idée d'une demi-douzaine de frères parcourant leurs recueils de cantiques et leurs Bibles pour trouver des chapitres et des hymnes convenables, est aussi subversive que possible du véritable caractère d'une réunion d'édification mutuelle dans la dépendance du Saint Esprit. Je puis, il est vrai, à cause d'une connaissance imparfaite de ma Bible, avoir besoin de chercher un chapitre que l'Esprit m'a mis au coeur de lire; et la même chose quand il s'agit d'une hymne; mais il est clair que c'est le seul but que l'on doit avoir en feuilletant l'un et l'autre de ces livres, lorsqu'on est assemblé sur le principe de la dépendance du Saint Esprit pour s'édifier mutuellement.

En second lieu, si ce que nous venons de dire était bien compris, il s'ensuivrait, comme une conséquence naturelle, qu'en voyant un frère ouvrir sa Bible ou son livre de cantiques, on saurait qu'il le fait avec la pensée de lire une portion de la Parole, ou d'indiquer une hymne. Le passage: «C'est pourquoi, mes frères, quand vous vous réunissez pour manger, attendez-vous les uns les autres» (1 Corinthiens 11: 33), empêcherait alors tout autre frère d'avoir l'idée d'agir dans la réunion, jusqu'à ce que celui qui aurait ainsi manifesté son désir de lire, etc., eût mis la chose à exécution ou y eût renoncé. Ceci m'amène au sujet de la dépendance mutuelle, sur lequel nous ferons bien de méditer un moment.

Dans ce chapitre (1 Corinthiens 11), la question, quant aux Corinthiens, n'était pas le ministère, mais la manière de prendre la cène du Seigneur. La question du ministère se présente dans le chapitre 14; mais la racine morale du désordre était la même dans les deux cas. Les Corinthiens ne discernaient pas le corps, et ainsi chacun d'eux était occupé de sa propre personne. «Car lorsqu'on mange, chacun prend d'abord son propre souper» (verset 21) Il en résultait ce qui suit: «Et l'un a faim et l'autre est ivre». Le principe du moi produisait là des fruits tellement visibles et tellement monstrueux qu'ils choquaient même les sentiments naturels. Mais si, en allant aux réunions et en y étant, je ne fais que penser au chapitre que je lirai, à l'hymne que j'indiquerai, en un mot à la part que je prendrai au culte, le moi est, dans les choses spirituelles, le pivot sur lequel tournent mes pensées et mes sollicitudes, tout autant que si, comme les Corinthiens dans les choses naturelles, j'avais apporté un souper et que je le mangeasse, tandis que mon pauvre frère qui n'aurait pas pu s'en procurer un, s'en irait sans avoir soupé. C'est dans l'unité du *seul corps* de Christ, vivifié, animé, enseigné et gouverné par *le seul Esprit*, que nous nous assemblons et assurément la pensée de nos coeurs, en nous réunissant ainsi, ne devrait être ni le souper que j'ai, moi, à manger, ni la part que j'ai, moi, à prendre à la réunion, mais la bonté et la grâce admirable de Celui qui nous a confiés à la garde du Saint Esprit, lequel ne manquera pas, si nous nous attendons humblement à lui, d'assigner à chacun la place et l'action qui lui conviennent, sans qu'il doive y avoir en nous aucune préoccupation fiévreuse à ce sujet. Chaque chrétien n'est qu'un membre du corps de Christ, et, si les Corinthiens avaient discerné et réalisé cela, certainement celui qui avait un souper aurait attendu ceux qui n'en avaient point, pour le partager avec eux. De la même manière, si mon âme réalise cette précieuse unité du corps, et l'humble place que j'y ai comme en étant seulement un des membres, je me garderai d'agir

dans l'assemblée avec une précipitation qui pourrait empêcher d'autres saints de le faire; et, si je sens que j'ai une parole à adresser de la part du Seigneur, ou qu'il m'appelle à quelque service, je me souviendrai toujours que d'autres peuvent avoir aussi quelque chose à dire, avoir reçu le même appel, et je leur laisserai du temps pour agir; et, par-dessus tout, si j'aperçois un frère avoir son livre ouvert pour lire une portion de la Parole ou pour indiquer une hymne, j'attendrai qu'il l'ait fait, au lieu de me hâter de le prévenir. Ces mots: «Attendez-vous les uns les autres,» peuvent s'appliquer à cela aussi bien qu'à la fraction du pain; et dans le 14<sup>e</sup> chapitre nous trouvons que, lorsque des prophètes parlaient dans l'assemblée par une révélation immédiate, ils devaient être tellement soumis les uns aux autres que, même quand l'un d'entre eux parlait, si un autre qui était assis recevait une révélation, le premier devait «se taire». En outre, si, comme nous l'avons déjà dit, nous réalisons notre place dans le corps et l'unité de celui-ci, la portée générale et morale de cette parole: «Que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler» (Jacques 1: 19), nous enseignerait à nous attendre ainsi les uns les autres.

Troisièmement, le but de notre réunion est l'édification; c'est là-dessus que l'apôtre insiste dans 1 Corinthiens 14. Dans le 12<sup>e</sup> chapitre, nous avons le corps de Christ soumis à lui comme à son Seigneur, et témoin ici-bas de cette souveraineté de Christ, en vertu de l'habitation et de l'action du Saint Esprit, qui distribue ses grâces à chacun en particulier, selon qu'il le veut; ce chapitre se terminant par la liste des dons: apôtres, prophètes, etc., que Dieu a placés dans l'Eglise dans leurs diverses places d'utilité ou de service pour tout le corps. Il nous est recommandé d'avoir du zèle pour les dons les meilleurs, mais en même temps il est fait allusion à un chemin par excellence, c'est-à-dire la charité ou l'amour, dont parle le chapitre 13, sans laquelle les dons les plus magnifiques ne sont rien, et qui doit régler l'exercice de tous les dons, pour que le résultat en soit réellement l'édification. Celle-ci est le sujet du chapitre 14. Le don des langues étant le plus merveilleux aux yeux des hommes, les Corinthiens prenaient plaisir à l'étaler. Au lieu de l'amour cherchant l'édification de tous, c'était la vanité cherchant à faire parade de ses talents. Ceux-ci étaient réellement des dons, des dons de l'Esprit; et c'est ici pour nous, bien-aimés frères, une chose sérieuse à considérer, que la puissance de l'Esprit manifestée dans les dons pour le service peut être séparée de la direction vivante du même Esprit dans l'exercice de ces dons. Cette direction ne peut se faire sentir que là où le moi est crucifié, où Christ est tout pour l'âme. Le but du Saint Esprit n'est pas de glorifier les pauvres vases de terre qui contiennent ses dons; mais, et cela par l'édification de tout le corps, de glorifier Christ de qui ces dons procèdent, en donnant à ceux qui les ont reçus d'en faire usage avec grâce, humilité et renoncement à eux-mêmes. Combien ce renoncement à soi-même est beau dans l'apôtre Paul! Possédant tous les dons, avec quelle simplicité de coeur il cherchait, non à les déployer, mais à exalter son Seigneur et à édifier les saints! «Je rends grâces à mon Dieu de ce que je parle des langues plus que vous tous; mais, dans une assemblée, j'aime mieux prononcer cinq paroles, au moyen de mon intelligence, afin d'enseigner aussi les autres, que dix mille paroles dans une langue». Combien elles ont de force, sorties de la plume d'un tel homme, ces paroles du Saint Esprit: «Que toutes choses se



fassent pour l'édification». «Et vous de même, puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en avoir abondamment pour l'édification de l'assemblée».

De plus, tout serviteur, pour être fidèle, doit agir d'après les directions de son maître. De là l'importance de ce sur quoi j'ai tant insisté dans ma dernière lettre, savoir que, si j'agis dans l'assemblée des saints, il ne faut rien moins pour m'y pousser que la pleine et sérieuse conviction dans mon âme, et devant Dieu, que c'est bien selon sa volonté actuelle. «Car, par la grâce qui m'a été donnée, je dis à tous ceux qui sont parmi vous, de ne pas penser d'eux-mêmes au delà de ce qu'il faut penser; mais d'en penser de manière à penser sainement, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun» (Romains 12: 3). La mesure de foi que Dieu m'a donnée doit être la mesure de ce que je fais; et Dieu, en leur donnant la mesure de foi nécessaire, aura soin que ses serviteurs sachent ainsi ce qu'il voudra qu'ils fassent. Une conviction ferme et sincère que telle est la volonté de Dieu, peut donc seule m'autoriser à agir comme son serviteur dans l'assemblée, et même partout ailleurs. Cependant, comme on peut faire abus de ce principe, Dieu a pourvu, par la direction contenue dans ce passage: «Que deux ou trois prophètes parlent, et que les autres en jugent» (1 Corinthiens 14: 29), à ce qu'il y eût un frein à cet abus dans l'assemblée. C'est à mon âme, en premier lieu, de juger et de savoir si le Seigneur m'appelle à parler, ou à agir d'une autre manière, dans l'assemblée; mais, lorsque j'ai parlé ou agi, c'est à mes frères de juger, et, dans la très grande majorité des cas, je dois me soumettre à leur jugement. En effet, il arrivera bien rarement qu'un serviteur de Christ se sente autorisé à continuer d'agir dans les réunions, quand même son action serait désapprouvée par ses frères. Si Dieu m'appelle à parler ou à prier dans les réunions, — que ce soit vraiment de lui que procède ma conviction d'y être appelé, — il est évident qu'il lui est aussi facile de disposer les coeurs des saints à recevoir mon ministère et à s'unir à mes prières, qu'il lui est facile de disposer mon propre coeur à un tel service. Si c'est réellement l'Esprit qui me fait agir, le même Esprit qui agit ainsi par moi demeure dans les saints, et, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, l'Esprit dans les saints répondra au ministère ou au culte par l'Esprit de la part d'un frère quelconque. C'est pourquoi, si, à l'ordinaire, je m'apercevais que mon action dans les réunions, au lieu d'édifier les saints, fût un fardeau et une peine pour eux, je serais autorisé à conclure que je me trompais en prenant cette position, et que je n'étais point appelé à agir ainsi. Supposez, ensuite, que la raison qui empêche que le ministère d'un frère ne soit apprécié pendant un temps, se trouve être, non l'état de ce frère, mais celui de l'assemblée; supposez que ce frère soit tellement plus spirituel que l'assemblée qu'elle ne puisse ni goûter ni apprécier son service: dans ce cas, qui n'est pas très fréquent, il se peut que ce serviteur de Christ doive examiner s'il n'a point à apprendre à être comme son Maître, qui enseignait et «annonçait la parole selon ce qu'ils pouvaient entendre»; s'il n'a pas besoin d'un peu plus de l'esprit de Paul, qui pouvait dire: «Nous fûmes doux au milieu de vous, comme une nourrice qui soignerait tendrement ses propres enfants;» et qui dit aussi dans un autre endroit: «Je vous donnai du lait à boire et non un aliment à manger, car vous ne le pouviez pas encore; mais maintenant même, vous ne le pouvez pas». Si, malgré cette tendresse et ces soins pleins de discernement, le ministère de ce frère continue à n'être pas reçu, ce sera certainement une épreuve pour sa foi; mais, puisque le but de tout ministère est

l'édification et qu'il est impossible que les saints soient édifiés par un ministère qui ne se recommande pas à leurs consciences, il ne pourrait être d'aucune utilité de le leur imposer, qu'ils fussent ou non capables de le recevoir. L'état général de faiblesse ou de maladie d'un corps, peut amener la dislocation de quelque jointure; dans un cas pareil, ce ne sera pas en forçant la jointure disloquée à fonctionner, qu'on améliorera l'état du corps. C'est peut-être une chose déplorable que cette jointure ne puisse pas agir; mais la seule manière de la remettre en bon état, c'est de lui accorder un complet repos, pendant qu'on cherche, par d'autres moyens, à rétablir la santé du corps. Il en est de même dans le cas que nous avons supposé. Continuer à exercer un ministère là où il n'est pas reçu, même quand la cause en est l'état misérable de l'assemblée, ne fait qu'ajouter de l'irritation à l'état généralement mauvais des choses, et ainsi le rendre pire. Le serviteur du Seigneur trouvera alors que sa sagesse, c'est de se taire; ou bien, peut-être, son Maître veut-il lui faire comprendre de cette manière que sa volonté est qu'il exerce son ministère ailleurs.

D'un autre côté, bien-aimés frères, permettez-moi de vous mettre sérieusement en garde contre le piège que, assez probablement, Satan cherchera maintenant à nous tendre; je veux parler de l'esprit de critique à l'égard de ce qui se fait dans les réunions. Les efforts de l'ennemi ont toujours pour but de nous pousser d'un extrême à l'autre; en sorte que, si nous avons péché par indifférence, en mettant trop peu d'importance à ce qui se faisait, pourvu que le temps fut rempli, il est plus que probable que nous serons maintenant exposés au danger contraire. Le Seigneur, dans sa miséricorde, veuille nous garder! Rien n'indique un état de coeur plus déplorable, et rien ne peut être un plus grand obstacle à la bénédiction, qu'un esprit de censure et de critique. Nous nous assemblons pour adorer Dieu et nous édifier les uns les autres, et non pas pour nous occuper à juger nos frères qui agissent, à décider qu'un tel exerce son ministère d'une manière charnelle, et qu'un autre prie par l'Esprit. Quand la chair se manifeste, il faut, sans doute, qu'elle soit jugée; mais c'est une chose triste et humiliante de la discerner et de la juger ainsi, au lieu de jouir ensemble (ce qui est notre heureux privilège) de la plénitude de notre divin Sauveur et Chef. Gardons-nous donc d'un esprit de jugement. Il y a des dons inférieurs, aussi bien que des dons plus grands, et nous savons qui est celui qui a donné plus d'honneur aux membres du corps qui en manquaient. Les actes d'un frère dans l'assemblée ne sont pas, nécessairement, tous charnels, parce qu'il agit jusqu'à un certain point dans la chair; et, à ce propos, il serait bon pour nous tous de peser ces paroles d'un serviteur de Dieu des plus estimés parmi nous: «Il est des plus nécessaires, dit-il, que nous considérions premièrement la nature de notre don, et, en second lieu, sa mesure. Quant à cette dernière, je ne doute pas, permettez-moi de le dire, que plus d'un don qui n'est pas reconnu, ne le fût, si, dans l'exercice de ces dons, les frères qui les ont reçus n'en dépassaient pas la *mesure*. «Si c'est une prophétie, agissons *selon la proportion de la foi*». Tout ce qui est au delà de *cette limite*, est chair: l'homme se met en avant, et la chose est sentie et le don tout entier rejeté; et cela, parce que le frère qui a agi n'a pas su se renfermer dans la mesure de son don. C'est pourquoi sa chair agit, et ce qu'il dit est attribué à la chair; et ce n'est pas étonnant. De même, quant à la nature du don, si un homme se met à enseigner au lieu de s'en tenir à l'exhortation (s'il peut exhorter), il n'édifiera pas; il est impossible qu'il édifie. Je

désirerais surtout que l'attention de chacun des frères employés dans le ministère de la Parole, fût attirée sur cette remarque, qui peut-être ne leur parviendra jamais autrement, à cause d'un manque de fidélité de la part de leurs auditeurs».

Ces paroles sont adressées à ceux qui exercent un ministère, mais je les cite, bien-aimés frères, afin que nous apprenions à ne pas condamner tout ce qu'un frère peut dire ou faire, parce que nous y discernons quelque chose de charnel. Reconnaissons avec actions de grâces ce qui est de l'Esprit, en le distinguant de tout autre chose, même dans le ministère et les actes du même individu.

Il est encore deux ou trois petits détails sur lesquels je voudrais, dans la simplicité de l'amour fraternel, ajouter quelques mots, Et d'abord, quant à la distribution du pain et du vin à la table du Seigneur. D'un côté, il serait fort désirable que cette distribution ne fût pas constamment et exclusivement faite par un ou deux frères, comme si c'était là une distinction cléricale; mais, d'un autre côté, je ne vois rien dans l'Écriture qui puisse autoriser quelque frère que ce soit à rompre le pain, ou à donner la coupe, sans rendre grâces. Dans Matthieu 24: 26, 27; Marc 14: 22, 23; Luc 22: 19 et 1 Corinthiens 11: 24, il nous est dit que le Seigneur Jésus rendit grâces lorsqu'il rompit le pain et lorsqu'il prit la coupe; et, dans 1 Corinthiens 10: 16, la coupe est appelée la coupe de bénédiction ou d'action de grâces. Si, donc, l'Écriture doit être notre guide, n'est-il pas évident que celui qui rompt le pain, ou qui prend la coupe, devrait en même temps rendre grâces; et, si quelqu'un d'entre nous se sentait incapable de le faire, ne serait-ce pas pour lui une raison de se demander s'il est bien appelé à distribuer le pain et le vin?

Puis, quant à la direction ou à la surveillance dans l'Église, et aussi quant aux qualifications qui doivent se trouver dans ceux qui exercent un service ostensible au milieu des saints, nous devrions tous étudier avec prières 1 Timothée 3 et Tite 1. Le premier de ces chapitres, au verset 6<sup>e</sup>, renferme une particularité dont il peut être bon qu'on nous fasse souvenir: «Qu'il ne soit point nouvellement converti, de peur qu'étant enflé d'orgueil, il ne tombe dans la faute du diable». Il est possible que l'appel de Dieu et le don de Christ se rencontrent chez un jeune homme comme Timothée (ou, dans l'Ancien Testament, comme Jérémie); et ces mots: «Que personne ne méprise ta jeunesse,» s'appliqueraient de nos jours à un tel jeune homme, comme anciennement à Timothée; mais c'est à Timothée que ces paroles: «Qu'il ne soit point nouvellement converti,» etc., étaient adressées. Sa jeunesse ne devait pas être un encouragement à agir pour ceux en qui ne se trouvaient ni la grâce ni le don qui lui avaient été accordés. Et il y a même une convenance naturelle à ce que le jeune homme prenne la place de la soumission plutôt que celle du gouvernement; c'est là un bel exemple que, malheureusement, on me paraît oublier quelquefois. «De même, vous, jeunes gens, soyez soumis aux anciens; et tous, vous soumettant les uns aux autres, enveloppez-vous d'humilité, parce que Dieu résiste aux orgueilleux et qu'il fait grâce aux humbles» (1 Pierre 5: 5).

Que le Seigneur, dans sa miséricorde, bien-aimés frères, nous donne de marcher humblement avec lui, et qu'ainsi rien ne s'oppose à l'oeuvre de son Saint Esprit au milieu de nous.

Votre sincèrement affectionné.

---

A ce que dit l'auteur, page 111, sur certains défauts des prières, lesquels ne peuvent jamais provenir de l'Esprit de Dieu, l'éditeur se permet d'ajouter quelques mots sur le même sujet.

1° Quand un frère, priant dans l'assemblée, s'adresse au Seigneur, en disant: «MON DIEU,» cela ne peut certes pas davantage venir de l'Esprit, qui identifie avec tous les frères celui auquel il donne de se lever pour être leur bouche.

2° Quand une prière ou une action de grâces renferme de longues expositions de doctrines, je n'y puis voir, non plus, un effet du Saint Esprit. Celui qui prie parle à Dieu, et non pas aux frères. Or il ne nous convient nullement de prêcher Dieu.

3° Je doute que des actes de culte, se succédant toujours dans le même ordre, soient toujours dus aux directions de l'Esprit. Est-ce l'Esprit, par exemple, qui veut que toute réunion se termine par une prière, sans laquelle on n'oserait pas se lever pour sortir? — Sans doute, une prière finale est tout à fait convenable et à sa place, si C'EST DIEU QUI LA DONNE. Sinon, ce n'est qu'une pauvre forme qui ne vaut guère mieux qu'une liturgie.

## Appendice à la cinquième lettre

Cher frère,

Quant à votre première question: «*Comment un frère peut-il savoir quand il parle ou agit par l'Esprit,*» il faut être au clair sur ce que l'on entend par là, car on peut prétendre à une espèce d'inspiration spontanée au moment où l'on se lève pour parler, ce qui n'est en général que de l'imagination ou de la volonté propre. Il est inexact de considérer l'action du Saint Esprit dans l'assemblée, comme s'il était un président présent au milieu d'elle *sans être dans les individus*, et s'emparant tout à coup de celui-ci ou de celui-là pour les faire agir. On ne trouve rien de semblable dans la Parole depuis la descente personnelle du Saint Esprit. On pourrait examiner, depuis le 7<sup>e</sup> chapitre de l'évangile de Jean jusqu'au 2<sup>e</sup> de la 1<sup>re</sup> épître de Jean, une cinquantaine de passages qui traitent de la présence et de l'action de l'Esprit dans les saints et au milieu d'eux; et se convaincre qu'il n'existe pas trace de cette prétendue présidence du Saint Esprit dans l'assemblée.

Je crois que la réaction légitime contre les principes du clergé, qui veut établir un seul homme pour tout faire dans une congrégation, peut induire à tomber dans l'extrême contraire, et à faire de l'assemblée une république démocratique sous la prétendue présidence du Saint Esprit. Le passage le plus important à cet égard est 1 Corinthiens 12: 11, qui est souvent très mal appliqué comme s'il autorisait cette idée de présidence: «*Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît*». Or la question est de savoir *quand* l'Esprit distribue un don à quelqu'un. Est-ce une fois pour toutes, ou chaque fois que ce don doit agir? Evidemment c'est une fois pour toutes.

L'idée que le Saint Esprit s'empare soudainement d'un frère et le fait se lever dans l'assemblée comme un ressort, pour rendre grâces, pour lire, pour méditer, ne se trouve pas dans l'Écriture depuis la descente personnelle du Saint Esprit. Je puis édifier l'assemblée, en lui parlant aujourd'hui de ce que le Saint Esprit peut m'avoir donné par la Parole il y a dix ans. Je nie formellement qu'un frère qui se lève dans un des cas précités, puisse dire positivement au moment où il se lève, que c'est par l'Esprit qu'il le fait. Même quand un frère s'assied, après avoir rendu grâces, par exemple, il n'a pas à rechercher *pour lui-même*, s'il a réellement agi selon l'Esprit (quoiqu'il puisse en avoir conscience), mais l'assemblée qui écoute l'action de grâces, a immédiatement conscience ou non, si l'action de grâces rendue était le fruit de l'Esprit ou celui de la chair; son *amen* confirme la chose. Je dis: l'assemblée *comme telle*; je ne parle pas des personnes, qui, par un mauvais esprit et par antipathie, décideraient à l'avarice de rejeter l'action de tel ou tel frère. Celles-là verraient des Nadab et des Abihu là où l'assemblée ajoute son amen par l'Esprit.

Nous voyons comme principe, en 1 Corinthiens 14, que ce n'était pas même tout que de parler par l'Esprit dans l'assemblée; il fallait encore parler au moment opportun afin *d'édifier l'assemblée*. Ceux qui avaient des dons de langues parlaient bien par l'Esprit, mais quand, dans l'assemblée, ils usaient de ces dons, qui étaient un signe pour ceux de dehors (1 Corinthiens 14: 22), *ils n'édifiaient pas l'assemblée*; et l'apôtre leur dit que s'ils n'ont pas d'interprètes, *ils doivent se taire dans l'assemblée*.

D'après ces principes, votre question devrait plutôt être celle-ci: «Est-ce que l'action d'un frère, qui parle plus ou moins souvent dans l'assemblée, *édifie l'assemblée?*» Si l'assemblée comme telle (il n'est pas question d'individus) peut répondre oui, alors ce frère a le témoignage qu'il parle selon l'Esprit, — sans prétendre à une inspiration quand il parle. — Mais si l'assemblée (or comme telle elle est toujours supposée dans son état normal) répondait que l'action de ce dit frère n'édifie pas; alors, d'après les principes émis en 1 Corinthiens 14: 22, ce frère devrait se taire. Toute l'affaire est là. La Parole nous enseigne dans ce chapitre, qu'elle ne veut pas d'autre action dans l'assemblée que celle qui édifie l'assemblée, pas plus s'il s'agit d'actions de grâces que d'enseignement (voyez les versets 13-25). Il arrivait même que l'on priât par l'Esprit, sans être l'organe de l'assemblée, celle-ci ne pouvant pas comprendre pour dire: *Amen*.

Votre question: «*L'Esprit peut-il appeler un frère à évangéliser dans le culte?*» repose encore sur cette fausse notion d'inspiration spontanée. Or, je dis qu'un frère, enseigné de Dieu, n'évangélisera pas dans le culte, parce qu'on est là pour Dieu et non pour les hommes (1 Pierre 2: 5).

L'étrange question: «*Que vient-on faire aux réunions de culte?*» trouve sa réponse en particulier dans ce même passage de 1 Pierre 2: 5, puis entr'autres, dans les paroles du Seigneur en Jean 4: 23, 24, ensuite en Luc 22: 19, 20, relativement à la cène, qui est la base du culte, et encore en Actes 20: 7, où nous trouvons que le but exprès du rassemblement, le premier jour de la semaine, était «pour rompre le pain».

Quant à votre dernière question: «Si un frère évangéliste en passage tient une réunion, un frère auditeur doit-il se mêler de lui aider? Et doit-on reconnaître ce frère évangéliste comme envoyé?» Je réponds premièrement qu'il est bien simple de reconnaître ce frère évangéliste comme envoyé; puisque la Parole ne connaît pas d'autres évangélistes que ceux que le Seigneur *a donnés* après être entré dans la gloire (Ephésiens 4: 11, 12). (Je ne mets pas en question la liberté d'annoncer Christ, que possède tout chrétien, *en son lieu et place*). Mais il faut bien remarquer qu'un de ces évangélistes d'Ephésiens 4, — comme aussi un docteur, etc., — exerce son don sous sa propre responsabilité devant le Seigneur qui l'a envoyé. Un tel frère agit pour son Seigneur. Il est responsable de son propre travail devant son Seigneur qui l'a envoyé. Or quand ce frère exerce son don devant un auditoire convoqué pour lui, si un auditeur se mêle de lui venir en aide, cet auditeur empiète sur les droits de l'évangéliste, et sur les droits du Seigneur qui l'a envoyé. Pour moi, ce principe est de toute importance. Quand je suis auditeur d'un frère qui a convoqué une réunion pour exercer son don, je n'indiquerais pas même un cantique s'il ne me l'a pas demandé. Deux frères peuvent s'accorder pour agir ensemble; c'est leur affaire. L'Esprit avait mis à part Barnabas et Paul (Actes des Apôtres 13). Cependant même alors on voit que c'était spécialement Paul qui portait la parole (Actes des Apôtres 14: 12).

A l'égard de l'évangélisation, il est bon de remarquer que l'évangéliste est un individu. La Parole ne connaît pas une *assemblée évangéliste*.

J'ajouterai encore, quant aux dons et à leur exercice dans l'assemblée, qu'un frère qui a un don, ne doit pas, dans les réunions *d'assemblée*, prendre sur lui de *tenir la réunion*, surtout dans une assemblée locale. Un tel frère sera plus heureux d'entendre d'autres frères rendre grâces, indiquer des cantiques, et exprimer quelques pensées, non pas toutefois sur le principe radical que chacun a *le droit* de parler. Remarquez à ce sujet que le passage 1 Corinthiens 14: 26, est plutôt un reproche qu'une exhortation; ce n'est pas: «*Si* chacun a». Chacun avait *quelque chose*, et attendait le moment de se produire avec ce qu'il avait, sans trop s'inquiéter si cela tendait à l'édification.

Un frère qui a un don doit encore moins s'imaginer que ce soit à lui à *faire le culte* le dimanche matin, soit dans son assemblée locale, soit ailleurs. Comme sacrificateur et adorateur, il est sur le même pied que tous ceux qui composent l'assemblée. Comme frère *homme* (1 Timothée 2: 8), ayant l'action publique en contraste avec la *femme*, qui ne l'a pas, il n'est pas davantage qu'un autre, en sorte qu'il soit l'organe de l'assemblée dans les actions de grâces. Mais si, comme *frère*, il est près du Seigneur, il peut avoir des actions de grâces à rendre plus qu'un autre, qui par exemple serait envahi par les affaires de la vie. Ainsi ce frère pourrait offrir trois ou quatre actions de grâces dans la même réunion de culte, et être chaque fois l'organe de l'assemblée. Mais en même temps, ce frère sera plus heureux d'être auditeur, et de dire amen aux actions de grâces d'autres frères qui sont près du Seigneur. Il souffrira s'il aperçoit que l'on s'attend à lui pour les actions de grâces, comme aussi s'il s'aperçoit que de chers frères qui rendent grâces ailleurs, se gênent de le faire en sa présence.

Mais lorsqu'il s'agit de l'enseignement de la Parole, ce frère a toujours le sentiment, au culte comme ailleurs, qu'il est responsable du don que le Seigneur lui a confié pour l'édification de l'assemblée. Et si son action est le fruit de la communion avec le Seigneur, elle se légitimera chaque fois à l'assemblée, en dépit de l'élément radical qui peut exister dans le sein de celle-ci.

La notion qu'un frère doué ne doit pas exercer son don dans les réunions de culte, ni y rendre grâce plus qu'un autre, n'a aucun fondement scripturaire. Comment supposer qu'un Timothée, un Tite, un Epaphras, un Stéphanas (pour ne pas nommer Paul, Jean, Pierre), fussent moins propres que d'autres à être les organes de l'assemblée dans les actions de grâces du culte; et que ces frères-là dussent s'abstenir pour laisser la place aux autres?...

On pense aussi que les adorateurs sont les frères qui se lèvent pour rendre grâces; cela est faux... Toutes les soeurs sont des adorateurs, et elles ne doivent jamais se lever pour rendre grâces. Tous les frères sont adorateurs, mais hélas, tous ne sont pas spirituels, pieux, près du Seigneur, pour pouvoir être chacun l'organe de l'assemblée dans l'action de grâces. De même aussi quelques-uns ne sont pas assez simples pour le faire comme ils le font à table chez eux.

Enfin, quant à agir par l'Esprit, prenons encore l'exemple de Paul et Barnabas en Actes 13.

Voilà des hommes qui étaient donnés par le Seigneur monté dans la gloire, selon Ephésiens 4: 11, 12, et en Actes 13, le Saint Esprit les met à part et les envoie. Ils sont donc désignés par le Saint Esprit une fois pour toutes, pour aller parler du Seigneur partout, tous les jours, sous sa dépendance sans doute. Ils n'avaient donc pas à se demander lorsqu'ils se trouvaient devant la foule, sur les places publiques, dans les synagogues, et plus tard dans les assemblées des frères, si le Saint Esprit les appelait à parler dans ce moment-là; *ils étaient là dans ce but*, envoyés d'Antioche par le Saint Esprit...

Lorsque, plus tard, Paul se trouva pour un seul dimanche, et pour la dernière fois, dans une certaine assemblée (Actes des Apôtres 20: 7-12), où il parla très longuement, qu'aurait-on pensé d'un frère de Troas qui aurait insinué aux autres frères que Paul prenait trop de place dans le culte?... Je prends cet exemple comme principe; tous ne sont pas des Paul. Heureux sont les saints qui, dégagés de cet esprit niveleur, savent reconnaître *le Seigneur*, là où il a accordé quelque grâce pour l'utilité commune. Outre Ephésiens 4: 11, 12, et 1 Corinthiens 12; lisez encore avec soin 1 Corinthiens 16: 15-18; 1 Thessaloniens 5: 12, 13; Hébreux 13: 17.

## Notes d'une méditation sur 2 Timothée 2

---

ME 1883 page 36

Avant de parler de ce chapitre, je désire vous dire ce qui occupe ma pensée relativement à l'hymne que nous venons de chanter. Cette question se présente à moi: jusqu'à quel point réalisons-nous réellement ce que nous avons chanté? Dans quelle mesure nos coeurs ont-ils la conscience personnelle de la chose que nous attendons, savoir: d'être toujours avec le Fils bien aimé de Dieu. Il me faut attendre le moment fixé de Dieu; mais c'est ma part: je vais auprès de Christ, dans la même gloire où il est; dans le jour éternel de Dieu. L'hymne est tout à fait vraie; mais il ne suffit pas qu'elle soit vraie; il faut que nos coeurs la possèdent. J'ai été retenu seul chez moi pendant quelque temps, et en me trouvant en une aussi nombreuse compagnie, je me demande dans quelle mesure chacun de nous est entré dans les sentiments exprimés par ce cantique? Plus nous saisissons cette bénédiction éternelle, plus notre marche s'y conformera. «Contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit». Plus vous considérerez ces choses et plus vous reconnaîtrez que la sainteté du ciel est notre sainteté présente; non que nous la réalisons comme il faudrait, mais il ne reste plus qu'à tirer le voile et nous serons dans la présence de notre Seigneur Jésus Christ. En 1 Thessaloniens 3: 13, nous voyons ce que le coeur réalise comme étant sa part; c'est là que se trouve notre bourgeoisie, notre association. Il transformera... quoi donc? «le corps de notre abaissement,» et non pas nos coeurs.

Il y a, dans ce chapitre de la 2<sup>e</sup> épître à Timothée, deux choses à considérer pour le serviteur de Dieu et pour nous tous: la piété personnelle et le service. Ce monde est un lieu d'épreuve, mais Christ l'a traversé; il a vaincu, et nous devons nous appuyer dans nos circonstances sur la connaissance que nous avons de son amour. «C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus;» Christ pouvait dire: «Je bénirai l'Eternel en tout temps». Il est aisé de rendre grâces lorsque nous sommes bénis. «Cet affligé a crié et l'Eternel l'a exaucé». Il a passé par toutes ces choses et plus que nous ne le pensons; c'est pourquoi nous trouvons le mot changé dans Romains 8. «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» non pas de *Dieu*.

Je trouve ensuite un second point: «Ne pas s'embarrasser dans les affaires de la vie» (verset 4). Un coeur libre des choses de cette vie, un coeur libre dans l'exercice d'un service libre et joyeux; puis vient: «Combattre selon les lois» (verset 5). Le serviteur doit combattre dans le chemin qu'il sait être celui de la volonté du Seigneur et ne pas faire un pas sans lui. Un grand obstacle au service, c'est que, dans l'intention de servir Dieu, on ne le laisse pas agir; on le devance, ayant hâte de faire le bien, mais on ne peut presser Dieu; il a son propre chemin et le poursuit dans la perfection. «Il faut que le laboureur travaille premièrement» (verset 6).

L'état de l'âme avec Dieu se montre dans toutes les circonstances du service. Que ce soit un verre d'eau froide, l'évangélisation, n'importe. Mon âme en premier lieu doit être près de



Christ. «Souviens-toi de Jésus Christ ressuscité d'entre les morts...» L'homme n'a pas seulement enfreint la loi, mais a aussi rejeté les promesses, ce qui lui a ôté toute possibilité de rester, tel quel, en relation avec Dieu. *Christ mourut*, rompit tout lien avec l'homme, et lorsque celui-ci eut atteint le plus haut point de méchanceté possible, Christ a été ressuscité d'entre les morts et élevé au-dessus de tout. Cet homme abaissé jusqu'à la mort, sous le jugement, le péché et la puissance de Satan, a été élevé au-dessus de tout. Je ne puis rencontrer une misère sous laquelle Christ ne se soit pas placé. Le pauvre apôtre était ici en prison et aucune de ses épîtres ne parle de courage autant que celle-ci. Nous ne pouvons nous jouer de Dieu; il nous faut souffrir avec lui, pour régner aussi avec lui, et il en fut ainsi de Christ.

Maintenant remarquez le verset 10; il nous montre l'apôtre dans une situation bénie qui s'applique à chacun de nous, dans notre petite sphère et dans notre service. C'est ce que Christ pouvait dire lui-même: «J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle». Il avait en vue la fin de Dieu et prend la croix pour avoir la couronne. J'endure tout (Colossiens 1: 11), «pour toute patience». Vous verrez que c'est le témoignage de la foi, les signes de l'apostolat, produits en toute patience: sommes-nous prêts à endurer toutes choses pour l'amour des élus, à les porter sur notre coeur, à travers toutes les épreuves, toutes les difficultés, endurant tout, selon ce caractère de Christ: «J'attends avec patience?»

Vos coeurs sont-ils prêts, chers amis, à souffrir avec Christ? ayant d'abord le coeur à l'aise devant Dieu, sans aucun nuage, ensuite allant en avant pour porter toutes choses avec Dieu. C'est de cette manière que nous pouvons tout surmonter; et ce que nous avons à rechercher pour nous et tout particulièrement pour les frères employés à l'oeuvre, c'est que nos coeurs soient avec Dieu, et que la vie de Christ en découle. Nous avons les pensées et les sentiments de Dieu selon la mesure et le degré de notre communion avec lui. Nous devons avoir une confiance parfaite en Dieu et nous assurer en tout temps en lui. Il y a une puissance divine dans l'amour qui, en chaque circonstance et en tout temps, peut compter sur Dieu pour les saints. Que Dieu nous donne d'être réellement avec lui, il y aura des épreuves, mais Dieu est dans l'épreuve, et puissions-nous rendre grâce au Seigneur en tout temps.

## Notre rassemblement

---

«N'abandonnant point le rassemblement de nous-mêmes» (Hébreux 10: 25).

ME 1883 page 46

Je voudrais, dans ces lignes, rappeler quelques unes des vérités bénies que nous présente la parole de Dieu touchant le rassemblement des saints. Nous sommes dans les «temps fâcheux» (2 Timothée 3: 1). L'effort de l'ennemi tend à renverser le témoignage que Dieu a suscité dans les «derniers jours» au milieu de la ruine, et, pour cela, il cherche à faire oublier ou négliger ces vérités, ou encore à les dénaturer dans leur application. Combien donc il est urgent pour nous de revenir sans cesse aux principes si simples et si précieux que le Seigneur, dans sa grâce, a bien voulu nous faire connaître.

Avant tout, rappelons-nous certains points d'une grande importance, pour nous diriger dans une marche à la gloire de Celui qui nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous.

L'apôtre Jean, écrivant à «la dame élue» pour la mettre en garde contre les séducteurs, parle de la vérité, de l'amour et de l'obéissance, trois choses étroitement unies, que l'on ne peut séparer, et qui n'ont leur réalité et leur vraie expression que lorsqu'elles demeurent réunies. Aussi l'apôtre dit-il: «que j'aime dans la vérité,» et plus loin: «C'est ici l'amour que nous marchions selon ses commandements» (2 Jean).

Ce ne serait pas connaître et posséder réellement la vérité, si elle n'agissait pas sur notre conscience pour nous amener devant Dieu, qui a droit à notre obéissance, et sur nos affections pour les attacher à Celui qui est «la vérité». Christ est la vérité, parce que seul il nous révèle dans leur vraie nature morale Dieu, le monde et nous-mêmes. Or c'est seulement dans la vie divine produite en nous par le Saint Esprit qu'a lieu cette révélation. «C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jean 17: 3). L'objet de cette vie est Christ, la vérité, son caractère est l'amour, suivant ce qui est écrit: «L'amour est de Dieu et quiconque aime est né de Dieu, et connaît Dieu» (1 Jean 4: 7); ainsi, sans l'amour, la connaissance que l'on prétendrait avoir de la vérité, ne serait que le produit de l'exercice de nos facultés naturelles.

La vérité se rattache donc à une personne divine; le Saint Esprit, l'Esprit de vérité, la révèle à l'âme en la vivifiant, et produit ainsi l'amour pour cette personne bénie. Mais alors, n'est-il pas évident que l'amour — l'amour divin, j'entends — ne peut subsister sans la vérité qui est son objet? Tout ce qui portera atteinte à la vérité divine, ne peut que blesser l'amour divin. L'amour supporte l'ignorance, il a compassion de celui qui s'égare, il le reprend, il espère qu'il sera ramené et use de patience, mais le vrai amour ne saurait accepter, ni tolérer, ce qui attaque d'une manière quelconque la vérité, la personne et la gloire de Christ. «Il ne se réjouit pas de l'injustice, mais se réjouit avec la vérité» (1 Corinthiens 13). Quelqu'un a dit: «La pierre de touche du véritable amour est le maintien de la vérité».

Quel est le résultat et la preuve du véritable amour? C'est l'obéissance. «Si vous m'aimez,» a dit le Seigneur, «gardez mes commandements». Et encore: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera». «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour». «C'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements» (Jean 14: 15, 23; 15: 10; 1 Jean 5: 3). Ainsi l'amour divin et l'obéissance ne peuvent se séparer. Lorsque, dans la puissance du Saint Esprit, nous avons appris à connaître la vérité dans la personne bénie de Christ, qui nous a aimés, et qui s'est livré pour nous, les affections du coeur renouvelé se portent sur lui; nous reconnaissons son autorité comme Seigneur et nous prenons notre plaisir à l'obéissance.

«Ses commandements ne sont pas pénibles», parce que le «*moi*» est mis de côté, et l'obéissance suit comme fruit de la vie divine. «Je ne vis plus *moi*, mais Christ vit en moi». Comme on l'a dit encore: «Ce à quoi un chrétien est appelé, c'est d'obéir à Christ, avec la vérité dans le coeur, et l'amour pour source de tout, et *c'est là Christ*». Obéir sans amour, c'est la loi; obéir par amour, c'est Christ. Lui-même a marché sur la terre dans l'amour, selon la vérité, et dans une obéissance parfaite. Pussions-nous suivre ses traces!

Or la marche dans la vérité et l'obéissance, c'est la marche selon la Parole. Le Seigneur a dit: «Ta parole est la vérité» (Jean 17: 17). «Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli». Elle seule nous révèle Dieu, ses conseils, ses pensées et ses voies; elle seule doit avoir autorité sur nous pour former nos pensées et régler notre marche en toutes choses. «L'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples» (Psaumes 119: 130). Le Saint Esprit seul peut, il est vrai, nous donner de la Parole une intelligence divine et l'appliquer à nos consciences et à nos coeurs. Mais il est donné au chrétien pour le conduire dans toute la vérité. Or cela exclut nécessairement toute intrusion des pensées, des raisonnements et de la volonté de l'homme, et demande la soumission et la dépendance absolue de l'âme, afin que l'Esprit de Dieu puisse en effet nous enseigner et nous conduire par la Parole. «Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute», telle doit être notre attitude.

Le coeur naturel ne peut accepter cette soumission et cette dépendance; il cherche à y échapper par toutes sortes de raisonnements. Il veut ajouter, excepter, régler, expliquer, là où Dieu a parlé clairement. Combien nous avons à nous tenir en garde contre cet esprit d'indépendance! Il a commencé dans le jardin d'Eden quand Eve eut prêté l'oreille à Satan; il s'est perpétué, et se montre partout, hélas même chez les chrétiens; il aura bientôt sa pleine manifestation dans «l'homme de péché, qui s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération». C'est cet esprit qui se montre si souvent dans notre marche individuelle, lorsqu'au lieu de dire à Dieu: «Fais-moi connaître *ton chemin* et je te connaîtrai» (Exode 33: 13), nous nous efforçons de trouver le *nôtre*, d'après les circonstances où nous sommes et ce qui nous convient le mieux.

Mais c'est surtout dans la marche collective, je veux dire relativement au rassemblement des saints que, négligeant les directions de la Parole, ou se croyant appelé à suppléer aux

lacunes qu'il croit y voir, l'homme a cru pouvoir régler les choses à son gré, comme s'il n'y avait pas pour ce rassemblement un terrain et des principes divins indiqués clairement par la Parole, où l'obéissance devrait conduire ceux qui désirent marcher dans la vérité et dans l'amour et duquel, hélas! l'ignorance ou des préventions écartent ou tiennent éloignées bien des âmes sincères.

Examinons donc ce que la parole de Dieu nous enseigne à cet égard.

On pense que les chrétiens doivent se réunir comme ayant une même foi, comme rachetés par un seul et même Sauveur, comme enfants d'un même Dieu et Père, comme unis par les liens d'un même amour, mais on estime que d'ailleurs on est libre de s'organiser comme l'on veut et du mieux que l'on peut. On ne saurait en effet être rassemblés selon Dieu, sans posséder les caractères que nous venons de mentionner, mais ils ne constituent pas ce terrain béni que la Parole nous présente, et où tous les enfants de Dieu devraient se rencontrer, parce qu'il est le seul assez large pour les réunir tous et que, bien compris, il mettrait fin à toutes les divisions.

Quel est-il donc? Chez les enfants d'Israël, il y avait un lieu *unique* que l'Eternel avait choisi pour y faire habiter *son nom*. Là seulement il pouvait être adoré. C'était le centre du rassemblement du peuple. Tout ce qui se rapportait au service divin était selon Dieu, parce que lui-même l'avait réglé. Ainsi les Israélites, bien que n'ayant dans leur culte que les ombres de ce qui était à venir, savaient cependant ce qu'ils adoraient. Serions-nous moins favorisés que le peuple terrestre, nous qui avons l'image même des choses? Non; nous le sommes plus à tous égards. Nous n'avons pas, il est vrai, un centre matériel qui nous rassemble: «Vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem,» a dit le Seigneur. L'adoration n'est pas limitée à un lieu spécial. «Les vrais adorateurs adoreront le Père en *Esprit*, et en *vérité*,» tel est le caractère de l'adoration; en *Esprit*, en contraste avec un culte extérieur qui convenait à un peuple terrestre, et pour montrer la puissance dans laquelle le culte chrétien peut seul être rendu; mais en *vérité* aussi, c'est-à-dire selon la révélation de Dieu, comme Père, et notre relation avec Lui. Or selon cette vérité, nous avons aussi bien que le peuple terrestre un centre de rassemblement *unique*, en harmonie avec l'adoration en Esprit et avec notre position comme peuple céleste.

Dans la Parole, le Seigneur Jésus lui-même nous fait connaître le terrain sur lequel on est vraiment rassemblé selon la pensée de Dieu et où, pour nous aussi, il a mis *son nom*. Sa grâce et sa sagesse l'ont préparé comme ressource parfaite pour tous les temps, pour tous les lieux et dans toutes les circonstances, ainsi qu'il convenait pour des adorateurs «en esprit et en vérité». «Là où deux ou trois sont assemblés *en mon nom*,» dit le Seigneur, «je suis là au milieu d'eux». *Là où deux ou trois sont assemblés* indique à la fois que le lieu n'y est pour rien et que le grand nombre ne constitue pas le rassemblement et ne le modifie en rien: il peut être aussi limité que possible. *En mon nom* le caractérise. Son nom, c'est tout ce qu'il est, et rappelle tout ce qu'il a fait. C'est le nom précieux à Dieu et à nos coeurs, c'est celui par lequel seul nous avons le salut, c'est le nom au-dessus de tout autre. «Assemblés en son nom,» montre que c'est lui qui nous occupe ensemble, que c'est pour lui que nous nous sommes réunis et pour

aucun autre objet. «Son nom,» qu'y aurait-il d'autre pour nous attirer? «Assemblés en son nom,» n'est-ce pas là ce qui seul peut réunir tous les enfants de Dieu? Cela n'exclut que ce qui déshonore le nom de Christ. «*Je suis là* au milieu d'eux», c'est la promesse bénie qui devient une réalité dès que le rassemblement est vraiment en son nom, réalité précieuse qui parle à nos affections, qui soutient et encourage nos coeurs. C'est celui qui nous aime qui est là, c'est, celui à qui toute puissance a été donnée. Il est là aussi réellement qu'il était au milieu des siens le soir de la résurrection (Jean 20), présence spirituelle, c'est vrai, telle qu'il convient à des adorateurs en Esprit, mais réelle et que la foi saisit.

Nous avons donc là tout autant qu'Israël un terrain de rassemblement *unique* «en son nom,» autour d'un centre *unique*, lui présent «au milieu» de nous. La parole de Dieu ne nous en indique point d'autre. Que c'est précieux! C'est ce qui ne manque jamais, c'est d'une simplicité parfaite, d'une suffisance entière, et d'un prix infini pour le coeur, en même temps que c'est une sécurité complète pour l'âme. On ne se rassemblait pas autrement aux premiers temps (voyez 1 Corinthiens 5: 4; 14: 25). Et maintenant que tout est en ruines, que plus rien n'est debout de ce qui autrefois, pour un court moment, a été si brillant de beauté par l'action puissante du Saint Esprit (voyez Actes des Apôtres 2: 42-47); maintenant que la chrétienté est devenue semblable à une grande maison avec des vases à honneur et à déshonneur, que de tous côtés on ne voit que divisions et sectes, que reste-t-il? Où aller? A quelle dénomination religieuse me rattacher pour agir selon Dieu? Où est le terrain de Dieu pour se rassembler? Là où il a toujours été. Béni soit Dieu, il n'a pas disparu avec l'infidélité de l'homme. Il demeure inébranlable comme Christ, qui est toujours le même. On peut toujours s'assembler *en son nom*, et Lui est toujours «*au milieu*» de ceux qui, comptant sur sa promesse, se réunissent ainsi, ne fussent-ils que «deux ou trois».

Mais cela posé, il est de toute importance de se rendre bien compte de ce que signifie et comporte cette parole «assemblés *au nom* de Jésus». Comme nous l'avons dit, le nom de Jésus rappelle tout ce qu'il est dans sa personne et dans son caractère, comme aussi l'oeuvre qu'il a accomplie pour la gloire de son Dieu et Père, et pour le salut et le rassemblement des siens autour de lui. Jésus veut dire Jéhovah Sauveur. Celui qui porte ce nom est le Fils unique et bien-aimé de Dieu, la Parole devenue chair, pour nous donner la pleine révélation de Dieu comme Père. Il est le Fils de l'homme, venu pour souffrir et mourir pour nos péchés, pour offrir le sacrifice qui abolit le péché, mais ressuscité par la gloire du Père et exalté et fait Christ et Seigneur. Là-haut, il est notre justice devant Dieu. Il est notre grand souverain sacrificateur, paraissant pour nous devant Dieu, toujours vivant pour intercéder pour nous. Par lui peut s'élever sans cesse de nos coeurs un sacrifice de louanges à Dieu. Mais il y a plus. Dieu l'a souverainement élevé, et a assujetti toutes choses sous ses pieds; il l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps. Monté en haut, ce chef céleste a envoyé le Saint Esprit qui non seulement scelle les croyants individuellement pour le jour de la rédemption, mais qui les unit à Christ, comme membres de son corps, et qui habite en eux collectivement comme étant édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit (Ephésiens 2: 21, 22).

Telle est la personne glorieuse et bénie qui daigne, dans sa grâce, se trouver au milieu des «deux ou trois» assemblés en son nom, et quant à son caractère, il nous est présenté dans la Parole, non seulement comme Celui qui nous aime et nous a lavés de nos péchés dans son sang, mais comme le Saint, le Véritable et Celui qui est fidèle. C'est donc en le reconnaissant ainsi qu'on est assemblé en son nom. Il peut se faire sans doute que des âmes sauvées, attirées par la grâce et l'excellence de la personne de Jésus, se réunissent sur le terrain divin, «en son nom,» sans se rendre encore bien compte de tout ce qu'est Celui qui est «au milieu» de ceux qui sont ainsi assemblés. Mais nous ne pouvons amoindrir la gloire de sa personne, la perfection de son oeuvre, et pour bien saisir la pleine suffisance et le sérieux du rassemblement en son nom, il importe de connaître toujours mieux Celui autour duquel nous nous réunissons, et en qui seul est toute ressource, afin d'être bien fondés en lui. Nous avons tous à croître «dans la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ». Il se révèle toujours plus à ceux dont le coeur lui est attaché. Marie de Magdala était encore très ignorante, mais elle ne voulait que *son* Seigneur, et Jésus se fait connaître à elle dans la plénitude de sa grâce, et comme Celui qui rassemble en un les enfants de Dieu (Jean 20). Il en sera ainsi de tout coeur sincère qui ne désire autre chose que la gloire de Christ.

Toutefois, et cela découle de ce qui précède, le rassemblement au nom de Jésus ne peut avoir de réalité qu'autant que Jésus est pour nous personnellement le Sauveur, et que nous jouissons du salut d'une manière consciente, c'est-à-dire que nous savons que nous sommes pardonnés et réconciliés, que nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ. Quel bonheur remplit l'âme, quand assemblés au nom du Sauveur, nous *savons* que Celui en qui nous avons une rédemption éternelle est présent au milieu de nous!

Le rassemblement au nom de Jésus n'est donc pas une réunion de croyants et non croyants venus simplement pour entendre une prédication, bien que l'Esprit de Dieu puisse agir là pour la bénédiction des âmes. Ceux qui ne connaissent pas Christ ne peuvent pas s'assembler en son nom. Ce sont les sauvés qui s'assemblent au nom de leur Sauveur, Mais quand ils sont ainsi réunis, il se peut que des non croyants se trouvent aussi là. Et si la présence du Seigneur est réalisée, ceux-ci pourront, par l'action de l'Esprit, la reconnaître et en ressentir des effets bénis (voyez 1 Corinthiens 14: 24, 25).

Jésus, qui a promis sa présence au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom, est le Fils de Dieu qui est venu nous révéler le nom du Père (Jean 17: 26). Bien plus, il nous a introduits dans cette relation d'enfants avec Dieu. En croyant en lui, nous devenons enfants de Dieu; par le Saint Esprit, la vie de Dieu nous est communiquée (Jean 1: 12, 13; 3: 3, 5; 20: 17, 22), et le Saint Esprit lui-même, venant habiter en nous, nous scelle pour le jour de la rédemption. C'est l'Esprit d'adoption par lequel nous disons: «Abba, Père,» et qui rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu (Éphésiens 1: 13; Romains 8: 15, 16). Nous voyons donc par là que s'assembler au nom de Jésus suppose que l'on a la vie de Dieu, la vie éternelle, puisqu'elle appartient à ceux qui croient au nom du Fils de Dieu (1 Jean 5: 13); en second lieu, cela suppose que l'on jouit d'une manière consciente de sa relation d'enfant de Dieu, puisque Jésus y introduit les siens; enfin on voit que le Saint Esprit est celui qui nous rassemble autour

de Jésus et qu'il est la puissance en nous pour nous faire jouir de tout ce que comporte un tel rassemblement. Ce n'est donc par aucun arrangement humain que nous nous trouvons ainsi réunis, mais c'est par l'Esprit qui, donné par Christ, nous conduit à Christ et nous donne la capacité de jouir de sa présence. N'est-ce pas là vraiment ce qui convient à des enfants de Dieu, à ceux qui ont la vie de Dieu? N'est-ce pas le vrai bonheur pour eux que de se trouver déjà rassemblés sous le regard du Père, autour de Celui qui est premier-né entre plusieurs frères?

De plus, si nous sommes assemblés au nom de Jésus, nous le reconnaissons comme Seigneur, celui qui a droit à l'obéissance de ses serviteurs, à chacun desquels il assigne le service qui convient. Ce n'est donc pas s'assembler en son nom que de le faire selon des pensées et des convenances humaines, en introduisant ce que sa Parole ne sanctionne pas, car reconnaître Jésus comme Seigneur, c'est se soumettre à son autorité pour régler et diriger tout, et il le fait par son Esprit au milieu de ceux qui se réunissent dans la dépendance de lui seul. Le reconnaître comme Seigneur, c'est demeurer soumis à sa Parole dans la vérité et la sainteté. Si cette seigneurie de Christ est reconnue, nous éprouverons que, selon sa fidélité, il est au milieu des «deux ou trois,» quelle que soit leur faiblesse et leur peu d'apparence aux yeux des hommes. Il est là, comme Seigneur, les gardant par sa puissance, et maintenant, pour sa gloire, leur témoignage. Quelle grâce, quelle sécurité, quelle bénédiction! Puissions-nous apprécier toujours plus ce rassemblement autour de Jésus seul, et le réaliser dans la puissance du Saint Esprit! Où pourrions-nous trouver dans les arrangements les plus excellents des hommes pour se rassembler afin de rendre culte, quelque chose qui réponde mieux aux besoins de la vie de Dieu dans nos âmes, que la présence de Jésus au milieu de nous? Or elle ne se trouve qu'en s'assemblant en son nom, dans la soumission à lui comme Seigneur.

Mais Christ est aussi le «chef» de «l'assemblée qui est son corps». La parole nous apprend «qu'il y a un seul corps et un seul Esprit,» comme aussi nous avons été appelés pour une seule espérance de notre appel. On ne naît pas membre de ce corps, car «nous étions de notre nature des enfants de colère;» on ne le devient pas par le baptême d'eau, ni par une profession religieuse quelconque, mais, dit l'apôtre: «Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps» (1 Corinthiens 12: 13); or le Saint Esprit est le sceau de Dieu mis sur le croyant (Ephésiens 1: 14), de sorte que les membres du corps sont ceux qui, «ayant cru à la parole de vérité,» l'évangile de leur salut, ont été «scellés du Saint Esprit de la promesse,» ceux qui sont enfants de Dieu et ont «reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père!» Tous les membres du corps devraient donc jouir d'une manière consciente de la pleine rédemption accomplie par Christ, du pardon, de la paix, d'une conscience parfaite, en vertu de son oeuvre. Hélas! par suite d'enseignements défectueux, il n'en est pas toujours ainsi. Le trésor des immenses richesses de la grâce est là, nous appartient, et l'on néglige souvent d'en jouir, dans la pleine liberté où Christ nous place en nous affranchissant, car là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté. Toutefois la vérité demeure: les vrais croyants seuls, baptisés du Saint Esprit, sont membres du corps de Christ.

Du seul corps ainsi formé, Christ est la tête ou le chef, ce qui nous montre bien que les membres ne sont pas tels en vertu d'une profession extérieure, mais qu'ils participent en réalité à la même vie que celle de la Tête, Christ dans le ciel. En effet, ils lui sont unis par le Saint Esprit qu'il a envoyé après être monté en haut, selon ce qui est dit: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec lui» (1 Corinthiens 6: 17). Membres du corps de Christ, nous sommes individuellement membres les uns des autres, participants de la même vie, unis au même Chef par le même Esprit. La parole de Dieu ne reconnaît aucun autre corps, et par là même juge les dénominations diverses qui existent au sein de la chrétienté et qui, en fait, nient cette unité. Nous ne pouvons nous réunir au nom de Jésus, sans le reconnaître virtuellement comme le chef de l'assemblée qui est son corps, le seul corps, dont nous sommes les membres, nous qui croyons en lui. Nous avons ainsi à retenir et à affirmer ce principe de l'unité du seul corps, provenant de l'unité du Seul Esprit: nous avons à l'affirmer en témoignage devant le morcellement de la chrétienté en dénominations et sectes diverses, et nous efforcer de le réaliser dans un rassemblement fondé sur la ressource unique que nous donne la Parole pour les temps fâcheux: «au nom de Jésus», le chef du seul corps.

Cela ne veut pas dire que ceux qui s'assemblent au nom de Jésus, en confessant et maintenant ce principe, et en s'efforçant, par la grâce du Seigneur, de le réaliser, soient le seul corps, à l'exclusion des autres chrétiens. Non certes. Tous les croyants, actuellement baptisés du Saint Esprit, font partie du seul corps, et l'on est heureux de reconnaître qu'il y en a dans toutes les dénominations. Beaucoup ignorent cette vérité ou n'en saisissent pas la portée et l'importance; d'autres, en l'admettant, ne cherchent pas à la réaliser, ou peut-être pensent que la réalisation n'en est pas possible; mais le fait «qu'il y a un seul corps,» n'en subsiste pas moins; ainsi que l'obligation pour ceux qui connaissent cette vérité et s'assemblent au nom de Jésus, de la maintenir avec toutes ses conséquences, en se souvenant que Celui qui est au milieu d'eux est le chef du corps. Ainsi ils rendront témoignage à la vérité. Ils ont à le faire dans l'amour, sans nul doute, dans le support envers ceux qui ignorent, mais suivant la vérité et dans l'obéissance.

L'Eglise, quant à sa manifestation extérieure, est en ruine; qui pourrait le nier? Si elle ne l'était pas, tout entière elle serait la démonstration de cette unité du corps, au lieu de ne montrer que division et confusion. Or ce n'est qu'au milieu de la ruine qu'il peut y avoir un témoignage, non seulement individuel, comme tout vrai chrétien est appelé à le rendre dans sa marche à travers le monde, mais un témoignage collectif. Quel est-il? C'est le témoignage de ceux qui, désirant garder «la parole» du Seigneur et ne pas renier «son nom,» et voulant marcher dans la vérité et l'amour, cherchent à se rassembler selon les principes de cette Parole. Dans les jours les plus sombres, Dieu a toujours eu ses témoins, souvent inconnus des hommes. Il y en avait en Israël au temps d'Elie, sept mille qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal. Ils étaient un témoignage contre l'idolâtrie. A côté de cela, le prophète, non seulement rend aussi ce témoignage, mais encore affirme l'unité d'Israël dans la pensée de Dieu, en dressant un autel de «douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, auquel la parole de l'Eternel avait été adressée, en disant: Israël sera ton nom» (1 Rois 18: 31).



Et cela dans un temps de schisme et de ruine totales. De même autrefois, dans les ténèbres du papisme, quelques-uns ignorés, cachés, souvent horriblement persécutés, témoignaient contre l'idolâtrie de Jésabel. Dans le temps actuel, où le monde a envahi l'Eglise, plusieurs rendent témoignage aussi par une vie séparée du monde; mais en outre, dans la multiplicité des sectes et des dénominations existant dans cette chrétienté, n'y aurait-il pas un témoignage collectif rendu à l'unité du corps, unité qui existe en dépit de tout ce que l'ennemi a fait pour en détruire la manifestation?

Béni soit Dieu! il a suscité un tel témoignage dans ces derniers temps, en montrant à quelques-uns, souvent seulement «deux ou trois» en divers lieux, sur quel terrain ils pouvaient se rassembler en dehors de toute dénomination «au nom de Jésus». Et ce témoignage, Dieu est puissant pour le maintenir, malgré toute l'opposition de l'ennemi et la faiblesse de ceux qui le composent. Partout où les «deux ou trois» s'assemblent vraiment au nom de Jésus, sur ce principe de l'unité du seul corps, là est ce témoignage. Et il est fidèle pour le garder selon sa promesse: la porte qu'a ouverte le Saint et le Véritable, personne ne peut la fermer. Elle est ouverte devant ceux qui ont peu de force, qui gardent sa Parole et n'ont pas renié *son nom*, et qui désirent maintenir tout ce qui se rattache à ce précieux nom. Mais ceux-là ne sont autre chose qu'un *témoignage* à la vérité au milieu de la ruine. Ce n'est pas une secte au milieu de tant d'autres, ce n'est pas une église plus pure ou revenue au type primitif (il n'y a qu'une seule Eglise) non, mais c'est un *témoignage* dans la faiblesse, rendu par ceux qui, au milieu de la confusion, ont reconnu par grâce le terrain où l'on peut se rassembler selon Dieu, et qui y sont venus pour y trouver le Seigneur.

Terrain béni où il y a place aussi pour tous les vrais chrétiens, où ils devraient être, et combien ne serait-il pas à désirer qu'ils s'y rencontrassent tous? Mais ceux qui se réunissent ainsi ont à se souvenir qu'ils ne sont qu'un *témoignage*; l'oublier, se croire *quelque chose*, serait devenir une secte. Comme Celui au nom duquel ils s'assemblent est fidèle, eux aussi ont à l'être dans leurs voies envers lui.

Sur cet unique terrain du rassemblement des saints, comme membres du seul corps, il n'y a, en principe, aucune place pour des nationalités. «Il n'y a ni Juif, ni Grec; vous tous, vous êtes un dans le Christ Jésus» (Galates 3: 28). Ce n'est pas davantage le lieu des arrangements et de l'ordre humain. Quelle que soit la ruine, les principes divins subsistent, et nous avons à nous y tenir. Ce n'est pas l'homme qui peut apporter aucun remède à ce qu'il a corrompu, mais les ressources du Seigneur sont là pour tous les temps; sa Parole demeure éternellement. Or c'est à lui de tout régler dans sa maison; et son Esprit est avec ceux qui s'assemblent en son nom, pour diriger tout «en vue de l'utilité» et «pour l'édification». Convierait-il que là où se trouve Jésus, la volonté propre se manifestât? Non, sur ce terrain nous sommes en dehors de tout ce que l'activité et l'indépendance naturelles de l'homme voudraient faire et arranger. Hélas! au lieu de s'assembler au nom de Jésus, seul Seigneur, dirigeant tout par son Esprit, les chrétiens se sont groupés sous différents drapeaux, en établissant suivant leurs volontés diverses, quant aux choses et aux personnes, un ordre qu'il appartient au Seigneur seul d'établir. Ils se sont ainsi dispersés dans le vaste édifice de la chrétienté pour s'y renfermer

dans des compartiments divers, ayant leurs ordonnances, leurs confessions de foi et leurs constitutions, choses dont nous ne trouvons aucune trace dans la Parole. On a ainsi abandonné l'ordre divin: l'unique autorité de Christ comme Seigneur, et la direction de l'Esprit seul dans le rassemblement des saints, afin qu'il agisse en vue de l'utilité et de l'édification par ceux à qui il distribue comme il lui plaît (1 Corinthiens 12: 11). En nous assemblant au nom de Jésus, nous avons à nous souvenir que de lui seul nous dépendons et que l'unique direction dans notre rassemblement doit être celle du Saint Esprit.

Quoiqu'il en soit, le terrain divin de rassemblement est toujours là «au nom de Jésus;» et pour ceux qui s'y trouvent, Jésus est «au milieu» avec toutes ses ressources. Au sein de toute la confusion et de la ruine, l'autorité du Seigneur demeure, ainsi que la présence du Saint Esprit qui habite en nous collectivement (1 Corinthiens 3: 16). Les soins de Christ pour l'Eglise qu'il a aimée et pour laquelle il s'est livré, qu'il nourrit et chérit, ces soins ne cessent pas. Les dons «en vue de la perfection des saints, pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ,» demeurent aussi, peuvent se manifester et ne cesseront pas jusqu'à ce que «nous parvenions à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ» (Ephésiens 4: 7-13).

Mais ici deux remarques sont importantes, Il n'y a qu'un seul terrain de rassemblement selon la Parole; tous les membres du corps de Christ devraient s'y trouver, et par conséquent aussi les dons de Christ à l'assemblée, évangélistes, pasteurs et docteurs. Toutefois tous ne s'y trouvent pas, et de même qu'il y a dans les diverses sectes de la chrétienté des âmes fidèles et dévouées au Seigneur, il s'y trouve aussi des dons de Christ pour prêcher l'évangile et paître les âmes. Ce qui toutefois ne veut nullement dire que, si j'ai connu la vérité quant au rassemblement des saints, ce soit en dehors que j'irai chercher ces dons. En second lieu, des âmes sauvées peuvent être amenées par le Seigneur sur le terrain du rassemblement en son nom, et cependant être d'abord encore bien ignorantes de tout ce que comporte la position qu'elles ont prise. Bien loin de les écarter, oh! qu'il est précieux de les accueillir! Où apprendront-elles, si ce n'est là où Jésus se trouve? Où croîtront-elles dans sa connaissance, si ce n'est là où s'exerce librement l'action de son Esprit? Peu à peu, dans la soumission à la Parole, elles apprendront tout ce qu'il y a de précieux dans le nom de Christ. Béni soit Dieu, il y a place pour tous autour de Jésus. Oh! quel chrétien affectionné à son Seigneur voudrait *sciemment* s'écarter du terrain duquel Jésus a dit: «*Je suis au milieu d'eux*».

Assemblés au nom de Jésus, l'ayant pour Sauveur, le reconnaissant comme Seigneur et dans la soumission à sa Parole; assemblés par la puissance du Saint Esprit en dehors des organisations humaines, sur le principe de l'unité du seul corps formé par le seul Esprit, Christ étant le chef du corps et aussi le centre unique autour duquel nous nous assemblons, avons-nous de cette unité une expression visible?

Oui, Dieu en soit béni! Le Seigneur Jésus qui, dans sa grâce, nous a donné une ressource pour notre rassemblement dans un jour de ruine et pour tous les temps, nous a laissé aussi, dans cette même grâce, une expression permanente et jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11: 26), de l'unité, qu'affirment en témoignage ceux qui sont réunis en son nom. C'est sa table;

«car,» dit l'apôtre, «nous qui sommes plusieurs sommes *un seul pain, un seul corps*, car nous participons à *un seul et même pain*». On peut sans doute être assemblés au nom de Jésus, sans que, dans cette réunion, on rompe le pain, mais on ne saurait être réunis à la table pour la fraction du pain, sans que ce soit au nom de Christ, car c'est *sa* table. Et là où une table est dressée, dans un rassemblement formé au nom de Jésus, elle est l'expression locale de l'unité du seul corps à laquelle on rend témoignage.

«En son nom» est le caractère du rassemblement; l'unité du corps formé par le Saint Esprit en est le principe, et, par conséquent, le Saint Esprit est la puissance qui opère ce rassemblement et qui, seul, devrait y agir; et enfin la table, le *seul* pain, est l'expression visible de cette unité. Je ne parle pas ici de tout ce que la cène du Seigneur nous rappelle de précieux, individuellement, quant à l'amour, la personne et l'oeuvre de Celui qui s'est donné pour nous, et qui a voulu que nous nous souvenions de lui dans sa mort, et ce qu'elle nous dit aussi collectivement quant à la communion mutuelle.

Plusieurs questions se rattachent à ce qui précède. Et d'abord un chrétien peut-il s'isoler, se renfermer dans sa piété individuelle? Non; car, si d'une part, il est dit: «Que quiconque prononce (ou invoque) le nom du Seigneur, se retire de l'iniquité,» si, dans une grande maison, il y a des vases à déshonneur desquels il faut se purifier, il est écrit aussi dans le même chapitre, pour les temps de ruine où nous sommes: «Poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, *avec ceux* qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur» (2 Timothée 2: 19-22). Cela n'est pas l'isolement; et où se rencontrer ainsi, si ce n'est dans le chemin de l'obéissance, comme membres du seul corps? N'est-ce pas là que le Saint Esprit veut nous conduire, et là que nous avons à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix? Ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur ne voudront-ils pas se réunir en son nom, pour être au bénéfice de sa promesse pleine de grâce? Pourquoi y aurait-il un seul corps, si les membres devaient rester isolés?

On entend des chrétiens, sérieux cependant et dévoués dans leur marche individuelle, dire qu'ils réalisent mieux la présence de Jésus lorsqu'ils sont seuls. Cela ne viendrait-il pas de ce qu'ils regardent beaucoup en eux-mêmes, à eux-mêmes et à leurs propres sentiments, au lieu de regarder à Jésus? Ne sont-ce pas ces mêmes personnes qui sont souvent troublées, quand les sentiments viennent à manquer ou seulement à diminuer d'intensité? Or s'occuper de Jésus conduit à être heureux avec ceux qui s'occupent de lui. Mais c'est que bien souvent on regarde aux fautes, aux manquements des autres, au lieu de regarder à Jésus, de voir les siens en lui, et de les considérer avec cette même grâce avec laquelle lui-même les voit; leur lavant les pieds comme lui-même le fait (Jean 13: 14). Oh! que l'on est heureux de s'occuper au même service que Christ. Si chacun estime l'autre supérieur à lui-même, si chacun ne regarde pas à lui, mais aussi à ce qui est aux autres, ne sera-t-on pas heureux de se trouver rassemblés dans une même pensée, un même amour, un même sentiment? Et n'est-ce pas ce qui convient aux membres d'un même corps? D'ailleurs la parole de Jésus est certaine. S'il est avec nous dans notre service particulier, dans nos combats contre l'ennemi (voyez Matthieu 27: 20; Actes des Apôtres 18: 9, 10; 2 Timothée 4: 17); si, dans le secret du coeur, son amour nous étreint et nous remplit de joie, il n'en reste pas moins vrai qu'il a promis sa présence

spéciale aux deux ou trois assemblés en son nom. Et quel chrétien, s'il y pense sérieusement, voudrait laisser de côté une bénédiction aussi précieuse?

Ainsi, il y a une communion individuelle de l'âme avec le Seigneur et avec Dieu; on marche avec lui; mais cela n'exclut nullement la communion collective, suivant ce qui est dit: «Afin que vous aussi, vous ayez communion *avec nous*: or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ;» et plus loin: «Nous avons communion les uns avec les autres» (1 Jean 1: 3, 7). Or ce n'est pas en s'isolant que l'on maintient et affirme cette communion. Et où la réaliser mieux et plus pleinement qu'en nous réunissant au nom de Jésus et à la table du Seigneur? Jésus ressuscité apparut à des individus, sans doute, et c'était bien précieux pour eux, mais c'est quand les siens sont rassemblés dans la faiblesse (Jean 20: 19-23), qu'il se trouve au milieu d'eux et leur communique ses dons: la paix, la joie, le Saint Esprit, et qu'il les envoie pour être ses témoins. Ainsi le chrétien qui s'isole se nuit à lui-même et fait la perte d'une précieuse bénédiction.

D'un autre côté, la communion les uns avec les autres doit être selon la vérité, car elle découle du fait que nous marchons dans la lumière (1 Jean 1: 7) comme Dieu est lui-même dans la lumière, et que nous avons communion avec lui. Nous avons donc à discerner si un rassemblement est bien en réalité «au nom du Seigneur», et si ce qu'il est y est maintenu. Nous ne pouvons, sous prétexte de communion et d'amour, nous associer à quoi que ce soit qui porte atteinte à la vérité et par conséquent à la gloire du Seigneur. Ce ne serait pas avoir communion avec Dieu dans la lumière. Avant de nous asseoir à une table, nous avons à nous demander si l'autorité du Seigneur y est pratiquement reconnue, car on ne saurait participer à une table en s'isolant des autres qui y sont; on s'identifie avec eux (1 Corinthiens 10: 18). En effet, le pain, le vin que l'on prend en commun, ne sont-ils pas le signe le plus intime de la communion?

Je ne veux pas dire que, comme chrétien, je ne puisse avoir une certaine communion avec d'autres chrétiens, bien que ne pouvant les suivre dans leur rassemblement. Les aimer d'une affection fraternelle est un précieux privilège, mais il faut que ce soit dans la vérité pour être selon le Seigneur. Ensuite si, *dans l'ignorance*, un chrétien se trouve associé à une table où les droits du Seigneur ne sont pas pratiquement reconnus, je ne doute pas qu'il ne puisse jouir là, individuellement, de la bénédiction attachée à la célébration de ce précieux mémorial de la mort du Seigneur. Jésus répond à sa foi. Mais rappelons-nous que le chrétien n'est pas appelé à l'ignorance; l'apôtre dit: «Croissez dans la connaissance et la grâce du Seigneur Jésus Christ;» en second lieu, nous avons à prendre bien garde de ne pas voiler notre propre volonté sous un prétexte d'ignorance (j'ai parlé plus haut de ceux à qui la lumière de la Parole sur ce sujet n'a pas été présentée); enfin, outre la jouissance personnelle que l'on peut éprouver à la table du Seigneur, il y a celle qui se rattache à la présence de Jésus dans un rassemblement formé en son nom; joie perdue pour ceux qui s'isolent.

Un mot encore relativement à la table. Il y a *une seule table* «du Seigneur» pour tous les siens, bien qu'il y ait une expression locale de cette table en divers lieux, dans les rassemblements formés au nom de Jésus. Il en résulte que si nous sommes à une table, dans

une localité, notre place est aussi à la table dressée dans une autre localité par ceux qui sont sur le même terrain. Et il y a *une seule table*, parce qu'il y a un seul pain, un seul corps, un seul Esprit et un seul Seigneur, et aussi un seul vrai terrain de rassemblement.

Le fait que, dans ces jours de ruine, il reste cependant pour les saints, pour les enfants de Dieu, un terrain de rassemblement selon la parole et la pensée de Dieu, ce fait est si précieux et d'une si grande portée, que je désire m'arrêter encore un peu sur quelques conséquences qui s'y lient étroitement. Lorsque, dans une localité, des chrétiens ont été amenés par la Parole et par l'Esprit de Dieu à se séparer des divers systèmes religieux formés par l'initiative humaine, ou des vastes établissements qui en différents pays prétendent être la continuation légitime de l'Eglise primitive, et que ces chrétiens se sont rassemblés «au nom de Jésus», selon ce que nous avons exposé, ils forment là une *assemblée*. On ne peut dire cependant qu'ils sont *l'assemblée de Dieu* dans cette localité. Une telle expression pouvait convenir au temps où, dans une localité, l'assemblée était l'expression locale de *l'Assemblée* totale dont l'unité était alors manifestée extérieurement (1 Corinthiens 1: 2; 10: 32; 2 Corinthiens 1: 1); elle ne saurait convenir dans un jour de ruine et de confusion comme maintenant, même si tous les chrétiens d'une localité se trouvaient rassemblés «au nom de Jésus». Mais un tel rassemblement, quelque petit que soit le nombre de ceux qui le composent et quelle que soit leur faiblesse, est une assemblée de Dieu, en ce sens qu'elle se trouve sur le terrain que Jésus nous a montré dans sa déclaration bénie. Remarquons de plus que les principes relatifs à la maison de Dieu ne sauraient être anéantis par le fait de la ruine amenée par l'infidélité de l'homme, et que ces principes subsistent pour nous diriger dans un rassemblement formé au nom de Jésus.

Lorsque en divers lieux, ainsi que par la grâce du Seigneur cela est arrivé en ces dernières années, de telles assemblées ont été formées en obéissance à la Parole, peuvent-elles se considérer comme indépendantes les unes des autres? L'une peut-elle se mettre à part et dire: ce qui se fait ailleurs ne me regarde pas? Evidemment non. Nous sommes solidaires dans le témoignage que nous rendons, comme dans la ruine au milieu de laquelle se trouve rendu le témoignage. Seulement remarquons bien que cette dépendance ou solidarité des assemblées n'est pas le fait d'un arrangement, d'une organisation quelconque, et n'amène aucune organisation humaine; elle découle purement et simplement des principes même de la vérité, suivant lesquels on se rassemble, et ne peut être fondée que sur ces principes. Le terrain du rassemblement est le même, on y est pour obéir au même Seigneur, et comme membres du seul et même corps, le même et seul Esprit est celui qui rassemble, et la même table réunit tous ceux qui sont ainsi rassemblés pour participer au même pain, quoiqu'en des lieux divers, de langues et nations diverses. Comment ces assemblées seraient-elles indépendantes les unes des autres? Le vouloir, ne serait-ce pas se déclarer indépendant du seul Seigneur et du seul Esprit? La communion la plus étroite ne les rattache-t-elle pas au contraire les unes aux autres? Affirmeraient-elles et maintiendraient-elles ainsi ce principe de l'unité du corps, d'après lequel «si un membre souffre, tous les autres *souffrent* (\*) avec lui; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui» (1 Corinthiens 12: 26). Ce n'était pas seulement quelqu'un de l'assemblée de Corinthe, mais un membre du corps duquel il est dit:

«Ainsi aussi est le Christ» (verset 12). Vouloir cette indépendance, serait-ce garder l'unité de l'Esprit et réaliser ces paroles: «Nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un même Esprit» (verset 13). L'indépendance des assemblées nierait chacune des vérités que nous avons rappelées, et qui se rattachent toutes au fait que nous sommes assemblés au nom de Jésus. Or il est «la vérité» il est «le véritable». Peut-on dire en réalité que l'on est assemblé en son nom, si l'on ne retient pas la vérité?

(\*) Il n'est pas dit «doivent souffrir,» comme exhortation, mais «souffrent», comme fait et comme principe de vie découlant de la Tête, Christ.

Mais Jésus est aussi «le saint,» et nous ne pouvons être assemblés en son nom, nous trouver à la table du Seigneur, sans répondre à ce caractère. La question a sans doute d'abord un côté individuel quant à la table: «Que *chacun* s'éprouve soi-même et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe». Ce jugement que chacun de nous doit porter sur lui-même, n'est pas pour nous exclure de la fraction du pain: au contraire. Ainsi que quelqu'un l'a dit: «On ne peut pas, comme la chair le suggérerait, se tenir loin: ce serait accepter le péché et abandonner la confession de la valeur de la mort de Christ; on s'examine et on va à la cène; on rétablit dans la conscience les droits de la mort de Christ, — car tout est pardonné et expié quant à la culpabilité, — et l'on va reconnaître ces droits comme preuve de la grâce infinie». D'un autre côté, il ne s'agit pas non plus de s'abstenir de la cène, parce que l'on estime que quelqu'un a des torts envers nous. La Parole a pourvu à ces cas (Matthieu 18: 15, etc.; Colossiens 3: 13).

Mais il n'y a pas seulement une question individuelle: la sainteté qui caractérise la personne de Christ doit être aussi maintenue à sa table par l'assemblée. S'il est dit quant à la marche de chacun: «Que celui qui invoque le nom du Seigneur *se retire* de l'iniquité,» cette séparation du mal ne devra-t-elle pas aussi caractériser le rassemblement de ceux qui se réunissent au nom du Seigneur? «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules... Soyez séparés et ne touchez pas à ce qui est impur;» ce principe posé par la Parole ne s'appliquera-t-il pas aussi à l'assemblée et à la table du Seigneur? Assurément. L'assemblée a reçu du Seigneur l'autorité nécessaire pour juger le mal et pour s'en purifier. «Otez le méchant du milieu de vous-mêmes,» dit l'apôtre (1 Corinthiens 5: 13).

Ce «méchant» quel est-il? Est-ce seulement celui qui est tombé dans l'un des péchés mentionnés dans ce chapitre de l'épître aux Corinthiens? Evidemment non, car alors un meurtrier pourrait demeurer à la table du Seigneur. Le méchant est celui qui fait le mal, qui agit d'une manière contraire à la nature et à la volonté de Dieu. Or le mal le plus grand, le plus sérieux, n'est pas celui qui nous blesse comme hommes et qui serait condamné par le monde même, mais c'est ce qui porte atteinte à la vérité, à la gloire et aux droits de Christ. Il n'y a pas seulement la souillure de la chair dont il faille se nettoyer, mais aussi celle de l'esprit (2 Corinthiens 7: 1). Le méchant n'est pas seulement celui qui tombe dans des péchés grossiers, mais aussi celui qui se laisse séduire par l'erreur et qui y persiste. Ceux qui sont assemblés au nom de Jésus ont à se purifier du mal en ôtant du milieu d'eux le méchant; comment sans cela répondraient-ils au caractère de Celui qui est le saint et le véritable?

Le fait que l'Eglise est en ruine, et non plus comme aux jours de Paul, ne saurait infirmer l'obligation d'obéir à un principe qui découle de la nature même de Dieu, avec lequel nous ne pouvons être en communion si nous tolérons le mal. Assemblés au nom de Jésus, nous ne saurions laisser au milieu de nous un mal positif et reconnu. Nous ne sommes pas réunis sur un autre terrain qu'on ne l'était à Corinthe. Et l'état de ruine général au milieu duquel les «deux ou trois» sont un témoignage, s'ils sont fidèles, demande au contraire de leur part qu'ils s'attachent d'autant plus strictement à la Parole. Voyez les pauvres Juifs revenus dans leur pays sous Esdras et Néhémie. Qu'est-ce qui les caractérise dans leur ruine et leur faiblesse? C'est l'attachement à la parole de Dieu et la stricte séparation du mal, rejetant ceux qui s'étaient souillés par des mariages illicites, et excluant même de la sacrificature ceux qui ne pouvaient produire leur généalogie.

L'assemblée a donc le devoir de se purifier du mal. Elle a aussi autorité pour le faire, quelque faible que soit le nombre de ceux qui la composent. Fût-elle réduite à sa plus simple expression, elle a autorité pour lier et délier. D'où lui vient cette autorité? Du Seigneur lui-même, qui a dit: «Tout ce que vous lierez et délierez,» et du fait que *lui-même est présent au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom*. Il n'est nullement question d'infaillibilité pour l'assemblée, mais il s'agit de soumission à la parole du Seigneur, qui donne compétence et autorité à l'assemblée. Il est *fidèle*, et quand une assemblée réunie en son nom, cherchant sa gloire, soumise à sa Parole, se trouve placée dans la nécessité de lier ou délier, de prendre une décision, elle peut et doit compter sur la fidélité du Seigneur, sur sa promesse d'être présent au milieu d'elle, et sur la présence et l'action du Saint Esprit pour la guider dans la décision à prendre. Nier cela, le mettre en doute, ne serait-ce pas mettre en doute ou nier la réalité de la promesse de Jésus?

Avant d'aller plus loin, je ferai une remarque. Non seulement nous sommes au milieu de la ruine, mais dans une grande faiblesse. Il peut donc arriver qu'une assemblée soit lente à voir le mal, lente à le juger, et que tout se fasse même au milieu de bien des manquements. Qu'a donc à faire celui qui a discerné le mal avant que l'assemblée n'ait été réveillée ou exercée à cet égard? Doit-il se séparer de l'assemblée ou de la table du Seigneur? Non; il peut s'adresser à la personne coupable, la reprendre et l'avertir individuellement, l'éviter et se séparer d'elle, si elle ne veut pas écouter (Tite 3: 10, 11; Romains 16: 17; 2 Thessaloniens 3: 6), et quant à l'assemblée user de patience et de support, s'attendant à Dieu pour qu'il agisse sur les coeurs et les consciences pour les réveiller à l'égard du mal. Il peut y avoir et il y aura souffrance, sans doute, mais il est bon de s'attendre à Dieu, et le Seigneur est fidèle, qui ne manquera point à ceux qui regardent vers lui. Paul ne se sépare point des Corinthiens, il les exhorte; et nous voyons aussi le Seigneur plein de patience à l'égard des assemblées, même dans le plus triste état où elles puissent être (1 Corinthiens 5; Apocalypse 2; 3).

Revenons maintenant à ce qui concerne l'assemblée qui a pris une décision. Qu'auront à faire les autres assemblées réunies sur le même terrain et en communion avec elle à la même table? Accepter la décision prise. Ne peuvent-elles pas aussi compter sur le fait que le Seigneur a gardé et guidé ceux qui, assemblés en son nom, ont été amenés à prendre une décision? Ne

doivent-elles pas alors, en soumission et confiance, non envers une assemblée, mais envers le Seigneur toujours fidèle, accepter la décision qui a été prise, comme l'ayant été selon lui et ayant son approbation? Il se peut qu'il y ait eu faiblesse et manquements divers. Hélas! quelle est la chose à laquelle l'homme met la main et qui n'en soit entachée? Mais mettre en avant les manquements pour infirmer la décision prise, serait rendre impossible l'exercice d'une action quelconque pour se purifier du mal, et, en fait, ce serait nier la présence du Seigneur au milieu des siens assemblés en son nom, ainsi que la présence du Saint Esprit agissant dans l'assemblée. Le Seigneur a promis sa présence au milieu des deux ou trois assemblés en son nom; il leur a donné autorité pour lier et délier, et c'est une chose bien sérieuse que de refuser d'accepter ce qui a été fait en cette présence et avec cette autorité, sous prétexte de manquements. Autant vaudrait, parce qu'un homme tombe en faute (et nous manquons tous à plusieurs égards), nier la réalité de son christianisme, son union avec Christ par le Saint Esprit habitant en lui, et sa relation d'enfant avec Dieu. Rejeter une décision d'une assemblée, c'est ne tenir point compte de l'unité de l'Esprit; l'accepter, c'est garder l'unité de l'Esprit et la confiance au Seigneur. Béni soit-il! il ne nous a pas appelés à examiner des faits en dehors de notre portée pour juger à nouveau ce qui a été déjà fait par ceux devant lesquels lui-même amène la question à décider, mais il nous donne l'assurance qu'il est au milieu d'eux.

«Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Christ,» nous est-il dit. Pussions-nous nous appliquer à suivre cette exhortation de l'Esprit, et nous garder de vouloir placer notre jugement individuel au-dessus du jugement de ceux qui sont assemblés au nom de Jésus et auxquels il a promis sa présence. Pussions-nous être préservés de tout ce qui nous écarte de la soumission au Seigneur, de la dépendance de lui et de la confiance en lui!

Ainsi, béni soit notre précieux Seigneur et Sauveur! Il a fait un chemin simple pour les simples, au milieu de la ruine, de la confusion des systèmes humains, et des efforts de l'ennemi pour briser tout témoignage à la vérité dans les temps fâcheux. Et comme il l'a déjà fait, il gardera ceux qui regardent simplement à lui comme au Saint et au Véritable, qui ouvre et nul ne ferme, qui ferme et nul n'ouvre. Ceux-là peuvent goûter en paix le bonheur de se trouver assemblés sur un terrain d'où sont bannis le *moi*, l'indépendance naturelle, parce que Jésus, quelque faibles qu'ils soient, y est dans toute la grâce, l'autorité, l'excellence et la suffisance de sa personne bénie. Et ils peuvent là éprouver aussi le bonheur d'une communion réelle comme membres du seul et même corps, baptisés d'un même Esprit, et assis à une même table. N'est-ce pas là vraiment le terrain de rassemblement qui convient à des pécheurs sauvés par Christ, morts et ressuscités avec lui, pour lesquels les choses vieilles sont passées et toutes choses faites nouvelles? Quand il s'agit de nous comme individus, nous reconnaissons (et sommes heureux de reconnaître), d'après la Parole, que c'en est fait du vieil homme, du «moi,» que ce n'est plus nous qui vivons, mais Christ en nous. Voudrions-nous, quand il s'agit d'être rassemblés pour le service et l'adoration de notre Dieu et Père, suivre une autre règle, et laisser le «moi» être rétabli? «Au nom de Jésus,» Jésus «au milieu,» voilà ce qui convient pour le jour de la ruine, et en même temps ce qui convient pour le nouvel homme. Prenons



garde d'introduire dans «le rassemblement de nous-mêmes» les prétentions et l'indépendance du vieil homme.

Ah! puissions-nous apprécier ce rassemblement au nom de Jésus, comme le seul vrai, établi par lui-même. Puissions-nous, par la foi, et dans la puissance du Saint Esprit, réaliser sa présence au milieu de nous, quand nous sommes ainsi réunis, ayant une même pensée, un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose (Philippiens 3: 2), parce que nous avons un seul et même objet pour nos coeurs, Jésus lui-même, vers lequel le seul et même Esprit conduit nos pensées et nos affections.

## La foi

---

ME 1883 page 60

C'est le caractère de la foi de compter sur Dieu, non seulement en dépit des difficultés, mais en dépit même de l'impossible.

La foi ne se préoccupe pas des moyens; elle compte sur la promesse de Dieu. Il semble à l'homme naturel que le croyant manque de prudence, cependant du moment qu'une chose est rendue facile à l'homme par des moyens quelconques, ce n'est plus Dieu qui agit, ce n'est plus son oeuvre dès que l'on regarde aux moyens.

Quand pour l'homme il y a impossibilité, il faut que Dieu intervienne, et cela est d'autant plus évident que cela seul est le bon chemin, puisque Dieu fait seulement ce qu'il veut. La foi se rapporte à sa volonté et à elle seule; ainsi elle ne consulte ni les moyens ni les circonstances; en d'autres termes elle ne prend conseil ni de la chair ni du sang. Lorsque la foi est faible, on compte auparavant sur les moyens extérieurs dans l'oeuvre de Dieu.

Souvenons-nous que lorsqu'une chose est faisable, selon l'homme, on n'a plus besoin de foi, parce que l'on n'a plus besoin de l'énergie de l'Esprit.

Les chrétiens travaillent beaucoup et obtiennent peu de résultat. — Pourquoi? «Or sans la foi, il est impossible de lui plaire».

## Pensées sur l'unité de l'Esprit

---

ME 1883 page 79

En Ephésiens 2: 18, les Juifs et les nations sont ensemble en communion devant le Père. L'unité de l'Esprit commence là, mais elle va beaucoup plus loin. Les trois grands principes de l'unité de l'Esprit sont:

- a. Le nouvel homme.
- b. Accès auprès du Père par un seul Esprit.
- c. Edifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit.

L'unité de l'Esprit est cette puissance de l'Esprit, qui garde les saints dans la réalisation de ce qui est, en principe, leur relation avec tous les autres saints. Lorsque cela est pleinement mis en pratique, la réalisation ou manifestation «d'un seul corps» sur la terre est ainsi assurée.

L'unité de l'Esprit est une notion abstraite, et la difficulté vient de ce que l'on y voit un fait absolu.

L'unité de l'Esprit, c'est lorsque votre pensée et la mienne sont d'accord avec la pensée du Saint Esprit.

Lorsque nous ne voyons pas de la même manière, l'unité de l'Esprit n'est pas réalisée; cependant il ne faudrait pas dire qu'elle est rompue. Mais si nous nous querellons, vous et moi, nous ne le faisons pas dans l'unité de l'Esprit.

En dehors de toute question ou notion ecclésiastique, je suis appelé à marcher avec vous; et si vous êtes méchant j'ai à vous supporter dans l'amour. Je garde ainsi pour ma part l'unité de l'Esprit, quoiqu'il en soit de votre conduite.

Deux baptistes pieux pourraient moralement s'appliquer à garder ensemble l'unité de l'Esprit, mais, d'autre part, ils l'ont rompue en étant des baptistes stricts.

En considérant l'unité de l'Esprit comme un tout, vous ne pouvez la séparer de la vérité «du seul corps».

«Le lien de la paix,» c'est de marcher comme Christ a marché.

L'unité est la puissance de l'Esprit agissant ici-bas, quand la pensée de Dieu et la vôtre sont entièrement d'accord. D'une manière abstraite je dirais que l'unité de l'Esprit, *c'est la pensée de Dieu.*

Marcher *selon* l'Esprit, peut être réalisé individuellement; mais l'unité de l'Esprit ne peut être réalisée qu'en marchant avec d'autres.

L'unité du corps ne peut pas être atteinte, car le Saint Esprit unit à Christ tous ceux qui ont été baptisés du Saint Esprit, *c'est-à-dire qui l'ont reçu*, et ils sont membres d'un «seul corps». L'unité que nous avons à garder est celle de l'Esprit, c'est-à-dire de marcher dans cette puissance du Saint Esprit qui nous garde dans l'unité sur la terre, et il nous faut nous y appliquer.

## Fragments de lettres

---

### ME 1883 page 119 - Darby J.N.

Londres, 2 mai 1871

Mademoiselle et chère soeur,

Je me suis procuré les deux livres dont vous m'avez parlé. On y trouve un mélange d'anciennes idées religieuses et de nouvelles lumières reçues de seconde main. Je ne doute nullement de la bonne foi de Mlle Shipton, ni de son désir de servir le Seigneur, et il se peut bien que son livre soit utile à quelque âme. Mais il ne me semble pas que le ton du livre soit entièrement selon le Seigneur. Cela tient un peu à l'école à laquelle elle appartient; elle ne s'élève guère au-dessus de l'état de son âme et des circonstances dans lesquelles elle se trouve. Anna Shipton est la principale figure du tableau, et non pas le Seigneur Jésus. L'expérience tient la place que la rédemption et le Rédempteur devraient tenir. Jésus devient le serviteur de l'âme, au lieu que l'âme soit en paix, servant le Seigneur. C'est toujours le cas. Je n'ai jamais vu une âme vivant dans ses expériences et s'occupant d'elle-même, chez laquelle le moi n'eût pas une place à l'insu de l'individu qui ne s'en doutait même pas. Le Seigneur Jésus nous *sert* dans sa grâce infinie, mais il est mauvais d'être occupé de soi et non de Lui. On ne se connaît pas à force de penser à soi; car, en pensant à Lui, le moi disparaît; on est dans la lumière; on ne l'est pas quand on s'occupe de soi-même. Vous me croirez froid et dur, mais c'est tout une école que ce livre, et on n'écrit pas un livre où l'on est occupé de son histoire, sans que le moi ne paraisse beaucoup trop. J'accepte peu que toutes ces choses se passent chez le chrétien, mais quand on est occupé de Jésus, la petitesse de tout ce qu'on est et de tout ce qu'on a fait reste dans l'ombre, et Jésus lui-même est en relief... Ce n'est ni la sincérité ni la vérité chrétienne de ce livre, mais plutôt sa réalité chrétienne que je mets en doute; le mal que j'y vois, c'est d'attacher de l'importance à ce qu'on a fait soi-même, de faire de soi-même un livre pour le publier, sans nier que plus d'un détail puisse être utile aux autres chrétiens. Toutefois le système qui les engage à travailler parce que d'autres ont travaillé, au lieu de s'en rapporter au Seigneur, parce qu'il nous envoie et que son amour et son Esprit nous y poussent, est, selon mon expérience, un mauvais système. On travaille avec une certaine légèreté.

Votre dévoué frère en Christ.

### ME 1883 page 158

Canada, octobre 1876

Chère soeur,

J'écris quelques lignes pour vous exprimer ma cordiale sympathie, car en ce moment même je viens d'apprendre que vous avez perdu votre cher mari. Cette nouvelle m'a profondément remué et combien plus cela a-t-il eu lieu pour vous-même. Avant que vous le connussiez, je le connaissais depuis longtemps; il était tout jeune encore, dans la maison paternelle, et je me suis occupé d'un voyage qu'il fit en Allemagne pour chercher une place d'instituteur, ce qui ne lui réussit pas. Dieu avait préparé pour lui un meilleur travail. Rentré chez lui, il y eut combat dans son âme entre l'appel du Seigneur et son devoir envers ses parents qui avaient fait beaucoup de sacrifices pour son éducation. Enfin, pendant un orage sur le lac de N\*\*\*, qu'il traversait pour se rendre auprès d'une de ses soeurs, étant sur le point de périr, il sentit qu'il devait se vouer à l'oeuvre du Seigneur. Rentré à la maison il le dit à sa mère. Ensuite il se rendit à Berne, puis à Zurich, et y travailla, parce qu'il savait l'allemand. Dès lors vous l'avez mieux connu que moi, quoique nos rapports aient été toujours pleins d'amour et que je fusse lié de coeur avec lui, en sorte que le coup de la main du Seigneur m'atteint profondément. L'oeuvre du Seigneur aussi, dans un champ où, à vue humaine, peu de personnes pourront le remplacer, est en apparence laissée sans secours. Pour l'oeuvre, pour vous-même, il faut regarder au Seigneur. Votre part maintenant est d'avoir une entière confiance en Lui, le père des orphelins et le mari des veuves. Votre grande famille vous fournit l'occasion de glorifier beaucoup le Seigneur, parce que vous avez tant de choses à lui confier. Il cherche cette confiance. Si le coeur des hommes aime la confiance, le coeur du Seigneur bien davantage, puisqu'il est la bonté même. Confiez-moi, dit il, vos veuves, vos orphelins. Et non seulement le Seigneur Jésus a compassion, mais les circonstances éveillent sa pitié, comme dans le cas du fils de la veuve de Naïn, et lorsqu'il voyait ces foules qui étaient comme des brebis sans berger. Votre tâche est grande, mais elle ne l'est pas trop pour la bonté du Seigneur. Il peut faire par ce coup de vos enfants mêmes, une consolation et un appui. Mais votre confiance doit être dans le Seigneur, pour vous-même et pour tout. Je ne pensais pas, chère soeur, vous en dire autant, étant en voyage, dans un village du Canada, mais je ne voulais ni ne pouvais recevoir la nouvelle du départ de votre mari sans exprimer la part que je prends à votre deuil et à votre perte. Pour lui c'est joie et paix, pour vous et vos enfants c'est la séparation de ce qui est le plus cher, mais pour trouver la solitude avec Dieu. Mais Dieu suffit à tout, et lorsque le péché a introduit la mort, l'épreuve et le deuil, le vainqueur de la mort et de l'ennemi est entré ensuite, est devenu homme pour prendre part à tout et pour nous donner une espérance qui a fait de la mort même un gain, une espérance parfaitement certaine, un amour dont *rien* ne peut nous séparer.

Votre frère dans le Seigneur \*\*\*

**ME 1883 page 199**

1<sup>er</sup> juillet 1847

... Il faut distinguer entre la responsabilité et la dépendance en reconnaissant pleinement la première, qu'il est, je crois, très important de maintenir dans son intégrité.

Mais si l'on prend ce principe seul, on se décourage nécessairement. La pensée de la dépendance de Dieu renferme en elle la force de celui de qui nous dépendons... Quoi qu'il en soit, Dieu est fidèle dans son amour; sa grâce ne se dément jamais. Oh! que nous ayons plus de foi, pour savoir faire intervenir son amour en toutes choses, pour le bonheur de son Eglise et de ses enfants.

Les frères d'ici avaient besoin d'être relevés, mais j'espère que Dieu leur fait du bien. Il est étonnant jusqu'à quel point on peut être près de la source, et ne pas la voir, comme la pauvre Agar. La bouteille ne dure pas dans le désert...

Il me semble, selon ma faible intelligence, que la responsabilité du chrétien le tient constamment sur le *qui vive*, comme une sentinelle à un poste avancé, et qu'il y a pour cette âme un travail, qui lui donne quelquefois la crainte d'y manquer, ce qui doit nécessairement lui ôter de la joie, du courage; toutefois nous avons besoin d'être rendus intelligents en toutes choses (2 Timothée 2: 7), afin de ne pas pencher trop d'un côté quant à la responsabilité; et afin que, tout en voulant être conduits par la grâce, nous ne retournions pas à la loi. D'autre part, la dépendance bien réalisée laisse à Dieu toute la gloire de son action dans l'âme du fidèle, selon ce qui est dit, et les résultats de cette dépendance honorent Celui qui donne le vouloir et le faire pour y marcher.

## ME 1883 page 220

29 août 1848

... La vérité de Dieu est toujours plus précieuse; elle donne de la force à l'âme et la nourrit, car elle demeure éternellement, car elle révèle Jésus et nous attache à lui, source et force de tout bien. La misère de l'homme se déroule toujours plus devant mes yeux dans la Parole, mais accompagnée de cette vérité, qu'elle est passagère. Je parle de l'histoire du monde. Sa bonté demeure à toujours. Quelle différence entre l'histoire des rois et celle d'Abraham! (ce n'est pas d'aujourd'hui que cela me frappe). Quelle fraîcheur dans les rapports du patriarche avec Dieu en comparaison de ce qui est montré plus tard! On y est fatigué de l'homme, mais, en revanche, quelle patience de Dieu! Car, heureusement, Lui n'a pas été fatigué de l'homme, alors même qu'un Elie l'a été. Seulement il a dû sauver les hommes par lui-même et à sa manière. Il ne leur a rien retranché de ce que ses conseils et son amour avaient déterminé de faire à leur égard.

Je crois que mon esprit prend un peu ce chemin. Seulement il faut s'élever au-dessus de tout, et travailler pendant qu'il fait jour, dans le témoignage de sa parfaite grâce. C'est à la hauteur de celle-ci qu'il faut chercher à s'élever et ce sera dans l'oubli de soi-même.

## ME 1883 page 238

5 mars 1845

Bien chère soeur,

On m'a dit qu'il y a eu des rêves de soeurs au sujet de la venue de Jésus. Cela m'a donné un peu d'inquiétude, car, quoique absent de corps je suis présent en esprit, désirant et cherchant le bien de vous tous, chers rachetés de notre précieux Sauveur. C'est à la parole de Dieu, notre règle et notre lumière dans ces derniers temps, qu'il faut s'en tenir. Je ne prétends pas dire que Dieu ne puisse pas avertir par un rêve, car la parole de Dieu dit qu'il peut le faire; mais il faut être bien sur ses gardes. Nous n'avons pas besoin d'un rêve au sujet des choses clairement révélées de Dieu. Il y a danger que l'imagination soit exaltée, que l'on se croie quelqu'un d'extraordinaire, et que la simple Parole n'ait plus sa vraie importance. Satan est extrêmement actif dans ce moment, pour troubler les esprits, les agiter, et nous faire sortir par ses ruses du calme où il est de toute importance de se trouver dans ces jours-ci. C'est à cela que l'apôtre fait allusion en 2 Thessaloniens 2, où l'ennemi cherchait à les détourner de l'attente tranquille du Sauveur, dont la venue leur était promise dans les Ecritures, et par le témoignage de l'Esprit, déjà donné. Satan voulait les agiter par quelque moyen, et l'apôtre montre qu'en général les signes et les merveilles se *trouvaient du côté de l'Ennemi*. Il réussissait momentanément déjà s'il pouvait les détourner d'une attente biblique. «Pour ce qui est des *temps* et des *saisons*, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive; car vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. Quand ils diront: «Paix et sûreté,» alors une subite destruction viendra sur eux... Mais vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur». Vous êtes *du jour*. Voilà la position du chrétien. Il est tranquillement *déjà* du jour. Il n'a besoin ni de signes, ni de merveilles, ni de songes. Il a la Parole. Il doit posséder son âme par la patience, gardant sa place avec humilité. En général, vous trouverez que ce sont des soeurs qui ont vu ces choses, et je n'ai pas remarqué ailleurs que cela les ait rapprochées de Dieu, soit elles-mêmes, soit d'autres. Dieu peut se servir des soeurs, et les honorer souvent beaucoup dans leur service, mais il est bon que ce soit dans beaucoup de tranquillité et de modestie d'esprit, de peur que l'ennemi, qui cherche toujours, et plus que jamais dans ces temps-ci, à agiter et à égarer les âmes des croyants, de peur, dis-je, qu'il ne prenne occasion de la faiblesse du vase, faiblesse qui, de notre part, demande honneur, mais qui, de la part des soeurs elles-mêmes, exige la patience et la paix. Je prie donc ces soeurs de bien peser ces choses, et de ne pas se laisser facilement aller à ajouter foi à ces rêves, comme venant de Dieu. Qu'elles prennent garde de ne pas se laisser entraîner par leur imagination, de peur qu'elles ne tombent dans le piège de l'ennemi, et qu'il n'en profite pour ébranler la foi de quelques-uns. Nous sommes en des temps où l'ennemi cherche à nous surprendre; la Parole est notre grande affaire et notre force. «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, je te garderai de l'heure de la tentation. Tu as peu de force... tiens ferme ce que tu as... je viens bientôt;» voilà la direction pour nos jours. Que Dieu vous garde tous, bien-aimés, sous sa sainte sauvegarde. Marchez humblement près de lui, et il ne vous manquera pas. Mon coeur est avec vous; mes prières montent vers Dieu pour vous, et si les temps sont difficiles, ce sont des temps qui occupent les enfants de Dieu plus que jamais.

Si nous marchons comme n'ayant que peu de force, il mettra devant nous une porte ouverte que personne ne fermera. Contentons-nous de petites choses, et nous aurons toute



la bénédiction du Seigneur. Et vous, chère soeur, tenez vous près du Seigneur, et marchez tranquillement et humblement, vous appuyant avec actions de grâces sur lui. Les temps sont mauvais, mais le Seigneur est fidèle. Réjouissez-vous en lui.

## ME 1883 page 259

Montpellier, 20 février 1849

... Puissent les frères être fidèles, humbles, aimants, et de vrais porte-lumière, car Dieu sait qu'il y en a besoin dans ces jours-ci. Ce sont des jours de patience, mais où les pauvres âmes ont tant besoin de lumière, que cela fait du bien au coeur de leur fournir quelque chose de solide pour les soutenir dans ces derniers jours. Beaucoup des chrétiens qui sont maintenant à l'oeuvre au milieu du mouvement qui se produit, ont mal débuté. Toutefois ils ont dû suivre le mouvement, mais mal, en y mêlant beaucoup de ce qui n'est pas de Dieu.

Il y a eu cependant de la foi personnelle, mais on ne peut pas se défaire de l'idée de faire quelque chose de grand et d'ecclésiastique ici-bas. Dieu n'a pas besoin de tout cela maintenant; les choses sont allées trop loin. Il faut des fondements et des vérités plus réelles, plus en Dieu, pour les jours qui viennent et qui *sont*. Au reste, ce sont heureusement des vérités précieuses et éternelles pour tous les temps. — Ces Messieurs parlent beaucoup de l'Eglise, car on en parle, mais point de l'Esprit ni de la Parole; de sorte que l'Eglise est une affaire arrangée sur la terre, ou même dans un pays, au lieu d'être l'épouse de Christ et de relever ainsi les vérités éternelles de son amour. — On passe outre, et la conséquence en est que la Parole n'est pas d'une autorité réelle; l'homme est leur conseil; ils considèrent et voient les circonstances. Pourtant il y a de la foi personnelle, et Dieu les bénira en cela.

---

Vernoux, 10 mars 1849

... Dieu agit, cher frère, et voilà ce qui est évident et ce qui me console en pensant à beaucoup de faiblesse et de manque de foi. Mais nous savons qui nous suivons et en qui nous avons cru, et là il y a toujours de la joie, une joie ineffable et glorieuse, et qui ne nous confondra pas. Je sens que nous avons à bénir Dieu profondément et avec allégresse de coeur en même temps, d'avoir placé de pauvres, faibles instruments comme nous, dans ce que je crois, sans aucun doute, être le vrai témoignage de sa part en grâce dans ces derniers jours; jours solennels, il est vrai, mais heureux, très heureux, si nous réfléchissons que c'est la prochaine venue de notre bien-aimé Sauveur qui leur donne leur caractère spécial. Qu'il nous rende heureux et pleins de foi, et qu'il nous détache, en simplicité, du monde qu'il va juger...

## ME 1883 page 259 - Darby J.N.

Londres, février 1881

... Le mot «ami» a un double sens: mon ami est un homme auquel je puis ouvrir mon coeur, et aussi un homme qui est bon et amical pour moi; mais le terme indique toujours une

certaine intimité. Les Juifs appelaient le Seigneur «un ami des pécheurs,» et il l'était en effet. Il appelait ses disciples ses amis, parce qu'il leur avait communiqué tout ce que le Père lui avait donné. Toute familiarité avec le Seigneur, comme on la trouve chez les Moraves, me fait une impression très désagréable et je la crois charnelle, même quand elle se lie à la piété. «Il n'a pas *honte* de nous appeler frères». Dans ce dernier sens, il est tout à fait inconvenant d'appliquer ce mot à Jésus et de l'appeler notre frère. Dans les exemples que vous me citez, je trouve le style trop familier. Mais si l'on dit: Quel merveilleux ami des pécheurs était Jésus, lorsqu'il se donna pour nous sur la croix! ou bien: Quel ami des siens est ce Jésus qui est toujours vivant pour intercéder pour nous! la pensée devient tout autre. Mais il faut éviter une liberté inconvenante.

L'assemblée pour rompre le pain est en principe la réunion de tous les chrétiens dans l'unité du corps de Christ. Tout chrétien a donc le droit d'y prendre part. Mais en même temps, dans l'état actuel de la chrétienté, nous sommes appelés à maintenir scrupuleusement, sûrement et avec zèle, la *sainteté* de la table du Seigneur (2 Timothée 2: 22). Or l'assemblée n'est nullement une réunion volontaire de chrétiens qui aurait choisi l'assemblée, car ainsi elle serait une secte. Elle est, *en tant que la chose est possible maintenant, la réunion de tous les membres du corps de Christ*. Il s'agit d'avoir un témoignage suffisant que ceux qui aimeraient à y prendre part sont de vrais chrétiens, que leur marche est morale, chrétienne. Or s'ils se réunissent d'habitude avec ceux qui nient des vérités chrétiennes, ils sont souillés; et de même s'ils se réunissent là où l'immoralité est *permise*.

La différence de vues ecclésiastiques n'est pas une raison suffisante pour exclure une âme. Mais si l'on voulait passer un jour parmi les frères, un autre avec les sectes, je ne le permettrais pas et ne recevrais pas une telle personne, car, au lieu d'employer la liberté qui lui appartient pour jouir de la communion spirituelle des enfants de Dieu, elle met au jour la prétention de changer l'ordre de la maison de Dieu et de perpétuer la séparation des chrétiens.

## ME 1883 page 319

14 août 1848

... Soyons heureux dans la pensée qu'en nous attachant à Lui nous jouirons de toute la clarté et de la joie de sa lumière. Qu'on est heureux d'être à lui et de voir la lumière dans sa lumière! Que cette lumière est brillante et glorieuse sur ceux qui sont «à la belle étoile» attendant le lever de l'étoile matinière, et la venue de ce précieux Sauveur, qui les placera dans le ciel comme les rayons de sa gloire et les fleurons de sa couronne, comme les compagnons intelligents de sa gloire, comme l'épouse de son cœur.

Elle est déjà levée dans nos cœurs cette étoile; qu'elle n'y pâlisce pas!

Que les frères apprennent à sentir tout ce que Christ est dans la souffrance et dans la patience, afin qu'ils jouissent moralement de sa gloire quand elle arrivera.

Que la paix et la présence de notre précieux Jésus soient avec vous tous, chers frères. Il est pour nous, de toute manière, un bonheur infini!

J'ai été frappé dernièrement de voir combien David est plus intéressant que Salomon, car, si ce dernier nous montre davantage le temps de bénédiction et de paix sous le règne de Jésus, le premier nous présente la personne, les affections, les souffrances et le cœur de Jésus, et cela vaut pour nous tout le reste.

## ME 1883 page 339

Belfast, 7 janvier 1874

... Dans ce moment l'Esprit de Dieu agit évidemment dans sa grâce. Il est doux de penser que c'est lui qui tient les portes ouvertes, et que, s'il le fait, personne ne peut les fermer. Le mal avance à grands pas, soit la superstition, soit l'incrédulité. L'on est éhonté d'un côté, superficiel et sans aucun principe ferme de l'autre. La vérité, comme dit Jérémie, est tombée dans les rues; seulement, en même temps, il y a une grande activité de l'Esprit de Dieu sous toutes les formes extérieures, et tout présage la venue du Seigneur. Les choses vieilles, tout ce qui est établi, croule, est sans force...

En effet, depuis Luc 9: 51 à 18: 34, le Seigneur est en route pour Jérusalem. L'histoire de l'aveugle Bartimée forme, dans les trois synoptiques, le commencement des derniers jours à Jérusalem. Or ce voyage est entremêlé de discours qui toutefois se rapportent tous à l'introduction du nouveau système et à la mise de côté de l'ancien ordre de choses. Luc introduit le nouvel ordre, les choses dans lesquelles nous nous trouvons, plutôt que le royaume à venir... Pour ma part, je reviens beaucoup aux Evangiles pour étudier le précieux Sauveur lui-même. Ils sont remplis de la plus riche instruction. J'ai beaucoup joui de Matthieu et de Marc tous ces jours... Le Gethsémané de Matthieu m'a profondément intéressé ces temps-ci: Jésus, victime sans ressource humaine; l'homme lui fait totalement défaut. Voyez comme il se tourne, des douleurs profondes de sa prière, vers ses disciples qui dormaient. Sa douceur ne trahit d'autre émotion que l'amour pour eux. Quelle tranquillité! L'âme qui, au moment même, tremblait d'agonie à la pensée de la coupe qu'il avait à boire, ne montre que la douceur qui trouve une excuse pour ses pauvres disciples, en faisant à Pierre un reproche d'une tendresse plus douce que la louange. Mais je m'arrête...

## ME 1883 page 372

1859 (\*)

(\*) Nous laissons telle quelle cette importante lettre sur l'humanité du Seigneur, préférant l'incorrection du style à des changements qui pourraient altérer la pensée en un sujet aussi délicat. (Ed.)

Les questions que vous m'adressez me font sentir profondément tout ce qu'il y a de fâcheux dans des questions subtiles sur la personne de Jésus; c'est ce qui tend à dessécher et troubler l'âme, à faire perdre l'esprit d'adoration et d'affection, et à lui substituer des

questions épineuses, comme si l'esprit de l'homme pouvait résoudre la manière dont l'humanité et la divinité de Jésus s'unissent l'une à l'autre. C'est dans ce sens qu'il est dit: «Personne ne connaît le Fils sinon le Père» (Il va sans dire que je ne prétends pas le faire). L'humanité de Jésus ne se compare pas, elle était une vraie et réelle humanité, corps, âme, chair et sang, telle que la mienne, sauf le péché en tant qu'humanité, mais il a paru en des circonstances toutes différentes de celles où Adam se trouvait. Il est venu exprès pour porter nos peines et nos infirmités; Adam n'avait pas à en porter; ce n'est pas que sa nature n'en fût pas susceptible en soi, mais il n'était pas dans des circonstances qui en amènent; Dieu l'avait placé dans une position inaccessible au mal physique, jusqu'à ce qu'il soit tombé sous le mal moral.

D'un autre côté, Dieu n'était pas en Adam; Dieu était en Christ au milieu de toutes sortes de misères et d'afflictions, de fatigues et de peines. Christ y passait selon la puissance de Dieu et avec les pensées dont l'Esprit de Dieu était toujours la source, bien qu'elles fussent humaines dans leurs sympathies. Adam avant sa chute n'avait pas de peine; Dieu n'était pas en lui, ni le Saint Esprit la source de ses pensées; après sa chute, le péché était la source de ses pensées, jamais en Jésus. D'un autre côté, Jésus est fils de l'homme, Adam ne l'était pas; mais, en même temps, Jésus est né par la puissance divine, de sorte que cette *chose sainte* qui est *née de Marie* est appelée Fils de Dieu, ce qui n'est vrai d'aucun autre. Il est Christ né de l'homme, mais comme homme même né de Dieu, de sorte que l'état de l'humanité en lui n'est ce qu'était Adam, ni avant sa chute, ni après sa chute. Or l'humanité n'a pas changé en Adam par sa chute, mais l'état de l'humanité; il était autant homme avant qu'après, après qu'avant; le péché y est entré et l'humanité s'est éloignée de Dieu, elle est sans Dieu dans le monde. Or Christ n'était pas cela; il était toujours parfaitement avec Dieu (sauf à souffrir sur la croix l'abandon dans son âme), aussi la Parole a été faite chair, Dieu a été manifesté en chair. Ainsi agissant dans cette véritable humanité, sa présence était incompatible avec le péché dans l'unité d'une même personne. L'on se trompe si l'on croit qu'Adam avait de l'immortalité en lui-même; aucune créature ne la possède; elles sont toutes soutenues de Dieu qui *seul a l'immortalité* essentiellement. Quand Dieu n'a plus voulu la soutenir dans le monde, l'homme devient mortel et sa force s'épuise de fait selon les voies et la volonté de Dieu; il a près de mille années de vie quand Dieu le veut, soixante-dix seulement quand il le trouve bon. Dieu veut que cela se termine, qu'on meure tôt ou tard, sauf à transmuier ceux qui seront vivants à l'arrivée de Jésus, parce que le Seigneur a vaincu la mort.

Or Dieu était en Christ, ce qui changeait tout, mais non pas à l'égard de la réalité de son humanité, avec toutes ses affections, ses sentiments, ses besoins naturels d'âme et de corps qui étaient tous en Jésus, lequel subissait par conséquent l'effet de tout ce qui l'entourait, seulement selon l'Esprit et sans péché. Personne ne lui ôte sa vie, il la remet, mais quand le moment voulu de Dieu est arrivé. De fait il s'abandonne à l'effet de l'iniquité de l'homme, parce que c'était la volonté de Dieu qu'il venait accomplir; il se laisse crucifier et tuer, seulement il est maître du moment où il rend son esprit. Il ne fait aucun miracle pour empêcher l'effet des moyens cruels de mort que l'homme employait, ou pour en garantir son

humanité. Il la laisse à l'effet de ces moyens; sa divinité ne s'emploie pas pour l'en garantir, pour le garantir de la mort, mais pour ajouter toute sa valeur morale, toute sa perfection à son obéissance; il ne fait pas de miracle pour ne pas mourir, mais il fait un miracle en mourant. Il agit selon ses droits divins en mourant, mais non pas en se garantissant de la mort, car il remet son âme à son Père aussitôt que tout est achevé. La différence donc de son humanité n'est pas en ce qu'elle n'était pas réellement et pleinement celle de Marie, elle l'était bien; mais en ce qu'elle l'était par un acte de puissance divine, de manière à être telle sans péché, et de plus, qu'au lieu d'être séparé de Dieu dans son âme comme tout homme pécheur, Dieu était en lui, il était de Dieu. Il pouvait dire: J'ai soif; mon âme est troublée, elle est fondue comme de la cire au dedans de mes entrailles; mais il pouvait dire: Le Fils de l'homme qui est dans le ciel; et: Avant qu'Abraham fût, *je suis*.

L'innocence d'Adam n'était pas Dieu manifesté en chair; elle n'était pas l'homme assujetti, quant aux circonstances dans lesquelles son humanité se trouvait, à toutes les conséquences du péché; d'un autre côté, l'humanité de l'homme déchu était tombée sous la puissance du péché, d'une volonté opposée à Dieu, de convoitises qui lui sont ennemies. Christ est venu pour faire la volonté de Dieu; en lui le péché n'était pas. C'était l'humanité en Christ où Dieu était, et non pas l'humanité séparée de Dieu en soi. Ce n'était pas l'humanité dans les circonstances où Dieu avait placé l'homme quand il l'a créé, mais dans les circonstances où le péché l'avait placé, mais dans ces circonstances sans péché; non pas tel que le péché le rendait en elles, mais tel que la puissance divine le rendait dans toutes ses voies, tel que le Saint Esprit se traduisait dans l'humanité au milieu de ces circonstances. Ce n'était pas l'homme où il n'y avait point de mal, comme Adam innocent, mais l'homme au milieu du mal; mais ce n'était pas l'homme mauvais, au milieu du mal, comme Adam déchu, mais l'homme parfait, et parfait selon Dieu, au milieu du mal; Dieu manifesté en chair, une humanité réelle et véritable, mais son âme ayant toujours les pensées que Dieu produit dans l'homme et en communion absolue avec Dieu, sauf lorsqu'il souffrit sur la croix, où il dut, quant aux souffrances de son âme, être abandonné de Dieu, plus parfait alors quant à l'étendue de la perfection et au degré d'obéissance, que partout ailleurs, parce qu'il accomplissait la volonté de Dieu en face de sa colère, au lieu de l'accomplir dans la jouissance de sa communion; et c'est pourquoi là seulement, et jamais ailleurs, il a demandé que cette coupe passât loin de lui. Il ne pouvait pas trouver sa nourriture dans la colère de Dieu.

Notre précieux Sauveur était tout aussi réellement homme que moi, quant à l'idée simple et abstraite de l'humanité, mais sans péché, né miraculeusement par la puissance divine, et de plus, il était Dieu manifesté en chair.

Maintenant, après avoir tant dit, je vous engage de toute mon âme à ne pas chercher à discuter et à définir la personne de notre précieux Sauveur; vous perdrez la saveur de Christ dans vos pensées et vous ne trouverez à sa place que la stérilité de l'esprit de l'homme dans les choses de Christ, et dans les affections qui s'y rapportent. J'ai engagé les frères ici à s'en abstenir, et ils s'en sont bien trouvés. C'est un dédale pour l'homme, parce qu'il y travaille de son propre fonds. C'est comme si quelqu'un disséquait le corps de son ami, au lieu de se

nourrir de ses affections et de son caractère. C'est, pour l'Eglise, un des plus mauvais signes d'entre tous ceux que j'ai rencontrés. Il est bien triste d'entrer dans cette voie, et que cela soit présenté de cette manière devant l'Eglise de Dieu et devant le monde. J'ajouterai que j'ai si profondément la conviction de l'incapacité de l'homme à cet égard, et que c'est en dehors de l'enseignement de l'Esprit de vouloir définir le comment de l'union de la divinité et de l'humanité en Jésus, que je suis tout prêt à supposer que, tout en voulant l'éviter, j'ai pu y tomber, et en y tombant parler à faux en quelque chose dans ce que je vous ai dit.

Qu'il soit réellement homme, fils de l'homme, dépendant de Dieu comme tel, et sans péché dans cet état de dépendance, réellement Dieu dans toute sa perfection ineffable, voilà ce à quoi je tiens, je l'espère, plus qu'à ma vie. Définir tout, c'est ce que je ne prétends pas. Personne ne connaît le Fils sinon le Père; si je trouve quelque chose qui affaiblit l'une ou l'autre de ces vérités, ou qui déshonore Celui qu'elles ont pour objet, je m'y opposerai de toutes mes forces, Dieu m'y appelant.

Que Dieu vous donne de croire tout ce que la Parole enseigne à l'égard de Lui, Jésus. C'est notre pain et notre nourriture de comprendre tout ce que l'Esprit nous donne à comprendre, et de ne pas chercher à définir ce que Dieu ne nous appelle pas à définir, mais d'adorer d'un côté et de manger d'un autre, et d'aimer de toute manière selon la grâce du Saint Esprit.

---

Dublin, 19 décembre 1877

Bien cher frère,

J'ai été bien réjoui de recevoir ces bonnes nouvelles de X. Il faut se souvenir que le Seigneur est au-dessus de tous les éléments qui nous font la guerre dans la marche voulue de lui, et même qu'il fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Puis, ce n'est pas toujours en corrigeant les défauts qui se trouvent devant nous que les misères se guérissent; elles disparaissent quand on nourrit les âmes des richesses qui sont en Christ...

En se nourrissant soi-même de Christ, et il se communique très librement, il faut faire vivre les autres dans une autre atmosphère, où Christ se trouve, et, quand les âmes s'exercent devant Dieu, où elles se transforment à son image, en sorte que les affections coulent comme les siennes ont coulé dans ce monde.

C'est beaucoup dire, et sans doute nous nous trouvons loin de notre modèle, mais au fur et à mesure que nous réalisons Christ dans nos coeurs, nous le reflétons sans nous en apercevoir. Le «moi» disparaît comme principe moteur, et la vie de Christ se manifeste. Un vrai exercice d'âme est nécessaire pour produire cet effet: «Portant toujours, partout, dans le corps,» dit l'apôtre, «la mise à mort du Seigneur Jésus». «La mort opère en nous». Il y a toutefois ces trois choses: «Vous êtes morts» (Colossiens 3); voilà le jugement de Dieu. «Faites votre compte que vous êtes morts;» voilà ce que la foi fait, en réponse. C'est la liberté par la grâce du Saint Esprit. «Portant toujours dans le corps la mort de Jésus,» c'est la réalisation

pratique. Si nous n'avions pas les deux premiers, le troisième ferait le *moine*; avec les deux premiers il fait le *saint*, où Christ est tout.

Souvenez-vous, cher frère, que c'est la rédemption qui nous introduit dans le désert; la mort avec Christ (le Jourdain) nous donne la circoncision et Canaan. Le désert ne fait pas partie du propos arrêté de Dieu, mais bien de ses voies. Aux chapitres 3, 6, 15 de l'Exode, il n'en est pas question. La rédemption et la gloire, voilà ce qui est dans le coeur de Dieu. Deutéronome 8 nous fournit ses voies. Le brigand est parti tout droit pour le paradis, propre à y entrer. En général, nous traversons le désert, mais Dieu nous a rendus capables de jouir de l'héritage des saints dans la lumière. Mais la patience doit avoir son oeuvre parfaite; puis il faut compter sur le Seigneur et lui remettre tout. Il accomplira tout pour sa gloire. C'est dans le désert et dans le combat que nous avons les «si», seulement il y a la sûre fidélité de Dieu pour nous garder jusqu'au bout, mais, en même temps, épreuve et dépendance. Avec la rédemption et notre place en Christ, il n'y a pas de «si;» l'une est accomplie, l'autre est notre position de fait...

Je me suis senti appelé à me mettre un peu à la brèche contre l'incrédulité qui se propage, et, je le crois, non sans le secours et l'approbation de Dieu. Paix vous soit.

## ME 1883 page 396

185...

... Il est clair que les afflictions sont des épreuves de la foi aussi bien que des châtiments; aussi ne doit-on pas supposer que des châtiments proprement dits soient toujours le sens de ce qui nous arrive. Il y a discipline aussi bien que châtiment, c'est-à-dire ce qui purifie, ce qui aide à mâter la chair, ce qui brise la volonté et aide, par une oeuvre intérieure, à nous mettre à l'abri, des tentations extérieures qui nous surprendraient sans cela, à cause de la légèreté innée du coeur qui s'adonne si facilement, hélas! sans le savoir, à la vanité, s'il n'y a pas quelque contrepoids. Je ne parle pas de la légèreté extérieure, mais de cette tendance à oublier la présence de Dieu, qui nous est si naturelle. Il y a donc châtiment, discipline, et l'épreuve de la foi. Le châtiment devrait avoir son effet sur la conscience, en la réveillant au sujet de quelque faute (au moins par l'opération du Saint Esprit qui l'accompagne); mais en même temps l'oeuvre n'est pas faite, tant que la racine de la faute n'est pas découverte à la conscience (et c'est ce qui s'applique à tous les genres de discipline). Le manque de dépendance de Dieu, l'orgueil, peut faire tomber dans bien des fautes; l'âme n'est pas restaurée avant que ce qui a donné lieu à ces fautes soit jugé dans le coeur. La discipline s'applique plutôt à l'état de l'âme. Il y a négligence, hauteur, oubli intérieur de Dieu, mille choses qui donnent lieu à l'emploi de la serpe du vigneron, et même il est nécessaire que des choses qui ne sont nullement découvertes dans la conscience, soient empêchées d'agir dans le coeur. La chair a besoin d'être ainsi tenue d'avance en échec. Mais il y a un perfectionnement de la nouvelle créature en soi, qui donne lieu à des épreuves. Christ y a passé. Quoique le nouvel homme soit parfait en soi, il y a cependant progrès. En nous, ces diverses choses se mêlent; en Christ, il n'y avait que ce dernier. Non pas qu'il ne fût pas parfait toujours, mais il a appris *l'obéissance* par les choses qu'il a souffertes; sa foi et son obéissance

étaient mises à l'épreuve par des circonstances toujours plus difficiles, et cela jusqu'à la mort. Sa perfection n'était pas d'agir, mais de souffrir, il y avait dans la souffrance un renoncement plus total à lui-même. Il en était de même de l'apôtre Paul. C'est ce qui se trouve plus particulièrement dans l'épître aux Philippiens. Dieu permet que l'ennemi place des difficultés sur le chemin du nouvel homme. C'est une épreuve; l'énergie du nouvel homme y est exercée, elle y est fortifiée, et plus tard couronnée. Si l'on n'agit pas selon la foi on recule, on perd la joie, ou au moins la lumière du Saint Esprit. Le nouvel homme, tout en étant parfait dans sa nature, est un être dépendant. C'est la place que Christ a prise. Quelquefois les épreuves extérieures sont nécessaires, pour que nous démêlions ce qui est du vieux et du nouvel homme, qui restent confondus dans nos coeurs trompeurs... Lorsqu'il reste dans le coeur quelque plainte qui ne s'adresse pas à Dieu comme à un Dieu de grâce, quelque méfiance de Lui, c'est la chair et l'oeuvre de l'ennemi. Lorsqu'on ne marche pas en avant, quand Dieu nous a montré le chemin, à cause de quelque difficulté, la chair agit et l'Esprit est contristé. Ayez confiance en lui et jouissez de son amour. Nous pouvons être abattus quelquefois (quoique *presque* jamais sans quelque manque de foi), et tout va bien, si nous apportons tout cela à Dieu. Si c'est l'épreuve seulement, nous serons certainement consolés; s'il y a faute en nous, elle y sera découverte. Quoiqu'il en soit, allons vers lui, sa paix gardera nos coeurs...

---

Ryde, 24 janvier 1873

... Il faut demander au maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. A cet égard nous n'avons jamais eu que tout juste la bouche au-dessus de l'eau. C'est plus de dévouement qu'il faudrait. Il y a, j'en connais même, des frères qui seraient plus utiles à l'oeuvre, si seulement ils étaient plus dévoués. Ils sont absorbés par autre chose, et ce n'est pas seulement une distraction, mais quand ils se mettent à l'oeuvre il n'y a pas cette maturité, cette fourniture d'âme, cette connaissance des coeurs, et la manière dont la Parole s'applique à leurs besoins, qui donnent leur prix à un ministère. Voyez 1 Timothée 4: 15. Ce n'est pas qu'on ne puisse, si l'on se tient tranquille dans un seul endroit, s'occuper d'un travail quelconque, manuel ou autre; Paul l'a bien fait; mais que le coeur soit à l'oeuvre, non à un but mondain.

... Partout, malgré le désordre général, on écoute là où un évangile positif et de pleine grâce est prêché. Nous avons un royaume qui ne s'ébranle pas. Les choses qui ne se voient pas me paraissent plus réelles qu'elles ne l'ont jamais été, comme aussi la révélation de grâce dans la vie du Seigneur ici-bas, la peine qu'il se donne pour nous persuader de son amour, la manière dont il nous place dans la même relation que lui avec son Père, tandis que le Saint Esprit nous le présente toujours en même temps comme Fils de Dieu, dans la dignité de sa personne. Connaissance divine, puissance divine sur la création (Matthieu 17: 24-27), mais «nous,» «moi et toi,» en même temps. En Matthieu 3, nous avons le modèle de notre position par la rédemption, mais est-ce que Jésus regarde en haut et se change dans l'image de ce qu'il voit, de gloire en gloire? Nullement. C'est le ciel qui s'ouvre sur lui pour le regarder; et maintenant: «Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu». — Voilà notre pain descendu



du ciel, et maintenant il y est rentré pour nous préparer une place, et nous le verrons tel qu'il est, lui qui nous a tant aimés.

## ME 1883 page 416

Février 1859

Bien cher frère,

J'ai appris indirectement que vos réunions ont été fermées, pour le moment du moins. Je n'ai guère besoin de vous dire que mon coeur est avec les frères, et combien je désire qu'ils soient de toute manière dirigés de Dieu dans ces circonstances.

Déjà nous avons prié pour eux ici, et Dieu, qui est au-dessus de tout et qui ne retire jamais ses yeux de dessus les siens, prendra soin de vous, j'en ai la confiance, et fera éclater sa grâce et ainsi sa gloire, en votre faveur. Tenez vous, je vous en supplie, tout près de Lui, afin que vous sachiez ce qu'il y a à faire en son nom, que vous soyez encouragés, et que la clarté de sa face soutienne votre foi. Son appui vaut tout le reste. Ces choses n'arrivent pas au hasard et rien ne lui échappe.

L'affliction, est-il dit, ne sort pas de la poussière (\*), et, quels qu'en soient les instruments, ce ne sont pas les habitants de ce monde qui en dirigent le cours; pas même en premier lieu l'ennemi de nos âmes. C'est Dieu qui a dit à Satan: «As-tu considéré mon serviteur Job?» Dieu voyait que Job avait besoin du crible; l'ennemi lui-même n'en était qu'un instrument.

(\*) Job 5: 6.

Les circonstances dans lesquelles les frères se trouvent seront sans doute une épreuve, mais où la grâce opère dans les coeurs (que ce soit en tous!) en bénédiction. On sent que l'on n'est pas de ce monde. Le coeur est mis en demeure de se demander: Est-ce que je marche après Christ pour l'amour de Christ, parce qu'il a les paroles de la vie éternelle, parce que, comme il l'a dit, le suivre c'est le servir? Ne suis-je pas disposé à accepter la marche du monde pour avoir du repos dans le monde? — Questions sérieuses pour le coeur!... Je n'ai pas besoin de dire que, sauf dans les choses où la parole de Dieu engage la conscience, on se soumet aux autorités, mais on ne transige pas avec le monde dans les choses de Dieu, pour rendre sa marche en apparence plus facile. Je dis: en apparence, car un pas en amène un autre, et on trouve toujours plus difficile de s'arrêter.

Que Dieu donne aux frères un esprit calme, patient; qu'ils s'attendent à Dieu et comptent sur lui, dans l'assurance qu'il ne retire jamais ses yeux de dessus les justes, et qu'il interviendra quand le moment opportun sera arrivé. Qu'ils aient toute douceur, mais aussi toute fermeté en s'attendant à Dieu, et qu'ils s'adonnent à la prière. Il est impossible que Dieu abandonne les siens, bien qu'il les éprouve. — Oh! que Dieu fasse tourner cette épreuve en bénédiction! qu'elle pousse les frères vers Dieu et les rapproche de lui, qu'elle rende leur vie spirituelle plus profonde, et les fasse s'entretenir davantage avec Dieu...

Je compte sur lui pour vous; je n'ai jamais trouvé qu'il ait manqué aux siens; jamais.

Saluez affectueusement tous les frères; qu'ils prient beaucoup Dieu; cela leur donnera de la douceur et du courage en même temps. Ce n'est pas une chose nouvelle que les chrétiens souffrent pour Celui qui les a tant aimés. Dieu a pris soin de ses chers enfants en France jusqu'à présent. Il ne change pas, et si les frères sont fermes et patients, ceci tournera en bénédiction positive. Que Dieu les garde. Il agit en France et ailleurs; je ne crois pas qu'il en retire son témoignage. Il peut discipliner pour que nous rendions un témoignage plus net, plus brillant, plus céleste, mais il ne délaissera pas et n'abandonnera pas les siens qui se confient en lui...

---

San-Francisco, 9 juillet 18...

... Je vous prie de saluer bien affectueusement les frères de ma part, et je désire ardemment, pour la gloire du Seigneur, qu'il vous bénisse abondamment, et que le fruit de vos entretiens et de sa présence soit permanent. Mon coeur soupire après la glorification du Seigneur dans la marche des siens. Qu'ils le glorifient, non seulement en évitant le mal, mais en maintenant une étroite communion avec lui; que, détachés du monde dans toutes leurs voies, ils Lui soient en témoignage, en témoignage aussi que leurs coeurs sont ailleurs, parce que leur trésor est ailleurs...

Je sympathise, cher frère, avec vous dans la perte de vos enfants, on me l'avait annoncée. C'est un coup douloureux pour le coeur des parents; cela se comprend, et je crois que ceux qui ne le sont pas, peuvent, selon la mesure de l'Esprit de Christ, le ressentir d'une manière non moins sensible.

Il a senti, d'une manière un peu différente il est vrai, la mort de Lazare, plus que ne l'ont fait ceux qui y assistaient. Mais tout cela appartient à ce qui est ici-bas, où tout passe et change. Toutefois il est toujours notre Dieu. Il a pleuré, mais il a ressuscité. Il sympathise avec nous, mais il a introduit la puissance du bien, de Dieu lui-même, au milieu du mal. Pour nous, le résultat est à attendre, mais il n'en est pas moins sûr. Je ne doute nullement que tous les enfants qui meurent ne soient avec Lui, et c'est là que se trouve ce qui dure, ce qui est parfait, ce qui est entièrement de lui. Nous attendons, mais lui aussi attend pour nous avoir. Nous attendons avec désir, mais Celui qui doit venir viendra, et ne tardera pas. Nous avons besoin de patience, afin qu'après avoir fait la volonté de Dieu, nous héritions de l'effet de la promesse. J'espère que, dans cette douleur, le coeur de Madame X. se repose dans le Seigneur. Il est doux de le faire; sa grâce est parfaite...

## **ME 1883 page 436**

Londres, 3 décembre 1863

Mes bien aimés frères,

... Je sens qu'il est de mon devoir de vous mettre au clair quant à la différence (ou plutôt quant à l'opposition) entre la doctrine que j'ai enseignée et celle à laquelle je me suis opposé. M. Newton maintenant que le Seigneur Jésus, étant né Juif et enfant d'Adam, était (tout en

n'ayant pas de péché personnellement) aussi éloigné de Dieu que les Juifs et les autres pécheurs, qu'il était ainsi exposé à l'indignation et à la colère de Dieu dans son âme; ce que Dieu aussi lui a fait sentir, de sorte que son âme a subi la frayeur et la terreur de Sinaï, et d'une loi violée; — cela par sa naissance; il naquit ainsi; — qu'il a pu se soustraire plus ou moins à cela par la piété et la prière, qu'il a entendu Jean-Baptiste pour lui-même, a trouvé ainsi le soulagement de l'évangile, et est passé comme de dessous la loi sous la grâce, mais que, jusqu'à ce qu'il eût pris la place de la repentance sous cette prédication, il n'avait pas pu être oint du Saint Esprit; qu'après tout, il n'a pu se rencontrer avec Dieu que dans la mort, la mort de la croix.

Maintenant, ce qui se trouve dans mes écrits est ceci: qu'au contraire, étant né miraculeusement sans péché et Fils de Dieu, il jouissait de la clarté de la face de Dieu; qu'il a pu prévoir et pressentir la douleur de la mort par laquelle il devait passer, ainsi que l'on peut voir en Jean 12; qu'en souffrant ici-bas, il portait dans son cœur nos douleurs et nos peines, mais tout était joie dans son âme vis-à-vis de son Père, de qui il faisait les délices, sachant, en faisant toujours ce qui lui était agréable, que le Père l'exauçait toujours. Que, lors de son baptême par Jean, il accomplissait la justice (la volonté de Dieu), et, au lieu de sortir de ses angoisses légales, comme associé à la position des Juifs non convertis par sa naissance, lorsque le résidu faisait le premier pas de leur retour à Dieu sous l'influence de l'Esprit et de la Parole, il prenait part avec ce résidu, s'identifiant par la grâce avec lui dans sa marche selon Dieu, en confessant le mal dans lequel la nation se trouvait; que, dans son amour pour la nation, il a senti l'état dans lequel se trouvait celle-ci, qu'ainsi il a pleuré sur Jérusalem; qu'à la fin *son heure* est venue, ce qui a été autre chose, et qu'après la dernière pâque il a commencé à descendre dans la sombre vallée de ses souffrances, quoiqu'il n'ait bu la coupe de la colère que sur la croix; et qu'il a passé dans son âme par la conscience de ce qui attendait Israël sous le juste gouvernement de Dieu. Je crois que par grâce il est entré dans cette heure solennelle en esprit dans leur affliction, et qu'il le sentait comme venant sur Israël de la part de Dieu, ainsi qu'il est écrit: «Dans toute leur affliction il a été affligé».

Mais, dire qu'une doctrine qui enseigne qu'il est né lui-même dans cet état et qu'il s'est soustrait à cela, — et une autre doctrine qui enseigne qu'il ne l'était pas du tout, mais jouissait de la clarté de la face de Dieu et de la faveur sans nuage de son Père; qu'à la fin il s'est mis en grâce sous ce poids, et que, lorsque son heure est venue, il est entré en esprit dans tout ce que devait souffrir Israël; dire que, se soustraire à l'état dans lequel il est né, et prendre en grâce sur lui de sentir ces choses quand lui-même est né et a vécu dans un état exactement contraire, — dire que c'est la même doctrine, n'est que de la malice. Un autre docteur de cette école est allé jusqu'à dire que Christ a été le banni, que, étant envisagé comme un lépreux, Dieu ne lui a pas permis de visiter les lieux saints, ni de coucher dans Jérusalem, et que, au grand jour des expiations, s'il entrait dans le temple, il avait à se tenir dans la foule des pécheurs pour recevoir avec eux le bénéfice du sang que le souverain sacrificateur portait dans le temple.

Si Christ est né dans cet état, il ne pouvait pas y entrer par grâce, dans ses souffrances, dans son esprit. L'une de ces doctrines exclut l'autre. J'ai pensé devoir vous dire ce qui se trouve enseigné dans mes écrits, puisque vous êtes aux prises avec des adversaires là-dessus. Quant à mes expressions, ne prétendant pas à l'inspiration, il se peut bien que quelques-unes soient inexactes. Je reconnaîtrai ce qu'on voudra me montrer, mais je suis convaincu que la doctrine que j'ai enseignée est dans la parole de Dieu. En tout cas, elle est exactement l'opposé de celle de M. Newton. Je ne demande pas que qui que ce soit se rende responsable de ma doctrine. La position du résidu des Juifs est une chose que l'âme peut ignorer, en cheminant tout de même en paix avec Dieu. Si l'on touche à la prophétie, il est nécessaire de comprendre cette position; s'y méprendre même est autre chose que de dire (comme on l'a dit) que le Seigneur est né aussi éloigné de Dieu et davantage, qu'Israël lorsqu'il a fait le veau d'or.

Votre tout affectionné frère.

## ME 1883 page 472

Canada, 10 juillet 1876

... Il faut bénir Dieu pour cette bonté qui rétablit les choses après les avoir criblées. J'en ai vu maints exemples. Il humilie, fait sentir le mal, mais, s'il y a patience, il restaure. Il exerce la discipline sur ceux qui n'ont pas su l'exercer, puis il bénit. La patience joue un grand rôle dans l'oeuvre de Dieu, dans l'individu et dans les assemblées: «Fortifiés en toute force selon la puissance de sa gloire...» voilà quelque fruit extraordinaire qui va se produire: «pour toute patience» (Colossiens 1: 11). «Les signes d'un apôtre ont été opérés en toute patience» (2 Corinthiens 12: 12), et «la patience doit avoir son oeuvre parfaite afin que nous soyons parfaits et accomplis, ne manquant de rien» (Jacques 1: 4).

... L'oeuvre s'étend beaucoup et en général nous avons à bénir Dieu... La porte nous est ouverte auprès de ceux qui cherchent la vérité. C'est une nouvelle phase de notre vie spirituelle; une bénédiction, car beaucoup de personnes s'intéressent à la vérité comme on ne le faisait pas auparavant; un danger, car cela tend à placer ceux qui ne se connaissent pas, sur un piédestal, ce qui n'est que de l'orgueil; comme s'ils connaissaient beaucoup, ce qui n'est que de la folie. Si l'on se connaît, on comprend son néant et que Dieu fait tout, et qu'on n'a rien que l'on n'ait reçu.

Je me sens, cher frère, plus près du salut éternel; alors on ne manque pas de reconnaître son néant, d'être content que Christ soit tout. Au reste, c'est le désir de mon coeur. Je suis plus que jamais tout à lui; je ne dis pas cela dans le sens de bon propos du coeur, mais j'entends que Lui a tout droit sur moi, et qu'il est tout. Toute autre chose n'est que vanité; tout passe aussi, tout change. Mon coeur est content de le servir, comme un pauvre racheté qui se doit à lui aussi longtemps qu'il peut se servir de moi; content qu'il soit pleinement glorifié, et il le sera.

Dublin, 5 janvier 1878

... Le principe dont vous parlez dans le post-scriptum de votre lettre, est la *moinerie* là où elle est sincère. Je l'ai suivi au commencement de ma conversion. Je me suis dit: Si je jeûne deux jours, mieux vaut trois, mieux encore sept. Alors cela n'allait plus, mais j'ai poursuivi ce système assez longtemps. Cela n'aboutit à rien, sinon à découvrir son impuissance. Je prenais Romains 6 et l'admirais, mais je n'y comprenais rien. On ne peut pas mettre à mort sa chair, si ce n'est en se tuant. C'est comme mort et ressuscité avec Christ qu'on mortifie ses *membres* (l'apôtre ne veut pas accepter qu'on vive dans ces choses) qui sont sur la terre; et, pour le faire, il faut qu'il y ait non seulement la vie, mais la délivrance par la mort et la résurrection de Jésus Christ, et le Saint Esprit demeurant en nous — il faut être affranchi. «Si donc vous avez été ressuscités...» «mortifiez donc...» (Colossiens 3). En Romains 8: 3, nous en avons le secret: c'est que Dieu a condamné le péché dans la chair, lorsque Christ a été victime pour le péché. Lui a pris la condamnation, mais c'était dans la mort, en sorte qu'il n'y a plus de condamnation et nous sommes morts, crucifiés avec lui. Nous avons non seulement la vie (on la trouve en Romains 7), mais la résurrection de Christ, et la puissance du Saint Esprit demeurant en nous. La loi de l'Esprit de vie en Jésus Christ nous a délivrés.

Maintenant voici l'ordre de la réalisation de cela. En Colossiens 3, Dieu déclare: «Vous êtes morts». En Romains 6, c'est l'effet par la foi: «Faites votre compte que vous êtes morts et vivants à Dieu en Jésus Christ notre Seigneur». Puis en 2 Corinthiens 4, nous trouvons la chose mise en pratique: «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps».

Quelques-unes des phrases de X. ne vont peut-être pas plus loin que ce passage, [et je n'objecterais pas] pourvu qu'on suppose la possession de la vie déjà reconnue, comme le passage le suppose expressément. Mais ceci et le Saint Esprit sont absolument nécessaires, car on porte dans le corps la mort, afin que la vie de Jésus soit manifestée; il doit donc être là. Nous trouvons ainsi en Romains 8: «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, etc.». La différence ici, c'est que la mort de Christ est la cause efficace. Mais pour y avoir part, il faut que nous soyons vivifiés. La mer Rouge est avant, Guilgal après le passage du Jourdain. Ainsi Romains 6: 12, vient après le verset 11, comme Colossiens 3: 5, vient après 3: 1. Mais d'autre part, il ne faut pas prendre la vérité que nous sommes morts avec Christ et ressuscités avec lui pour affaiblir 2 Corinthiens 4, ou Colossiens 3: 5. Il y a diligence et réalisation en nous, aussi Dieu se sert de tribulations pour vérifier ou produire cette réalisation. La mort opère en nous; nous mortifions, etc., seulement il faut que la vie précède, et qu'on se reconnaisse mort avec Christ: Je suis crucifié avec Christ. Si nous l'avons compris, nous «mortifions» etc., ayant la vie pour pouvoir le faire, *et* ayant compris la délivrance. Ce qui précède [la délivrance] n'est que le chapitre 7 aux Romains, utile pour découvrir que nous n'avons pas de force. Nous ne sommes jamais appelés à mourir au péché, mais à nous *tenir* pour morts, parce que Christ est mort, et nous, croyants, sommes crucifiés avec Lui. Nous sommes appelés à mortifier nos membres, mais mortifier est l'opposé de mourir; c'est de la puissance qui agit contre un autre objet. La *délivrance* n'est pas seulement le sang de Christ,

fondement de tout, mais la mort et la résurrection. Elle n'est pas le pardon de ce que le vieil homme produit, mais la jouissance de l'efficace de la mort et de la résurrection du Christ; c'est être passé du vieil homme («lorsque nous étions dans la chair») dans le second homme, Christ ressuscité («ceux qui sont en Jésus Christ»), où la loi de l'Esprit de vie m'a affranchi, le fondement étant que, dans la mort de Christ, Dieu a condamné le péché dans la chair. L'élément de puissance est la présence du Saint Esprit. «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Or si Christ est en vous, etc.».

Je crains que ma lettre ne soit un peu décousue, car je suis très occupé, mais je tenais à ce que nous n'affaiblissions pas 2 Corinthiens 4 parce qu'on ignore Colossiens 3 et Romains 6. Au reste votre post-scriptum montre que cette ignorance existe...

## Affranchissement de la loi du péché

---

ME 1883 page 135

En terminant mon traité sur «le Sceau du Saint Esprit,» je donnais à entendre que j'avais la pensée de présenter quelques détails relatifs à l'affranchissement. D'autres occupations, comme aussi le manque de force, m'en empêchèrent alors. Mais l'échange de pensées avec d'autres, et quelques passages de l'Écriture, réveillèrent en moi le désir de m'arrêter un peu sur certains points qui présentent de la difficulté, même là où en théorie tout est clair, et surtout sur le manque d'affranchissement de la loi du péché, alors même que l'on connaît la liberté avec Dieu.

Il est de toute évidence que l'affranchissement de la loi du péché et de la mort, ne doit pas, et en fait ne peut pas, rester à l'état de théorie. Cependant nous trouvons des personnes qui reconnaissent être scellées, qui ont la conscience de l'effet de l'habitation de l'Esprit en elles, et qui ne sont pas affranchies de cette loi du mal qui agit dans la chair. Que le conflit doive durer jusqu'à la fin, quoique peut-être sous une forme plus subtile, c'est une chose certaine. «Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous». Nous nous séduisons nous-mêmes; la vérité, quant à l'effet de sa présence, intérieurement, sur notre état (état dont nous avons la conscience), n'a pas produit son action.

Quand la vérité de Christ est dans le cœur, on a aussi la conscience qu'il y existe quelque chose qui n'est pas Christ. Là où il n'en est pas ainsi, la conscience n'a pas été exercée, de manière à donner au nouvel homme engendré par la Parole le sentiment de ce qui est contraire à Christ, qui est la vie du nouvel homme, la source de sa sensibilité et de ses sentiments moraux. Quand il y a eu en nous cet exercice, il donne d'une manière consciente le sentiment de chaque chose contraire à cette vie. Il n'est pas nécessaire d'y céder, car la grâce de Christ nous suffit, et sa force s'accomplit dans l'infirmité; mais le fait d'être hors de la puissance du mal suppose la puissance de Christ et une application constante à regarder à lui, afin de se servir de cette puissance: «portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps».

Mais examinons de près l'effet du sceau de l'Esprit. L'Écriture enseigne clairement qu'être scellé est le résultat de la foi dans la rédemption, de même que la venue du Saint Esprit, est la conséquence de la rédemption accomplie. Actes 2: 38, montre d'une manière évidente que le Saint Esprit est donné à ceux qui ont part à la rémission des péchés. Il en est de même dans Ephésiens 1: 13. C'est pourquoi l'âme pardonnée est immédiatement en liberté. Elle a la rémission de ses péchés, elle en a la conscience, et elle se trouve devant Dieu en paix, avec une conscience purifiée. Romains 5: 1-3, est l'expression de l'état normal général d'une âme rachetée. Elle jouit de cette faveur qui est meilleure que la vie. Deux choses qui se rattachent plus immédiatement à l'affranchissement, résultent de cela. C'est notre nouvelle relation et

la puissance sur le péché dans la chair. La présence du Saint Esprit est la puissance de la nouvelle relation et de la liberté avec Dieu, mais il y a une oeuvre faite par Christ pour nous y amener, — sa mort au péché une fois pour toutes, et notre mort avec Lui, afin que nous soyons affranchis, et, pour la foi, complètement introduits dans cette nouvelle relation. Or il peut y avoir dans une âme la foi dans l'efficacité de cette oeuvre de Christ; elle peut avoir saisi qu'il nous a mis dans la place où la rédemption nous amène, dans la faveur de Dieu et sous la grâce, et qu'il nous a délivrés de la responsabilité d'établir notre justice pour rencontrer Dieu, et qu'en même temps cette âme ne connaisse pas expérimentalement ce dont nous sommes affranchis, ce qui trouve, par grâce, son résultat dans l'affranchissement, dans une réalité pratique, dans un état de l'âme dont on a conscience. Il ne s'agit pas là simplement du pardon et de la justification relativement à la culpabilité; mais cela s'applique à notre ancienne position dans la chair, et à ses oeuvres. Le pardon et la justification sont nécessaires pour la possession de l'Esprit et pour l'affranchissement, mais ils n'en sont pas le fruit et la conséquence; c'est la délivrance de la culpabilité du vieil homme, et non la position du nouvel homme. Or, dans les esprits de plusieurs, la rédemption est vue sous un aspect où se confond avec la nouvelle position la délivrance de la culpabilité du vieil homme.

Nous lisons: «En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon les richesses de sa grâce». Or ces paroles, chez les personnes qui n'ont pas saisi avec exactitude la vérité quant au sceau du Saint Esprit, produisent dans leur esprit les sentiments et la paix dont le sceau de l'Esprit donne la conscience d'une manière précise dans notre relation avec le Père et le Fils. Je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs personnes scellées qui restent dans ce sentiment vrai, mais indéfini, de la grâce, et qui comptent sur l'amour divin, car on a là plus que le pardon, on a les richesses de sa grâce et la rédemption par son sang; — non seulement le pardon, — mais une délivrance d'un état dans lequel on se trouvait et l'introduction dans les bénédictions éternelles. Mais cela, après tout, n'est pas être d'une manière consciente dans la relation de fils, avoir la conscience que nous sommes en Christ et Christ en nous.

Ayant mentionné ces questions collatérales, j'en viens au point précis qui se lie au manque de délivrance pratique de la loi du péché qui est dans nos membres, savoir l'état d'une âme qui jouit de la liberté de sa nouvelle position en grâce, mais qui ne trouve pas contre le mal la puissance qu'elle voudrait avoir.

Nous avons déjà vu qu'il y a ces deux choses: 1° la présence du Saint Esprit par lequel nous savons que nous sommes sous la grâce et jouissons des relations dans lesquelles nous sommes amenés, — l'Esprit d'adoption, et, 2° cette oeuvre par laquelle la délivrance a été opérée; non pas le pardon, ou le Seigneur mourant pour nos péchés, mais sa mort au péché et sa résurrection. La résurrection a mis fin à toute association avec la condition du premier Adam et avec la loi, règle qui lui a été donnée de Dieu, laquelle ne peut lier un homme qu'autant qu'il vit; de plus, la résurrection est l'entrée dans une nouvelle condition et une nouvelle position devant Dieu, basées sur la rédemption et la justice divine. Notre place est maintenant selon les richesses de la grâce de Dieu et au delà de tout ce qui nous séparait de



Dieu, en vertu de l'oeuvre accomplie sur la croix, et selon cette place nous sommes dans la relation de fils par la rédemption: «Mon Père et votre Père; mon Dieu et votre Dieu,» dit le Seigneur; et le Saint Esprit nous en donne la conscience en versant dans nos coeurs l'amour de Dieu. Béni soit son nom, nous sommes en Christ devant Dieu, et nous le savons.

Mais Christ est aussi en nous. Il n'est pas difficile de comprendre que l'âme qui, par grâce, a cru dans la rédemption et dans la grâce qui l'a donnée, connaisse son acceptation et en ait la conscience. Cela dépend de ce que nous sommes en Christ, et nous le savons par le Saint Esprit; c'est objectif, c'est notre position dans la foi, et le nouvel homme qui sait ce qu'est la rédemption, ne peut que connaître sa position en Christ, bien qu'elle puisse être peu réalisée. Mais quand je parle de Christ en moi, cela s'applique à mon état effectif, c'est une chose subjective. «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché».

J'admets pleinement que nous sommes amenés dans cette position par l'oeuvre de Christ; toutefois l'état de l'âme s'y rattache; ce n'est pas simplement une relation. Avec qui la mort nous met-elle en relation? Elle nous met en dehors de toutes les relations dans lesquelles se trouve un homme vivant, en dehors du péché, du monde et de tout ce qui y est, et c'est en vérité une très grande chose, mais c'est ce qui nous est arrivé, si Christ est en nous. Nous en parlerons plus loin. Si je sais que *je suis* en Christ et Christ en moi, je regarde *en haut*. Y a-t-il quelque défaut à ma position, y manque-t-il quelque chose? Christ (et je suis en lui) est l'objet même de Dieu, son parfait délice; rien ne me manque, je suis acceptable selon Dieu lui-même, et il n'y a rien en moi qui ne convienne à ce qu'il est. Je puis le réaliser plus ou moins, mais ce que je réalise est la perfection même. Mais Christ est *en moi*, je regarde *en bas*. Tout est-il parfait; rien ne manque-t-il là? Non, d'une manière abstraite rien ne manque en lui; mais si je suis vrai, sérieux, aimant la sainteté, aimant Christ, je trouve ce qui me déplaît, et combien plus à Dieu! Il n'y a point d'excuse, car Christ est puissance aussi bien que vie; mais tout n'est pas ce que je voudrais que ce fût, même selon la lumière que j'ai.

La responsabilité du chrétien ici-bas est de marcher comme Christ a marché, de manifester la vie de Jésus dans sa chair mortelle. Sans Christ il ne peut rien faire, mais être diligent, avoir un coeur exercé dans la dépendance, la prière, la parole, la vigilance, — tout cela trouve sa place; de même que s'appliquer jour et nuit à avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes, et ne pas attrister le Saint Esprit de la promesse par lequel nous avons été scellés, de sorte qu'il ne soit pas en nous un accusateur, mais la source de la joie dans ce qui est céleste.

Il ne s'agit pas ici de justice ou d'imputation. A cet égard, Christ a porté nos péchés et nous sommes en lui, selon toute la valeur de son acceptation devant Dieu. La question est maintenant une question de sainteté, de ce qui est acceptable pour Dieu, et non une question d'acceptation. Or, pour un coeur fidèle, cela est de la plus haute importance. Car bien que la souveraine grâce de Dieu ait trouvé, dans le don ineffable de Jésus sur la croix, un moyen d'ôter nos péchés selon sa gloire, de sorte que la grâce pût régner par la justice et que la culpabilité ne fût plus en question, cependant, ce qui est réellement acceptable pour lui est la

base de cette estimation judiciaire elle-même, et puisque nous sommes participants de la nature divine, notre jugement ne peut différer du sien.

Or ceci nous conduit au point même que nous avons à considérer. Nous haïssons le mal; cependant, en fait, la chair est là et la question pratique d'affranchissement est celle-ci: Jusqu'à quel point sommes-nous affranchis de la chair, ou jusqu'à quel point a-t-elle encore puissance en nous? Je puis me raidir sous les cordes qui me lient, et cependant n'être pas capable de les briser et de me libérer; or nous avons à apprendre notre propre faiblesse et notre manque de force, tout autant que notre culpabilité. Etant né de nouveau, né de Dieu, je hais le mal et je gémiss sous sa puissance. Je cherche sérieusement à en être délivré et je m'efforce de vivre hors de sa puissance. Je ne réussis pas. J'apprends qu'il n'y a pas de bien en moi, et aussi que ce n'est pas *moi* qui fais le mal, car je le hais; mais quand je le fais, j'apprends de plus qu'il est plus fort que moi.

Je n'entrerai dans aucun détail sur ce sujet qui a déjà été traité autre part. En principe, c'est toujours la loi; c'est-à-dire la pensée que le jugement de Dieu sur nous, dépend de notre état. Et ce n'est pas de notre état comme coupables, car la culpabilité dépend des péchés que l'on a commis, mais nous nous voyons perdus à cause de ce que nous sommes, et si nous avons fait profession d'être chrétiens, peut-être s'élève-t-il la terrible question que nous nous sommes fait illusion. Nous pouvons, comme je l'ai dit, nous roidir contre les liens et lutter péniblement pour en être débarrassés, mais ils ne sont pas brisés. Toutefois, nous avons appris une leçon salutaire, ce que nous sommes, et notre manque de force.

Et maintenant vient la délivrance par l'opération et la puissance du Saint Esprit, mais dans la foi en ce que le Seigneur Jésus a accompli. Non seulement il a porté nos péchés, nous a rachetés et nous a délivrés de la culpabilité, mais il est mort au péché. Le plein résultat de son oeuvre sera les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite, mais l'oeuvre elle-même est accomplie. «En la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même» (Hébreux 9: 26; voyez aussi ce qui suit quant à nos péchés, et Jean 1: 29). Nous trouvons en Romains 8: 3, l'application pratique du sacrifice de Christ pour ôter le péché. Quand Christ, le propre Fils de Dieu, a été envoyé en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, c'est-à-dire en sacrifice pour le péché, Dieu a condamné le péché dans la chair, non pas assurément que Christ en eût aucun, mais il a été fait péché pour nous, lui qui n'a pas connu le péché, et sur la croix il est mort au péché. J'ai part à l'efficace de ce qu'il a accompli sur la croix, et ce péché dans la chair, haïssable et condamnable en moi et partout, a été condamné là, condamné dans la mort de Christ. Il est mort une fois pour toutes au péché; la condamnation a eu son effet, solennellement et pleinement pour moi, dans ce précieux Seigneur qui, par grâce, a été fait péché pour moi, et ç'a été dans la mort, de sorte que l'oeuvre étant accomplie effectivement pour moi, il n'y a pour moi point de condamnation, mais je me tiens moi-même pour mort. J'ai été crucifié avec Christ, mon vieil homme a été crucifié avec lui; nous ne sommes pas morts en fait, il est vrai, mais la foi selon la Parole s'approprie cette vérité.

Jusqu'alors j'avais été une âme vivifiée dans la position d'un enfant d'Adam, pratiquement sous la loi, m'efforçant, mais sans succès, d'en avoir fini avec le vieil homme, avec le péché dans la chair. Maintenant je suis mort avec Christ, et, par conséquent, je n'appartiens plus à mon ancienne condition d'enfant d'Adam. Il est évident que la mort met fin à tout lien et à toute relation avec cette condition (\*). Je ne puis pas dire d'un homme mort qu'il a de mauvais désirs et une volonté perverse. La loi peut me montrer le mal, mais ne peut pas y remédier. Mais je suis mort avec Christ et je suis délivré de la loi. La condamnation a été subie sur la croix, mais c'est dans la mort, de sorte que je me tiens pour mort, et il n'y a point de condamnation. Jusque-là il y avait eu effort pour surmonter ce qui restait inébranlable dans sa force vitale. Mais Dieu a agi pour nous à cet égard en Christ, qui était sans péché. Et nous n'avons pas vaincu, mais nous avons été délivrés, «étant morts dans ce en quoi nous étions tenus,» car Christ est mort pour nous. C'est pourquoi, dans l'épître aux Colossiens, Dieu déclare quelle est notre position: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu». La question est donc réglée à l'égard de Dieu. Je ne suis pas dans la chair, dans la position d'un enfant d'Adam. Je suis mort à cela quand Christ est mort. Cette déclaration de Dieu, en Colossiens 3, est l'affranchissement, car cette chose sous laquelle je me trouvais assujetti, et contre laquelle je luttais sans espoir, le vieux «moi» de ma nature corrompue et pécheresse, est morte, a pris fin. Non seulement j'ai reçu la vie divine en puissance en Christ (Romains 8: 2), mais le péché du vieil homme a été condamné à la croix, et moi, comme tel, je suis mort là. Ma position est en Christ et point du tout en Adam, ni dans la chair. Ce n'est pas que la chair ne soit pas en moi, mais ce n'est pas ma position et ma place devant Dieu. Je suis en Christ ou dans l'Esprit, — en Christ, en conséquence de sa mort et de sa résurrection, et de sa position au delà du péché, de la mort et du jugement, — dans l'Esprit, qui est la puissance pour le réaliser ici-bas.

(\*) Dans l'épître aux Romains, cela est appliqué au péché dans la chair; dans les Colossiens, au monde.

La foi, en Romains 4, reçoit la déclaration de Dieu que nous avons en Colossiens 3, et je me tiens pour mort au péché et vivant à Dieu, non pas en Adam, mais en Jésus Christ, notre Seigneur. Or «là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté,» mais cette liberté a un double aspect, — liberté consciente dans la lumière devant Dieu comme étant en Christ et comme fils; et affranchissement de la loi du péché et de la mort. Je suis entré dans une nouvelle position en Christ; en cela je suis mort à ce qui est ancien — Adam — et je suis vivant en Christ. Si j'avais dû mourir ou être affranchi par ma propre victoire, je n'aurais pas réussi; mais, étant incapable de mettre de côté la chair, j'ai appris que j'avais besoin d'un libérateur; et, par grâce, j'en ai trouvé un, par la foi, étant mort et ressuscité avec Christ.

Je n'ai pas à mourir: je me tiens pour mort, parce que, par le Saint Esprit, Christ qui a été mort, est en moi comme ma vie. Le Saint Esprit m'assure de mon adoption et me donne la conscience d'être en Christ, un enfant de Dieu. Cela me donne la foi quant à être mort en Christ, toutefois cela ne saurait me donner la conscience que la chair n'est point là, mais je suis assuré que je ne suis pas débiteur à la chair; cela ne peut non plus me donner la conscience que je vis selon l'Esprit, quand je ne vis pas ainsi. Je sais que la lutte existe, que la chair convoite

contre l'Esprit, mais que l'Esprit étant là, je ne suis point sous la loi. Sous la loi, j'étais captif de la loi du péché; dans l'Esprit, je ne le suis pas; au contraire, la grâce de Christ me suffit, sa puissance s'accomplit dans l'infirmité. Je suis en liberté, parce que le péché que j'ai découvert être dans ma chair a été condamné à la croix de Christ, et cela a été dans sa mort, de sorte que pour la foi je suis crucifié avec Christ, et j'ai pris la nouvelle place de l'homme devant Dieu, après la croix et dans la résurrection, au delà du péché, de la puissance de Satan, de la mort et du jugement. Cette place est celle de liberté, liberté devant Dieu et affranchissement de la loi du péché. Je suis mort à cette loi, parce que je suis mort avec Christ. Quant à cette doctrine, l'épître aux Romains ne va pas plus loin que la mort et le fait que Christ est notre vie. Dans l'épître aux Colossiens, se trouve aussi introduite la résurrection avec lui, et nous y sommes envisagés comme morts au monde.

Pour ce qui est de notre vie, les choses vieilles sont passées et Christ est notre vie. Nous sommes morts avec lui au péché, et maintenant nous sommes avec lui vivants à Dieu. Toute ma condition spirituelle, pour ce qui concerne le péché dans la chair, a pris fin par la mort, et cela est une oeuvre si parfaite que, si le temps voulu de Dieu était là, nous pourrions quitter la terre et être, comme le brigand, les compagnons de Christ dans le paradis. Mais ordinairement nous sommes laissés ici-bas et nous avons affaire avec le vieil homme, la chair. Je suis affranchi, racheté de l'état et de la position où j'étais, mais j'ai affaire avec la chair qui existe en moi, avec Satan et le monde autour de moi. C'est avec la chair que j'ai affaire maintenant.

Or dans cet état de choses, je veux dire, chez un croyant scellé du Saint Esprit, il y a la conscience de sa relation avec Dieu comme fils, et la vraie liberté. Mais il y a plus: lorsque nous avons appris ce que c'est qu'être mort avec Christ, notre âme est «affranchie de la loi du péché et de la mort». Celui qui est mort est justifié du péché — non des péchés. On ne peut accuser un homme mort d'avoir une volonté perverse ou de mauvais désirs. Mais la chair est en moi. Or, être captif de la loi du péché dans mes membres, n'est la position ni du combat ni de la victoire; c'est ainsi qu'Israël n'avait pas à combattre tant qu'il était en Egypte. Il peut y avoir de la négligence relativement à notre communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, notre Seigneur, mais cela provient seulement de la torpeur d'âme, de la puissance des choses présentes et du manque de sentiments spirituels. Mais si nous ne faisons pas mourir les actions du corps, il y a une mauvaise influence positive qui est à l'oeuvre et un mal positif se manifeste. S'il y a de la conscience, on aura le sentiment d'un mauvais état; la pire chose est quand cela n'a pas lieu: le jugement spirituel est détérioré. La chair a une puissance qui ne répond pas à l'affranchissement, et l'on voit des personnes qui n'ont pas perdu le sentiment de leur position devant Dieu, qui, dans ce sens, sont affranchies, et chez lesquelles la chair agit comme si la puissance spirituelle en Christ n'existait pas.

Or, en de tels cas, le remède n'est pas de nier l'affranchissement: « OÙ est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté, » la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant. Enlacer de nouveau l'âme dans les liens et la placer sous le joug de l'esclavage, n'est pas ce qui lui donnera de la puissance. Les esclaves ne sont pas des combattants; le joug doit être

brisé. Là où se trouve la liberté et la puissance spirituelle, il y a lutte. «La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair». Cela nous est présenté d'une manière admirable à la fin du chapitre 6 de l'épître aux Romains. Vous êtes maintenant affranchis, morts au péché, et vivants à Dieu en Christ, à qui vous livrerez-vous? Est-ce au péché, ou bien est-ce à Dieu et à la justice, ayant votre fruit dans la sainteté et pour fin la vie éternelle? Telle est la voie de Dieu; il nous affranchit de la loi du péché, et il nous met dans la liberté de l'adoption, pour nous placer dans la lutte et réaliser ici-bas du fruit en sainteté. Notre position est parfaite, notre état ne l'est nullement; en Christ nous sommes rendus propres à être avec Dieu, mais si nous sommes laissés ici-bas, c'est pour y être exercés journallement dans notre vie spirituelle, pour voir jusqu'à quel point nous vivons conformément à la vie que nous avons en Christ, parce que Christ est en nous. Ainsi qu'on l'a remarqué, la position dans laquelle Dieu nous voit est exposée en Colossiens 2 et 3. La foi s'empare de cela (Romains 6), et le croyant se tient pour mort au péché et pour vivant à Dieu en Christ. Dans la seconde épître aux Corinthiens, chapitre 4, verset 10, nous avons l'expression pratique de la doctrine, et la manière dont Dieu agit envers nous en vue de la réaliser. «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort (\*) de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps».

(\*) νεκρωσιν littéralement «la mortification,» l'application pratique de la mort.

Normalement, tout mouvement de la chair devant être supprimé par l'application de la mort de Jésus, il ne devrait y en avoir aucun en nous. Cela suppose l'activité du nouvel homme, mise en jeu pour garder nos pensées et nos voies au niveau de la bénédiction dans laquelle nous avons été introduits; en pratique, c'est la vie de Jésus manifestée en nous. Elle suppose une chair qui convoite, mais qui toujours est tenue tout à fait en bride. Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché; s'il vit de sa vie propre et de sa volonté, il ne produira que le péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice.

Mais, hélas! cette condition normale n'est pas toujours maintenue, comme nous le savons, si nous nous connaissons nous-mêmes, et alors Dieu nous discipline. Nous sommes livrés à la mort; heureux sommes-nous si c'est pour l'amour de Jésus. Si nous manquons, nous avons un avocat auprès du Père, ou bien nous pouvons avoir une épine dans la chair, afin que nous ne tombions pas. Notre condition normale est celle-ci: «Contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image,» et, par la foi, nous nous nourrissons de lui dans son humiliation, comme du pain descendu du ciel; vivant ainsi par lui, demeurant en lui, nous croissons en toutes choses jusqu'à lui, qui est le Chef.

Quand nous marchons ainsi, la chair n'a pas de puissance; elle est là, mais le coeur est autre part. Cependant, étant ici-bas, nous passons à travers les tentations et les pièges, et nous avons besoin de veiller et de prier constamment pour ne pas y être entraînés, à cause de la disposition de notre nature qui est là, quand bien même notre volonté n'y est point. Mais la puissance est aussi là pour nous en Christ. Nous ne sommes pas sous la loi du péché, mais spirituellement nous sommes libres, et nous n'avons aucune excuse si nous manquons, bien que nous manquons tous. Si nous ne sommes pas diligents pour veiller et prier, nous ne perdons peut-être pas le sentiment de notre position, mais nous agissons d'une manière qui

n'est pas conséquente avec cette position. Un fils ne peut jamais mettre en question sa relation avec son père, mais il peut être un fils méchant et rebelle.

Ainsi le péché a puissance sur le croyant qui ne veille et ne prie pas, et qui cependant, ayant été affranchi, ne doute point de sa position en Christ. Il n'est pas un esclave, il est fils, mais beaucoup plus fautif que s'il était un esclave. Il n'est pas sous la loi du péché, mais pratiquement elle le gouverne dans ses voies, parce qu'il ne met pas à profit la grâce et la puissance de Christ, sa conscience et son coeur étant éloignés de Lui. Le niveau de son christianisme s'abaisse d'une manière effrayante, et il en vient à ne voir «point de mal» dans des choses devant lesquelles autrefois il aurait reculé, non parce qu'elles étaient défendues, mais parce que la vie et l'Esprit de Christ en lui n'y trouvaient ni nourriture ni attrait, mais tout le contraire. Il peut cependant n'avoir pas perdu le sentiment de sa position devant Dieu; dans ce sens il possède l'affranchissement.

Il est comme un enfant qui marche dans le sentiment qu'il est enfant, bien qu'il soit insoucieux de ce que son père veut ou désire.

Mais c'est là un triste état. Le remède pour une telle personne n'est point de la faire douter de son adoption, mais d'insister auprès d'elle sur ce que réclame l'amour de Christ, pour que sa marche soit digne de l'appel dont elle a été appelée. Mais il est de toute importance de voir que l'affranchissement, dans le sens d'une relation connue avec Dieu, c'est-à-dire notre place en Christ, et non en Adam ou dans la chair, est une chose distincte de l'affranchissement dans le sens de la réalisation de la mort et de la résurrection avec Christ. L'un est la base de l'autre, connu par la présence et la puissance du Saint Esprit. Mais l'un est la position où nous sommes, et l'autre la puissance expérimentale pour marcher selon cette position, et comme la chair est en nous, cela demande que l'on soit diligent de coeur à chercher la grâce et la force (car sans Christ nous ne pouvons rien faire); cela demande que l'on cherche Christ et les choses qui sont en haut, où il est assis, et que l'on porte toujours et partout dans le corps la mort de Jésus.

Mais il est de toute importance que nous reconnaissons la délivrance de la loi du péché comme étant l'état chrétien. La puissance se trouve seulement en ceci: la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, — la puissance de l'Esprit de Dieu opérant dans la vie de Christ. Là est la vraie liberté, et cela est basé sur le fait que Christ est mort au péché une fois pour toutes, et qu'il est mort pour le péché. (Romains 6; 8). Il y a, quand nous sommes tels, une grâce suffisante pour nous, et une force qui s'accomplit dans l'infirmité, de sorte que nous n'avons point d'excuse quand nous commettons le péché, bien que la chair soit en nous. Ici prennent place les exercices spirituels pour l'acquisition des choses célestes en Esprit, et la manifestation d'un caractère céleste ici-bas.

Il est évident que la grâce et la force de Christ peuvent seules nous rendre capables de marcher dans le sentier qu'il a tracé, mais cette grâce nous suffit. Or sa puissance — telle est sa nature et son caractère — s'accomplit dans l'infirmité, de sorte que pour trouver cette puissance il faut que nous connaissions l'infirmité en nous. De là viennent, avant

l'affranchissement, ces exercices de coeur dans lesquels nous apprenons à connaître notre faiblesse, et l'impuissance où nous sommes de remporter la victoire, même quand nous le désirons, ce qui nous conduit à sentir le besoin de délivrance. Nous la trouvons dans la mort de Christ, et ainsi nous sommes affranchis «de la loi du péché et de la mort». La conséquence en est la victoire, et si nous sommes gardés dans le sentiment qu'en nous-mêmes nous n'avons aucune force, nous avons la conscience qu'il est avec nous, nous l'avons d'une manière paisible qui n'exclut point la vigilance, et en même temps nous savons que sans lui nous ne pouvons rien faire.

L'affranchissement, c'est la mort de Christ au péché une fois pour toutes, et le fait que nous sommes en lui, et qu'ainsi affranchis, nous avons en lui la puissance qui s'accomplit en nous dans l'infirmité. Jusqu'à ce que nous ayons appris cela, nous ne pouvons nous affranchir nous-mêmes, nous n'avons pas la liberté. La liberté est la part de tout chrétien qui est ainsi enseigné de Dieu; la force est la part de celui qui demeure dans le sentiment qu'il n'en possède point et qui regarde à Christ; mais ces choses sont les voies de grâce du Seigneur envers nous pour nous maintenir dans cette position.

## L'expiation

---

ME 1883 page 188

Le chapitre 3 de l'évangile de Jean nous présente Christ, l'objet de notre foi, sous deux aspects différents, «afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». En premier lieu, comme Fils de l'homme, il *faut* qu'il soit élevé (verset 15); puis, Fils unique de Dieu, il est donné par l'*amour infini* de Dieu (verset 16).

Plusieurs âmes s'arrêtent au premier point. Elles ne voient que le Fils de l'homme répondant aux besoins des hommes comme pécheurs devant Dieu, et ne considèrent pas cet amour infini de Dieu qui a donné son Fils unique, — l'amour qui s'est pourvu de la victime nécessaire, l'amour, vraie source de toute l'oeuvre de grâce, qui imprime sur elle son véritable caractère et son effet, et sans lequel elle ne pourrait exister.

Il en résulte que ces âmes n'ont ni vraie paix, ni liberté avec Dieu. Pour elles, en pratique, l'amour ne se trouve qu'en Christ, et Dieu reste un juge juste et inflexible. Elles ne le connaissent pas réellement, lui, le Dieu d'amour, notre Sauveur. D'autres, hélas! plongés dans une erreur plus fatale quant à leur propre état et à la sainteté de Dieu, et n'ayant pas un vrai ou complet sentiment du péché, rejettent toute vraie propitiation. Le «il faut que le Fils de l'homme soit élevé» n'a pour eux aucune force morale, rien de ce que demande une conscience qui a un juste sentiment du péché.

S'en tenir au premier point était le grand défaut de la Réformation; l'erreur dont j'ai parlé en second lieu, provient de l'incrédulité moderne; c'est ce qu'elle est en réalité. Ce défaut de la Réformation, comme système de doctrine, est, de nos jours, la cause de l'état habituel dans lequel se trouvent bien des âmes sincères. Cela est triste. Pour ces personnes, la justice peut régner avec l'espérance, mais ce n'est pas la grâce régnant par la justice. Je le répète, on ne connaît pas Dieu dans sa nature qui est amour, ni la plénitude et la perfection actuelles de la rédemption.

L'enseignement de Jean 3 commence, comme cela doit être, par ce qui est nécessaire à l'homme, en vue de ce que Dieu est; mais il fait connaître aussi comme la source et le résultat pour l'âme, sa mesure en grâce, ce qui était dans le coeur de Dieu envers un monde ruiné. De même, au chapitre 10 de l'épître aux Hébreux, l'origine de ce qui nous donne hardiesse pour entrer dans les lieux saints est: «Voici, je viens pour faire ta volonté; c'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes». L'offrande était le moyen, mais Christ accomplissait la volonté de Dieu en grâce, et par l'exercice de cette même grâce dans laquelle il venait pour l'accomplir, car «par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous». Et au chapitre 5 des Romains, nous lisons: «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». Tout se résume dans la plénitude de cette parole: «La grâce règne par la justice, en vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur».



Ce point, qui est d'une importance majeure, étant d'abord établi, j'ajoute que l'on ne saurait présenter trop simplement la valeur du sang de Christ, ainsi que la rédemption et le pardon par ce sang, au pécheur réveillé que l'amour de Dieu aurait attiré et amené à sentir ses besoins; car c'est par besoin et à cause de son besoin que le pécheur doit venir; c'est sa seule vraie place devant Dieu. L'amour de Dieu, et même son amour proclamé dans le pardon des péchés par le moyen de l'oeuvre de Christ, peut, par la puissance du Saint Esprit, faire naître le sentiment du besoin; mais posséder le pardon est une tout autre chose. Cet amour, quand la grâce le fait sentir à l'âme, produit, non la paix, mais la confiance. Il la produit, et, de là, nous venons dans la lumière. Dieu est lumière, et Dieu est amour. Christ dans le monde était la lumière du monde, et il était là en amour divin. La grâce et la vérité vinrent (εγενετο) par Jésus Christ. Quand Dieu se révèle *lui-même*, il doit être à la fois lumière et amour. L'amour attire l'âme et produit la confiance; nous le voyons chez la femme pécheresse, chez le fils prodigue, chez Pierre lors de la pêche miraculeuse. La lumière nous fait connaître notre état de péché. Elle nous place devant Dieu dans la réalité de ce qu'il est et de ce que nous sommes.

Mais l'expiation fait plus que montrer cela. Elle répond à ce que demande notre état, quand nous le connaissons. Elle est le fondement, par la foi, du pardon et de la paix (voyez Luc 7: 47-50). Christ pouvait anticiper son oeuvre, et l'enfant de la sagesse (verset 35) aller en paix. La loi peut, par grâce, atteindre la conscience et nous faire sentir notre culpabilité, mais elle ne révèle pas Dieu en amour. Or c'est cet amour qui a fait ce que nécessitait notre état de péché. «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous». «Il a été livré pour nos offenses;» «il est mort pour nos péchés, selon les Ecritures;» «il est la propitiation pour nos péchés;» «Dieu l'a présenté pour propitiatoire par la foi en son sang,» «qui purifie de tout péché;» «par ses meurtrissures nous avons la guérison». Je pourrais multiplier les passages; je cite seulement ceux-ci pour mettre clairement et d'une manière complète devant nous, d'un côté la base simple de l'évangile en amour divin et, de l'autre, l'oeuvre que cet amour a opérée pour nous laver de nos péchés et en même temps purifier nos consciences, de sorte que nous soyons en paix devant un Dieu saint dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, et qui ne peut supporter l'iniquité.

Il nous faut venir à Dieu comme pécheurs, parce que nous sommes tels, et nous ne pouvons venir à lui qu'en vertu de ce qui, tout en étant le fruit de son amour, répond, selon la sainteté de sa nature, à la culpabilité qui pèse sur nous à cause de nos péchés. Mais quoiqu'il soit vrai que nos péchés sont ôtés pour nous qui croyons par grâce, de même que ceux d'Israël étaient emportés dans une terre inhabitable par le bouc Hazazel, nous n'aurions cependant qu'une vue imparfaite de l'oeuvre accomplie, si nous nous bornions à cela. Dans le grand jour des propitiations, il était fait aspersion du sang *sur* le propitiatoire et *devant* le propitiatoire (\*), précisément comme cela avait eu lieu sur le linteau et les poteaux des portes en Egypte, pour rencontrer l'oeil de Dieu. «Quand je verrai le sang,» dit l'Eternel, «je passerai outre». Le sang était là à cause du péché d'Israël, mais il était présenté à Dieu. Le bouc, dont le sang servait à l'aspersion, était nommé «le lot pour l'Eternel». Le sang était porté au dedans du voile, de même que celui du jeune taureau pour le péché, et c'était exclusivement ce qui avait

lieu pour le sang de cette dernière offrande. Béni soit Dieu, il y avait là le témoignage que, comme habitant la terre, nos péchés ont été ôtés pour ne plus être trouvés, mais ce qui caractérisait ce jour des propitiations, c'était le sang mis sur le propitiatoire et ainsi présenté à Dieu. Cela n'avait lieu que ce jour-là. Quand l'assemblée ou le souverain sacrificateur avaient péché, on faisait aspersion du sang sur l'autel en dehors du voile, mais au grand jour des propitiations seulement, il était porté au dedans du voile sur le propitiatoire.

(\*) «Il en fera aspersion sur le propitiatoire et devant le propitiatoire» (Lévitique 16: 15. Nouvelle version).

Or, bien que le pécheur doive venir comme coupable et à cause de ses besoins, et qu'il ne puisse venir d'aucune autre manière comme il convient, ainsi qu'on le voit dans l'exemple du fils prodigue et tant d'autres cas actuels, cependant cela ne comprend pas le plein caractère de la propitiation ou de l'expiation, quoique le renfermant en fait. La gloire et la nature divines sont en question. Quand nous venons, c'est à cause de nos besoins et de notre misère, mais si nous avons passé à travers le voile, nous pouvons contempler en paix l'oeuvre de Christ en rapport avec la nature de Dieu, quoique, pour tout ce qui nous concerne, elle se rapporte au péché. Ainsi les péchés étaient emportés au loin par le bouc Hazazel, mais le sang, porté au dedans du voile, répondait spécialement à ce que Dieu est. Les péchés étaient totalement et pour toujours ôtés de dessus les croyants, ils n'étaient plus jamais trouvés, mais dans ce qui accomplissait cette oeuvre, il y avait beaucoup plus, et beaucoup plus même pour nous. Le caractère et la nature de Dieu étaient satisfaits par l'expiation et, par là, nous avons hardiesse pour entrer dans les lieux saints. Cette distinction se fait voir dans les sacrifices ordinaires. On les offrait sur l'autel d'airain, et c'est là qu'il était fait aspersion du sang. La responsabilité de l'homme était la mesure de ce qui était requis. Il y avait là ce qui répond à culpabilité, mais pour qu'il pût venir en la présence de Dieu, il devait être rendu propre à la sainteté de cette présence.

Christ n'a pas seulement porté nos péchés sur la croix, mais là il a parfaitement glorifié Dieu; le voile est déchiré et nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints. Le sang du veau et du bouc — lot pour l'Eternel — était porté dans le lieu très-saint. L'autre bouc était le lot du peuple, celui-ci l'était de Jéhovah. Dieu avait été déshonoré par le péché, et Christ, le saint et le juste, fut fait péché pour nous; il fut devant Dieu selon ce que Dieu est dans sa nature sainte et juste.

«Maintenant,» dit le Seigneur, «le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et incontinent il le glorifiera» (Jean 13: 31, 32). L'homme en Christ est donc entré dans le lieu très-saint, dans le ciel même. Ayant glorifié Dieu dans la place même du péché, puisqu'il fut fait péché devant Dieu, le Fils de l'homme est entré dans la gloire, en haut. L'amour pour Dieu son Père, et l'obéissance absolue, quoi qu'elle dût lui coûter, furent consommés à la croix, lorsqu'il fut fait péché devant Dieu. Là, et là seulement, Dieu fut glorifié en tout ce qu'il est. Sa majesté a été glorifiée: il convenait pour lui que sa gloire fût maintenue dans l'univers moral, et, ainsi, qu'en amenant plusieurs fils à la gloire, il consommât le chef de leur salut par des souffrances. Sa vérité fut

démontrée dans ce jugement parfait et juste contre le péché, joint à un amour parfait pour le pécheur. Si Dieu avait retranché l'homme à cause du péché, où aurait été l'amour? S'il avait simplement pardonné en passant par-dessus tous les péchés, où aurait été la justice? On aurait continué à pécher sans y attacher d'importance; il n'y aurait pas eu de gouvernement moral. L'homme aurait dû rester loin de Dieu, et la misère et le péché toléré auraient eu leur cours; ou bien il aurait été admis en la présence de Dieu dans le péché, et ainsi le péché aurait été toléré là devant Dieu; l'homme y aurait été incapable de jouir de Dieu, et ayant le sentiment du bien et du mal, il aurait été plus misérable que jamais.

Mais dans la croix se trouvent déployés et exercés, d'une part, une justice parfaite à l'égard du péché, et, de l'autre, un amour infini envers le pécheur. Dieu est glorifié dans sa nature; en même temps, pour le plus vil des pécheurs, il y a un salut et l'accès auprès de Dieu selon la sainteté de cette nature, et cela dans la connaissance, dans la conscience de ce salut, de l'amour qui l'a opéré et qui a amené le pécheur à en jouir: oeuvre parfaite et purifiante dans laquelle cet amour est connu. Les péchés devant être ôtés, cela ne pouvait avoir lieu que par la croix, et là Dieu est révélé en amour, Dieu est montré saint et juste contre le péché, tandis que les péchés du coupable sont ôtés, sa conscience purifiée, et, par grâce, son coeur renouvelé, dans la connaissance d'un amour qui dépasse toutes ses pensées. Là encore, le pécheur est réconcilié avec Dieu, et Dieu est glorifié en tout ce qu'il est, comme il ne pouvait l'être nulle part ailleurs. Le pécheur trouve un parfait accès auprès de Dieu dans le lieu très-saint où le sang de Christ, témoignage à toute cette oeuvre, a été présenté à Dieu; et les péchés sont ôtés pour toujours selon la justice de Dieu. En même temps, le pécheur a la conscience d'être accepté selon la valeur de ce sacrifice dans lequel Dieu a été parfaitement glorifié, de sorte que la gloire de Dieu et la présence du pécheur dans le lieu très-saint, y sont identifiées. Aux anges, aux principautés et aux puissances, est ainsi donné à connaître ce qu'elles n'eussent jamais connu sans cela.

Et ceci marque les deux parties de la propitiation, — la responsabilité de l'homme et l'accès auprès de Dieu accordé selon sa nature et sa gloire: dans les péchés portés et ôtés (ce dont le bouc Hazazel est la figure), on voit Dieu jugeant le mal selon ce que l'homme devait être, puis nous avons l'accès auprès de lui selon ce qu'il est. C'est cette dernière chose qui *caractérise* d'une manière spéciale le chrétien, mais la première était nécessaire et a été accomplie pour chacun de ceux qui croient. Les deux ont été faites par la même oeuvre de la croix, mais elles sont distinctes; d'une part, c'est le jugement selon la responsabilité de l'homme, de l'autre, c'est l'accès auprès de Dieu selon sa nature et sa sainteté.

La loi en elle-même était la *mesure* de la première chose, elle était le devoir de l'homme, de l'enfant d'Adam. La nature de Dieu était la mesure de la seconde. Nous possédons donc l'infinie bénédiction d'être avec Dieu selon sa nature et sa perfection, participants de la nature divine, de manière à être capables d'en jouir, saints et irréprochables devant lui en amour. C'est de cela que Christ comme homme, et en même temps comme Fils, est la mesure et la perfection. Et que l'on ne dise pas que si nous sommes participants de cette nature, nous n'avons pas besoin de propitiation et de substitution. Cela ne peut être dit ou supposé que

par ceux qui ne la possèdent pas, parce que si nous sommes participants de la nature divine, nous jugeons du péché en principe comme Dieu le fait, nous avons sa pensée quant au péché, et, nécessairement, sa pensée quant à nous-mêmes comme étant dans le péché. Ainsi, comme je l'ai dit, nous venons d'abord à la croix dans notre misère et nos besoins, puis, purifiés quant à la conscience, nous saisissons la gloire de Dieu déployée à la croix.

Ces deux points, dans leur aspect général, sont clairement présentés en Hébreux 9: 26-28. Christ a été manifesté une fois dans la consommation des siècles pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même, et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs. L'application se trouve dans le chapitre 10, où nous voyons que le croyant n'a plus conscience de péchés, et qu'il a pleine liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus.

Mais cela nous conduit à envisager que l'oeuvre de la croix a une portée encore plus vaste. Là a été vidée toute la question du bien et du mal; nous y voyons en effet l'homme dans son absolue méchanceté et sa haine contre Dieu, qui s'était manifesté en bonté et en amour; toute la puissance de Satan comme prince de ce monde et ayant le pouvoir de la mort; à côté de cela, en Christ, nous voyons l'homme en bonté parfaite, montrant son obéissance et son amour envers son Père, et cela lorsqu'il fut fait péché, car c'est là ce qu'il fallait pour la gloire de Dieu et pour l'éternelle rédemption; enfin, nous contemplons à la croix Dieu dans sa justice parfaite, dans sa majesté et dans son amour parfait. De sorte que, moralement, tout a été réglé là pour toujours. Les résultats ne seront complets que dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, bien que la valeur de cette oeuvre soit maintenant connue à la foi, mais ce qui est éternel est établi par elle pour toujours, car sa valeur est telle et ne saurait changer.

La propitiation satisfait donc, par grâce, à ce qu'exigent nos péchés, selon la nature sainte de Dieu à qui elle est présentée, et qui a été pleinement glorifié en elle. Elle répond aux exigences de cette nature. En même temps, elle fait voir un amour parfait envers nous; amour connu seulement ainsi, c'est que la propitiation a été opérée entre Christ et Dieu seul, la seule part que nous y eussions étant nos péchés et la haine envers Dieu, haine qui est allée jusqu'à faire mourir Christ.

Mais la propitiation étant accomplie selon la nature de Dieu, et selon tout ce qu'est cette nature, a fait plus. Elle ne répond pas seulement judiciairement à ce qui est exigé à cause de nos péchés, comme ayant failli à notre devoir, et ainsi à cause de notre culpabilité, mais elle ouvre l'accès à la présence de Dieu lui-même, de Dieu connu dans cette nature que l'oeuvre de la propitiation a glorifiée. L'amour, Dieu agissant en amour sans avoir été cherché, nous a fait connaître l'amour, et nous sommes réconciliés avec Dieu lui-même selon tout ce qu'il est, notre conscience ayant été purifiée selon sa gloire, de sorte que nous puissions jouir de l'amour dans une confiance sans entraves. En vertu de cette oeuvre, l'homme est assis à la droite de Dieu, et nos âmes peuvent se réjouir dans tout ce que Dieu est, notre conscience étant rendue parfaite par l'oeuvre qui a été accomplie. La sainteté de Dieu, dans son estimation judiciaire du péché et dans son action à son égard, n'est ni affaiblie, ni abaissée; au contraire, tout ce qu'il est a été glorifié, et il n'est pas besoin d'alléguer la miséricorde pour

diminuer la gravité du péché. Dieu, dans son amour et dans sa volonté de sauver, réunit dans l'oeuvre accomplie le jugement et ce qui répond à sa sainteté; l'âme est amenée à marcher dans la lumière, comme lui est dans la lumière, et dans l'amour qui est son essence et sa nature. Nous sommes irréprochables devant lui, avec une conscience parfaite, de manière à être libres en sa présence, mais avec une conscience qui a jugé le péché comme lui-même le fait, et qui a appris ce qu'est le péché dans l'oeuvre même qui l'a ôté. Sans l'expiation ou la propitiation accomplie par Christ, cela est impossible. Sans elle, Dieu n'est pas introduit; ce n'est que de la bonté humaine qui met de côté la sainteté et passe par-dessus le péché, ou qui l'apprécie uniquement d'après la conscience naturelle. Christ est mort, le Juste pour des injustes, afin qu'il nous amenât à *Dieu*.

Ce n'est pas l'innocence, car la connaissance du bien et du mal existe; ce n'est pas passer sur ce que Dieu est avec une conscience non purifiée; ce n'est pas même le retour au premier état d'Adam (innocent, sans la connaissance du bien et du mal); c'est Dieu pleinement révélé et connu en majesté, lumière et amour, et nous sommes amenés à lui selon cette révélation, dans une paix et une joie parfaites, par une oeuvre faite pour nous, oeuvre qui a rencontré et glorifié sa majesté, sa lumière et son amour dans la place du péché, oeuvre accomplie par Celui qui n'a point connu le péché et qui a été fait péché pour nous.

Le plein résultat de la propitiation se verra seulement dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, dans l'état éternel de bénédiction, condition de bonheur qui ne dépend pas pour celui qui en jouira de l'accomplissement de ce qui a été confié à sa responsabilité et en quoi il a manqué, mais qui est basée sur une oeuvre achevée, accomplie à la gloire de Dieu dans le lieu même de la ruine, et dont la valeur, selon la nature même des choses, ne peut jamais changer: elle est selon la nature et le caractère de Dieu; elle est faite et reste toujours ce qu'elle est, et tout est éternellement stable. La justice, non pas l'innocence, habite les nouveaux cieux et la nouvelle terre; ce n'est pas l'homme faible et responsable, mais Dieu glorifié pour toujours. Le résultat n'est pas complet maintenant, mais, par le Saint Esprit envoyé du ciel, nous savons que l'oeuvre est faite, et comme croyants agréés dans le Bien-aimé, nous attendons notre part dans le repos quand tout sera accompli.

Le jugement est selon la responsabilité de l'homme, placé judiciairement dans cet éloignement de Dieu où il s'est jeté lui-même; la bénédiction est selon les pensées, le dessein et la nature de Dieu, dans les immenses richesses de sa grâce, déployées dans notre salut par l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ, venu pour nous amener comme fils en sa présence.

A la croix, le péché et les péchés sont devant Dieu et la propitiation est effectuée. Là le péché et les péchés rencontrent Dieu, mais c'est dans l'oeuvre d'amour et selon la sainteté et la justice, et cette oeuvre amène à Dieu d'une manière conforme à sa nature, purifiés pour toujours de tout péché, ceux qui viennent à lui par elle.

## La promesse du Seigneur - Matthieu 18: 20

---

ME 1883 page 209

Signaler les principes qui annonçaient un commencement de révolte chez le peuple, et consoler les coeurs du petit nombre d'individus qui gémissaient à la vue du mal, telle était la charge des anciens prophètes et le double but de leur témoignage. En opposition à ce dernier, se trouvait celui des faux prophètes, qui tendait toujours à entretenir la masse du peuple dans la sécurité, tandis qu'il présentait, comme des ennemis de Dieu et de leur pays, le résidu chétif et affligé qui tremblait aux paroles de Jéhovah: «Vous avez contristé, en mentant, le coeur du juste lequel je ne contristais point, et fortifié les mains du méchant, afin qu'il ne se détournât point de son mauvais train, et que je ne sauvasse point sa vie» (Ezéchiel 13: 22). Tel est le terrible reproche que Dieu leur adresse. Et nous voyons que malheureusement leur ministère ne portait que trop de fruits. Car, à l'époque qui précéda immédiatement la captivité de Babylone, le Seigneur prononce contre Juda, par la bouche du prophète Jérémie, deux accusations qui montrent combien les mains des méchants étaient renforcées; l'une, que le peuple perséverait ouvertement dans le mal, sous prétexte qu'il n'y avait plus d'espérance de guérison; l'autre, que ce même peuple en était venu à se persuader de son innocence et à regarder son état comme approuvé du Seigneur. «Tu as dit: Il n'y a plus d'espérance; non, car j'ai aimé les étrangers et je m'en irai après eux. Tu dis: Parce que je suis innocente sa colère se retirera de moi. Voici, je m'en vais contester avec toi, parce que tu as dit: Je n'ai point péché» (Jérémie 2: 25-35).

Il y avait donc au milieu du peuple deux principes assez répandus de nos jours, et contre lesquels la haine du Seigneur se déclare, savoir: 1°, tolérer un mal bien connu à la faveur de cette excuse, que le mal est trop grand, et, qu'étant inutile de songer à l'extirper, il vaut mieux tirer le meilleur parti possible des circonstances; 2°, oublier que le Seigneur est saint aussi bien que patient, et prendre occasion de sa patience pour mettre la sanction de son nom à des choses qu'il réproche et qu'il punira certainement; imitant en cela le peuple qui criait: *C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel*; bien qu'il eût, à la vue de l'Eternel, changé cette maison en une caverne de voleurs (Jérémie 7: 1-11).

L'introduction de ces odieux principes appela le jugement sur le peuple, et ce fut alors que commença le ministère des prophètes, desquels le témoignage prit un degré de force et dont le nombre se multiplia, en raison directe des progrès du mal. L'esprit de Christ en eux montrait, dans leurs effrayants résultats, les principes qui germaient ou avaient commencé à prendre pied en Israël, et il les présentait comme aboutissant au jour grand et terrible du Seigneur, après avoir engendré, sur leur passage, une longue et triste suite de misères pour les peuples et les individus.

Mais, tout en protestant fortement contre le mal présent et en le frappant de la menace des châtiments de Dieu, tout en disant aux méchants que *la rétribution de leurs mains leur*

*serait faite*, les prophètes n'oubliaient point de dire au juste que «bien lui serait, et que les justes mangeraient le fruit de leurs oeuvres» (Esaïe 3: 10). Car il y avait des promesses très fermes de protection et de faveur de la part de Dieu, pour ce peuple affligé et chétif qui demeurait fidèle au milieu de l'abondance du mal. Nous en trouvons un exemple, entre plusieurs autres, dans la prophétie renfermée en Esaïe 7 à 12. Dans le temps même auquel, sous le règne d'Achaz, la révolte s'établissait en Israël, l'esprit prophétique, après avoir montré l'immutabilité des conseils de Jéhovah, qui devaient demeurer fermes en dépit des infidélités des hommes et de leurs efforts combinés pour les renverser, nous conduit de détails en détails jusqu'à la consommation de la grande révolte. Au milieu de ce sombre tableau, les vrais disciples ont une parole de consolation et d'exhortation: «Ne dites point: Conjuraton, toutes les fois que ce peuple dit conjuration. Ne craignez point ce qu'il craint et n'en soyez point effrayés. Sanctifiez l'Eternel des armées; qu'il soit lui-même votre crainte et votre frayeur; et il vous sera pour sanctuaire». Mais, après avoir donné à ce résidu l'assurance d'une sécurité parfaite, le Seigneur laisse couler sur les rebelles le jugement, comme un fleuve qui va grossissant, accompagnant chacune des sentences successives qu'il prononce de ce redoutable refrain: «Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue».

Ces considérations sur le ministère des prophètes et sur les principes que ce ministère devait juger et condamner, sont destinées à jeter quelque jour sur plusieurs des discours de Jésus, qui vivait au milieu d'un peuple dont la révolte allait bientôt se consommer, et chez lequel on disait: «Nous sommes enfants d'Abraham et nous ne fûmes jamais les esclaves de personne» (Jean 8).

Envoyé comme SAUVEUR, Jésus l'était aussi comme PROPHETE. Son ministère indiquait la proximité d'un jugement qu'il annonce, au reste, à plusieurs reprises. Et, en effet, la perfection de la prophétie aussi bien que celle de la sacrificature se trouvaient réunies dans sa divine personne. Il était ce prophète annoncé par Moïse (Deutéronome 18: 18), dans la bouche duquel Jéhovah devait mettre toutes ses paroles pour les rapporter au peuple. Et, en ceci comme dans toutes choses, c'est lui qui tient le premier rang. Sans en manifester spécialement l'intention, le Seigneur introduit souvent, dans ses discours, des prophéties qui furent sans doute inaperçues pour les disciples qui l'écoutaient, et qui le sont encore pour la majorité des chrétiens, mais dont surent profiter les apôtres, quand le Saint Esprit leur eut remis en mémoire les instructions de leur Maître, et dans l'intelligence desquelles ce même Esprit nous conduirait aussi, si nous étions dans une plus grande dépendance de ses enseignements.

Par exemple, en Matthieu 18, tout en donnant quelques directions sur l'humilité, le Seigneur Jésus signale (comme son Esprit l'avait fait autrefois par les prophètes dans d'autres circonstances) l'apparition d'un mauvais principe qui se montrait chez les disciples, et qui, bien qu'étant fort peu de chose en apparence, devait avoir de désastreuses conséquences. Outre les solennels avertissements que le Seigneur donne ici à ce sujet, il annonce d'avance les tristes résultats de la propagation de ce principe, et il ne manque pas de donner à son peuple

des consolations et des directions pour le temps où le mal aura prévalu et triomphé. Ce mal qui devait empoisonner la chrétienté, et qui est en opposition directe avec le caractère de Celui chez lequel on ne trouvait ni cri ni contestation, de Celui qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir; ce mal est la disposition à vouloir avoir le pas sur les autres. On ne peut qu'être frappé en voyant cette disposition, que le monde est bien loin de blâmer et dont Satan devait infecter l'Eglise, se montrer chez les disciples de Jésus dans les circonstances les moins propres, en apparence, à devoir l'exciter. C'est ce qui donne lieu au Seigneur de mettre en contraste l'esprit de Dieu et celui du siècle, les principes qui auraient dû diriger l'Eglise et ceux qui dirigent le monde.

Nous lisons en Luc 22: 24, que, lorsque le Seigneur eut institué la cène comme mémorial de ses souffrances expiatoires et parlé de la trahison dont il devait être la victime, ses disciples, au lieu de lui témoigner quelque sympathie comme l'on aurait dû s'y attendre, se mirent à *contester entre eux pour savoir lequel d'entre eux serait estimé le plus grand*; triste mais prophétique tableau! Et pourtant, ils avaient déjà reçu de leur Maître plusieurs leçons à cet égard; entr'autres dans la circonstance dont nous avons le récit en Matthieu 18. D'entrée, nous y entendons les disciples adresser à Jésus cette question: «Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux?» Mais à quelle occasion? L'Esprit Saint nous apprend que ce fut *en cette heure-là*; c'est-à-dire après que Jésus, comme nous le voyons à la fin du chapitre 17, eut montré par un acte remarquable jusqu'où il avait consenti à descendre pour l'amour de nous. On avait demandé à Pierre, pour lui et son maître, le didrachme ou demi-sicle que chacun des Israélites, riche ou pauvre, devait au Seigneur d'après la loi (Exode 30: 13-16), afin de faire propitiation pour leurs âmes. Ce tribut, dont le produit était destiné au service du sanctuaire, était un type de la nécessité d'une rédemption pour toute âme d'homme. Pierre s'était peut-être trop empressé de répondre aux collecteurs que Jésus ne ferait pas faute à leur demande. Aussi Jésus, avant de les satisfaire, établit-il ses droits comme Fils à être affranchi du tribut; néanmoins, en tant que sous la loi, et étant venu pour racheter ceux qui étaient sous la loi, il s'empresse d'accomplir en ceci toute justice, comme lors de son baptême par Jean. Qui aurait pu croire que c'est dans un temps comme celui-ci, quand le Fils de Dieu s'abaissait au rang de serviteur, qu'on verrait les disciples s'enquérir, dans leur égoïsme, de la manière d'être grand au royaume des cieux? Pauvres disciples! Ils étaient bien loin de connaître que la grandeur réelle, la grandeur de Dieu, c'est de s'abaisser jusqu'à être serviteur des faibles. Ils avaient oublié que Celui qui est haut élevé «s'abaisse pour regarder ce qui est aux cieux et en la terre;» et que «Celui qui habite dans l'éternité, duquel le nom est le Saint, a dit: J'habiterai dans le lieu haut et saint, et avec celui qui a le coeur brisé et qui est humble d'esprit» (Psaumes 113: 6; Esaïe 57: 15).

Il était donc urgent qu'à cet égard il se fit chez eux un changement complet d'esprit et de principes. C'est ce qui justifie cette déclaration formelle de Jésus: «En vérité, je vous dis: Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux». Pour être grand dans ce royaume, il faut prendre ici-bas la dernière place; car là où règne le mal (et il règne dans le monde), c'est être vraiment grand que d'être



méprisé du monde en suivant Jésus. Ce dernier n'en a été ni reçu ni connu; or le disciple n'est pas plus grand que son maître, ni le serviteur que son seigneur; c'est là une leçon difficile que nous avons à apprendre; et que, comme les disciples d'autrefois, nous avons mille peines à nous rappeler, ou plutôt que nous oublions sans cesse; et le Seigneur y revient fréquemment parce qu'il sait combien notre chair est froissée de l'idée de n'être rien estimée. Ici, il enseigne positivement aux siens qu'une mortification habituelle de nos membres (*se couper un bras, s'arracher un oeil*) est une discipline nécessaire à s'imposer, si l'on veut jouir des bénédictions promises par l'évangile.

Et le grand scrutateur des cœurs n'attaque pas, comme fâcheuse seulement pour les individus, la disposition qu'il voyait chez ses disciples; mais il montre encore les pernicious effets qu'elle aurait dans l'Eglise et dans le monde, s'ils avaient le malheur de n'y pas renoncer. Ainsi celui qui chercherait à s'élever de quelque manière, devait nécessairement s'attendre à devenir un scandale pour les faibles. Ce qu'il faut à l'Eglise, dans ses besoins, c'est l'autorité, qui se trouve dans sa plénitude et la perfection de son exercice chez le grand et bon Pasteur.

Quels tristes effets que ceux produits dans le monde par l'introduction de l'esprit d'élévation dans l'Eglise! On sait quel puissant témoignage Jésus rendait ici-bas contre le présent siècle par son humilité et sa séparation d'avec le mal. Rejetant tout ce qui pouvait l'accréditer auprès du monde, il attestait ainsi que les oeuvres de ce dernier étaient mauvaises: c'est pour cela qu'il disait: «Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde» (Jean 9: 5). Or l'Eglise était destinée à continuer l'oeuvre de Jésus après qu'il serait retourné au Père: «Vous êtes la lumière du monde,» avait-il dit à ses disciples (Matthieu 5: 13); et, dans sa prière sacerdotale, il les présente comme *envoyés dans le monde* pour y remplir le même ministère que lui (Jean 17: 18). Comment cela? Sans doute, en y agissant, en s'y conduisant comme lui-même, en y gardant un strict nazaréat; et surtout, en se tenant loin de tout ce que le monde appelle gloire, dignité, honneur, etc. Mais quand le peuple qui confessait le nom de Jésus, quand le témoin de Jésus sur la terre, las de l'opprobre de son Maître, commença à s'entourer d'une grandeur mondaine et à rechercher cette gloire qui vient des hommes; quand il voulut être compté pour quelque chose ici-bas, au lieu de se glorifier d'en être les balayures, alors la lumière du monde fut éteinte, et le silence succéda au témoignage. Alors aussi vint sur le monde la plus réelle de toutes les calamités, parce qu'il put croire que son train n'était pas si réprouvé de Dieu qu'on voulait l'affirmer, et qu'il fut confirmé dans son incrédulité par le contraste (qu'il sait très bien apercevoir) qu'offrait la conduite des disciples avec les préceptes du Maître. Telle est la valeur de la lamentation du Seigneur Jésus sur le monde.

Ce qui en était le sel a perdu sa saveur; la beauté, la sainteté de l'Eglise ont disparu, l'épître de Christ a été couverte de taches, et la terre est privée de la preuve matérielle de la vérité du christianisme. Et, qui pis est, l'immense majorité des pauvres enfants de Dieu qui parle tant de l'accroissement de la piété, qui se donne tant de mouvement pour la conversion du monde, qui organise pour cela tant de comités, d'associations, etc., ne voit pas que tout ce travail qu'on se donne, n'est pas ce que demande le coeur de Jésus, et ne réalise pas le dessein

de ce glorieux Sauveur en plaçant son Eglise dans le monde, qui était qu'on reconnut ses disciples à leur amour mutuel, et que ces derniers fussent un, afin que le monde connaisse que Jésus a été envoyé de Dieu (Jean 13: 35; 17: 21-23).

En conduisant plus loin ses chers disciples, dans la science de la petitesse, le Seigneur poursuit ses saintes leçons, qui toutes reposent sur le principe que des êtres faibles et petits comme eux, ont besoin de rester tels aux yeux du monde et aux leurs propres, et pourtant d'être fortifiés et rassurés. La *petitesse* est leur position normale; celle où Jésus les a toujours vus et veut toujours les voir. C'est comme *petits* qu'il les reconnaît pour siens; et, en leur donnant ce qu'il faut à des petits, le Seigneur nous enseigne que le grand principe du ciel est de soutenir la faiblesse au milieu du mal qui l'environne et la menace. Il veut que son peuple regarde constamment comme un grand bien de n'avoir de force que dans le sentiment réel de son infirmité: car, soutenir ce qui est sans force, le faire triompher de tous les obstacles, accomplir sa vertu dans la faiblesse, c'est ce qui glorifie singulièrement la puissance de Dieu; tandis que, du moment où nous nous armons d'une armure d'homme, et que nous comptons sur ce qui peut donner de la confiance à la chair, notre force réelle nous abandonne; et cela est vrai de notre force collective comme de notre force individuelle. Aucun moyen de prudence humaine, quelque sagement pensé qu'il soit, fût-il même, dans nos intentions, pour la gloire de Dieu, ne peut nous donner une bonne issue et nous être de quelque profit, parce qu'il contrecarre nécessairement quelque-une des voies de ce Dieu «qui a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages, et les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes, et les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont point, pour annuler celles qui sont» (1 Corinthiens 1: 27, 28).

C'est donc dans notre petitesse qu'est notre vraie grandeur, et dans notre infirmité que gît notre force. Veuille le Seigneur nous garder dans le sentiment habituel de ces choses, et entretenir en nous le sentiment de notre impuissance, afin que nous puissions toutes choses en Christ!

Cet éloignement de tout ce qui est grand en la chair, cette disposition d'enfant, cette petitesse de cœur et d'esprit que Jésus venait de recommander à chacun de ses disciples, comme moyen d'être individuellement béni sur la terre, il les présente ensuite à l'Eglise entière comme moyen d'être bénie collectivement. Ainsi, en cas de scandale, il ne veut point qu'aucun de ses disciples en appelle au jugement du monde; car le monde est un tribunal incapable de juger entre frère et frère; le *droit* vrai ou présumé, et non la *grâce*, devant être la base de son jugement. C'est donc le frère scandalisé qui, d'après les ordres du Seigneur, fera l'office de conciliateur dans le cas en litige: «Si ton frère a péché contre toi, va et le reprends entre toi et lui seul; s'il t'écoute, alors tu as gagné ton frère». Cette règle devait nécessairement arrêter entre les frères toute prétention à une prééminence quelconque; le coupable n'avait pas à faire une première démarche, et c'était celui qui avait eu à souffrir, qui, devant Dieu, devait se montrer grand en cherchant à ramener l'autre. Le seul appel autorisé du Seigneur, après une seconde démarche infructueuse, devait être fait à l'église ou à l'assemblée, comme au seul corps compétent pour décider dans une cause pareille; et la

sentence, en cas que son autorité fût méprisée, devait être simplement que le coupable fût regardé par l'offensé comme un païen et un péager.

En y regardant de près, on ne peut douter que le Seigneur, toujours dans le dessein de détruire la disposition fâcheuse qu'il découvrait se remuant dans le coeur des disciples, et qui devait plus tard amener l'Eglise entière à rechercher une grandeur visible dans le monde, ne déverse ici un mépris réel sur la gloire de ce dernier; car, c'est dans son sein que l'Eglise devait renvoyer ceux qu'elle était contrainte de chasser du sien. Sans doute, la sentence solennelle de l'assemblée, en excluant quelqu'un de sa communion, devait paraître frappée d'impuissance à des hommes charnels qui ne peuvent apprécier que les résultats immédiats d'un jugement, et qui ne sauraient voir ici quelque chose de bien fâcheux pour la prospérité temporelle des coupables. Quelle distance en effet entre la sentence d'une église envers un rebelle, et celle d'un tribunal humain qui voue un criminel à la honte, à l'interdiction civile, à la perte de ses biens ou de sa liberté, quelquefois même de sa vie! Mais cette décision, impuissante en apparence, prise par ces petits de la communion desquels le monde craint peu d'être exclu, devait avoir puissance dans le ciel, et la sentence devait être suivie de conséquences réelles quoique invisibles, et d'une durée permanente: «En vérité, je vous dis que tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel;» voilà la déclaration de Dieu même, qui revient à confirmer la pensée dominante de Jésus dans tout ce discours, celle de combattre ce côté de l'orgueil de la vie qui recherche ce qui est grand devant l'homme. N'être forte qu'en Dieu et marcher en pauvre état sur la terre, telle est la position dans laquelle il veut voir son Eglise, et chacune des âmes qui lui appartiennent; c'est par là qu'on lui ressemble en effet, car *il a été crucifié en infirmité*, et n'était fortifié que par la puissance du Dieu invisible.

C'est ainsi que, de tout temps, le Seigneur a pourvu aux besoins spirituels de son peuple; et, malgré les effrayants progrès que fait la révolte dans la chrétienté, la source des bénédictions n'est pas tarie pour ce qu'il y a encore de fidèle au milieu de cette génération incrédule et perverse. Bien que l'Israël spirituel soit en petit nombre et dispersé au milieu des nations, qui ont adopté quelques-unes des formes du christianisme, les bénédictions du royaume des cieux lui appartiennent toujours; et, quoique sa force soit petite, elle est pourtant réelle, parce que le Dieu fort est de son côté. Il y a une promesse pour les temps les plus désespérément fâcheux, promesse bien faite pour rassurer un peuple affligé et chétif qui demeurerait fidèle au milieu du mal: «Je vous dis que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux; car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Liée au point de vue moral que le Seigneur se propose dans son discours, cette promesse est une preuve permanente qu'il y a bénédiction pour les saints assemblés, quelles que soient d'ailleurs les circonstances extérieures. On a vu jadis l'Eglise puissante en oeuvres et en autorité, mais non pas selon le monde, car elle en était séparée, même jusque-là que ses membres n'étaient qu'un coeur et qu'une âme et qu'ils avaient toutes choses communes; et sa puissance spirituelle et invisible était reconnue même par ceux du dehors (voyez Actes des Apôtres 2: 43-47; 4: 37). Le nom d'Ichabod (1 Samuel 4: 21) a été écrit

sur toute cette gloire, et c'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui quelque part un témoignage aussi éclatant rendu contre le monde, par l'union des membres de Christ et la puissance du Saint Esprit déployée au dedans et au dehors d'eux. Le levain qui fermentait chez les disciples, savoir le désir de briller, agit bientôt efficacement dans l'Eglise; et, comme il procédait de *la chair*, il poussa bientôt l'Eglise au désir et à la recherche des choses élevées, celles que la chair apprécie. Et à quoi cela a-t-il abouti? Hélas! à faire devenir un grand et bel arbre (mais qui sera coupé), ce qui n'était qu'une semence de moutarde; à produire ce système de chrétienté, grand sur la terre, se glorifiant de ses lumières par-dessus les païens ou les autres infidèles, maître en apparence de leurs destinées, honorant toutes les distinctions mondaines, et prêtant l'autorité du ciel à des principes opposés à ceux du Christ de Dieu.

Bien des personnes ont commencé à le voir et à le sentir; mais que faire? où aller? qu'espérer d'une faible protestation contre un mal invétéré, chéri, caressé et entrelacé, faut-il dire, avec tout ce qui vous entoure? Reconstituer l'Eglise serait détruire la chrétienté, et d'ailleurs quelle promesse y a-t-il de réussir? L'église de profession n'a point persévéré dans la bonté de Dieu; c'est donc le jugement et non la miséricorde qui l'attend. Faut-il néanmoins tolérer ce qui existe et, parce que Dieu épargne, crier comme Israël: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel?» Non, sans doute; mais quel parti prendre alors, puisque nous n'avons ni puissance ni autorité pour rétablir les lieux désolés? Le cas n'est-il pas désespéré? Telles sont les questions et les perplexités de ceux qui voient le mal, mais qui désirent au moins un petit répit dans leur servitude.

Il y a néanmoins quelque baume en Galaad: le Seigneur n'a pas laissé son peuple sans réponse. Il ne les force point de reconnaître ce qu'il désavoue et ce qu'il jugera; il ne ferme pas non plus la porte à l'espérance: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux;» voilà une bénédiction attachée à notre économie, et qui est pour tous les temps, les lieux et les individus; car Jésus dit aussi: «Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle». Le résidu ne se composât-il que de deux ou trois au milieu de la chrétienté, il y en a assez, si Dieu les réunit, pour les assurer de la présence spirituelle du Seigneur. A ce nombre insignifiant selon l'homme de *deux ou trois*, la parole de Jésus est adressée: *Assemblez-vous en mon nom*, leur dit-il; et, pour les encourager, il y joint cette promesse: *Je suis au milieu de vous*.

Il y a une autre chose qui constitue le caractère de cette économie, savoir la présence, dans l'Eglise, du Consolateur qui est l'arrhe de notre héritage, et c'est précisément ce que l'on a le plus oublié. Au lieu de s'attacher à ce qui est notre, portion comme enfants de Dieu, on a un triste penchant vers un ordre de choses que le monde peut accepter. Hélas! la bénédiction ne consiste, pas à courir après des prédications; l'on n'adore pas non plus le Père plutôt dans un endroit que dans un autre, et les croyants n'ont pas besoin de chercher quelque chose de visible à quoi se rattacher; ils n'ont qu'à se réunir au nom du Seigneur. C'est là le contre-poison de ces deux maladies si communes, la recherche de l'approbation et de la communion du monde, et l'esprit de secte. On s'est tellement habitué à lier dans son esprit l'idée d'église avec

celle d'une société *organisée*, pourvue d'un ministère, etc., soutenue ou non par l'Etat, que l'on a perdu de vue la *communion des saints*. Celle-ci ne nous fut jamais interdite par le Seigneur, quoique, notre incrédulité nous prive de ses douceurs; preuve en soit la promesse faite à *deux ou trois*; car, là où est la présence du Seigneur, que peut-on demander de plus? C'est pourquoi l'apôtre insiste pour *que nous n'abandonnions point le rassemblement de nous-mêmes*, le grand moyen de nous réjouir et de nous diriger, surtout dans les temps d'épreuve. Mais il faut dire aussi que si, par un principe sectaire, l'on exclut quelque frère, ou bien si les chrétiens admettent sciemment le monde à leur communion, ils ne s'assemblent pas au nom du Seigneur, et, par conséquent, l'Esprit du Seigneur est contristé.

Le coeur naturel désire quelque chose qui en impose à l'oeil; et demeurer fermes dans la promesse du Seigneur est quelque chose qui lui est tout à fait contraire. Veillons donc contre ce mauvais coeur d'incrédulité qui se détourne toujours du Dieu vivant; veillons sur nous-mêmes, de peur que quelqu'un ne s'endurcisse par la tromperie du péché; et il y a de la tromperie là où l'on juge suivant l'apparence et non suivant la justice: jugement qui est toujours le résultat d'une opposition du coeur à la volonté de Dieu. Celui qui croit ne se trouve jamais exposé à choisir de deux maux le moindre; car la Parole est tellement pleine de détails, et ses principes sont tellement susceptibles d'extension (Psaumes 119: 96), qu'il est difficile, quand on veut obéir, de ne pas savoir que faire, surtout lorsqu'on la sonde avec le secours de l'Esprit de Dieu. Plusieurs chrétiens se trouvent dans une double perplexité. D'un côté ils ne peuvent pas, sans violenter leur conscience, adopter, comme voulu de Dieu, un système d'organisation ecclésiastique dans lequel le monde domine; et, de ce que Dieu supporte ce système, ils n'en concluent point qu'il l'approuve. Mais, d'un autre côté, ils ne trouvent rien non plus qui ressemble, par sa beauté morale et par son ordre spirituel, à ce qu'offrait l'Eglise primitive, et rien, par conséquent, qui leur offre cet asile après lequel leur coeur soupire. Ils restent donc en dehors de tout; et si leur conscience n'est pas violentée, du moins leur paix et leur obéissance en souffrent. Mais le Tout-Puissant a tout prévu: il a pourvu aux difficultés que leur faiblesse ou leur petit nombre peut élever dans leur esprit. Connaissant le désir de leurs coeurs, il a rappelé sa promesse d'être *là* au milieu de deux ou trois assemblés en son nom, promesse qui les investit d'une autorité suffisante pour agir et les délivre de toute perplexité ultérieure.

Voilà donc le chemin de la sagesse bien tracé pour ceux auxquels l'Esprit de vérité a ouvert les yeux sur l'état de l'église professante. Tout en regrettant la perte de cette gloire visible que le Seigneur, en quittant la terre, avait léguée à son Eglise, ils ne chercheront ni n'attendront point quelque témoin nouveau revêtu de cette gloire; mais, se souvenant d'où ils sont déchus, ils auront du zèle et se repentiront; et, dans cet état, ils recevront des bénédictions du Seigneur qui ne s'est pas engagé à refaire ce que l'homme a gâté, mais qui a promis d'être toujours avec les siens et a pourvu en même temps à sa propre gloire, en leur ordonnant de se séparer du mal.

Ainsi, deux choses sont assurées aux fidèles pour les temps les plus fâcheux, savoir: 1° la présence du Seigneur pour leur consolation et leur force; 2° le droit de regarder comme un

païen et un péager celui qui déshonore sa profession et fait blasphémer le saint Nom dont il se réclame. Le peuple de Dieu peut toujours agir. Ceux qui sont de Christ ont l'Esprit de Christ, Esprit par lequel ils peuvent s'unir, juger de toutes choses, et se retirer de tout frère qui, après répréhension, persévère dans le désordre. La consolation des adoreurs, la pureté du culte, et en conséquence le témoignage (quoique faible) rendu au monde, se trouvent donc assurés par la promesse de notre bon et gracieux Seigneur à son pauvre peuple. Tout revient à ceci, c'est que Jésus n'a pas voulu contraindre ses saints à pécher. Or, si le Seigneur leur a donné au milieu du mal un moyen de n'y pas participer, je crois qu'il est aussi bien de leur devoir de s'assembler entre eux que de s'abstenir de ces choses qui choquent même une conscience naturelle. Il n'y a qu'un seul législateur; et qui prétendra borner son autorité? La même bouche qui a dit: «Ne jurez point du tout,» a dit aussi: «Qu'il te soit comme un païen et un péager». Le vrai disciple se croira-t-il moins lié par une de ces paroles que par l'autre?

Voilà ce qui me semble être l'esprit général du discours du grand prophète de l'Eglise dans ce chapitre. Prévoyant parfaitement que la fâcheuse disposition qu'il réprimait chez ses disciples, se montrerait dans l'église de profession, il y a égard et pourvoit d'avance à un moyen de sortir du labyrinthe de difficultés dans lequel les siens seraient jetés dans la suite. Dans les siècles les plus ténébreux de l'histoire ecclésiastique, on trouve des âmes qui, ayant su obéir aux directions du Seigneur, ont éprouvé les bénédictions qui suivent cette obéissance,

Non, le Sauveur ne veut pas attrister les siens, ni fortifier les mains des méchants. Il n'a pas plus voulu sanctionner des systèmes mondains et forcer les disciples à s'y rattacher, que réduire ces derniers à cette excuse de la paresse: tout est gâté, il n'y a rien à faire. Ayons foi à sa parole, et nous aurons tout ce qu'il faut pour semer et recueillir. Quelles que soient nos circonstances, il ne nous est jamais permis de mal faire; et c'est un triste signe du manque de sagesse et d'intelligence spirituelle que ces mauvaises excuses, ces misérables subtilités, ces analogies forcées, ces perversions de la parole de Dieu si souvent employées pour calmer des consciences réveillées par la vue du mal qui existe dans les systèmes actuels. La promesse du Seigneur répond suffisamment à ceux qui taxent de schisme l'accomplissement d'un devoir sacré, savoir l'union des frères hors du monde et au nom du Seigneur Jésus. Béni soit son saint Nom! les siens ne sont point laissés orphelins. Bien que nous ayons à nous humilier, comme en en faisant partie du triste état où l'Eglise est réduite par notre faute, n'ajoutons pas à nos autres péchés celui de taxer notre Dieu d'être infidèle à ses promesses, ou de le tenter, en disant comme Israël: *Le Dieu fort est-il ou non parmi nous?* Quiconque croit en lui ne sera point confus, même dans les temps les plus désastreux. Quand l'iniquité abonde, et que l'amour de plusieurs se refroidit, ceux qui sont de Jésus peuvent s'assembler et s'exhorter les uns les autres, d'autant plus qu'ils voient s'approcher le jour. Comme il en était autrefois, il en est encore maintenant: «Vous avez dit: C'est en vain qu'on sert Dieu; et quel profit avons-nous d'avoir gardé ses ordonnances et marché en pauvre état devant l'Eternel des armées? Et maintenant nous estimons heureux les orgueilleux; même ceux qui font méchanceté sont élevés; même ceux qui tentent Dieu ont été délivrés. Alors ceux qui craignent Jéhovah ont parlé l'un à l'autre, et Jéhovah y a été attentif et l'a entendu; et on a écrit devant lui un livre

de mémoire pour ceux qui craignent Jéhovah et qui pensent à son Nom. Et ils seront miens, a dit l'Eternel des armées, au jour que je mettrai à part mes joyaux, et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert» (Malachie 3: 14-17).

## Le Nazaréen - Nombres 6

---

ME 1883 page 231

On trouve dans le livre des Nombres le grand principe de l'énergie de l'Esprit de Dieu en nous, tandis que nous traversons le désert. L'Exode nous fait connaître la rédemption et la relation; le Lévitique, le moyen pour un pécheur de s'approcher de Dieu; les Nombres, la sacrificature dans le tabernacle au désert. Jusqu'à Sinaï, tout avait été grâce de la part de Dieu envers le peuple. Ici (dans les Nombres), se trouve la communion de Dieu avec le peuple dans le tabernacle d'assignation au désert de Sinaï (chapitre 1: 1). Le *principe* que nous trouvons dans le type de la génisse rousse (chapitre 19) est la *base* sur laquelle sont pris tous les sacrifices dans ce livre, — l'énergie de l'Esprit qui soulage et relève l'âme, qui prend les cendres de la victime brûlée depuis longtemps et l'applique avec une efficacité actuelle à la conscience quand une souillure a été contractée dans la marche à travers le désert.

Au chapitre 6, nous avons la séparation positive pour Dieu dans l'énergie du Saint Esprit (verset 2), «pour se séparer à l'Eternel». Ainsi a fait le Seigneur Jésus, particulièrement après son ascension, comme, il le dit: «Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux,» afin que nous, par l'énergie de l'Esprit en nous, nous soyons séparés maintenant dans le désert, marchant en vêtements blancs, et les gardant à l'abri de la souillure de la chair. Le Seigneur s'était séparé afin d'être aux affaires de son Père, et c'est pour cela qu'il se séparait des enfants de sa mère (voyez Psaumes 69: 8) — la chair, qui par le péché était sous la puissance de la mort. Il conserve encore maintenant le caractère de Nazaréen, parce que tous ses disciples ne sont pas encore rassemblés près de lui; et, dans un certain sens, pour nous aussi il y a une séparation d'avec la joie, «le fruit de la vigne;» nous ne devons pas laisser aller nos cœurs.

Dans la gloire sera le grand repos; il n'y aura pas besoin alors que le cœur soit tenu en bride. Maintenant l'effet de l'énergie de l'Esprit est de ceindre les reins de notre entendement, de peur que nous ne contractions quelque souillure; dans la gloire nous laisserons flotter nos vêtements, car là nous n'aurons aucune souillure à craindre. Dans la cité de refuge un homme était à l'abri, mais il ne pouvait pas en sortir, ni jouir de ses possessions.

(Verset 3). «Il s'abstiendra (ou se séparera) de vin,» c'est-à-dire de joie. Le Seigneur vint dans un caractère tel qu'il pouvait s'attendre à trouver de la joie parmi les hommes, une réponse à son amour dans leurs cœurs, mais il n'en trouva point, et ainsi devint Nazaréen dès le commencement. Etre un Nazaréen, c'est être séparé de toute affection naturelle qui peut être affectée par la mort; c'est être séparé à *l'Eternel*. Le miel ne pouvait pas être offert à l'Eternel, et maintenant l'Esprit est une puissance nouvelle, venue pour nous détacher de tout ce qui tient à la nature. Le Seigneur, rempli du Saint Esprit pour son ministère, disait: «Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi?» Tout *ce qui est de la nature* est placé par le péché sous la puissance de la mort, de sorte que le Nazaréen «ne se souillera point pour son père, ni pour sa mère, ni pour son frère, ni pour sa soeur, quand ils seront morts; car le nazaréat de son Dieu est sur sa



tête» (verset 7; voyez aussi Luc 14: 26). Le lien du Seigneur selon la nature était avec les Juifs comme Fils de David; mais il abandonna tout ce qui était lien naturel, car «quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles». Les affections naturelles viennent de Dieu, et, par conséquent, sont bonnes en elles-mêmes, mais, se portant sur leur objet, elles ne tendent pas à Dieu. Jean fut Nazaréen dès le sein de sa mère. Paul et Jérémie étaient aussi des Nazaréens. Ainsi nous le sommes. Notre joie propre, celle qui appartient à notre caractère de chrétiens, est au delà de la mort; c'est pourquoi, dans ce passage, laisser tout ce qui a, pour ainsi dire, l'odeur de la mort, c'est abandonner ce qui empêche de saisir plus profondément la joie et la bénédiction de cette vie qui est au delà de la puissance de la mort. Le Seigneur à la croix a brisé le lien. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses est *la vie de mon esprit*» (Esaïe 38: 16).

(Verset 8). «Pendant tous les jours de son nazaréat, il est consacré à l'Eternel». C'est là le grand principe du Nazaréen; il est consacré à Dieu, et, en quelque faible degré que ce soit, nous pouvons atteindre ce caractère que nous voyons en Christ dans sa perfection. Tout cela est distinct de l'état d'innocence. Adam était innocent, mais non pas séparé (\*) pour Dieu. Etre séparé pour Dieu suppose la connaissance du bien et du mal, et de plus la séparation d'avec le mal. Adam acquit par la chute la connaissance du bien et du mal; le Saint Esprit est venu pour nous tirer hors de ce mal. L'Esprit est une puissance tout à fait nouvelle, nous séparant pour Christ dans la gloire, maintenant que le mal et la propre volonté ont été introduits. C'est quelque chose de très éprouvant que de connaître le bien et le mal, car par nature nous sommes dans le mal, aimant le mal et haïssant le bien. Le Saint Esprit maintenant nous tire hors du mal, et c'est là qu'est la douleur — savoir, son énergie en nous nous gardant du mal, tandis que nous passons à travers un monde de péché et de mort. Nous ne pouvons être innocents, maintenant que le péché a été introduit, mais nous sommes saints en Christ.

(\*) Séparé, consacré, saint, mis à part pour Dieu, ces expressions sont synonymes. (Note du traducteur)

(Verset 9). «Et si quelqu'un vient à mourir subitement auprès de lui, d'une manière imprévue». La mort est venue dans tout ce qui est de la nature comme le signe de la haine de Dieu contre le péché. L'esprit de réel dévouement à Dieu fut toujours dans sa perfection en Christ, mais il défaut en nous. Partout où le vieil homme agit, là se trouve le principe de mort, ainsi nous allons dans la mort tandis que le vieil homme est à l'oeuvre. C'est pourquoi la parole qui nous est adressée est: «Ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec ses affections et ses convoitises,» et encore: «Ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions, et ayant revêtu le nouvel homme» (Galates 5: 24; Colossiens 3: 9, 10). Tout cela est solennel. Non seulement nous avons la paix, mais tandis que nous passons à travers cette scène de péché, nous avons besoin d'être gardés saints et dévoués à Dieu par l'énergie du Saint Esprit en nous.

(Versets 9-12). Si je me détourne de mon dévouement à Dieu, il est vrai que mes cheveux pourront recroître (\*), mais la tête doit être rasée entièrement, et le temps est perdu. Ce n'est pas ici une question de péché, mais de perte quant à *l'énergie de la vie*. Un arbre qui a été mutilé et brisé peut recroître; il n'était pas mort, mais blessé seulement; cependant sa stature ne sera pas celle d'un arbre qui n'a souffert aucune injure. Cela a lieu quand on laisse Satan

endommager et entraver l'oeuvre de l'Esprit. Samson laissa son coeur s'abandonner à la faiblesse de la nature, et quand nous faisons ainsi, c'en est fait de notre force. Samson, comme Nazaréen, était un type de l'énergie de l'Esprit; il trahit le secret de sa force, et elle le quitta, et il devint faible comme les autres hommes. Il est vrai qu'en son temps sa force revint, et avec une puissante énergie il renversa les appuis du temple. Si nous ne sommes pas soigneux et vigilants pour garder le secret de notre force en communion avec Dieu, et que la mondanité et le péché se glissent en nous, nous pourrions peut-être n'en avoir pas la conscience, mais la réalité apparaîtra quand nous nous lèverons pour agir, — ce peut être dans le service, — et nous nous trouverons faibles comme les autres hommes; et quand nous serons dans notre faiblesse, comme Samson, le diable *nous crèvera les yeux*. Le Seigneur était le vrai Nazaréen; jamais dans le cours entier de sa marche ici-bas, il ne se départit de son nazaréat. Ce n'était pas pour lui une chose aisée de fouler le sentier de la souffrance; mais il priait. Dans le jardin de Gethsémani, «étant dans l'angoisse du combat, il priait plus instamment» (Luc 22: 44), avant que la tentation vint, et alors nous voyons qu'il n'hésita point; il ne le pouvait pas (\*\*). Ainsi, si nous devons d'abord passer à travers l'épreuve avec Dieu, alors Dieu sera avec nous dans l'épreuve. Pierre s'endormit et ne pria point, et quand l'épreuve vint, il la rencontra dans la chair et tira son épée. Jésus avait prié pour que la coupe passât loin de Lui, mais quand les principaux sacrificateurs et les soldats vinrent, quoique Satan fut en tout cela, cependant Jésus vit la main de Dieu et put dire: «La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» et alors ce n'était plus du tout une tentation, mais un acte d'obéissance.

(\*) On peut revenir au nazaréat. *(Note du traducteur)*

(\*\*) Il alla jusqu'au bout dans la souffrance, le jugement et la mort. *(Note du traducteur)*

(Verset 9). «Mourir subitement,» une pensée légère, et la communion est perdue pour le moment.

Les offrandes qui devaient être présentées. *Tout* ce qui était en Christ est offert à Dieu (verset 20); ainsi nous venons réellement dans la puissance de ces sacrifices offerts à Dieu; mais jusqu'à ce que l'Eglise soit rassemblée, le Seigneur garde son caractère de Nazaréen.

## La seconde venue de Christ - Luc 12: 34-59

---

ME 1883 page 241

La première partie de ce chapitre s'adresse au monde qui s'amasse «des trésors pour lui-même» (verset 21). Depuis le verset 22, le Seigneur s'adresse aux disciples.

Lorsqu'on y pense avec justesse, la venue du Seigneur ne se présente pas comme un objet de *connaissance*. Je vois dans l'Écriture qu'elle est constamment identifiée avec tous les sentiments et le caractère du chrétien: «Soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître,» est-il dit, et non pas «semblables à des hommes qui *croient* à la venue du Seigneur». Le sentiment de ceux qui s'étaient refroidis n'était pas que leur Maître ne viendrait *pas*, mais *qu'il tardait* à venir (verset 45). Or dans le premier chapitre de la première épître aux Thessaloniens, nous voyons que ces chrétiens avaient été *convertis* «pour attendre des cieux» le Fils de Dieu. Il était pour eux une personne vivante, réelle. Il y a beaucoup plus dans ce passage; mais la première chose, c'est qu'ils avaient été convertis pour cela. L'attendre est l'état qui convient à un chrétien. Je ne dis pas que le chrétien n'ait pas d'autres mobiles: l'amour que Christ nous a montré en mourant pour nous, devrait nous conduire à le suivre; mais cependant le chrétien se trouve placé entre la première venue de Christ pour le sauver, et sa seconde venue pour le prendre en dehors de la scène présente, et ce qui le caractérise (s'il s'attache à la parole de Dieu) c'est qu'il attend Christ.

Nous trouvons les caractères de cette attente dans Luc 12. Premièrement, nous avons le fait que le serviteur est «*veillant*» (verset 37), et secondement, qu'ils sont trouvés «*faisant*» ainsi (verset 43), c'est-à-dire *servant* le Maître pendant qu'il est loin. Ceux qu'il trouve «*veillant,*» ayant leurs cœurs et leurs pensées tournés vers lui, «il les fera mettre à table» (c'est une figure, sans doute), «il se ceindra» «et les servira». Mais quand il s'agit du service, nous voyons qu'il les établit sur tous ses biens. Nous avons là en premier lieu la bénédiction du ciel (verset 37), puis nous sommes cohéritiers avec lui (verset 44); deux choses distinctes, l'une se rapportant à «*veillant,*» l'autre à «*faisant*». Ainsi le chrétien sait (si vraiment il a saisi quelle est sa position) que le Saint Esprit habite en lui, comme sceau de la pleine efficacité de l'oeuvre de Christ sur la croix (à laquelle nous avons part), et il attend Christ qui nous mettra en possession de l'héritage. Christ n'est pas entré maintenant en possession de toutes choses dans l'héritage, mais il est assis sur le trône du Père jusqu'à ce que ses cohéritiers soient rassemblés, et alors il viendra les prendre pour les placer dans la gloire.

Quant à la manière dont la venue du Seigneur se lie, non pas simplement comme une doctrine, mais s'entrelace pour ainsi dire avec toutes les pensées et tous les sentiments du chrétien, il n'y a que deux épîtres où elle ne soit pas placée devant nous. Dans l'une, celle aux Galates, l'état de ceux auxquels l'apôtre écrivait était trop bas: l'apôtre avait à reprendre avec eux les fondements mêmes du salut; dans l'autre, celle aux Ephésiens, les chrétiens sont envisagés comme déjà assis dans les lieux célestes.

Dans 1 Thessaloniens 1: 10, la venue du Seigneur est présentée comme une partie de leur conversion. Christ avait souffert pour eux, et il allait revenir pour les prendre auprès de lui. Dans la même épître, chapitre 2: 19, cette venue est la joie du service de l'apôtre dans le ministère. Les Thessaloniens étaient cruellement persécutés, et il désirait savoir dans quel état ils se trouvaient. En pensant à son service, ses labeurs et son ministère pour eux, il disait: «Quand le Seigneur viendra, *ce sera* le moment où j'aurai ma joie et ma couronne». Ensuite, au chapitre 3: 13, la venue du Seigneur est liée à la sainteté, autre grand élément de la vie chrétienne. Nous devons marcher dans la sainteté maintenant, si elle doit être manifestée «en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints,» et ce que l'apôtre attendait, était qu'ils fussent sans reproche en ce jour-là. Au chapitre 4, il est de nouveau question de cette venue (versets 13-18), car les Thessaloniens avaient l'idée que les croyants qui étaient morts ne pourraient pas rencontrer le Seigneur. Ils attendaient tellement sa venue à chaque instant, qu'ils pensaient que ceux qui mouraient ne seraient pas là pour le rencontrer. Ils ne connaissaient pas toute chose clairement, car Paul n'avait été que peu de temps avec eux, mais ils avaient bien appris cela, — que Jésus allait revenir, et encore bien d'autres choses. Ainsi Paul leur dit que ceux qui étaient morts en Christ ne seraient pas laissés en dehors, car quand le Seigneur viendra du ciel, ils viendront avec lui. Si quelqu'un des saints venait à mourir, ils pouvaient se consoler par ces paroles: «Eh bien, le Seigneur les amènera avec lui quand il viendra». Cette épître nous montre donc comment la venue du Seigneur se lie avec la conversion, le ministère, la sainteté et les peines du chrétien; et, le passage du chapitre 5, est un avertissement où elle est présentée encore comme la fin qu'ils devaient attendre.

Ce que je trouve de plus précieux dans la venue du Seigneur, c'est que la *personne* du Seigneur s'y présente d'une manière si proéminente. Cela *le* rend plus précieux. Il vient me prendre pour que je sois avec lui, la personne qui est l'objet de nos affections comme chrétiens. Quelle grande chose quand nous serons avec lui; nous ne pourrions être séparés de lui. Ce n'est pas *la gloire* qui sera notre grande satisfaction, mais ce sera *d'être avec lui*. Dans sa venue, nous l'avons personnellement devant nos yeux.

Mais l'attente de Christ produit une autre chose. L'attendre à chaque moment détache du monde; si cette attente était réelle, la vie de chacun serait changée; toutes les pensées vaines, tous les plans que l'on forme, disparaîtraient. Deux choses sont nécessaires pour attendre le Seigneur de cette manière: la paix avec Dieu, et un amour assez grand pour lui pour que nous nous occupions de sa venue, et cela fait toute la différence. Si quelqu'un me disait qu'un vaisseau arrive des Indes orientales, cela ne produirait aucun effet sur moi; mais si l'on disait à une mère que ce vaisseau porte *son fils*, oh! comme elle surveillerait son arrivée! Evidemment pour être capables d'attendre la venue de Christ, nous devons avoir la paix avec Dieu, mais l'attendre effectivement dépend en grande partie de l'affection du coeur pour lui. «Pour vous qui croyez, il a ce prix». Il est merveilleux de voir de quelle manière distincte la Parole fait d'être *avec Christ* la chose à espérer. De fait *c'est* le ciel, parce qu'il y est, mais excepté le mot «paradis,» on ne trouve jamais le mot ciel dans l'Écriture comme l'objet de notre espérance. Naturellement, si je vais près de Christ et que Christ *soit au ciel*, c'est *au ciel*

que je vais, mais ce dont il est parlé, c'est d'aller où est Christ. Assurément le ciel lui-même est un paradis (lieu de délices), mais «déloger et être *avec Christ*, est de beaucoup meilleur». Ce qui est placé devant nous comme objet, c'est le Sauveur qui nous aime, qui va venir nous prendre pour que nous soyons avec lui. Cela exerce la conscience, il est vrai, parce que si j'attends le Seigneur, ma conscience sera nécessairement tenue en éveil, de peur que, lorsqu'il viendra, il n'y ait quelque chose de discordant dans mon cœur. Il y a, relativement à l'attente actuelle, une chose frappante dans toutes les paraboles et dans tous les passages où Christ lui-même, ou bien les apôtres par le Saint Esprit, parlent de sa venue. C'est que jamais il n'est supposé d'avance que sa venue doive arriver plus tard que la vie de ceux auxquels il parle. C'est une attente *présente, actuelle*. Les vierges qui s'étaient endormies sont les mêmes qui s'éveillent (Matthieu 25). Ceux qui reçoivent les talents sont aussi ceux qui rendent compte. Le Seigneur ne présente jamais d'avance à ceux qui l'écoutaient une chose qui était au delà d'une attente présente. Or il est évident que, soit absents ou présents, nous désirerions être agréables à Christ quand il viendra. Cela *lui* donne la vraie place. Pour *nous*, nous sommes des êtres pauvres et faibles, mais l'entendre dire: «Bien, bon et fidèle esclave», quelle chose précieuse pour nous! Non que je prétende à cela, — mais ce sont ses propres paroles.

Mais, dans ce chapitre, il y a quelque chose de plus que l'attente: «Que vos reins soient ceints». Les vêtements flottants doivent être relevés et maintenus, non pas relâchés, en allant à travers les choses telles qu'elles sont dans le monde; nos cœurs ont besoin d'être en ordre selon la parole de Dieu, ainsi que l'apôtre le dit: «Ayant ceint vos reins de la vérité» (Ephésiens 6); puis «vos lampes allumées,» une pleine profession de Christ. La première chose c'est que nos affections soient arrêtées sur Christ, la pensée de le voir étant notre délice, tandis que nous veillons en l'attendant.

Il y a une autre chose bien distincte, expression touchante et précieuse de l'amour du Sauveur. *Ici*, il *nous* faut avoir nos reins ceints (nos cœurs en ordre); c'est *maintenant*, tandis que le Seigneur n'est pas encore venu, mais est assis sur le trône du Père; mais alors, «*il se ceindra* et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira». C'est comme s'il disait: «Vous n'aurez pas besoin d'avoir vos reins ceints, quand vous serez dans ma maison. Je *vous* ferai asseoir à table et je vous servirai». Il nous fera asseoir, afin que nous soyons nourris à sa table des choses qui sont dans le ciel; *lui-même* nous administrera ces bénédictions: chose infiniment plus précieuse que les bénédictions elles-mêmes! Ce n'est pas simplement que nous serons nourris, mais Christ lui-même nous donnera ce qui rassasiera nos âmes. En ce sens, Christ n'abandonne jamais la forme de serviteur qu'il a daigné prendre. Et c'est le Fils de Dieu qui prend cette place, et il l'a prise pour ne jamais la laisser; quelle chose merveilleuse!

Dans le second chapitre de l'épître aux Philippiens, nous voyons le sentier qu'il a suivi. Ce chapitre et le troisième nous présentent les deux parties de la vie chrétienne: semblables à Christ dans son abaissement (chapitre 2); semblables à lui, en lui, maintenant qu'il est en haut (chapitre 3). Il s'est anéanti; il a été fait à la ressemblance des hommes; il a pris la forme d'esclave et il ne la laisse jamais. Il ne cesse jamais d'être un homme, et il *s'abaisse* toujours. Son premier acte fut de s'abaisser de la «forme de Dieu» jusqu'à la croix. Au chapitre 13 de

Jean, nous trouvons un pas dans son service, et notre chapitre (Luc 12) nous en montre un second. L'amour aime à servir, l'égoïsme à être servi. Jean 13 nous fait connaître le service actuel du Seigneur pour nous. Il ne pouvait pas demeurer plus longtemps avec ses disciples ici-bas, et qu'advierait-il d'eux lorsqu'il serait retourné au ciel? «Si je ne te lave, tu n'as point de part avec *moi*». Le temps était venu pour lui de remonter au ciel, mais il aima les siens jusqu'à la fin, et il voulait les avoir avec lui là où il allait, auprès de Dieu, et ils devaient être propres à sa présence. Il devait les rendre *propres* à avoir part avec lui là où il allait; ainsi il leur lave les pieds. Ils marchaient ici dans ce monde, où la boue et la souillure les atteignaient, et il leur lave les pieds. Il est notre serviteur maintenant, notre avocat, en vertu de cela, quand nous avons manqué, le Saint Esprit applique la Parole à nos âmes et nous sommes humiliés. En rapport avec notre état pratique, il y a cette purification journalière qui s'opère quand j'ai laissé échapper une parole inutile, ou quand je me suis permis une pensée mauvaise; j'ai alors besoin de purification. L'Esprit applique alors la Parole à notre conscience, et nous sommes humiliés et brisés.

Ici, dans le chapitre 12 de Luc, il s'agit de la *bénédiction*: «Bienheureux sont ces esclaves, etc.» (verset 37). Il veut les faire jouir lui-même, car il prend *son* plaisir à les rendre heureux. Nous ne croyons pas assez à l'amour de Christ pour nous, à ce qu'est son coeur, et nous n'avons pas assez de coeur pour lui. Il attache de la valeur à nos affections: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations», dit-il à ses disciples (Luc 22: 28). Quel Sauveur il est!

Ainsi, c'est une attente constante que celle du chrétien, et non pas simplement l'attente, mais la *vigilance*.

La seconde partie, c'est le service, chose inférieure en un certain sens. Il nous a confié des talents; peut-être ne sera-ce que de donner «une coupe d'eau froide,» mais à cela répond sa Parole: «Bienheureux est cet esclave-là que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera *faisant* ainsi». Le Seigneur nous a confié à tous un service. Que ce soit un apôtre, sans doute il est entièrement voué au service, mais le service va jusqu'à donner une coupe d'eau froide. Ici, la récompense n'est pas de se mettre à table et de jouir du ciel, mais c'est le royaume, ou plus que le royaume. Le Père a établi Christ sur toutes les oeuvres de ses mains, et nous fait cohéritiers de Christ. Mais il est beaucoup plus précieux d'être avec Dieu lui-même, de jouir de lui, que d'être héritiers avec Christ, bien que *cela* soit une chose merveilleuse. C'est spécialement dans le royaume qu'a lieu le fait de régner, «d'être établi sur les biens,» parce qu'ensuite Christ remet le royaume à Dieu le Père. Alors il n'y aura plus besoin de puissance pour assujettir un royaume; tout sera fait.

Il y a deux manières de considérer l'héritage. Dans l'épître de Pierre et celle aux Hébreux, on l'envisage comme un homme marchant dans ce monde au milieu des épreuves et des difficultés, et attendant un héritage réservé dans les cieux. Dans l'épître aux Ephésiens, nous *avons* l'héritage, nous le regardons comme étant nous-mêmes déjà assis dans les lieux célestes, et destinés à hériter de tout ce que Christ possède (voyez Psaumes 2). Dans ce Psaume, on voit les conseils de Dieu touchant Christ. Quoi que les nations fassent, Dieu

l'établira Roi. C'est Christ, dont la royauté est établie sur la terre. Si l'on considère la promesse faite à Thyatire, on voit que le fidèle possède cela et de plus la partie céleste: un Christ céleste aussi bien qu'un Christ roi. Le royaume prend la place que l'Eglise avait sur la terre. L'étoile du matin, c'est Christ comme *nous* le connaissons; mais quand il est présenté comme le soleil levant, c'est le jugement. Un homme qui veille durant la nuit voit paraître l'aube du jour; mais quand le soleil est levé, l'étoile du matin ne se voit plus. Nous voyons en Malachie 4: 2, etc., que la délivrance s'opère par le jugement. Et c'est là la raison pour laquelle nous trouvons dans les Psaumes ces appels au jugement; c'est la part du royaume. Le Psaume 8 présente un résultat plus étendu que le Psaume 2. «Tu as mis ta majesté *au-dessus* des cieux». Christ est là, couronné de gloire et d'honneur, ainsi que nous le voyons en Hébreux 2: 5-8. C'est plus que le royaume, car le gouvernement du royaume a affaire avec cette terre. Mais dans ce merveilleux conseil de Dieu, Christ reçoit des cohéritiers, pour être dans la même gloire que lui. Quand Pierre marchait sur la terre, l'héritage était dans le ciel, mais lorsque je serai dans le ciel, l'héritage sera sur la terre. Nous savons qu'en nous-mêmes nous ne sommes rien, pires que rien, la méchanceté même, mais Dieu dit que dans les siècles à venir il montrera «les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2), mais tout cela suppose que nous sommes bien établis dans la rédemption. Quelle pensée remplie de bénédiction, que le Père nous a donnés à Christ! Le Père dit: «Maintenant je veux que mon coeur soit satisfait en ayant tous les miens autour de moi,» et ainsi il nous donne à Christ, afin que *Christ* nous amène à lui, propres pour sa présence. «Amenant plusieurs fils à la gloire»; pauvres, faibles, misérables créatures que nous sommes, il veut nous prendre ainsi, nous amener là! Mais cela montre toute la grandeur de son amour. Mais la meilleure part dans la bénédiction, c'est d'être assis à table, bien que la seconde soit merveilleuse aussi, — la souveraine grâce, prenant des vers de terre comme nous et nous associant à Christ.

Dans le récit de la transfiguration (Luc 9), nous voyons la part du royaume dans Moïse et Elie. C'était Christ avec les saints en gloire, manifestés sur la terre. Luc, plus que les autres évangiles, présente notre place actuelle, et dans ce chapitre, nous lisons: «Comme ils *entraient dans* la nuée». La nuée était ce qui séparait Pharaon des Israélites; elle les conduisait à travers le désert; elle demeurait sur le tabernacle; c'est là que Dieu se trouvait; et, sur la montagne, de cette «shekinah» qui, je peux le dire, était pratiquement la maison du Père, sort la voix: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé». Et ils eurent peur comme ils entraient dans la nuée. C'est uniquement en Luc que nous trouvons cette partie de la transfiguration.

Il y a donc ce qui nous appartient en Christ. Nous pouvons nous asseoir paisiblement au ciel, à la maison; Christ exerçant là l'hospitalité envers nous, nous servant, — chose merveilleuse assurément. Ah! quelles misérables petites choses nous détournent des pensées de Dieu! Nous avons cependant à traverser ces choses, car le Seigneur a dit: «Je ne te prie pas que tu les ôtes du monde,» — mais il a ajouté: «Que tu les gardes du mal».

## L'homme dépendant - Quelques notes sur le Psaume 16

---

ME 1883 page 252

Dans une autre partie de l'Écriture, le Seigneur nous est représenté essentiellement comme un homme de douleurs; dans ce Psaume, nous le voyons, je crois, surtout comme l'homme *dépendant*, tel que nous le révèlent toutes les circonstances de sa vie terrestre.

Les deux caractères spéciaux de la vie divine dans un homme ici-bas, sont toujours la *dépendance* et l'*obéissance*, et, je n'ai pas besoin de le dire, le Seigneur Jésus, pendant sa carrière terrestre, montra toujours dans sa perfection la vie divine et toujours aussi avec ces deux caractères: *dépendance* et *obéissance*. Cette observation nous paraîtra évidente pour peu que nous considérions la vie du Seigneur.

On voit clairement dans le 2<sup>e</sup> chapitre des Actes, que ce Psaume se rapporte au Seigneur, puisque Pierre dit dans les versets 25-28: «Car David dit *de lui*: Je contemplais toujours le Seigneur devant moi; car il est à ma droite, afin que je ne sois point ébranlé. C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui, et ma langue a tressailli de joie; et encore ma chair aussi reposera en espérance; car tu ne laisseras point mon âme en hadès, et tu ne permettras point que ton saint voie la corruption. Tu m'as fait connaître les chemins de la vie, tu me rempliras de joie par le regard de ta face».

Au verset 34, l'apôtre introduit le Psaume 110, en connexion avec le Psaume 16. L'introduction de ce Psaume en cet endroit, est bien intéressante et précieuse à remarquer. Nous en verrons tout à l'heure la raison.

Le Psaume 16 nous présente la vie divine manifestée en Christ dans sa plénitude et sa perfection, et ce que je désire pour vous et pour moi, chers amis, c'est que ce qui était parfait en Christ s'opère en nous de plus en plus chaque jour. Il est très précieux et salutaire pour nous de voir comment le Seigneur accomplit le voyage à travers le désert que vous et moi avons à traverser.

Ce Psaume ne parle pas des circonstances du chemin. Nous sommes très disposés à nous en occuper. Ici, nous voyons seulement comment Dieu dans sa grâce sait toujours y pourvoir, quelles qu'elles puissent être.

Chaque verset du Psaume renferme une pensée spéciale; celle du premier verset est, je crois, la *dépendance*, la *confiance*.

Considérons un moment ce sujet.

### La dépendance

(Verset 1). «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi». Il n'y a ici aucune confiance en soi-même; bien au contraire, c'est une pleine confiance en Jéhovah, le regard porté sur lui



pour être gardé. Et l'âme qui met ainsi sa confiance en Dieu, pourrait-elle jamais tomber? Non jamais. L'âme qui craint de tomber, et qui en conséquence se confie en Dieu, sera gardée. Du moment que nous cessons de craindre nous tombons. Mais tant que demeure dans nos coeurs cette crainte de tomber, on y trouve aussi la dépendance de Dieu qui nous garde. La note dominante du Psaume est la *dépendance*. Le fidèle nous apparaît ici comme une plante de lierre qui s'attache au chêne autour duquel elle croit. Vous n'avez jamais vu de lierre s'élevant par sa propre force, sans s'appuyer sur quelque chose. Il monte, il monte, en enfonçant ses racines dans le chêne, dont les racines plongent elles-mêmes profondément dans le sol. C'est comme s'il nous disait dans son simple langage: Je ne puis m'élever d'un pouce sans être soutenu. Il ne s'agit pas seulement, dans ce verset, de la confiance dans le Seigneur pour le salut, mais il est l'expression d'un état habituel de l'âme; et si c'est une vérité, si Dieu est *tout* pour vous et pour moi (il était tout pour Christ), si l'âme est amenée, à se reposer pleinement sur Dieu, quelle en sera la conséquence nécessaire?

## La soumission

Telle est, par conséquent, la pensée du verset 2. «Mon âme, tu as dit à l'Eternel: Tu es le Seigneur; ma bonté ne va pas jusqu'à toi». Comment ceci pouvait-il s'appliquer à Christ? N'était-il pas Dieu? dites-vous. N'était-il pas un avec le Père? Oui, il l'était; mais c'est dans un autre sens que ce Psaume parle de lui; ce n'est pas comme Dieu qu'il est présenté ici, mais comme homme, sous la dépendance de Dieu. Il était Dieu, et il est devenu homme. Il a quitté sa première position pour glorifier Dieu, et mourir pour vous et pour moi. La souveraine perfection dans une *créature*, c'est de conserver sa première position. L'apostasie consiste à sortir de celle dans laquelle Dieu nous a placés. Ce qui était *apostasie* dans le premier homme était *perfection* dans le second. Le premier Adam chercha à s'élever et il tomba; le second Adam s'est abaissé, et Dieu l'a souverainement élevé. Parce qu'étant Dieu, il est descendu ici-bas pour devenir homme, et que, bien plus, il s'est abaissé jusqu'à mourir sur la croix, Dieu l'a haut élevé et «lui a donné un nom au-dessus de tout nom».

Quand Christ est devenu homme, que dit-il? Il dit à Jéhovah: «Tu es le Seigneur, ma bonté ne va pas jusqu'à toi». C'est Christ, comme *homme* sur la terre, qui parle ainsi.

Votre bonté va-t-elle jusqu'à Dieu? Sûrement non, dites-vous. Eh bien! quand il prend la position d'un saint sur la terre, d'un serviteur obéissant, prenant cette place d'homme vis-à-vis de Dieu, il dit: Ma bonté ne va pas jusqu'à toi. Il est homme sur la terre, serviteur de Jéhovah. Un jeune homme s'approcha une fois de Jésus, en l'appelant: Bon maître. Mais il ne voyait en Jésus qu'un homme. Cela explique la réponse du Seigneur: Nul n'est bon, que Dieu seul (Marc 10: 18).

Ma bonté ne va pas jusqu'à toi, mais aux saints il dit: «En eux, je prends tout mon plaisir». Ceci nous conduit naturellement à la communion.

## La communion

Le verset 3 nous présente d'une manière bien remarquable la communion. «Aux saints qui sont en la terre, et à ces personnes distinguées, en eux je mets tout mon plaisir». S'il y en a sur la terre en qui Jéhovah prenne son plaisir, c'est à eux que je veux m'associer. En Matthieu 3: 13, nous avons, je crois, traduite dans un fait historique, cette parole du Seigneur Jésus: «Alors Jésus arrive de Galilée au Jourdain vers Jean pour être baptisé par lui; mais Jean l'en empêchait fort, disant: Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi! Et Jésus répondant, lui dit: Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice». Ainsi il nous est convenable! Merveilleuse grâce!

Christ, le vrai Berger, voit le chemin que les brebis ont pris et dit: J'irai avec elles. Il sait très bien ce que Jéhovah pense de cet acte accompli par ce résidu mis à part, en qui Jéhovah prenait plaisir, et il s'associe à ce résidu. Ils étaient baptisés, confessant leurs péchés. Christ n'avait pas de péchés à confesser, je n'ai pas besoin de le dire, mais l'acte qu'ils accomplissaient plaisait à Dieu, et il dit: J'irai avec eux, et je m'associerai à eux. La même vie divine en Christ, qui était à l'oeuvre dans le résidu pieux, le faisait s'associer pleinement avec eux; il prend plaisir à se joindre à ceux qui comprennent quels sont les droits de Dieu et qui y répondent. Les brebis sont entrées dans l'eau, le berger les suit.

Il se place au milieu de ceux qui accomplissent un acte moralement agréable à Dieu; il s'identifie avec eux. Quel bon maître! Quelle miséricorde infinie que la sienne!

Et la grâce du maître est ce qui doit agir en vous et en moi. La grâce se joint en sympathie à tous les exercices de coeur des saints de Dieu.

Nous avons vu la dépendance, la soumission et la communion avec la pensée de Dieu se manifestant dans la vie des saints. Vient maintenant la fidélité.

## La fidélité

Nous la voyons dans le verset 4, cette fidélité que la vie de Christ nous présente d'une manière si parfaite. «Les angoisses de ceux qui courent après un autre seront multipliées: je ne ferai point leurs aspersion de sang et leur nom ne passera point par ma bouche».

La masse de la nation se livrait à l'idolâtrie. Il s'est assimilé à ceux dont les actes étaient droits devant Jéhovah; mais ensuite il dit: Je n'irai pas avec ceux qui courent après un autre Dieu. Il estime ce qui convient à Dieu et ne veut s'associer à rien d'autre. Il a le sentiment de ce qui est divinement vrai, il sait ce qu'il faut à Dieu et il dit: Il *faut* que je sois fidèle, je *suis* fidèle; les sources cachées de son âme sont pour Dieu, et, bien-aimés, nous pouvons imiter Christ dans cette fidélité. Combien peu nous la connaissons! La fidélité, c'est le chien qui ne veut suivre que son maître. Comme ce verset 4 exprime bien la fidélité de Christ pour Dieu. Que le Seigneur nous donne de connaître ce qu'est dans la pratique cette fidélité à Dieu.

## La portion de l'âme

Le verset 5 nous parle de notre portion: «L'Eternel est la part de mon héritage et de ma coupe; tu maintiens mon lot». Il y a trois choses dans ce verset, mais elles se résument dans ce mot: *la part*. Quelle est votre part? Dans ce Psaume, celle de Christ était Jéhovah, la nôtre c'est *le Père et le Fils*. Il y a trois choses dans la part, *l'héritage, la coupe et le lot*.

Qu'avez-vous au milieu des peines de cette vie? Vous avez Dieu, le *Dieu vivant*, qui est votre Père. Dieu est la part, Dieu lui-même. Dans ce verset, nous avons le Seigneur parlant comme un vrai sacrificateur, et il n'y a pas de vrai culte jusqu'à ce que vous soyez arrivés à ce point. Vous demandez pourquoi je dis un vrai sacrificateur? Parce qu'il est exactement comme le sacrificateur en Nombres 18: 20: «Et l'Eternel dit à Aaron: Tu n'auras pas d'héritage dans leur pays, et il n'y aura pas de part pour toi au milieu d'eux: moi, je suis ta part et ton héritage au milieu des fils d'Israël».

Non, point d'héritage. Le sacrificateur dit: Je n'aurai pas d'héritage ici-bas. Qu'a-t-il donc? Dieu. Dieu? Est-ce assez? Cette part est-elle suffisante? Elle l'était pour Christ. Il dit: J'ai un bel héritage, j'ai Dieu. Vous seriez heureux peut-être d'avoir dix mille livres de rente! Pour moi, j'aime mieux avoir Dieu. Voudriez-vous changer vos circonstances? Non, dit le vrai sacrificateur, j'ai Dieu. Dans la gloire éternelle Dieu vous suffira, Dieu seul, Dieu toujours. Est-ce vraiment assez pour vous pendant le voyage? Ce vrai saint dit ici: «Le Seigneur est la part de mon héritage».

Et qu'avez-vous pour le voyage? Une coupe. Une coupe est peu de chose. J'ai une *coupe* pour le désert et un *héritage* pour l'éternité. L'héritage donne l'idée de quelque chose de permanent, la coupe de ce que nous avons pour le voyage.

La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas? Vous me direz: Je ne sais ce qu'il y a dans cette coupe. C'est vrai, mais quelle main l'a approchée de mes lèvres? quelle main en a préparé chaque goutte pour moi?

Quand le saint est dans une vraie dépendance de Dieu, il reçoit tout directement de Dieu; son coeur ne considère pas les circonstances, mais Dieu qui les a permises. La chair place les circonstances entre le coeur et Dieu, la foi place Dieu entre les circonstances et le coeur; elle le voit en toutes choses, dans tout ce qui peut arriver.

Tu maintiens mon lot. Il dit «Tu le *maintiens*» non pas qu'il le change non, il le maintient. Tout ce qui arrive, Christ le reçoit du parfait amour en qui il a une parfaite confiance. Son sentier fut un sentier de douleur et sa coupe une coupe d'amertume, depuis le commencement jusqu'à la fin. Extérieurement, la vie du Seigneur Jésus fut profondément triste, sans un vrai compagnon ici-bas. Comme quelqu'un l'a dit:

Dans ton sentier, Jésus, aucun sourire humain  
N'encouragea tes pas, et ton rude chemin,  
Toujours plus douloureux, toujours plus solitaire,  
N'aboutit ici-bas qu'à la croix du Calvaire.

Il naquit dans la crèche de l'un, fut enseveli dans le tombeau de l'autre, trahi par l'un, renié par l'autre, incompris de tous. Pensez à ce que fut toute sa carrière terrestre! En connaissez-vous une aussi triste? Mais comment la jugeait-il lui-même?

## La satisfaction

Nous voyons comment il en juge au verset 6, qui nous parle de *satisfaction*. «Les cordeaux me sont échus en des lieux *agréables*, et un très bel héritage m'a été accordé». Les lieux agréables qui lui étaient échus, c'était la communion de Dieu à tous les moments de sa carrière terrestre.

Un très bel héritage m'a été accordé, dit-il. Voilà l'âme satisfaite de Dieu lui-même. En est-il ainsi de nous? Sommes-nous toujours contents? N'y a-t-il pas souvent dans nos circonstances, dans notre sort, quelque chose que nous voudrions changer? Le sentier du désert paraît-il sombre et lugubre, le chemin difficile peut-être? — Mais n'est-il pas lui au-dessus de tout? Ne gouverne-t-il pas? Oh! puissions-nous être satisfaits! satisfaits de Dieu lui-même!

Je vous donne *ma* paix. Voilà quel était «le lieu agréable, le bel héritage,» — la paix qu'il avait dans la communion de Dieu. Il trouvait pleinement en Dieu sa satisfaction et ses délices tout le long du chemin.

## Culte et conseil

Le verset 7 nous parle de *culte* et de *conseil*. «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil; oui, durant les nuits, mes reins m'enseignent». C'est le vrai sacrificateur, trouvant sa part en Jéhovah et lui en rendant grâces.

Dans Matthieu 11, quand tout paraissait sombre autour de lui, nous voyons le Seigneur disant: «Je te célèbre, ô Père» (Matthieu 11: 25), et encore, dans Jean 11: 41: «Père, je te rends grâces de ce que tu m'as entendu. Or, moi, je savais que tu m'entends toujours». Sa ressource, sa portion, c'est Jéhovah. Et encore, dans Esaïe 50: 4, nous l'entendons dire: «Le Seigneur, l'Eternel, m'a donné la langue des savants, pour savoir assaisonner la parole à celui qui est accablé de maux; chaque matin il me réveille soigneusement, afin que je prête l'oreille comme les disciples. Le Seigneur, l'Eternel, m'a ouvert l'oreille, et je n'ai point été rebelle, et ne me suis point retiré en arrière».

Si vous avez le Seigneur toujours présent à votre coeur, cet esprit d'adoration sera maintenu, et alors il sera aussi votre conseiller, comme il est dit encore au Psaume 73: 24: «Tu me conduiras par ton conseil». En Exode 33: 13, Moïse dit: «Fais-moi connaître *ton* chemin». Pourquoi n'y a-t-il pas: «Fais-moi connaître *un* chemin?» Parce que cela ne suffisait pas à Moïse; un chemin, pensait-il, pourrait être *mon* chemin.

«La voie du Dieu fort est pure;» c'est ce que dit le Saint dans le Psaume 18: 30. Et plus loin, au verset 32, remarquez comment il s'exprime: «Il rend *mon* chemin uni».

Et encore, au Psaume 32: 8, le Seigneur dit: «Je te rendrai avisé, je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher,» c'est-à-dire, je t'ai tracé un chemin à travers les tristes scènes de ce monde, et je serai ton conseiller durant le voyage. Dans ces scènes du désert, où la volonté propre agit et où nous sommes certains de nous tromper si nous ne marchons pas dans la dépendance de Dieu, Dieu dit qu'il y a un chemin. *Mon* chemin, dit-il, et j'y serai votre conseiller.

«Durant les nuits, mes reins m'enseignent». Que veut dire cela? Eh bien, je crois qu'il y a un sentiment de ce qui convient au Seigneur, un instinct de la vie divine dans le chrétien. Dieu agit par son Esprit et donne au croyant, pendant sa carrière, le sentiment de ce qui Lui convient. «Celui qui est spirituel discerne toutes choses».

## Consécration et confiance

Le verset 8 nous montre la *consécration*. «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé».

Nous venons de voir le Saint comme un adorateur, et recevant conseil pour être guidé dans son sentier, et maintenant nous trouvons deux choses, la *consécration* et la *confiance*. Si nous écrivions notre propre histoire, que dirions-nous? Je me suis proposé *quelquefois* l'Eternel devant moi, peut-être même bien rarement. Parfois, c'était quelque autre que nous placions devant nous et le plus souvent nous-mêmes. Il dit: «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi». Il n'a rien devant son esprit que le Seigneur Jéhovah. C'était sa consécration. «Me voici, je viens pour faire ta volonté». Il dit encore: «Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre» (Jean 4: 24).

Et puis, il y a la *confiance*. «Puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». Pensez à cela. Dieu ne prend-il pas plaisir à se mettre à la droite de celui qui se confie simplement en lui? Dieu dit: Si vous m'avez toujours devant vous, je serai là tout près de vous, je me mettrai à *votre* droite; je me mettrai aussi près que possible. Pourquoi est-ce que le Seigneur se met à votre droite? C'est afin que vous puissiez mettre votre main dans la sienne, et être soutenu par lui.

«Ta droite m'a soutenu» (Psaumes 18: 36). «Tu m'as pris par la main droite» (Psaumes 73: 23). Quel en est le résultat assuré? Qu'est-ce que Dieu ne peut manquer de faire à l'homme dépendant, à l'homme parfait qui met Jéhovah à sa droite? Il lui dit lui-même: «Assieds-toi à ma droite». Vous voyez le Saint, pendant sa carrière terrestre, mettant toujours Jéhovah à sa droite; cela donne confiance; et à l'homme qui dit: Je me suis toujours proposé le Seigneur devant moi, Jéhovah dit à son tour: Je mets cet homme à ma droite dans la gloire!

«Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux». «Auquel des anges a-t-il jamais dit: Assieds-toi à ma droite?» (Hébreux 1: 3, 13). «Nous avons un tel souverain sacrificateur, qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux» (8: 1). «Celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis, et demeure assis à perpétuité à la droite de Dieu» (10: 12). «Lequel, à cause

de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu» (12: 2).

La pensée de la droite de Dieu amène à celle de la gloire, où aboutit le sentier du Seigneur Jésus. Comment arrive-t-il à cette gloire? Par la mort; et ainsi, nous voyons le rapport qu'il est si intéressant de remarquer entre le Psaume 110 et le Psaume 16, dans le discours de Pierre (Actes des Apôtres 2).

## La joie

Maintenant nous arrivons au verset 9, qui nous présente la *joie* du Saint à la vue de tout ce qu'il avait devant lui. «C'est pourquoi mon coeur s'est réjoui et ma langue s'est égayée; aussi, ma chair habitera avec assurance».

«Lequel, à cause de la joie qui lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu».

## L'assurance

Dans le verset 10, nous avons *l'assurance* en présence de la mort: «Car tu n'abandonneras pas mon âme au sépulcre, et tu ne permettras pas que ton Saint sente la corruption».

Le «Saint,» voilà ce qu'il était entièrement et pratiquement. Il peut entrer même dans la mort avec une pleine assurance, et le croyant aussi après lui.

Christ, lui, ne connut pas la corruption. 1 Corinthiens 15, présente le côté du croyant: «Quand ce *corruptible* aura revêtu *l'incorruptibilité*».

Il était si saint que si, à la fin d'une carrière de grâce et d'obéissance, il dut passer par la mort, il ne pouvait se faire que Dieu ne l'en retirât pour le placer dans la gloire.

Nous avons donc *la joie* dans le verset 9, *l'assurance* dans le verset 10, et le verset 11, enfin, nous présente comme conclusion,

## L'association avec Dieu dans la gloire

«Tu me feras connaître le chemin de la vie; ta face est un rassasiement de joie; il y a des plaisirs à ta droite pour jamais».

C'est Dieu lui-même qui est la plénitude de sa joie. Des plaisirs de quelle sorte? Eh bien, je pense que ce sont ceux de *l'association avec lui*. Il a pris Jéhovah pour sa part ici-bas; et, une fois à sa droite, il jouira éternellement de son association avec lui.

Ce Psaume nous présente la vie divine se manifestant dans la carrière d'un homme ici-bas. D'abord la dépendance, puis la soumission, la communion, la fidélité, Dieu la part de l'âme, la satisfaction, l'adoration et le conseil, la consécration et la confiance, la joie, l'assurance en face de la mort, et enfin l'association avec Dieu dans la gloire.

Le Seigneur nous garde et nous fasse marcher de plus en plus sur les traces de notre Maître bien-aimé, pour l'amour de son nom et de sa gloire!

## Les choses qui ne se voient pas

---

ME 1883 page 276

*«Car notre légère tribulation d'un moment, opère pour nous, en mesure surabondante, un poids éternel de gloire; nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles» (2 Corinthiens 4: 17, 18).*

Quelques-uns de nos prophètes modernes nous exhortent à regarder au «beau côté des choses,» afin de pouvoir accomplir aisément et heureusement le voyage de la vie. Mais s'ils veulent parler des choses visibles, nous sommes en droit de leur demander: «Quel en est le beau côté?» Si, au contraire, ils entendent les choses invisibles, tout y est brillant de beauté. Dans le premier cas il n'y a que ténèbres; dans le second, il n'y en a point du tout. Si quelqu'un s'imagine pouvoir regarder le beau côté des choses qui se voient, il se trompe misérablement. Il n'y a pas le moindre rayon de vraie lumière dans la vaste étendue de ce présent monde mauvais, dont Satan est le prince et le dieu. Quelle lumière pourrait-il y avoir sur la scène d'où le Fils de Dieu a été rejeté? Parler du beau côté des choses dans une région de péché et de mort, où Satan règne et d'où Christ est rejeté, présente une entière contradiction avec les plus clairs enseignements de l'Écriture.

Mais nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point. Grâce à Dieu, ceux qui sont enseignés par son Esprit, ne sont pas en grand danger d'être entraînés dans l'illusion si générale relative aux progrès de l'homme et à l'amélioration du monde. Pour tous ceux qui savent que la croix de Christ est l'unique mesure pour apprécier les hommes et les choses, le moi et le monde, cette question est réglée définitivement, parce qu'elle l'est divinement.

Il est tout à fait évident que le bienheureux apôtre ne connaissait rien de ce que l'on nomme le «beau côté des choses». Il ne dit pas: «Nos regards ne sont pas fixés sur le mauvais côté des choses». Non. Il ne les regardait pas même. Ses regards étaient constamment arrêtés sur les choses qui ne se voient pas. Il vivait dans ces réalités éternelles, dont le Dieu vivant est la source, Christ le centre, et la foi la puissance qui les réalise. Et c'est en cela que gît le grand secret de ce qu'il nous dit dans le passage si profond et si excellent qui se trouve en tête de ces lignes. C'est ce qui le rendait capable de regarder une longue vie de labeurs et de souffrances sans égales, comme une «légère tribulation d'un moment». Et non seulement cela; c'est par là qu'il pouvait voir et reconnaître que la tribulation légère et passagère opérait pour lui, «en mesure surabondante, un poids éternel de gloire». Quel contraste frappant entre la «légère tribulation d'un moment,» et le «poids éternel de gloire».

Si le lecteur veut avoir une idée de ce que l'apôtre appelle une «légère tribulation,» qu'il s'arrête un moment sur le 11<sup>e</sup> chapitre de la même épître aux Corinthiens, où, pour parler à



la manière des hommes, il est forcé, malgré lui, de faire allusion à ses travaux et à ses souffrances, afin d'amener les pauvres Corinthiens insensés à un vrai sentiment des choses. «Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un». Et c'était là une «légère tribulation!» «Trois fois j'ai été battu de verges; une fois j'ai été lapidé; trois fois j'ai fait naufrage; j'ai passé un jour et une nuit dans les profondeurs de la mer». Et tout cela était une «légère tribulation!» «En voyages souvent, dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des brigands, dans les périls de la part de mes compatriotes, dans les périls de la part des nations, dans les périls à la ville, dans les périls au désert, dans les périls en mer, dans les périls parmi de faux frères». Et toutes ces choses étaient une «légère tribulation!»

«En peine et en labeur, en veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes souvent, dans le froid et la nudité». Et tout cela encore était une «légère tribulation!»

En vérité, un tel récit n'est-il pas bien propre à nous faire rougir, pour dire le moins, de penser à nos petites épreuves, à nos légères difficultés, à nos peines et à nos souffrances? Et cependant l'apôtre comptait les siennes non seulement comme une légère tribulation, mais comme n'étant que d'un moment. Mais comment cela? Était-il un stoïque? Était-il insensible ou indifférent? Non; il sentait toutes ces choses, il ne pouvait pas ne point les sentir. C'est le comble de la folie que de dire que nous ne devons pas sentir les choses. On pourrait tout aussi bien nous dire que nous ne devons pas avoir une tête sur nos épaules, un cœur dans notre poitrine et un système nerveux. Nous pouvons être sûrs que l'apôtre n'était pas un de ces visionnaires qui disent que l'on ne doit pas sentir. Il était vivant à toutes choses, mais il était au-dessus de toutes. Il sentait tout, mais il le sentait ayant Dieu avec lui. Il avait parfaitement conscience des circonstances, mais il leur était tout à fait supérieur.

Mais encore, comment cela avait-il lieu? Qu'est-ce qui lui faisait regarder cette longue vie de souffrances, de labeurs et de luttes, comme une tribulation légère et d'un moment?

Voici la réponse bien propre à agir sur l'âme: «Nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas».

Il en était ainsi de Paul, et il doit en être ainsi de tous. C'est là ce qui seul peut conserver l'équilibre de l'âme, quand nous passons à travers les épreuves et les difficultés, les douleurs et les luttes du temps présent. Si nous n'avions pas cela, nous ne pourrions aller en avant. Si nous regardions aux choses qui se voient, nous serions écrasés dans notre esprit et paralysés pour agir. Être insensible est impossible, être indifférent est méprisable, être au-dessus est le précieux privilège de tout chrétien. Comme un vieux pèlerin qui avait atteint l'âge avancé de 103 ans, le disait à un ami qui avait fait allusion à toutes les épreuves et difficultés d'une si longue vie: «Oui, oui, il y a eu des épreuves et des difficultés, *mais je ne m'en suis jamais occupé*».

Il en était ainsi d'Etienne, dans cette scène glorieuse qui termine le chapitre 7 du livre des Actes. Il ne regardait point aux choses qui se voient. Il avait les yeux attachés sur le ciel, et ce qu'il y voyait l'élevait au-dessus de tout ce qui l'entourait, et bien plus, lui faisait réfléchir Christ au milieu de toutes ces choses. Ainsi en devrait-il être toujours. Ce n'est pas un

misérable égoïsme occupé des épreuves et s'efforçant d'y échapper, mais c'est la foi occupée de l'homme dans la gloire et réfléchissant les rayons de sa gloire morale sur la scène qui nous environne.

# Les temps du résidu mis en lumière par l'histoire d'Enoc, de David et de Daniel

---

ME 1883 page 291

## Chapitre 1 - Marche et espérance du chrétien

(Genèse 5: 18-24; Hébreux 11: 1-6)

Les principes en oeuvre dans les temps auxquels nous transporte l'Ancien Testament, sont bien différents de ceux qui caractérisent actuellement les voies de Dieu à l'égard de son peuple. Si vous considérez les hommes de renom de l'Ancien Testament, les saints de Dieu de ces jours-là, particulièrement ceux qui sont énumérés en Hébreux 11, il est très intéressant de voir comment Dieu s'est suscité des témoins indépendants, en faveur du grand principe qu'il y avait une promesse dont la réalisation aurait lieu aussitôt que son Fils, le Seigneur Jésus Christ, aurait terminé son oeuvre, et qu'il serait retourné dans le ciel. Ce que je veux dire, c'est que le judaïsme agissait en principe sur la vue et les sens des hommes tels qu'ils étaient. Tout cela avait son temps, son jour, son objet, et Dieu travaillait par ce moyen pour arriver à son but; mais au milieu de tout cela, et tandis que le judaïsme était en pleine vigueur, Dieu, comme je l'ai déjà fait observer, avait ses propres témoins, pris de cette nation qui était le peuple visible, témoins en relation avec ce qui devait arriver et qui s'est accompli de nos jours; c'est-à-dire avec le simple principe de la *foi*.

Aujourd'hui, telle est la position du chrétien, que dès que je suis dirigé par ce que je *vois*, je quitte le sentier de la *foi*. Je sais que c'est pour le coeur une question bien sérieuse; mais je le répète, du moment que je suis dirigé par ce que je vois autour de moi, que je regarde à tout ce qui m'entoure pour y trouver un motif d'action, une direction ou une lumière pour le chemin à suivre, j'ai quitté le chemin simple et béni de la *foi* que Dieu a tracé aux siens. Les actions des saints de Dieu, on doit le reconnaître, sont en mille occasions dirigées par ce qui se voit. Mais il est bien important, en constatant le mal, de ne pas en faire un principe qui justifie nos actes. C'est une disposition de nos coeurs à nous autoriser de ce qui n'est au fond plus ou moins qu'une déchéance de la position magnifique et bénie à laquelle Dieu nous a appelés. Ce à quoi il nous a réellement appelés, c'est à être des témoins du fait que nous avons affaire à un Dieu invisible, et la *foi* agit à son égard comme avec un Etre qui est au-dessus de la portée de notre intelligence. C'est ce qui fut bien remarquable en Moïse (je n'en parle ici qu'en passant); vous savez que l'Esprit de Dieu dit de lui dans Hébreux 11: 27, «qu'il tint ferme comme voyant celui qui est invisible».

Vous le voyez, les deux choses qui caractérisent un chrétien, c'est qu'il a un objet invisible dans les cieux, savoir Christ glorifié à la droite de Dieu; et ici-bas un pouvoir invisible, le Saint Esprit qui habite dans le croyant. En sorte que nous avons un objet entièrement en dehors de tout ce qui se voit dans ce monde, et un pouvoir qui habite dans nos corps (car mon corps est

le temple du Saint Esprit); et ce pouvoir agit sur moi et en moi, me faisant trouver dans cet objet un mobile, la force, et tout ce dont j'ai besoin. Dès que nous quittons cette position, nous sommes infidèles à notre vocation; — ce n'est pas la foi, ce n'est pas le principe qui regarde à Dieu par-dessus tout, qui voit Dieu, qui agit simplement en vue de lui et reçoit tout pouvoir de lui. Je suis assuré que la moitié des difficultés par lesquelles nous passons maintenant, soit comme individus, soit comme corps, viennent du fait que nous n'avons pas agi simplement sur ce principe. La plupart des obstacles que les saints de Dieu rencontrent dans leur marche seraient évités, s'ils marchaient simplement par la foi.

Permettez-moi de le dire, et je le fais en toute humilité, je crois que nos difficultés collectives viennent de la misère de notre état individuel, du manque de fidélité, d'une faiblesse dans les individus. Le bon état du corps est le résultat de la fidélité de notre marche individuelle avec Dieu. La puissance collective est toujours en relation avec la fidélité individuelle. Je crois — et j'y pense souvent, je prie à ce sujet — que la raison de notre faiblesse collective en ce moment, c'est que nous avons négligé nos relations individuelles avec Dieu. L'état de nos âmes à chacun en particulier, a une immense influence sur l'ensemble des relations que nous avons à maintenir comme membres du corps de Christ. Supposez que je ne marche pas devant Dieu comme un de ses enfants, comme un héritier de Dieu et un cohéritier de Christ, comment pourrai-je me conduire comme un membre du corps de Christ? C'est impossible. Et vous pouvez en être sûrs, les infidélités d'un membre de la famille de Dieu apporteront toujours le trouble dans l'Eglise de Dieu. Une chose amène l'autre. Cette pensée remplit mon cœur au moment où j'entreprends de traiter ce sujet. Une raison pour laquelle l'Ancien Testament est si remarquablement beau, c'est que notre position individuelle devant Dieu y est constamment mise en saillie. Nous y trouvons une piété individuelle, une marche individuelle avec Dieu, quoique naturellement ce soit selon la mesure et les lumières de ces temps-là. La marche avec Dieu doit être au niveau de la révélation de Dieu pour le temps où celle-ci est donnée. Il est très important de maintenir ce principe. Ce ne serait pas marcher avec Dieu maintenant, que de marcher simplement dans la mesure de ce qu'Enoc connaissait. C'était pour Enoc, dans ce temps-là, marcher avec Dieu; mais il y a maintenant pour le peuple de Dieu une révélation et une communication de sa pensée bien supérieure à ce qu'Enoc connaissait.

C'est pourquoi, pour connaître cette marche avec Dieu, il faut que, individuellement, j'aie conscience devant Dieu de ses pensées à mon égard, telles qu'il nous les a révélées par son Esprit et par sa Parole.

Mais je veux vous faire remarquer où, selon moi, se trouve une intéressante analogie entre les temps d'Enoc et ceux dans lesquels nous vivons. On entend souvent dire: Il est vrai qu'Enoc a marché avec Dieu, mais il n'avait pas la moitié des épreuves et des difficultés qu'ont à subir les saints de nos jours. — Mais, chers amis, parler ainsi, c'est avoir une vue bien superficielle de l'histoire de ces temps, telle que Dieu nous l'a donnée dans sa Parole. Le milieu dans lequel vivait Enoc, c'était l'ensemble de choses dont Satan a tiré parti pour arriver à ses fins dans le temps actuel; ce n'était rien moins que le monde de Caïn. Enoc vivait au milieu du

monde tel que Caïn l'avait fait. Je dis le monde de Caïn, et il faut bien l'appeler ainsi pour parler des choses comme elles sont. Dieu n'a jamais fait le monde tel que nous le voyons. Il a fait la terre, mais il n'a jamais fait le monde ou le siècle, selon la signification ordinaire du mot. Personne ne pourrait supposer que le monde soit sorti des mains de Dieu tel que nous le voyons. Satan en est le dieu, le prince et le chef. Dieu a fait la terre dans le sens littéral du terme, mais le vaste système au milieu duquel nous vivons et qui s'est si manifestement séparé de Dieu, ce n'est pas Dieu qui l'a fait. Comment pourrait-il en être l'auteur? C'est Satan qui, profitant de la complète révolte de l'homme, a organisé le système de choses actuel. C'est exactement ce qu'était le monde de Caïn en principe dans les jours d'Enoc. Deux choses le caractérisaient; j'y toucherai en passant. La *religion* et une  *cité* , tels étaient les deux principes constitutifs de ce système.

Un grand fait est compris dans ces deux choses. Caïn était l'auteur d'une religion qui désavouait les droits de la justice de Dieu, puisque l'homme tombé était séparé de Dieu. Il méconnaissait aussi le fait de la malédiction qu'avait entraînée la chute. Dans le sacrifice de Caïn, l'homme apportait à Dieu des fruits de la terre. Ce n'est pas qu'il manquât d'énergie ni de sérieux, ou qu'il y eût quelque chose à reprocher à ses actes. Caïn cultivait la terre, et, quoique maudite, elle lui donnait son fruit qu'il offrit à Dieu, comme s'il n'y avait pas eu de malédiction du tout. Remarquez, chers amis, ce grand principe. Du moment que la chute existe comme un fait, et que l'homme s'est ainsi virtuellement et pratiquement séparé de Dieu, nous ne pouvons, sinon par la mort de Christ, rien offrir à Dieu qui lui soit agréable; dès que nous l'essayons, même sans y prendre garde nous tombons en principe dans la religion dont Caïn était l'inventeur et le fondateur. Le trait caractéristique de ce que j'appelle la religion de Caïn, c'est d'apporter à Dieu une offrande qui est la négation de ce grand principe, que, sans effusion de sang, il n'y a point de rémission des péchés. Vous pouvez retrouver cela vous-mêmes dans son histoire.

Ensuite, si vous voyez la cité, c'est exactement ce que nous avons autour de nous aujourd'hui. Il y avait des manufactures; les arts étaient poussés jusqu'à leurs dernières limites, l'habileté de l'homme s'ingéniait à rendre supportable ce monde d'où Dieu avait été rejeté. Tel était le monde de Caïn sous son aspect religieux, politique et moral.

C'est une chose infiniment précieuse de voir comment Dieu appelle un homme au milieu d'une scène pareille, entouré comme il l'était de tous côtés par ce qui reniait Dieu, et c'est bien consolant aussi pour nos coeurs d'avoir le récit que l'Esprit de Dieu nous fait dans les versets de la Genèse que nous avons lus. Dans cet état de choses, un homme est appelé comme témoin de la puissance de Dieu, autant du moins qu'elle était connue alors, étant gardé au milieu de tout cela, et, comme il est dit: «marchant avec Dieu». Bien aimés, c'est exactement ce à quoi nous sommes appelés: à marcher avec Dieu. Un fait m'a beaucoup frappé dernièrement. Un fidèle serviteur de Dieu disait que, se trouvant une fois dans un pays étranger, il y avait rencontré plusieurs chrétiens, ses compatriotes, qui s'y étaient établis. Il leur demanda ce qui les avait déterminés à émigrer. L'un lui répondit d'une manière, et l'autre d'une autre, mais pas un mot dans ces réponses n'indiquait qu'il y eût eu chez eux la moindre

préoccupation de la volonté de Dieu ni le désir de lui être agréable. Il dit à l'un: Mais je vois dans l'Ecriture qu'Enoc marcha avec Dieu, et je lis aussi dans l'Ecriture que Dieu dit: «Je te guiderai de mon oeil». Que pensez-vous de cela? Ils ne lui répondirent que d'une manière évasive qui montrait leur désir d'échapper à cet appel direct fait à leur conscience. Chers amis, tout cela est très sérieux; ces chrétiens n'étaient point sans intelligence, ils avaient la connaissance de la vérité, ils comprenaient l'Ecriture telle que Dieu nous l'a donnée, extérieurement du moins; ils pouvaient dire ce que contenait telle ou telle partie; mais quand on en venait à cette question pratique et individuelle de la marche avec Dieu, de la communion avec lui, de l'abandon entier à sa direction, sur le principe de la foi qui nous transporte au delà des circonstances, en présence de la gloire de Dieu, ils étaient complètement dans le vague. Je dis que c'est très sérieux, et que vous et moi avons à nous tenir sur nos gardes pour que la mesure de notre intelligence ne dépasse pas celle de notre communion avec Dieu. Soyez-en sûrs, du moment qu'il en est ainsi, Satan a en main des armes avec lesquelles il pourra faire de terribles ravages. Il sèmera aussitôt des germes qui, si nous n'y veillons, ne manqueront pas de porter de tristes fruits.

Eh bien, maintenant, qu'est-ce que cette marche bénie avec Dieu? Qu'est-ce qu'elle suppose? La première chose qui doit être claire pour nos âmes, c'est de savoir si nos consciences comprennent nos relations avec Dieu. Puis-je vous le demander: vos âmes sont-elles avec Dieu dans les relations dans lesquelles il a placé son peuple, telles qu'il lui a plu de nous les révéler? Les ont-elles comprises? Tout est-il en règle entre vous et Dieu relativement à ces relations? Y a-t-il quelque nuage dans les relations, quelque question non résolue? Vous comprenez qu'il est impossible de marcher avec Dieu, si tout n'est pas clair à ce sujet. Il ne sert de rien de parler de cette marche, si l'on n'est pas entré complètement avec lui dans les relations qu'il lui a plu de former et de révéler, si on ne les a pas comprises, si l'on n'en jouit pas. Ou bien, supposez que j'aie sur la conscience un péché que je n'ai pas jugé, comment puis-je marcher avec Dieu? Ce serait folie d'en parler. Voyons au contraire ce qui en résulterait. Supposez qu'une personne, ayant sur la conscience un péché non jugé, prenne place dans l'assemblée; cette personne est un membre de l'Eglise de Dieu et marche extérieurement comme tel; mais voyez quel trouble elle y apporte, quel principe de faiblesse! Je ne crois pas que nous pensions assez à ces choses, et je suis persuadé qu'elles sont une des grandes causes de faiblesse parmi le peuple de Dieu. Vous le voyez, le Seigneur met clairement ce sujet devant nous: «Que chacun s'éprouve soi-même» (1 Corinthiens 11: 28). Vous ne pouvez rien avoir de plus individuel que cela. Il dit encore: «C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment» (1 Corinthiens 11: 30). Un péché non jugé, le péché toléré dans l'assemblée, voilà ce qui apporta le trouble à Corinthe. Sans doute, il s'agissait d'un cas spécial, mais le principe est le même; et si maintenant dans l'assemblée, quelqu'un de ceux qui la composent n'a pas la joie, la paix, s'il n'a pas la pleine jouissance de sa relation avec Dieu, s'il y a un péché non jugé ou toléré, ce sera infailliblement une cause de faiblesse et de difficultés.

C'est bien remarquable, qu'il y ait si peu de chrétiens qui connaissent vraiment leur *relation* avec Dieu, comme le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ. La plupart ne vont pas au delà de la position de criminels graciés. Rien de plus. Ceci est bien sérieux. Comment puis-je marcher avec Dieu comme *son enfant*, si je ne connais pas ma relation d'enfant? Comment puis-je marcher avec lui comme un membre de Christ, si je ne connais pas cette relation de membre de Christ, et si tout ce qu'entraîne cette responsabilité n'est pas maintenu? Tout cela rentre dans cette question de la marche avec Dieu. Il ne faut pas que rien de mon côté compromette les relations de mon âme avec Dieu, sans quoi il y aura du trouble et des difficultés.

Se liant à cette marche avec Dieu, il y a maintenant une autre chose bien importante et précieuse à remarquer. Nous la trouvons en Enoc; je veux dire qu'il n'avait qu'un *seul objet* devant lui. Vous trouverez que, partout où il y a cette marche simple avec Dieu, il n'y a aussi qu'un seul objet. Cela est introduit d'une manière bien instructive pour nous en Hébreux 11, à la fin du verset 5. «Avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu». C'était la seule chose qu'il eût devant lui. Chers amis, puis-je vous le demander en toute affection, est-ce pour vous la seule chose? Considérez les circonstances de votre vie, les entreprises dans lesquelles vous êtes engagés, toutes vos relations d'affaires, les relations avec les personnes de votre maison ou celles de l'assemblée; dans toutes ces choses est-ce le seul objet de votre coeur, est-ce votre soin constant de plaire à Dieu? C'est très sérieux. Enoc, avant de quitter ce monde, le monde de Caïn qui renfermait à la fois tant de pièges et tant d'attraits, eut le plus précieux témoignage que nous puissions imaginer, celui d'avoir plu à Dieu. Ses yeux ne voyaient que Dieu et rien de ce qui n'était pas Lui; une pensée le gouvernait et dirigeait tous ses actes, le désir unique de plaire à Dieu.

Vous remarquerez un contraste bien intéressant avec ce qui nous est dit d'Abel. Dieu, nous est-il dit en Hébreux 11: 4, rendit témoignage à son sacrifice. C'était une question d'acceptation. Abel est un homme selon Dieu, il lui apporte le sang et la graisse d'un sacrifice, reconnaissant les droits d'un Dieu saint et la ruine dans laquelle Adam a entraîné le monde. Il met l'agneau entre lui et Dieu en justice, victime chargée pour ainsi dire de tout ce qui pouvait mériter le jugement; mais rien ne manquait pour rendre le sacrifice excellent, car il offrit aussi la graisse. Il offrit la graisse et le sang, et Dieu rendit justice à ses *dons*. Mais quand il est question de la marche avec Dieu, le témoignage est: Il a plu à Dieu. Quelle chose précieuse que d'avoir reçu un pareil témoignage pour soi-même, ce secret dont personne ne sait rien que Dieu!

Mais, remarquez-le, une âme qui a Dieu devant elle, qui agit en vue de Dieu, sera celle aussi, soyez-en sûrs, qui aura renoncé le plus complètement, le plus entièrement à elle-même. On souffre parfois d'entendre telle personne dire qu'elle a Dieu devant elle, quand il est manifeste qu'en toutes choses c'est elle-même qu'elle a devant les yeux. Si j'ai Dieu devant moi, si j'agis en vue de lui, si je vois Celui qui est invisible, si je pense à lui plaire, j'ai dans ma conscience le témoignage que je fais ce qui lui est agréable, et ce témoignage me garde. C'est au fond de mon coeur une secrète source de satisfaction et de joie de penser que personne

n'en sait rien que Dieu. C'est une chose infiniment précieuse, parce qu'elle met les affections de notre âme à l'abri des mille motifs et des influences qui pourraient agir sur nous, et qu'elle la place devant Celui qui doit être le centre de nos pensées.

Ainsi vous le voyez, la marche avec Dieu, quels que soient les temps, aux jours d'Enoc comme aujourd'hui, a toujours à sa base comme puissant mobile cette pensée: Je n'ai à plaire qu'à Lui! Mon oeil est dirigé sur lui seul; je considère ce qui lui convient; je ne pense qu'à lui. Il n'est pas question de moi ou de ce que l'on dit de moi, mais de ce fait à la fois si simple et si merveilleux que j'ai à plaire à Dieu et à lui seul.

Voyez tout cela dans la carrière de l'homme parfait, du Seigneur Jésus Christ. Au Psaume 16, où nous le voyons comme homme dépendant, nous le trouvons disant: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi». Quelle grande chose ce serait pour votre coeur et pour le mien, si nous avions toujours le Seigneur devant nous! Pensez quel pouvoir, quel sujet constant de joie et de pleine satisfaction nous aurions! Quelle influence sanctifiante cela aurait sur nous, si tout en nous se rapportait à cet objet invisible, si nous le cherchions, lui, en tout. Il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. Ce qui signifie que Dieu est devant l'âme comme ce qui attire nos regards avant tout: la pensée de l'Esprit de Dieu, c'est: «Cherchez-le». C'est lui que vous avez devant les yeux, c'est lui que votre coeur aime par-dessus tout; et il est le rémunérateur; et la récompense sera la conscience bénie qu'il donne à votre coeur que vous avez fait ce qui lui est agréable. Que le Seigneur nous donne, chers amis, de savoir mieux ce que c'est que de chercher sa volonté, de lui plaire. Nous avons ainsi l'énergie divine, et en même temps la soumission et le repos; et c'est de quoi nous avons besoin. Il y a assez de force en nous tous pour le service, mais il n'y a pas le repos nécessaire à la communion. C'est un point bien sérieux. Il y a assez d'énergie pour nous porter à droite et à gauche, mais pour la communion il faut du repos. Dans cet état d'âme béni, j'ai affaire avec le Seigneur qui est dans les cieux, et mon coeur lui est agréable, gardé et soutenu par le fait que j'ai cherché à lui plaire.

Et maintenant, qu'est-ce que comprend cette marche avec Dieu qui caractérisait Enoc, et à laquelle vous et moi sommes appelés? Ici, j'ai besoin de vous adresser en toute affection une parole sérieuse. Cette marche avec Dieu peut être considérée quant au présent et quant à l'avenir. Quant au présent: souffrance, perte, honte, abaissement, voilà ce qui marque, notez-le, tous les pas de ce chemin! Voilà par où passe celui qui marche avec Dieu dans ces jours mauvais; parce que la marche avec Dieu ne consiste pas à suivre cette voie quand la piété est la règle, mais bien quand tout est en révolte contre lui. C'était le caractère des temps d'Enoc. C'est pourquoi il y avait la souffrance; et je vous dirai plus que cela, chers amis, il y avait le renoncement à soi-même. Croyez-moi, s'il y avait un peu plus de renoncement parmi nous, beaucoup de nos difficultés disparaîtraient. Le renoncement est la voie de Dieu au milieu des difficultés qui abondent autour de nous. D'où viennent-elles? Sans doute de ce qui est le contraire du renoncement. S'il ne s'agit que de Dieu, de ses droits, de ce qui lui est agréable, de ses intérêts, de ses pensées, les difficultés seront aussitôt surmontées.



Et si c'est la volonté de Dieu qui m'est chère par-dessus tout, si je veux son triomphe à tout prix, comme je sortirai promptement de toutes les difficultés! Vous connaissez la *doctrine*,... j'allais dire que vous la connaissez trop bien. Vous comprenez ma pensée. Je crois très sincèrement que beaucoup d'entre nous n'ont jamais réfléchi à ces choses à genoux devant Dieu. Nous sommes instruits, cela est vrai, mais c'est la chose la plus déplorable du monde que des gens instruits en certaines choses seulement. La tendance du siècle est de rendre toute chose facile, on veut éviter toute peine, et ce qui est pire, on essaye positivement de rendre les choses de Dieu attrayantes pour l'homme naturel, et nous recueillons les fruits amers de cette triste tentative, en ce que, au lieu d'une vérité qui comme une flèche pénètre tout droit dans nos consciences et laboure en quelque sorte nos âmes, au lieu d'une vérité qui, par sa grandeur, sa merveilleuse grandeur, nous mette en présence de Dieu, nous n'avons plus qu'une chose sans importance et sans valeur. En effet, si l'on reçoit la vérité comme une chose sans portée, comme un morceau d'histoire extrait d'un livre, on l'admet peut-être volontiers, on la croit, mais elle reste sans influence sur l'âme qui échappe à tout sentiment de responsabilité.

Quelle que soit la tendance du jour, elle est un danger pour l'Eglise de Dieu; quel que soit le caractère du temps, il est une tentation pour les saints de Dieu. Eh bien, le caractère des temps actuels est de rendre toute chose aussi facile, aussi douce pour l'homme que possible, de lui épargner toute peine, de manière à ce qu'il puisse avoir toute chose avec le moins de travail et de difficulté possible. Mais il n'y a pas de route royale pour ceux qui sont à l'école de Dieu. Du moment que j'y entre, l'instruction ne peut m'atteindre que par l'intermédiaire de ma conscience. Si ma conscience n'est pas atteinte, il n'y a pas de marche avec Dieu possible, pas de sentiment de la grandeur de ces choses. C'est ce que nous devrions avoir dans nos âmes, et Dieu n'a qu'un moyen d'atteindre le coeur de l'homme tombé, c'est par sa conscience, et si je ne suis pas atteint dans ma conscience, je ne suis pas atteint du tout selon Dieu. Cette pensée est solennelle assurément.

Permettez-moi maintenant de vous expliquer ce que j'entends par marcher avec Dieu maintenant. J'adresserai d'abord quelques mots à ceux qui sont jeunes dans les choses de Dieu. Je n'entends pas jeunes pour l'âge, mais parce qu'ils sont parvenus depuis peu seulement à la connaissance du Seigneur. Hélas! combien peu nous avons le sentiment de tout ce que l'acceptation des réalités divines nous impose! Vous ne pouvez manquer d'observer la tendance générale qu'on a, en s'occupant de la vérité divine, de vouloir être quelque chose au lieu de consentir à n'être rien, Quelle erreur! Il y aura une lacune dans l'âme et dans le coeur si c'est là l'objet auquel nous visons. Dès que la vérité divine s'est emparée de moi, elle me réduit à *rien*, non pas à *peu de chose*, mais à *rien*; bien plus, elle me familiarise avec la pensée que je dois souffrir ici au milieu du monde. Sans vouloir affliger ni offenser qui que ce soit, je vous demande sérieusement si, en pensant à la position merveilleuse à laquelle Dieu vous a appelés, vous vous êtes jamais adressé cette question: Si je marche avec Christ, est-ce que d'une façon ou de l'autre cela ne doit pas avoir pour conséquence le renoncement absolu? Y avez-vous pensé, chers amis? Je le dis avec révérence, car je ne voudrais pas nourrir

dans mon coeur une pensée qui n'en fût pas empreinte, si nous regardons à la carrière terrestre de Jésus, pouvons-nous dire que, comme homme, il eut ce qu'on appelle du succès? Honte, privation, mépris, opprobre, n'est-ce pas là ce qui signala chacun de ses pas de la sainte montagne jusqu'au Calvaire? Son chemin n'alla-t-il pas toujours en descendant? Ne fut-il pas un renoncement à ses droits et à ses titres? Pour nous, quelle différence! Nous n'avons aucun droit à faire valoir, tout est pure grâce pour nous; mais pour lui c'était l'abandon complet de tout ce qui lui appartenait, du trône de Dieu jusqu'à la croix. Est-ce le chemin que nous avons à parcourir? Combien peu nous pesons toutes ces choses! Je doute, chers amis, que le plus âgé d'entre nous les ait jamais suffisamment pesées. Il fut un temps, au commencement du bienheureux réveil de la vérité divine, où il en coûtait de la recevoir et de la professer. Ce temps n'est plus; nous sommes plutôt dans une époque d'alanguissement et de faiblesse, car les saints n'ont pas le sentiment de la responsabilité que leur impose la profession de cette vérité.

Si je suis résolu à suivre Celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, je ne puis avancer en ayant pour principe de tirer le meilleur parti de tout ce qui m'entoure; au contraire, je cherche à y participer le moins possible; c'est à quoi je tends si je marche vraiment avec Dieu. Voilà donc ce qu'entraîne maintenant cette marche dont nous parlons; et je regarde comme très important de vous le déclarer aujourd'hui. Si je suis résolu à marcher avec Dieu, selon la révélation de ses pensées, telles qu'il me les a données dans sa Parole, je prends mon parti de n'avoir qu'un seul objet devant moi. C'est suffisant pour le serviteur d'être comme son maître. J'aime mieux qu'une personne se tienne en arrière et dise après avoir tout considéré: Cette première décision suppose bien des choses, en entraîne bien d'autres; donnez-moi un peu de temps pour réfléchir et pour peser devant Dieu ma détermination, ne me faites pas agir à la légère. J'aime à voir une telle personne qui regarde les choses en face, telles qu'elles sont, parce que je sais que si elle agit ainsi, si elle place les choses devant Dieu, s'attendant tranquillement à lui, avec sincérité et droiture, il se fera connaître à elle; et plus que cela, il récompense aussitôt une telle âme. Oui, c'est là ce qu'il fait, il la récompense. Est-ce que le sentiment que je lui ai été agréable n'est pas une récompense? Si j'ai ce sentiment, je suis récompensé tout d'abord, même avant que je souffre. Oui, Dieu prend plaisir à agir ainsi, quand il voit un coeur à la fois sincère et bien exercé devant lui.

Oh! je sens que, de nos jours, nos coeurs ne sont pas suffisamment pénétrés de la gravité de ces choses. Ce n'est pas une chose insignifiante, de sortir de tout ce qui m'entoure pour être en conformité de pensée avec mon Père céleste. Que Dieu vous garde de la prendre à la légère! Puissent nos coeurs être pénétrés du sérieux de la vocation à laquelle Dieu nous appelle, et ne jamais la rabaisser au pauvre et misérable niveau des choses d'ici-bas, en lui ôtant toute sève et toute réalité. C'est la tendance actuelle, nous n'échappons pas à ce danger. Notre travail n'est souvent que celui de l'intelligence; ce n'est pas Dieu agissant sur l'âme par la conscience. Que le Seigneur nous délivre de cet état; il est très dangereux.

Maintenant, quel sera le résultat de cette marche avec Dieu? J'ai parlé de notre marche dans le temps actuel, et de ce qui s'y rattache. Comme je l'ai dit, elle se résume dans ces mots:

sacrifice et souffrance. Je pourrais parler de cette marche sous un autre aspect; je pourrais dire ce que c'est que de jouir de la bienheureuse présence de Christ, étant partout avec lui, faisant route avec lui. Je pourrais dire combien il est doux de se sentir soutenu et encouragé par son amour; mais j'aime mieux vous laisser en présence de ce grave sujet, et je n'envisagerai pas comme perdu le temps que j'aurai employé à vous en faire sentir le sérieux.

Quel sera le résultat de cette marche? Il est précisément le contraire de ce que recherchait un Juif dans les temps de l'Ancien Testament. Ce que le Juif voyait en toute chose et avant tout, c'était la prospérité terrestre, la huche et les provisions; il s'attendait à ce que tout dans la vie lui fût rendu facile. Il s'agissait pour lui d'abondance de blé et de vin, d'abondance de tout ce que cette terre peut donner, biens, dignités, honneurs, confort. Tout cela était très bien dans son temps; c'était ce à quoi regardait un Juif; c'était son droit de naissance, son héritage ici-bas, et il n'avait pas la moindre pensée d'en sortir; une longue vie, voilà ce que le Juif ambitionnait. Mais pour moi chrétien, qu'ai-je à attendre si je marche avec Dieu? D'être comme Enoc retiré de ce monde, peut-être aujourd'hui! Le croyez-vous? Croyez-vous que dans cet instant vous pouvez être enlevé sur la nuée glorieuse? C'est un sujet sur lequel nous sommes tous d'accord, la bienheureuse espérance de la venue du Seigneur, l'attente bénie de son retour. Mais combien peu c'est une réalité pour nous! Je me rappelle le temps où, pour la première fois, cette pensée de la venue de Christ, de son second avènement, se présenta clairement devant moi. Quelle merveilleuse clarté, quel rafraîchissement, quelle vie c'était pour moi! Puis-je vous demander où vous en êtes maintenant à cet égard? Est-ce que la joie avec laquelle vous avez accueilli cette pensée il y a vingt, trente, quarante ans ou plus, est encore bien vive dans vos âmes? Comptez-vous en quelque sorte les minutes qui vous séparent de cet événement? Est-ce la pensée immédiate de votre âme, l'attente de votre coeur, d'être enlevé sans voir la mort? Et Enoc ne fut plus, «car Dieu le prit». Il y avait en lui une puissance de vie qui surmonta complètement celle de la mort, ce lot commun de l'humanité depuis la chute.

Rien ne me montre mieux le pouvoir de l'oeuvre rédemptrice du Seigneur Jésus Christ, que ce fait qu'il y aura dans le monde un peuple vivant qui ne passera point par la mort, tant la croix a bien répondu à tout ce à quoi elle devait satisfaire. Croyez-vous, bien-aimés, qu'aujourd'hui vous pouvez être enlevés dans les nuées glorieuses pour aller à la rencontre du Seigneur dans les airs?

D'où vient que ces faits ont perdu en quelque sorte pour nous toute actualité? C'est qu'ils ont passé à l'état de doctrine. C'est un article de notre credo orthodoxe. J'espère que personne ne se sentira blessé parce que je dis, car je me regarde comme étant dans la même position que vous. Nous courons le danger de nous faire notre credo et nos *trente-neuf articles*, autant que qui que ce soit. Ne vous y trompez pas: du moment que ces vérités bénies ont perdu pour nos âmes leur vivante réalité, en sorte que nous ne pouvons rien en dire sinon: c'est ma doctrine à laquelle je tiens; si elles ont cessé d'être une puissance qui agit, sur nous d'une manière efficace et permanente, dès ce moment, je le dis, nous déclinons, nous sommes déçus de notre position bénie, nous avons perdu la puissance divine que ces vérités exercent

sur l'âme. Nous sommes devenus, comme s'exprimait quelqu'un, aussi clairs, mais aussi froids que la lune. Quel triste tableau que celui-là! Que le Seigneur nous garde de le réaliser!

J'ai parlé comme Dieu voulait que je le fisse, quoique bien faiblement, je le sais. S'il y a quelque chose dont nous ayons besoin dans nos temps, c'est bien de marcher avec Dieu d'une manière individuelle. Si nous marchions ainsi, comprenant ce que cette marche nous impose et le terme auquel elle aboutit, savoir notre enlèvement pour aller à la rencontre du Seigneur en l'air et pour être avec lui, nous renoncerions à toute idée d'avancement dans le monde, en nous entourant de tout le confort possible. Comme tout cela nous deviendrait étranger!

Que le Seigneur nous aide à veiller sur nous-mêmes, à la lumière de sa présence et de sa vérité; que nous puissions la recevoir aujourd'hui, que nos coeurs puissent se l'approprier; que, dans le secret de sa présence, dans la solitude et la tranquillité de sa communion, nous puissions y réfléchir devant lui, en lui demandant: Seigneur, est-ce moi?

Puisse le Seigneur répandre sur nous sa bénédiction; puisse-t-il employer sa Parole, pour réveiller dans nos coeurs une marche et une communion avec lui plus personnelles, plus individuelles, et la bienheureuse espérance d'être bientôt enlevés de ce monde, de le voir lui, et d'être avec lui pour toujours!

## Chapitre 2 - Le lieu d'habitation du chrétien

(Psaumes 27: 4-6)

Je prends ces versets, chers amis, simplement comme l'expression de la vie de Dieu dans l'âme. Il y a une chose que nous ne pesons pas suffisamment, c'est que (si nous sommes chrétiens) nous avons en nous un *principe divin*. Je ne crois pas que ce fait soit assez profondément gravé dans nos âmes. C'est une chose merveilleuse de penser que j'ai en moi la vie de Jésus. Y pensez-vous? L'apôtre dit en 2 Corinthiens 4: 4-11 (je cite ceci pour vous montrer le caractère scripturaire de l'expression): «Car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps». Oui, c'est une chose merveilleuse de savoir que, comme chrétien, non seulement ma conscience est au clair et en repos devant Dieu, qu'elle ne me condamne point, mais que j'ai la *vie*, la *vie de Jésus* en moi. Et je puis dire que c'est un sujet bien sérieux et important pour nous tous (je ne le mentionne ici en passant que pour le mettre sur nos consciences), de savoir jusqu'à quel point cette vie est *opérante* en nous, jusqu'à quel point c'est la vie qui *s'y voit*. Je ne voudrais pas tourner vos regards en dedans, mais, chers amis, il est bien nécessaire de penser à cela dans ces jours où l'on ne s'occupe guère de la profondeur ni de la réalité, et où l'on comprend si peu combien il est doux et précieux d'être un vase dans lequel la vie est déposée. Je mentionne cette question en passant comme matière d'examen pour votre conscience et la mienne. Prenez, pour exemple, le jour où nous sommes, puisque nous avons affaire avec les choses de la vie ordinaire. Dans quelle mesure cette vie s'est-elle manifestée dans les petits détails de notre journée? Comme tout ceci est sérieux! Dans quelle mesure se manifeste la puissance de cette vie au milieu de toutes les circonstances dans

lesquelles vous passez? N'est-ce pas plutôt votre énergie naturelle qui se montre? Je sens qu'il est bon pour nous d'être rendus attentifs à cette pensée. Souvent je suis frappé parce qu'elle a de sérieux, quand elle se présente à moi, et j'ai besoin d'en parler à Dieu.

Je prends donc ces versets simplement pour cette raison, que nous voyons ici mis en relief le caractère normal de la vie de Dieu en nous, ce principe béni et divin qui est exprimé dans ces paroles: «Il est une chose, une seule, que je demande à l'Eternel; je la recherche avec ardeur. C'est de demeurer dans la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie». C'est là, dis-je, la position simple et normale du chrétien, de celui qui a cette vie en lui.

Maintenant, je suppose et j'admets naturellement comme un fait, que nos âmes sont parfaitement en repos et établies sur le grand fondement qui est à la base du christianisme. Aussi longtemps qu'il y a des questions non réglées entre votre conscience et Dieu, aussi longtemps qu'elle n'est pas en repos, il est absolument inutile de parler de ces choses, vous n'êtes pas en position de le faire. Et c'est ce que l'on voit tous les jours. C'est étonnant combien peu de personnes ont leur conscience et leur âme réellement et parfaitement fondées et établies sur l'oeuvre qui est à la base du christianisme. Je ne veux pas dire qu'elles ne soient pas arrivées à ce point de savoir que si elles meurent, tout est réglé pour elles; mais ce n'est pas suffisant. Ce serait une grande chose, une chose merveilleuse, si c'était tout ce que Dieu a donné; mais si ce n'est que le commencement de ce que Dieu a fait pour nous, alors je dis que c'est une ruse de Satan qui nous retient aux préliminaires et sans nous laisser rien voir au delà.

C'est vraiment le cas pour un grand nombre de personnes qui s'en tiennent au simple point de départ du christianisme, à ce qui n'en est que le commencement, et qui font d'elles-mêmes le point autour duquel convergent leurs pensées, leurs affections, leurs sentiments, leurs désirs. Ce que je dis peut vous paraître exagéré, mais c'est la vérité. Que de personnes autour de nous qui ne voient rien au delà d'elles-mêmes, et ne franchissent pas le cercle dont elles se font le centre.

Maintenant je regarde comme admis, — et le Seigneur veuille que je ne me trompe pas, — que rien de tout cela n'existe ici. Comment pourrait-on s'y attendre? Vous devez savoir en quelque mesure ce que c'est que d'être amené à Dieu. Comment en serait-il autrement ici? Il ne s'agit pas seulement du fait que vous avez reçu certaines choses, ce n'est pas là la question, mais que vous avez été amenés et introduits dans la relation d'enfants que Dieu s'est plu à créer entre lui et nous par le Fils de son amour. C'est en lui qu'il nous voit dans la plénitude de la perfection en sa présence. Non, je ne pense pas que ce soit trop d'admettre que vos âmes savent tout cela. Je pars donc de ce point que je regarde comme un fait acquis, et je me demande quelle sera en conséquence ma vie ici-bas.

Vous voyez qu'il y a deux choses qui la caractérisent. Nous avons la première au verset 4; c'est que je n'aie qu'un objet qui absorbe et domine toutes mes affections: «Une chose». C'est la simple expression d'un coeur qui n'a qu'un motif, qu'un objet; en d'autres termes, c'est à quoi le Seigneur fait allusion quand il parle de l'oeil simple (Matthieu 6: 22). Si donc ton oeil

est *simple*! Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'a qu'un objet en vue? Quel est cet objet vers lequel tendent toutes mes pensées? C'est que j'habite en la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie — c'est que *j'habite*. La tournure de la pensée est juive, comme c'est en général le cas dans les Psaumes. Tout y est lié avec le tabernacle, le temple, la place où Dieu manifeste immédiatement sa présence, la Shekinah; je ne m'y arrête pas, et je prends ceci simplement comme une pensée qui nous montre d'une manière claire et vivante comment la vie de Dieu, la nouvelle vie, ce principe divin dans l'âme, a toujours besoin de retourner à sa source. «J'ai demandé une chose à l'Eternel, et je la requerrai encore, c'est que j'habite en la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie». Puis-je vous demander si c'est là le suprême désir de votre coeur? Domine-t-il vos affections? Qu'est-ce que vous recherchez avant tout? Eh bien! dites-vous, je cherche le salut, la sûreté, la délivrance de la colère et du jugement, je cherche les choses de Dieu. Mais ce que vous désirez au fond de votre âme, est-ce vraiment d'habiter continuellement, de demeurer dans la maison de Dieu? Car, voyez, c'est le lieu où vous vivez qui vous caractérise.

Nous entendons souvent parler du ciel, mais personne ne peut être céleste à moins de *vivre* dans le ciel. Le fait est que nous avons tous, tant que nous sommes, la disposition de renvoyer le ciel à la mort. Nous y pensons comme à la demeure de Dieu, de Christ, et comme à une ressource pour le moment où nous quitterons ce monde et où nous laisserons nos corps derrière nous. Quand nous serons obligés de partir, pensons-nous, nous entrerons dans le ciel. On y songe aussi quand on a tout perdu ici-bas, que tout est ruiné. C'est comme quelqu'un qui se met à l'abri pendant un orage, et qui, la tempête passée, quitte ce lieu pour retourner à ses affaires. Est-ce le cas pour nous, chers amis? C'est la tendance naturelle de nos coeurs. Nous avons bien peu, si nous l'avons même en quelque mesure, la pensée d'une habitation continue dans ce lieu béni où Dieu peut se révéler à nous dans la plénitude infinie de son amour pour nous. Il nous donne ses soins, sa sympathie, son aide, ses encouragements, ses consolations; il nous prend par la main et nous conduit pas à pas tout le long du voyage, mais il ne se révèle pas à nous ici-bas. Il le fait là-haut, voilà la différence. Ce que je sens, chers amis, c'est que, dans ces jours-ci, nous avons tous besoin de demeurer plus habituellement dans la maison de Dieu. Soyez-en sûrs, nous serions de tout autres personnes si nous habitions là. Il n'est pas question d'y faire une visite seulement, de courir pour s'y mettre à l'abri de l'orage, mais bien, je vous le dis, d'y trouver notre *home* avec toutes ses joies. Les connaissez-vous? Il ne s'agit pas d'y être poussé par la nécessité, mais de s'y sentir attiré. Que connaissez-vous de l'attrait qu'exerce cet Etre béni qui siège là-haut? Vous le voyez, ce n'est pas une doctrine, une théorie, mais c'est une *personne* vivante, adorable et bénie, objet de nos affections. C'est une personne qui s'empare de toutes mes affections et m'enlace par les cordeaux de son amour. Ce n'est pas, comme je l'ai dit, que je sois simplement forcé de quitter toutes les choses qui m'entourent, mais je suis attiré par la beauté et la gloire de cette scène bénie où Christ est tout pour Dieu, et où Dieu prend plaisir à se révéler lui-même dans toute sa plénitude. C'est la place où je désire le plus demeurer, vivre, rester; c'est le lieu que je veux pour mon *home*, et c'est de cette seule chose que le psalmiste parle ici. Pour moi, ce passage est une belle

expression de la vie de Dieu dans un homme: «J'ai demandé une chose à l'Eternel, et je la requerrai encore, c'est que j'habite en la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie».

Je vois tout cela dans sa perfection en Christ homme, et nous l'avons dans ce beau passage: «Personne n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel: le fils de l'homme...» qui *était* dans le ciel?... Y a-t-il ce mot? — Non — «qui est dans le ciel». Il était un homme (lui le Dieu puissant, le Créateur et le Conservateur de toutes choses); il était parfaitement homme, parcourant cette carrière bénie qui nous est retracée dans les évangiles, que par le Saint Esprit nous pouvons méditer, dans laquelle nous pouvons trouver nos délices. Les rapports continuels qu'il avait avec tout ce qui appartenait au ciel dont il venait, la communion bénie ininterrompue qui l'y rattachait, n'était-ce pas là ce qui caractérisait sa marche ici-bas? Comme il le dit: «Je sais d'où je suis venu et où je vais» (Jean 8: 14).

La conscience de son origine qu'il portait partout avec lui, le faisait marcher au milieu du monde dans une voie d'entière séparation. Est-ce que nous réalisons la chose dans notre mesure? Dans notre marche de tous les jours, montrons-nous que nous savons d'où nous venons et où nous allons? Est-ce cela que l'on voit dans vos affaires, dans votre maison, dans vos rapports avec les autres, dans vos familles? Je parle de ceci au point de vue pratique, car cette pensée doit entrer dans les plus petits détails de la vie de tous les jours. Ce bienheureux témoignage doit y être imprimé: «Je demeure dans la maison du Seigneur, je sais d'où je suis venu et où je vais». Que ne produirait pas cette pensée dans nos âmes! Ah! si nous étions vraiment un peuple à part, animé de la puissance divine, de la vie divine, un peuple sur qui repose le bon plaisir de Dieu!

Regardez encore au Seigneur Jésus Christ comme homme. On voyait en lui tous les sentiments naturels d'un homme, comme aussi la parfaite obéissance, la parfaite dépendance vis-à-vis de son Père, mais en même temps il y avait un parfait repos. Toutes les circonstances l'y trouvaient toujours établi. Nous en avons un exemple dans un bien beau passage de Matthieu 11, où, comme vous le savez, nous voyons que tout se tournait contre lui. Comme homme, il voyait tout lui manquer. Jean était dans le doute à son sujet, les villes où s'étaient accomplis ses plus grands miracles l'avaient rejeté. Son cœur d'homme ne pouvait se reposer nulle part. Que dit-il? «Je te loue, en te rendant témoignage, ô Père,» car telle est la vraie manière de rendre ce beau passage (Matthieu 11: 25). Nous voyons ici l'homme parfait aux prises avec toutes les difficultés qui se dressaient contre lui pendant sa carrière terrestre, et cependant portant avec lui ce caractère de séparation qui montrait d'où il venait et où il allait. Il était le Fils de l'homme qui est dans le ciel, mais tout cela se manifestait ici-bas.

Eh bien! chers frères, nous sommes appelés à la même chose, et quand cette vie divine agit dans nos âmes, nous pouvons aussi dire: «J'ai demandé une chose à l'Eternel, et je la requerrai encore, c'est que j'habite en la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie». Que le Seigneur réveille ce désir dans vos âmes! Nous en avons tous besoin. Quelle puissante et silencieuse influence nous exercerions dans ce monde, si nous étions maintenant sous cette impression bénie! On dirait de nous: C'est un peuple qui vit au milieu des épreuves, des peines,

des difficultés de ce monde, mais toutes ces choses ne servent qu'à rendre manifeste la vie de Jésus dans leurs corps mortels. Ils vivent dans la maison de Dieu tous les jours de leur vie.

Eh bien! la chose essentielle, c'est la demeure habituelle de notre coeur, notre lieu de repos. Je vous le demande, je me le demande encore à moi-même, et que le Seigneur nous donne de le faire sérieusement: Dans quelle mesure nos coeurs ont-ils été là-haut aujourd'hui? Comme c'est sérieux! Quel défi porté à notre coeur! On entend souvent dire: Grâce à Dieu je vis en dehors de ces choses. Bien! — en dehors de ces choses, mais comment? Extérieurement peut-être, mais votre esprit, vos pensées y sont-elles? Ah! c'est une autre question! Vous le voyez, telle personne peut être en dehors du monde, dans ce sens seulement qu'elle en fait profession, mais si mon esprit et mes pensées y sont engagées, si mes affections y trouvent leur aliment, je n'ai pas mon habitation dans la maison de l'Eternel. Il m'est facile de dire: Je ne participe ni à ceci, ni à cela; mais mes pensées, où sont-elles? C'est là la question importante à laquelle il faut répondre. Vous le voyez, rien ne peut garder vos coeurs séparés, à moins que vous ne puisiez à la source qui alimente votre vie. Si cette vie n'y puise pas continuellement un renouvellement de force, si elle s'en éloigne, elle demeure faible et chétive. Je ne dis pas que la chose elle-même soit faible, mais il y a des obstacles de toute sorte qui en empêchent la *manifestation*.

Je suis frappé de cette expression de 2 Corinthiens 4: 7: «Nous avons ce trésor dans des vases de terre». Je ne doute pas que nous n'ayons ici une allusion à ce qui nous est dit de l'armée de Gédéon. Il y avait deux choses à considérer: d'abord le fait que la lumière fut mise dans les cruches, puis qu'elles furent brisées. Ce n'était pas seulement qu'elles fussent brisées, mais que la lumière y fût mise pour éclairer, quand elles le seraient. Il est bien remarquable que Dieu mette ce trésor dans un objet aussi fragile qu'une cruche de terre. Il met une lumière dans la cruche, mais voyez! il brise cette dernière, et la lumière resplendit. Ce n'est pas à moi à briser la cruche, que Dieu en soit béni! Cette oeuvre est la sienne. Mais quand il brise — et, soyez-en sûrs, il le fera — que votre volonté soit d'accord avec la sienne, et prenez garde d'empêcher la lumière de briller, en plaçant devant elle un objet quelconque. C'est là un grand danger.

Mais en tout cela, ce qui nous donnera la puissance et la vie, ce sera de demeurer dans la maison de l'Eternel. C'est en demeurant là que je suis soutenu, qualifié, rendu propre pour ce service. J'ai la puissance divine, la vie divine, le repos divin. Je puis faire face à tous les orages. Quel en sera l'effet? Ils ne feront que manifester la puissance de ce repos, du repos que nous avons dans ce lieu où Dieu prend plaisir à se manifester à nous. C'est le ciel déjà maintenant, non pas seulement au moment de ma mort. Et, chers amis, ne voudriez-vous pas le connaître un peu plus, pénétrer plus avant dans l'intimité de ce Jésus avec qui vous allez passer l'éternité? Ne voudriez-vous pas pouvoir dire: Je vis avec lui maintenant au milieu des difficultés et des épreuves inhérentes à ce pauvre monde, et elles servent à me rapprocher de lui; je le connais maintenant, j'ai communion et joie en lui dans ce lieu béni dont il est libre de sortir pour me recevoir et où j'ai la liberté d'entrer? Dieu peut sortir dans la perfection de son amour, et je puis entrer dans la perfection de sa justice. Dieu habite là, et j'y habite aussi.



Comment exprimer mieux la joie d'une âme rachetée par Jésus Christ, que par ces mots: «Que je puisse habiter dans la maison du Seigneur!» Qu'il nous y fasse habiter, qu'elle soit notre maison, notre lieu de repos, la douce retraite où nous trouvons une vraie et réelle communion.

Voilà la première chose. Maintenant considérons un moment la seconde. Pourquoi devons-nous habiter là? Est-ce pour être à l'abri de l'orage? Non. — Pour être hors des difficultés? Non. — Hors des peines et des épreuves qui sont notre partage ici-bas? Pas du tout. — Et pourquoi donc? — Seulement pour contempler la beauté de l'Eternel. Pensez-y, je vais là pour contempler sa beauté! Un objet attire là tous les regards de mon âme, fixe les affections de mon coeur, sa beauté. J'aime à penser à cela, chers amis, parce qu'il est digne de Dieu de se présenter lui-même à moi pour motif, en dehors de toutes les choses misérables qui m'entourent, de tous les motifs égoïstes qui me sollicitent. C'est lui que je contemple dans le lieu où je demeure.

Maintenant pensez combien il est glorieux de contempler la beauté du Seigneur. Ce n'est pas seulement échapper aux difficultés et aux épreuves d'ici-bas, mais aller là pour l'amour de lui-même. Je ne connaîtrai réellement ce lieu qui renferme tant de beauté, d'excellence, d'attraits, de gloire, que quand je le contemplerai par la foi. Chers amis, comme un seul coup d'oeil sur ce lieu nous transporte loin de ce monde! En contemplant un moment seulement l'Etre béni qui habite ces merveilleuses régions, les scènes les plus brillantes de la terre perdent tout leur attrait et deviennent même pour nos coeurs un objet de dégoût. Vous le voyez, nous apprécions tout par le contraste. Celui qui voit Christ là où il est, estime peu la terre. Il peut lui tourner le dos, car il n'y trouve rien qui lui convienne ou lui soit sympathique. Il peut dire: Le lieu où Dieu lui-même se trouve est celui où je veux habiter et trouver tout mon plaisir.

Je désire vous faire une question. Supposez qu'un ange fût appelé à descendre dans ce monde; ne pensez-vous pas qu'il y agirait d'une autre manière que vous et moi? Ne pensez-vous pas (si vous pouvez imaginer une chose pareille) qu'un messenger de Dieu, une de ces créatures bénies qui assistent devant Dieu, descendant ici-bas, y agirait (indépendamment de ce qu'il pourrait avoir à faire pour Dieu et de sa part), y agirait, dis-je, comme un être complètement en dehors des principes du monde, de ses maximes, de ses habitudes, de ses joies? Oui, sans doute. Mais, chers amis, un ange n'est pas ce que nous sommes vous et moi. Un ange n'est pas un enfant de Dieu, un héritier de Dieu, un cohéritier de Christ. Un ange ne pourrait pas dire: Il m'a aimé il a donné sa vie pour moi. Un ange n'appartient pas au corps qui est appelé celui de Christ, à l'épouse qui sera avec lui et contempera sa gloire. N'y a-t-il rien en tout cela qui touche votre coeur? Quelle chose merveilleuse que Dieu, passant par-dessus les anges, soit venu dans notre petit monde, et qu'il s'y soit choisi un peuple méprisable, misérable, coupable, pour manifester en lui sa grâce et la vie de son Fils; que, dans sa grâce, il ait fait de nous des membres de Christ, nous unissant à lui dans la gloire, nous séparant ainsi en même temps de la scène de ce monde, et qu'il nous y renvoie, pour y manifester à notre tour les maximes et les principes du lieu auquel nous appartenons. Oui, voilà qui est merveilleux!

Agissons-nous ainsi? Et notre activité au milieu du monde montre-t-elle que nous ne sommes pas d'ici-bas? Communiquons-nous à tout ce qui nous entoure la bonne odeur du lieu auquel nous appartenons? Je sens combien peu, chers amis, nous manifestons cette vie d'en haut, et dans quelle large mesure nous participons au monde. Je suis humilié, quand je pense, comme cela m'arrive constamment, combien nous gardons de choses auxquelles nous faisons profession d'avoir entièrement renoncé, et combien peu nous manifestons les principes nouveaux de ce lieu de repos et de délices, que Dieu nous a révélé et où il nous a introduits. Que de jeunes gens, par exemple, des enfants de Dieu, se laissent entraîner par les choses les plus misérables, les plus méprisables de ce pauvre monde! S'ils avaient goûté, même dans la plus faible mesure, les joies, la beauté, la bénédiction, la gloire des scènes que Christ remplit de sa présence, ils auraient méprisé comme indignes de leur attention toutes ces choses fausses, ces joies éphémères ou coupables, que Satan étale devant nous comme ses marchandises pour nous attirer.

C'est une chose solennelle pour moi de penser que nous qui sommes âgés ne sommes pas plus fidèles. C'est facile de dire avec une expression de tristesse: Voyez les jeunes gens! Mais nous-mêmes, quel exemple leur donnons-nous? Pouvons-nous leur dire: Regardez à nous et faites comme nous? Vous me permettrez ce mot d'avertissement, chers amis. Dieu sait combien j'éprouve pour moi-même tout ce que je vous dis ce soir. Je sens combien peu nos âmes ont de disposition à vivre en haut, là où il est. Si vous ne venez pas de lui, et si vous n'êtes pas de lui, vous ne serez jamais pour lui. Béni soit son nom, nous sommes de lui et nous venons de lui. Que le Seigneur, par son Esprit, l'imprime dans nos coeurs!

Si le Seigneur me reprend par sa Parole, il me met toujours en sa présence. Nous pouvons nous reprendre l'un l'autre, et il pourra en résulter une séparation entre nous, mais il n'en est pas ainsi de lui. Il touche ma conscience, il me place en sa présence, et m'attire à lui. Puissions-nous l'éprouver tous maintenant!

J'habite donc dans la maison du Seigneur et je contemple sa beauté. Il y a encore autre chose dans ce verset: «Pour visiter soigneusement son palais». Maintenant, sans avoir la moindre prétention à l'érudition, je me permettrai de dire que la signification exacte du texte hébreu est «pour *méditer avec joie* dans son *temple*». J'ai demandé une chose, que j'habite, que je contemple et que je médite avec joie.

J'ai à coeur de relever ces dernières paroles, car je ne pense pas que chez aucun d'entre nous la méditation occupe une assez large place. Nous lisons, c'est vrai; et bien des personnes (j'espère que vous ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles) croient avoir satisfait leur conscience, quand elles ont lu toutes les publications religieuses qui paraissent le premier de chaque mois. Je sais qu'il en est ainsi. Mais c'est bien regrettable, car notre niveau intellectuel ne manquera pas de baisser du moment que nous perdrons le sentiment de ce qu'est le livre précieux et infiniment béni que nous avons entre les mains en ce moment, je veux dire la parole de Dieu. Rien n'affaiblit l'âme des saints comme quand l'oeuvre de l'homme vient affaiblir ou effacer les bénédictions de Dieu. C'est là que les pièges de Satan sont particulièrement redoutables. Ceux qui marchent avec Dieu le savent bien. Le but de Satan

est de détourner le tranchant et le pouvoir de la parole de Dieu. Ce n'est pas en jetant ouvertement le mépris sur l'Écriture; il ne s'y prend pas de cette manière, mais s'il peut porter nos pensées et nos affections sur autre chose que la parole de Dieu, bien que la chose elle-même puisse y avoir trait, Satan a complètement réussi et nous a enlacés dans ses filets. Ce qu'un serviteur de Dieu, ce qu'un saint peut communiquer aux enfants de Dieu, au sujet de ce livre béni, n'est rien comparé avec les paroles elles-mêmes qu'il renferme; et, soyez-en sûrs, nous souffrirons dans nos âmes si nous n'apprenons pas à méditer sur la révélation de Dieu, et si nous ne savons rien de cet Être béni qui est l'objet de Dieu et qui fait ses délices, dont le nom, la personne et les vertus, traversent comme un fil d'or toute la merveilleuse révélation de Dieu. Comment pourrions-nous marcher sans cela? Si nous n'apprenons pas ce que c'est que de méditer avec joie, de nous arrêter sur ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler de Christ, alors qu'en résultera-t-il malheureusement pour nous? C'est que, tout en ayant peut-être la tête bien meublée de doctrines, nous ne serons que de l'argile sans vie. Nous pouvons avoir une intelligence parfaite de la doctrine, posséder un *credo* bien orthodoxe, sans avoir pour cela une seule étincelle de cette vie, de cette force, qui viennent de Dieu. Le Seigneur nous donne par son Saint Esprit de marcher plus seuls avec lui!

S'il y en a auxquels je pense plus particulièrement qu'à d'autres, c'est aux enfants de Dieu occupés des affaires, qui passent leur temps au milieu du bruit, de la fièvre et de l'excitation, sans pouvoir se procurer des moments de repos. Nous ne pensons pas assez les uns aux autres à ce sujet, chers amis. Ah! oui, combien peu nous le faisons! combien peu nous savons nous mettre dans leur position! Nous vivons pour nous, nous isolant pour ainsi dire. «Que personne ne cherche son propre intérêt, mais chacun l'intérêt d'autrui» (1 Corinthiens 10: 24); telle est la pensée de l'Écriture là-dessus; mais dans quelle mesure le faisons-nous? Prions-nous l'un pour l'autre, nous portant mutuellement dans nos cœurs devant le Seigneur? Il y a beaucoup d'enfants de Dieu qui sont dans les affaires; nous devons nous sentir remplis de sympathie pour eux, chercher à les aider, à les fortifier, à les soutenir dans la presse et la confusion au milieu desquelles ils vivent tous les jours, parce qu'il y a une perte positive pour l'âme, quand nous n'avons pas de temps pour nous livrer dans la solitude à la méditation et à la communion avec Dieu, Je ne comprends pas comment il serait possible d'avancer sans cela. Que le Seigneur nous aide à comprendre la signification de cette parole: «méditer avec joie dans son temple». «J'ai demandé une chose à l'Éternel, et je la requerrai encore, c'est que j'habite en la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour contempler la beauté de l'Éternel et méditer avec joie dans son temple». Telle est la vie normale du chrétien.

Seulement un mot sur ce qui suit. Vous voyez que nous arrivons au mot: *mauvais jour*: «Car il me cachera dans sa loge au mauvais jour». Vous le comprenez; tout ce qui précède est en rapport avec ce mauvais jour. Nous disons volontiers: Combien il est précieux d'habiter dans la maison de l'Éternel, pour contempler la beauté de l'Éternel et pour méditer dans son temple, quand tout est desséché autour de nous. Mais ce n'est pas ainsi que Dieu nous présente la chose. Il nous la présente comme étant l'exercice normal de la vie de Dieu en nous. Eh bien! qu'est-ce donc que ce mauvais jour? Ah! nous n'avons pas à nous inquiéter à ce sujet.

Il me cachera dans sa loge au mauvais jour. Si mon désir continuel est de demeurer dans la maison de l'Eternel, alors, au mauvais jour, je suis tranquille. «Il me cache». Comme chaque mot est précieux! Il me cache dans sa loge au mauvais jour. Que pourriez-vous avoir de mieux que cela? Il me tiendra caché dans le secret de son tabernacle. Quand viennent les difficultés ou les épreuves, je n'ai pas à courir à droite et à gauche pour voir comment je pourrai en sortir, mais je suis là dans le calme et le repos, et Dieu agit. Il me tient caché, il me soutient, il agit pour moi dans le mauvais jour. Il me tient caché et place mes pieds sur un rocher.

Et remarquez qu'il n'est pas question de délivrance dans ce verset. Il n'y a pas: Au mauvais jour il viendra et me délivrera, mais: Il me cachera. Il n'y a pas: Il apaisera les vents et les vagues; pas un mot de cela. Ce n'est pas en général sa manière de faire, chers amis, mais c'était toujours ainsi qu'il procédait avec Israël. Jésus se montrait parfaitement homme, quand il dormait sur un oreiller au milieu des vagues qui mugissaient autour de lui, et il montra qu'il était Dieu quand il commanda à ces vagues de s'apaiser. Dieu fendit le rocher pour donner de l'eau à son peuple, il envoya la manne du ciel pour les nourrir, il partagea les eaux pour les faire passer, mais ce n'est pas maintenant sa manière d'agir. Ses actes aujourd'hui reposent sur d'autres principes. Il agissait sur les éléments en faveur de son ancien peuple, mais il ne le fait plus maintenant. Il nous porte dans ses bras puissants, il nous tient cachés. Il n'écarte pas les difficultés, mais sa puissance me porte et me les fait surmonter. Il me cache dans sa loge. Pensez-y. Direz-vous qu'il est à plaindre quand il passe par les mauvais jours, celui que Jéhovah tient caché dans sa loge? Il vaut bien la peine de passer par la tribulation, si Dieu vous tient cachés dans sa loge, dans le secret de sa présence.

Nous arrivons maintenant à la *délivrance*; c'est la dernière chose, car tout ce que nous avons vu jusqu'ici n'était pas la délivrance. «Même maintenant ma tête s'élèvera par-dessus mes ennemis qui sont à l'entour de moi, et je sacrifierai dans son tabernacle des sacrifices de cri de réjouissance». Remarquez que le croyant n'est jamais hors du lieu où Dieu habite. Développez plus complètement cette pensée pour vous-mêmes, je n'ai fait que l'esquisser.

Nous voyons tout cela réalisé parfaitement en Jésus Christ, l'homme parfait qui, pendant sa carrière terrestre, manifesta toutes les perfections d'un homme marchant devant Dieu. Il était le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Dans les difficultés qu'il eut à traverser ici-bas, il s'en remettait à la volonté et au bon plaisir de son Père. «Je te rends grâces de ce que tu m'as entendu» (Jean 11: 41); et ensuite, quand il eut passé par ce terrible jugement de la croix, nous l'entendons encore rendre grâces. Je chanterai et je psalmodierai à l'Eternel. En principe et dans notre mesure, nous sommes appelés à la même chose. C'est la même vie, la même demeure, le même Dieu. Je ne connais rien de plus merveilleux que les moyens employés par le Seigneur pour soutenir un homme qui a en lui cette vie divine, quand tout est contre lui, comme c'est le cas pour nous chrétiens dans ce monde. Nous n'y faisons pas un seul pas sans rencontrer des obstacles. C'est une chose bien précieuse de l'avoir découvert, et de découvrir aussi que le secret pour être en sûreté c'est de demeurer dans la maison de l'Eternel.

L'autre jour, en lisant Exode 16 et 17, je faisais la remarque qu'il y a deux choses qui caractérisent l'histoire du peuple dans le désert: il était *nourri* et il *résistait*. Il y avait la manne

qui tombait du ciel pour leur nourriture, et puis la résistance. Il en est exactement de même pour la vie du chrétien. Christ nous soutient; il est le pain de nos âmes, entretenant cette nouvelle vie qui est en nous, et nous demeurons avec lui dans ce lieu béni où il est, contemplant sa beauté ravissante. C'est ainsi que je puis résister à la pression de tout ce qui m'entoure. Si lui me suffit, si je contemple sa beauté, que me fera, quel attrait exercera sur moi la beauté des choses d'ici-bas? Et de plus, si je médite avec joie dans son temple, je suis caché quand vient l'épreuve, et je lui rends grâces.

Que le Seigneur nous instruisse par son Saint Esprit! Qu'il veuille employer les simples choses que j'ai dites pour vous engager à lire la parole de Dieu plus attentivement et pour votre propre édification! C'est le vrai objet du ministère, de réveiller dans les coeurs le goût pour la parole de Dieu. Qu'il soit créé là où il n'existe pas déjà, qu'il soit fortifié là où il existe, mais faible peut-être et languissant, en sorte que nous puissions dire en vérité: «J'ai serré les paroles de ta bouche plus que ma provision ordinaire!» (Job 23: 12).

### **Chapitre 3 - Séparation, dépendance, souffrance**

(Daniel 1; 2: 13-23; 3: 12-30)

J'ai un objet positif en vue, chers frères, en vous lisant ces portions de l'Écriture. Je ne veux pas m'occuper de ce récit, ni des circonstances qui s'y rapportent, je veux simplement faire ressortir les grands principes qui sont liés avec l'histoire du résidu du peuple de Dieu, dans ce temps-là, principes que l'on retrouve partout dans la Parole, et qui sont applicables à tous les temps. Naturellement, les circonstances particulières dans lesquelles nous devons vivre et la position nouvelle et bénie dans laquelle nous sommes placés, en rapport avec Christ glorifié à la droite de Dieu, donnent à ces principes une importance particulière, mais ils restent les mêmes; j'ai choisi cette histoire du livre de Daniel, parce qu'elle leur sert d'illustration pour nous tous, mais surtout pour les jeunes gens (que j'ai particulièrement en vue aujourd'hui), et qu'elle nous montre la position, les privilèges, la force que nous avons par la grâce de Dieu, ce qui nous permet d'être des témoins de Christ.

Remarquez avant tout qu'il y a une grande analogie entre les temps de Daniel et ceux dans lesquels nous sommes.

Je pense dans ce moment à un verset (Esaïe 39: 6) qui contient une prédiction du fait que nous avons ici, savoir que les jours viendraient où Israël serait humilié, asservi, ce qui était précisément le cas au temps de Daniel où nous transporte cette histoire. Le peuple devait être, pour ainsi dire, aux pieds d'une puissance étrangère, et ceux qui étaient l'élite d'Israël, la fleur de la nation, allaient être transportés dans les palais du roi de Babylone pour y être employés comme eunuques. Telle était la prédiction d'Esaïe prononcée longtemps auparavant, la parole d'avertissement que Dieu adressait à la nation. Vous la trouverez accomplie à la lettre dans le premier chapitre de Daniel. Israël était paralysé, brisé pour ainsi dire, complètement asservi; Jéhovah avait interrompu ses rapports directs avec la terre, et tout paraissait remis entre les mains du roi de Babylone.

C'est exactement ce que vous trouverez en principe dans les temps où nous vivons. Qu'est-ce qui a eu lieu? Simplement ceci: ce que Dieu a donné pour être un témoignage en sa faveur sur la terre où son Fils a été rejeté, l'homme, livré à sa propre responsabilité, l'a comme anéanti. Voilà ce que signifient la ruine et la confusion qui règnent autour de nous. C'est un complet naufrage. Qu'est devenu ce que Dieu a mis sur la terre pour y être un témoignage en sa faveur? Je ne parle pas maintenant, vous vous en souvenez, de ce qui appartient à Christ; de ce qui appartient à Dieu; choses auxquelles personne ne peut toucher, et qui sont à l'abri de toute altération, mais je parle de ce qui a été confié à la responsabilité de l'homme; et si vous n'avez jamais compris la différence entre ce que le Saint Esprit édifie, ce qui est vraiment, réellement pour Dieu, et ce qui a été confié à l'homme comme ouvrier, vous avez encore beaucoup à apprendre. Il y a ce que Dieu édifie et ce que l'homme édifie. Eh bien, maintenant, quand je regarde autour de moi, je vois que tout ce qui a été confié à la responsabilité de l'homme a été ruiné.

Et c'est là aujourd'hui la difficulté pour les âmes. Vous voyez des personnes vraiment intelligentes qui cherchent avec anxiété, et qui se trouvent dans un très grand embarras quand, en regardant autour d'elles, elles voient que tout est confusion; et, permettez-moi de le dire, je crains quelquefois que nous ne leur soyons d'aucun secours. En effet, ne sommes-nous pas disposés à oublier que nous avons notre part dans la ruine qui a été accomplie par l'homme agissant comme ouvrier? Nous leur donnons, je le crains, l'idée que nous reconstruisons quelque chose qui doit remplacer la confusion actuelle. Si vous avez cette pensée dans l'esprit, soyez-en sûrs, vous ne pourrez rendre qu'un témoignage bien faible à la vérité de Dieu. Il est bien important d'avoir une intelligence claire et distincte de ce que les choses sont devenues entre les mains de l'homme, et quels sont les principes de Dieu à l'égard de son peuple dans les temps actuels. Je désire parler de tout cela et exposer ces principes aussi franchement et aussi simplement que possible.

Maintenant la première chose qui caractérise le faible résidu de ceux qui sont des témoins pour Dieu dans ces jours de confusion, de ruine, d'infidélité, c'est ce que nous trouvons dans ces «jeunes enfants» du premier chapitre de Daniel. Et qu'est-ce donc? C'est la complète séparation pour Dieu. Voilà la première chose. Ils ne sont ici qu'un petit nombre, un bien petit nombre, une poignée pour ainsi dire, moins qu'une poignée, ils ne sont que trois ou quatre hommes pauvres, faibles, mais leur nazaréat, ce principe de séparation pour Dieu, agit en eux. Rien ne pourra les engager à renoncer à cette séparation.

Actuellement, chers amis, permettez-moi de vous le dire, tout s'est affaibli en nous. Avons-nous été fidèles à notre nazaréat? Nous a-t-il vraiment mis à part pour Dieu? Avons-nous refusé ce que le monde nous offre? Je me borne à des questions générales; vous pouvez entrer vous-mêmes dans les détails personnels, chacun pour ce qui le concerne. Je vous le demande sérieusement, avez-vous refusé de vous souiller? Avez-vous refusé à tout prix de compromettre non seulement Dieu et Christ, mais la vérité de Dieu et l'honneur du Seigneur Jésus Christ dans des jours tels que ceux-ci? La question, la grande question que le Seigneur soulève au milieu de nous, c'est, je crois, celle du nazaréat. Sommes-nous séparés? N'oubliez

jamais que cette séparation intérieure, cette séparation d'esprit, en produit une extérieure de marche et de témoignage. C'est bien là la première question pour chacun: Suis-je séparé intérieurement? C'est une question personnelle, quoique, naturellement, elle puisse se généraliser. Vous ne pouvez parler de l'état collectif sans soulever d'abord la question de l'état individuel. La raison de notre faiblesse comme corps, c'est notre faiblesse comme individus, puisque ce sont les individus qui forment le corps.

Je vous le demande, chers amis, est-ce que chacun des membres du corps de Christ qui sont ici, chacun de ceux qui, par la foi en ce sang qui purifie de tout péché, appartiennent à Christ, a le sentiment de cette position particulière qui nous appartient comme étant mis à part pour Dieu par le sang, élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père, en sanctification de l'esprit, pour l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion de son sang? (1 Pierre 1: 2). Y a-t-il parmi vous le sentiment de ce que c'est que d'être un membre de Christ? Est-ce que cette question ne revient pas pour vous à celle-ci: être sauvé? On entend dire: Je ne crains pas de mourir, je n'ai pas peur d'aller en enfer; je sais que j'irai au ciel quand je mourrai. Mais il y a bien plus que cela, si vous êtes chrétiens. Comme tels, vous êtes membres de Christ, unis à cet Etre béni dans le ciel, lui l'homme glorifié par le Saint Esprit envoyé du ciel, et assis maintenant à la droite de Dieu. Que c'est merveilleux de se savoir un membre de Christ! Pensez-y un moment! Dès que cette pensée s'empare de mon âme, je suis séparé de fait. Pensez à ce que c'est que d'être uni à Christ dans la gloire. Chers amis, la mesure de sa séparation doit être aussi la mesure de ceux qui sont un avec lui. Qui pourrait dire le contraire? Si je suis uni à Celui qui est à la droite de Dieu dans les cieux, je suis une partie de lui-même et en quelque sorte son complément. Vous le voyez, je passe maintenant de ce qui est individuel à l'idée du corps; si j'appartiens à ce corps que l'Esprit de Dieu appelle la plénitude de celui qui remplit tout en tous (Ephésiens 1: 23), je suis par là-même mis à part. La question n'est pas: Puis-je faire ceci ou cela? mais: Je suis séparé par le fait de mon union avec Christ. Il n'y a pas lieu à s'y méprendre.

Vous savez très bien ce qu'était la séparation de Christ ici-bas. Considérez son sentier dans ce monde de péché et de douleurs, comme il fut merveilleusement beau, comme ce fut un sentier d'isolement! Si vous le considérez depuis la crèche où il fut couché à sa naissance, parce qu'il n'y avait pas de place pour lui à l'hôtellerie, jusqu'à la croix, voyez comme il est saint, séparé, divin. Mais remarquez ce qu'il dit: «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde» (Jean 17: 18). Pensez à cela! Vous le voyez, nous n'avons pas le sentiment de ces choses. Je le sens au fond de mon âme, je suis souvent poussé à dire: Béni sois-tu, mon Dieu, je ne suis pas seulement uni au Seigneur Jésus Christ dans le ciel, mais j'ai une mission particulière à accomplir sur la terre, comme il en avait une de ta part! Oh! que c'est merveilleux! Je crois fermement et je le répète, que c'est dans cette question du nazaréat que nous manquons, que c'est là l'origine de notre déchéance. Il n'y a pas cette position particulière, cette séparation divine et complète pour Dieu. Voyez Daniel. Il ne voulait pas se «souiller par la portion de la viande du roi». Il ne voulait pas y toucher. Mais l'on dit: Ah! c'était merveilleux, mais c'était la providence de Dieu qui avait mis Daniel dans ces circonstances.

Tout comme on le dit de Moïse: la providence de Dieu a fait qu'il fût élevé, comme le fils de la fille de Pharaon; il n'y a jamais eu d'intervention plus directe de la providence de Dieu. Je ne le nie pas un instant; croyez-vous, chers amis, que j'en aie la moindre pensée? Dieu m'en garde! Mais je parle d'une chose qui n'a aucun rapport avec la providence de Dieu.

La providence est toujours précieuse; mais quand j'en viens à un principe qui me fait agir de mon côté, ce n'est pas la providence, c'est la foi, c'est-à-dire tout autre chose. Et c'était sur ce principe que Moïse agissait; aussitôt qu'il fut arrivé à la maturité de l'âge, ce principe divin de la foi s'affirma en lui. Il refusa d'être appelé le fils de la fille de Pharaon, et il choisit d'être affligé avec le peuple de Dieu. C'est exactement le même principe qui est manifesté ici dans l'histoire de Daniel, de Sadrac, de Mésac et d'Abed Négo. Quel spectacle édifiant que celui qu'ils nous offrent! Leurs noms furent changés; le roi leur en donna d'autres pour effacer, si possible, de leur coeur le souvenir du pays d'Israël et du Jéhovah d'Israël.

Quand j'y pense, chers amis, tout cela me paraît merveilleux. Voilà ce principe fondamental, béni, qui était vivant et permanent dans le coeur de Daniel et de ses trois amis: «Il ne voulait pas se souiller par la portion de la viande du roi,» et il demanda au chef des eunuques de ne point l'engager à se souiller.

Je n'ai nullement l'intention d'entrer dans l'application de ce grand principe aux détails de votre vie. Nous sommes mieux en état de le faire nous-mêmes que nous ne voudrions nous le persuader. Certaines personnes diront: Eh bien! comment cela s'applique-t-il à moi? En attendant, elles se sentent reprises et comprennent que cela les regarde plus qu'elles ne le voudraient, mais leur conscience regimbe. C'est pourquoi je ne veux pas entrer dans les détails; j'insiste seulement sur ce grand principe comme étant individuel, applicable à chacun de nous devant Dieu tout aussi bien que dans nos relations comme membres d'un corps. Voilà la chose essentielle: — avons-nous gardé et gardons-nous notre nazaréat? Ai-je refusé de me souiller par la portion de la viande du roi? C'est là la chose capitale.

Quels en seront les résultats bénis? Il est bien précieux dans nos temps de nous en souvenir, pour que nos coeurs soient encouragés et fortifiés. Dieu témoigne son approbation à ceux qui restent ainsi séparés pour lui, en leur donnant sagesse, intelligence et connaissance. Or, chers amis, personne ne me contredira, car il est impossible de nier le fait, si j'affirme que, au commencement, ce qui caractérisait ces quelques-uns (c'est la seule manière dont je voudrais en parler) auxquels il a plu à Dieu de faire connaître sa volonté dans ces derniers temps, et, qui, par sa bonté, ont échappé à la corruption de la chrétienté pour connaître le nom de Jésus dans sa simplicité, dans sa sainteté, ce qui les caractérisait, dis-je, c'était l'intelligence et la connaissance de la volonté de Dieu. Est-ce ce qui les caractérise maintenant? Ce n'étaient pas les oeuvres qui les caractérisaient dans les premiers temps, — j'espère que personne ne sera scandalisé de ce que je dis, — ce n'était pas l'activité qui les faisait remarquer. Voilà où est pour nous le danger, voilà en quoi nous sommes faibles, chers amis: nous avons pratiquement perdu notre position à part, et nous avons en conséquence perdu aussi pratiquement le privilège que Dieu y attache, et nous sommes obligés de le remplacer par l'activité prétentieuse que nous déployons devant les hommes. Vous savez très



bien que c'est notre tendance, et en particulier celle des jeunes gens qui se laissent ainsi entraîner d'une manière irrésistible, et je vais vous dire pourquoi. Ce cercle d'activité dans lequel on se meut continuellement, ces oeuvres diverses auxquelles on se livre, endorment l'âme en quelque sorte et la paralysent. Il n'y a pas de temps pour penser, pour sonder son coeur, peu de temps pour la méditation et la prière. Je ne crains pas le moins du monde de revenir sur le même sujet: oui, je le répète, il est triste de dire combien peu nous prions; combien peu nous lisons la parole de Dieu, combien peu nous méditons. Nos réunions de prières sont parfois telles, que nous devons en être humiliés. Pourquoi en est-il ainsi, chers amis? Quelle en est la raison? Pourquoi y a-t-il si peu de vraie attente de l'âme à Dieu? Pourquoi si peu de dépendance de lui?

Maintenant, permettez-moi de vous faire une question pratique: Avez-vous prié aujourd'hui pour l'Eglise de Dieu? avez-vous prié pour les saints de Dieu? et dans quelle mesure le faites-vous tous les jours de votre vie? Dans quelle mesure est-ce que cela pèse sur votre coeur, parce que ce sujet est lié aux intérêts de Christ et à sa gloire? Dans quelle mesure recherchez-vous la retraite pour vous trouver en sa présence et seuls avec lui? Soupirez-vous après le moment où, ayant fermé la porte sur vous, vous pourrez vous occuper des intérêts de Christ, parce que vous êtes en communion avec son Esprit au sujet de ce qui lui est si cher sur la terre? Je vous le dis, ce qui nous manque à tous ces égards est le résultat du défaut de séparation. Il ne s'agit pas seulement d'une séparation extérieure. Il arrive que les saints se contentent d'échapper de cette manière à la corruption qui les entoure. J'en suis hors, disent-ils; mon corps n'y est plus. Mais ce qui importe, c'est de savoir si votre coeur est hors du monde, si votre esprit en est séparé autant que votre corps. Pensez-vous, — je ne m'excuse pas de vous parler ainsi, car je vous parle en présence de Dieu, — pensez-vous que notre Dieu ait besoin de voir réunie devant lui une multitude de personnes dont le coeur est tout autre part? Pensez-vous qu'il ne s'agisse que de ce qui est extérieur et visible? Chers amis, à quoi regarde-t-il sinon à l'affection d'un coeur, au sérieux d'une âme qui a trouvé son Fils dans le ciel? S'il s'agit seulement de votre présence corporelle, tandis que votre coeur et vos affections seraient dehors, qu'est-ce que c'est, je vous prie, que cette parole: «Mon fils, donne-moi ton coeur!»

Le principe de la faiblesse, c'est le défaut de séparation. La séparation au dedans en amènerait une au dehors; mais une séparation extérieure n'en produira jamais une au dedans. Si votre coeur, vos affections, votre intelligence, votre homme intérieur sont vraiment mis à part pour Dieu, alors votre corps, comme un vaisseau, suivra bientôt ce qui le gouverne.

Maintenant, voyez tout cela dans Daniel, Sadrac, Mésac et Abed-Négo. Prenez le second chapitre. Qu'y voyons-nous au sujet de la prière? Aussitôt qu'a paru le décret de Nébucadnetzar de mettre à mort les sages de Babylone, parce qu'ils ne pouvaient pas faire connaître le songe, — non pas l'interprétation, remarquez-le bien, mais le songe; car le songe lui-même était sorti de la mémoire du roi, et l'interprétation naturellement aussi, — que firent tout d'abord Daniel et ses compagnons? Ils présentèrent la chose à Dieu, chers amis. Quelle est la première chose que vous auriez faite vous-mêmes? Quand surviennent des difficultés,

que faites-vous en premier lieu? Allez-vous à Dieu? Je parle ici des circonstances ordinaires de la vie. Soyons sincères devant Dieu en ce moment. Quand vous avez une difficulté, votre première pensée n'est-elle pas de chercher un homme assez sage, assez habile, pour vous donner un conseil? et fût-il à l'extrémité de la ville, n'irez-vous pas à lui pour en obtenir ce que vous désirez? Sang doute, et n'est-ce pas là ce qui s'introduit secrètement aussi dans l'Eglise de Dieu? Prenez, par exemple, une difficulté qui s'élève au milieu des saints. Vont-ils se mettre à genoux pour s'humilier devant Dieu, d'abord de ce qu'il y a une difficulté, et ensuite de ce qu'ils ne sont pas capables de la résoudre? Cette difficulté est-elle vraiment pour eux un fardeau? La première chose qu'ils ont dans l'esprit, n'est-ce pas de découvrir quelque personne habile ou entendue, ou quelque grand personnage qui ait un nom, pour résoudre la difficulté? Je parle de choses pratiques, chers amis, et nous savons que ce que j'ai dit est exactement ce qui se passe.

Voyez Daniel. Dès que sa vie est en danger, dès que la difficulté lui est présentée, à lui et à ses compagnons, il dit: Donnez-moi du temps. Pourquoi? Pour qu'ils puissent présenter leur supplication au Dieu du ciel. Ils se reposent sur Dieu, ils vont à lui pour le consulter. Maintenant, laissez-moi vous dire ce que me rappelle tout ce que nous voyons autour de nous. C'est bien sérieux! Notre conduite ressemble à celle de Jacob qui, avec une habileté consommée, fit d'abord tous ses arrangements, et qui ensuite se mit à prier. Il agit comme un tacticien d'expérience; il prend d'abord toutes ses précautions, puis il prie. C'est là précisément ce que nous faisons. Mais là, je vois que ce résidu du peuple de Dieu va présenter sa supplication au Dieu des cieux, dans la dépendance de coeurs qui savent ce que c'est que de s'abandonner à lui, Jéhovah, leur aide, leur seule ressource, leur seul appui, mais en même temps leur appui pleinement suffisant.

Nous ne pouvons plus nous adresser qu'à Dieu, nous n'avons plus que le Seigneur, entends-je souvent répéter,... et dis-je aussi moi-même, comme si lui n'était pas assez! Ces paroles mêmes, je le sens profondément, montrent, hélas! où nous sommes tombés. Nous n'avons que le Seigneur! Pensez-vous que nous en soyons plus malheureux pour cela? Cela ne vaut-il pas dix mille fois mieux pour nous de n'avoir que Dieu? Avons-nous besoin de quelque chose d'autre? N'est-il pas au milieu de son peuple? N'est-il pas pleinement suffisant pour répondre à tout? Christ a-t-il oublié ce qui lui est si cher? Croyez-vous que la tête dans le ciel soit indifférente aux besoins de ses membres sur la terre? Pensez-vous que l'oreille de notre Dieu soit sourde aux cris de ses enfants?

Mais hélas! à voir combien nos prières sont misérables, vous ne croiriez pas qu'il y a là-haut une oreille qui les entend, et ici des coeurs qui gémissent sous un fardeau; vous ne croiriez jamais qu'il y a là-haut un Dieu tout puissant et toujours disposé à écouter les soupirs d'un pauvre coeur qui ne sait lui parler que de ses besoins; c'est pourtant précisément ce qu'il attend. Comme il est précieux de voir tout cela dans cette histoire! comme Daniel fut béni pour s'être attendu à Dieu! Le songe lui fut révélé. Et naturellement, les difficultés furent écartées de son chemin. Je pense souvent à ce passage des Hébreux 6: 13, au sujet d'Abraham: «Car lorsque Dieu fit la promesse à Abraham, puisqu'il n'avait pas un plus grand par lequel

jurer, il jura par lui-même,» et, dit le Saint Esprit (verset 15), «ainsi Abraham ayant eu patience, obtint la promesse». Pensez-vous que jamais quelqu'un se soit attendu à Dieu réellement et dans la sincérité de son coeur, sans avoir reçu de Dieu l'assurance que ce n'était pas en vain?

Vous pouvez en être sûrs, il y aura du sérieux dans nos prières à proportion du sentiment que nous avons que Dieu les écoute. Quelle grande bénédiction, quand, sous le poids d'un fardeau qui nous oppresse nous pouvons répandre notre coeur dans le sein de notre Dieu avec l'assurance qu'il nous entend! Que le Seigneur nous donne une dépendance plus réelle, une réelle prière! Nous manquons beaucoup à cet égard. Dans nos difficultés, dans nos épreuves, ne nous arrive-t-il pas de courir ici et là, cherchant du secours partout ailleurs qu'auprès de Dieu? Agir ainsi, laissez-moi vous le dire, c'est tout simplement descendre en Egypte, comme le fit Abraham. Son histoire se répète. Voilà où l'on en vient quand, détournant les yeux de Dieu, on recherche le bras de la chair quel qu'il puisse être.

J'ai une dernière chose à remarquer au sujet du résidu juif à Babylone; elle doit aussi caractériser le peuple de Dieu de nos jours; c'est la *souffrance*. C'est par là que je finirai.

Vous voyez ici que le roi rend témoignage à la fidélité de ces hommes, qui n'ont pas voulu renoncer au culte du vrai Dieu pour se prosterner devant la statue que Nébucadnetzar avait fait élever (Daniel 3: 28). Il y a un petit mot qui me paraît extrêmement intéressant, et qui m'a frappé quand je lisais ce passage. Il est en rapport avec un autre passage de l'Écriture qui se trouve dans Philippiens 1: 20. L'apôtre parle de Christ comme étant glorifié en son corps. Le seul désir qu'il eût, le désir dominant de son âme, c'était que Christ fût glorifié dans son *corps*, soit par la vie, soit par la mort; dans son corps, c'est-à-dire dans ce qui, au commencement, était le champ de bataille où Satan déployait sa puissance, où il manifestait toute sa haine et sa malignité contre Dieu et Christ. Dieu dit: Je m'en vais prendre ce vaisseau et y déployer la puissance de Christ; et l'apôtre dit (Philippiens 1: 20), — précieuse pensée! — je sais, selon ma vive attente et mon espérance, que je ne serai confus en rien, ce qui signifie qu'il était en pleine communion avec les pensées de Dieu, avec tous ses actes. C'est une chose merveilleuse d'entrer pleinement dans le but de Dieu relativement à Christ; et ici, dans Daniel, nous voyons des hommes qui ont la même pensée selon les lumières qui étaient accordées à ces temps-là; aussi voyons-nous que le roi est obligé de déclarer (3: 28) «qu'ils ont abandonné leur corps pour ne rendre culte à aucun autre dieu que leur Dieu».

Vous les voyez, ces hommes, mains et pieds liés, jetés, dans une fournaise chauffée sept fois plus que d'ordinaire; qu'aurait-on pu inventer d'autre pour les faire mourir? Dieu ne fut-il pas glorifié dans leurs corps? Et qu'en arriva-t-il? Ils sortirent de la fournaise, et l'odeur du feu n'avait point passé sur eux, et pas un cheveu de leur tête n'était grillé. Et outre cela, ils avaient un compagnon avec eux: «Je vois quatre hommes qui marchent, et la forme du quatrième est semblable à un fils de Dieu». Quelle société bénie! Ils furent jetés liés au milieu de la fournaise ardente, et il n'y a pas un mot de plainte. Ils n'étaient pas inquiets. Remarquez-le. «Je donnerai l'interprétation au roi» (2: 16). Ils ne furent nullement embarrassés, mais se jetèrent avec une entière confiance entre les bras de Dieu. Ils sont préparés à tout souffrir. Dieu est celui qui les soutient et qui les fortifie; il intervient en leur faveur, et l'on voit éclater

en eux, dans les circonstances où ils se trouvaient, ce pouvoir de Dieu par lequel il peut se glorifier lui-même dans des corps comme le vôtre et le mien.

De nos jours, voyez combien peu Christ est glorifié dans nos corps. Hélas! le monde ne se magnifie que trop en nous, le moi et la chair, mais combien peu Christ est magnifié! C'est humiliant d'y penser. Voyez les enfants de Dieu autour de vous; que sont-ils? que voit-on en eux? — Le pouvoir de la chair, trop souvent le pouvoir du monde et de la nature, mais bien peu celui de Christ. «Que Christ fût glorifié en son corps soit par sa vie, soit par sa mort». Tel était le désir de Paul (Philippiens 1: 20). Oh! que ce soit aussi le nôtre!

Il y a donc trois principes qui ressortent de ces trois chapitres de Daniel, savoir: 1° être mis à part pour Dieu, quoi que puisse coûter cette séparation; 2° se reposer complètement sur lui dans les difficultés; 3° souffrir avec patience pour son nom. C'est là aussi, je pense, ce qui doit caractériser les enfants de Dieu aujourd'hui. Je ne parle pas du tout ici de ce qui se rapporte à notre position ecclésiastique, mais à ce qui aurait une grande influence sur cette position, à ce qui donnerait une vie, une puissance, une fraîcheur merveilleuse à notre position.

Un mot maintenant sur un autre résidu, que nous trouvons dans l'Ancien Testament, et avec lequel nous comparerons celui du Nouveau. Nous lisons dans Malachie 3: 16: «Alors ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Eternel y a été attentif et l'a ouï, et on a écrit un livre de mémoires devant lui pour ceux qui craignent l'Eternel et qui pensent à son nom». Vous voyez ce qui caractérisait le résidu dans les derniers jours de l'histoire de l'Ancien Testament: la crainte de Dieu et la communion fraternelle. Est-ce que cela nous caractérise, chers amis? Y a-t-il quelque chose de pareil parmi nous? Il est bon de voir de quel côté le danger nous menace. Y a-t-il quelqu'un ici aujourd'hui qui soit satisfait de l'état de choses actuel? Cette personne montrerait qu'elle est bien éloignée de Dieu. Celui qui, se complaisant en lui-même, pourrait dire: Après tout il n'y a pas sujet de tant s'affliger, nous n'en sommes pas là; vous exagérez les choses; je le dis, celui qui tiendrait un pareil langage n'aurait aucun sens de ce qui constitue le témoignage à rendre au Seigneur.

Chers amis, oui, je vous le répète, plus nous serons pratiquement près de Dieu, plus nous marcherons intimement avec lui, plus les pensées de Dieu gouverneront nos pensées et nos affections, plus aussi nous sentirons ce qui manque en nous et combien nous sommes infectés de cet esprit de satisfaction propre qui caractérisait Laodicée, quand elle disait (Apocalypse 3: 17): «Je suis riche et je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien; et tu ne connais pas que tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle, et nu».

Revenons maintenant à ce qui caractérise le résidu à la fin de l'Ancien Testament: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre». Voyons-nous cela à présent? Où est la crainte du Seigneur, où sont ces entretiens dont parle le prophète? Pensez que Dieu écoute et note tout cela! «L'Eternel y a été attentif et l'a ouï». Pensez que Dieu écrit cela dans un livre de mémoires! Il juge ces expressions de sainte crainte, de communion fraternelle, dignes d'être rapportées dans un livre de mémoires devant lui.

Nous voyons la même chose dans le résidu à la première venue du Seigneur Jésus Christ. Que nous est-il dit de Siméon et d'Anne? Lisons au commencement de l'évangile de Luc, où vous trouvez le résidu tel, au fond, qu'à la fin de l'Ancien Testament. Il n'y a pas d'actions marquantes, pas un grand déploiement d'activité, rien de pareil. Nous voyons seulement que Siméon attendait la consolation d'Israël, que le Saint Esprit était sur lui, et que la révélation lui fut donnée qu'il ne mourrait point jusqu'à ce qu'il eût vu le Christ, le Seigneur. Et quand il entra dans le temple et qu'il vit l'enfant, quand il l'eut pris dans ses bras, le salut de Dieu dans la personne de Jésus, il dit (Luc 2: 29): Ma coupe est remplie, et je puis maintenant mourir. «Seigneur, tu laisses maintenant aller ton esclave en paix, car mes yeux ont vu ton salut».

Il en était de même d'Anne. Elle ne quittait pas le temple. Sa seule pensée, c'était Lui. Elle parlait de lui à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance. Comme pour le résidu de l'Ancien Testament dont je parlais, ils craignaient l'Eternel et en parlaient souvent l'un à l'autre. Ainsi pour Anne. Sa seule pensée, son seul sujet de conversation, ce qui remplissait son coeur, c'était lui. «Elle parlait de lui» à tous ceux qui partageaient son espérance, son attente et ses affections.

Chers amis, je pense qu'il est bon pour nous dans le temps actuel, temps de relâchement général, de déclin, de faiblesse, de considérer les traits qui doivent caractériser les enfants de Dieu. Oui, nous sommes dans un temps de grand éloignement de Dieu. Le but principal de Satan aujourd'hui, me semble-t-il, c'est de nous entraîner non pas à quelque chose de mal en soi, — ce n'est pas à quoi nous sommes généralement exposés maintenant, — mais à autre chose que ce qui doit occuper les enfants de Dieu. Il peut y avoir une grande activité apparente pour Dieu auprès des hommes, beaucoup de zèle pour de bonnes oeuvres, mais le témoignage de Dieu manque. Comme l'apôtre dit (2 Timothée 1: 8): «Ne prends pas à honte le témoignage de notre Seigneur, ni moi, son prisonnier, mais prends part aux souffrances de l'évangile, selon la puissance de Dieu».

Remarquez que la grande chose à laquelle tout doit être subordonné en des jours comme ceux-ci, c'est de connaître notre *position*. C'est Christ qui me fait ma position. Où est-il? A la droite de Dieu dans le ciel. «Je suis donc du ciel». Quant à cette terre, il en a été rejeté. Le fait que Christ a été reçu dans la gloire, si je suis un avec lui, m'impose un caractère céleste; et le rejet de Christ ici-bas fixe ma place en dehors de la terre, si j'ai de l'affection pour lui. Que le Seigneur réveille nos coeurs par son Esprit dans ces derniers temps, chers amis, afin que nous soyons rendus attentifs aux machinations de Satan, et que nous puissions discerner les pièges qu'il nous tend. Vous pouvez y compter, c'est un piège, c'est une ruse; s'il peut détourner nos coeurs de Christ et les fixer sur autre chose que le témoignage de notre Seigneur (que j'ai essayé, bien faiblement sans doute, de placer devant vous aujourd'hui), quoique ce soit peut-être quelque chose qui paraisse être fait pour Dieu, alors il a atteint son but.

Le Seigneur par son Esprit nous donne de garder notre nazaréat, d'être un peuple séparé; de comprendre aussi qu'il nous suffit. Qu'il nous garde de regarder à l'homme, qu'il nous enseigne à regarder simplement à lui, à chercher en lui notre refuge, sachant qu'il prend soin

des siens, et qu'il est au milieu de nous! Que cette pensée est précieuse! Combien peu nous avons le sentiment qu'il est au milieu de nous!

Que le Seigneur par son Esprit mette toutes ces choses sur nos coeurs aujourd'hui, qu'il nous réveille et nous donne le sentiment de ce qui est dû à son nom, afin que nous soyons plus décidés pour lui dans ces temps, à la louange et à la gloire de sa grâce par Jésus Christ!

## Réponse à des questions sur la prédication des femmes

---

ME 1883 page 301

Comme on s'occupe beaucoup aujourd'hui du sujet de la prédication des femmes, il ne sera pas sans utilité d'examiner quel est à cet égard l'enseignement de la parole de Dieu. C'est jeter de la poudre aux yeux que de prendre tous les passages qui parlent des prophétesses, pour établir que les femmes doivent évangéliser devant un auditoire, lorsqu'au contraire la Parole dit qu'il est *honteux* à la femme de parler en public (1 Corinthiens 14: 34, 35). Il ne lui est pas permis d'enseigner en prenant la place de l'homme (1 Timothée 2: 8-15).

Mais examinons les passages que l'on allègue, et commençons par ceux de l'Ancien Testament. On cite Marie, soeur d'Aaron, qui était prophétesse, mais il ne nous est rien dit de son action de prophétiser. Exode 15: 20, 21, n'était pas une prophétie. Quant à Juges 4 et 2 Rois 22, ces passages nous montrent le peuple de Dieu dans un triste temps, et dans un triste état. On trouve à l'égard des prophètes hommes, que Dieu les suscitait dans des temps de décadence où l'idolâtrie avait fait oublier Dieu et sa loi, et leur ministère était, une visitation miséricordieuse de Jéhovah en de pareils temps. Vous voyez dans l'évangile que plusieurs fois le Seigneur a été pris sincèrement pour un de ces prophètes, par lesquels Dieu visitait son peuple. Dieu a choisissait des hommes pieux pour révéler sa pensée à son peuple, quand on avait violé et oublié sa loi. Aux époques dont parlent Juges 4 et 2 Rois 22, l'état de ruine du peuple était tel, qu'il n'y avait pas, semble-t-il, un seul homme assez pieux pour être un prophète, et Dieu, plutôt que d'abandonner son peuple et de rester sans témoignage, communiquait sa pensée, et jugeait par l'intermédiaire d'une femme pieuse. On voit que Débora, femme humble, parce qu'elle était vraiment pieuse, sentait combien il était humiliant pour le peuple d'être délivré de ses ennemis par la main d'une femme (Juges 4: 9). Ces femmes prophétisaient donc; l'Esprit s'emparait d'elles pour communiquer la pensée de Dieu dans un cas donné.

Mais il paraît que, dans ces tristes temps de décadence en Israël, il n'y avait pas seulement de faux prophètes parmi le peuple, mais aussi de *fausses prophétesses*, ainsi que nous le montre le 6<sup>e</sup> chapitre du livre de Néhémie (voyez les versets 10-14).

Le type d'une femme *qui se dit prophétesse*, que le Seigneur nous donne pour exprimer la corruption ecclésiastique de Thyatire (Apocalypse 2: 20-23), est aussi bien significatif.

A la naissance du Seigneur, on trouve encore Anne, une prophétesse; c'était aussi dans un triste temps. Elle parlait du Seigneur à tous ceux qui à Jérusalem attendaient la délivrance (Luc 2: 36-38). Mais tous ces cas sont uniquement des témoignages de la bonté de Dieu dans des temps de ruine, ce sont des exceptions à l'ordre normal, et cela ne pose pas le moins du monde le principe que la femme est sur le même pied que l'homme dans le ministère public et l'administration de la maison de Dieu ici-bas. Nous allons voir le contraire bien confirmé dans le Nouveau Testament.

On allègue Actes 1: 14. Mais là, les onze apôtres sont nommés nom par nom, puis il est dit d'eux: «*Tous ceux-ci persévéraient d'un commun accord dans la prière,... avec les femmes*». Celles-ci étaient présentes et disaient: amen. Où voit-on là qu'elles priaient en présence des apôtres?

En 1 Timothée 2, nous trouvons que l'apôtre, après avoir dit au verset 1<sup>er</sup> qu'il exhortait, avant toutes choses, qu'on fit des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces pour tous les hommes, etc., spécifie dans les versets 8-15, quels sont ceux qui doivent agir ainsi publiquement, *en tout lieu*. Les hommes (l'homme en contraste avec la femme) doivent prier en tout lieu — publiquement — voilà leur part. Et les femmes? Leur part est de montrer dans leur mise et leurs bonnes oeuvres, ce qui sied à des femmes qui font profession de servir Dieu, puis d'apprendre dans le silence en toute soumission. Et Paul, dans l'exercice de son autorité apostolique, dit au verset 8: «*Je veux que les hommes prient en tout lieu*», — puis au verset 12: «*Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur l'homme, mais elle doit demeurer dans le silence*». On a avancé que c'était la femme mariée et non la vierge, mais les mots employés dans l'original montrent clairement qu'il s'agit de l'homme, le sexe masculin, en contraste avec la femme, le sexe féminin.

On cite encore Actes 2: 3, 4, 11. Mais je ne vois pas dans ce passage, que les femmes annonçaient en langues étrangères les choses magnifiques de Dieu. Si même on pouvait admettre que cela a eu lieu à ce moment-là, — ce que je ne crois pas, — cela ne poserait pas un principe. Pierre se lève avec les onze (pas d'autres) pour expliquer aux Juifs ce qui se passe; alors il leur cite la prophétie de Joël, qui commençait à s'accomplir par ce fait merveilleux de la descente du Saint Esprit, et qui s'accomplira en plein plus tard pour la totale bénédiction d'Israël et des nations, alors que tous — vieillards, jeunes gens, fils, filles, serviteurs, servantes — seront sous l'influence puissante de cette effusion du Saint Esprit à la fin, ce qui sera la pluie de la dernière saison. Conclure de là, que les femmes et les filles, aujourd'hui, doivent évangéliser en public, est un non-sens; c'est tordre la Parole.

On s'appuie beaucoup sur Actes 21: 9: en effet, les quatre filles de Philippe *prophétisaient*. Elles révélaient quelque chose de la part de Dieu. Cependant il est digne de remarque qu'à ce moment-là, c'est un prophète homme, nommé Agabus, venu de Judée, qui prononce la prophétie relative à l'emprisonnement de Paul. Est-on en droit de conclure que, parce que ces filles de Philippe *prophétisaient*, les femmes doivent *évangéliser en public*?

On allègue 1 Corinthiens 11: 4, 5. Mais ce passage établit justement la primauté et la priorité de l'homme relativement à la femme, selon l'ordre divin établi à la création, et déterminé à la chute.

Quand ces femmes, dont il est question ici, étaient sous l'influence de l'Esprit pour prier ou donner leurs prophéties, elles devaient justement avoir sur leur tête cette marque de leur infériorité relativement à l'homme, sans quoi les anges, qui connaissent l'ordre divin dans la création, seraient, si je puis dire ainsi, scandalisés, en voyant une femme, même prophétesse,



donner sa prophétie la tête découverte. Que croyez-vous que les anges pensent aujourd'hui en voyant prêcher femmes et jeunes filles?

1 Corinthiens 14: 3, 4 (\*). Ces versets disent davantage l'effet qui caractérisait le don de prophétie, plutôt qu'ils ne nous donnent la définition de ce don. Mais on remarquera que le verset 4 ne dit pas: «*Celle*» qui prophétise édifie l'assemblée, mais: «*Celui*». Il y avait dans ce don la révélation en même temps que la connaissance: celle-ci étant basée sur ce qui était déjà révélé. Nous, aujourd'hui, nous avons la révélation complète; nous n'avons plus de révélations orales. Là où se trouve la prétention à de telles révélations, c'est l'action de l'ennemi. Aujourd'hui, ce précieux don de prophétie n'a plus le caractère de révélation, mais celui de faire ressortir ce qui se trouve déjà dans la révélation écrite, de faire valoir la Parole auprès des âmes. En le faisant, le prophète édifie, encourage et console, et pour les âmes qui en profitent, ce don de faire ressortir de la Parole ce que ces âmes n'y voyaient pas, est pour elles comme une espèce de révélation.

(\*) Voyez sur ces versets les «*Etudes sur la Parole*».

«Ne méprisez pas les prophéties» (1 Thessaloniciens 5: 20) a trait à cela.

Quant à 1 Corinthiens 14: 34, 35, ce passage contient justement la défense formelle faite aux femmes de parler en public, et dit qu'il est *honteux* à une femme de le faire.

1 Timothée 3: 8-15. Nous avons déjà examiné ce passage. Si la femme *enseigne* en public, elle use d'autorité sur l'homme. Elle empiète sur la primauté et la priorité de l'homme à l'égard de la femme. Au lieu que, même la prophétesse ne devait pas manquer d'avoir sur sa tête cette marque de son infériorité à l'égard de l'homme. L'homme a la primauté dans la création, mais la femme l'a dans la chute. Il est bon de remarquer que l'autorité et la primauté de l'homme sur la femme ne datent pas de la chute, — celle-ci l'a augmentée, — mais elle date de la création. De sorte que c'est un principe inaltérable, et Galates 3: 28, que l'on allègue tant, le laisse parfaitement à sa place. Il y a égalité dans le salut et dans la qualité de membre du corps de Christ, sans distinction de sexe; mais du moment où il s'agit du ministère et de l'administration sur la terre dans l'Eglise, et même de prières publiques pour tous les hommes, on rentre dans l'ordre divin établi à la création quant à la distinction de l'homme et de la femme — l'homme actif, la femme passive. En donnant Eve à Adam, Dieu lui donna une *aide*, et non pas un *rival*.

Philippiens 4: 2, 3, parle de deux femmes qui avaient combattu avec Paul dans l'évangile. Avaient-elles prêché sur les places publiques et dans les assemblées avec celui qui a écrit 1 Corinthiens 14: 34, 35 et 1 Timothée 2: 8-15? Y aurait-il donné son assentiment?

En Romains 16, l'apôtre nomme au moins dix femmes, dont plusieurs avaient beaucoup travaillé dans le Seigneur. Avaient-elles prêché?

Que l'on nous montre les *prophéties* de nos *prédicatrices* du jour, et nous nous rendrons à l'évidence qu'elles sont prophétesse!... Mais faire dire à la Parole *évangéliser*, là où elle dit *prophétiser*, c'est renverser la Parole!

Avez-vous remarqué que le seul passage où l'apôtre parle de l'enseignement que doivent donner les femmes âgées aux jeunes femmes, n'est jamais cité par ceux qui veulent la prédication *féminine*? Il se trouve en Tite 2: 3-5. Pourquoi met-on de côté le seul passage qui parle du vrai enseignement des femmes? Parce que ce passage montre ce qu'est cet enseignement, qui doit le donner, et à qui il s'adresse. — La femme âgée doit *enseigner* de bonnes choses. A qui? A des hommes? Non, aux jeunes femmes. *Instruisant* celles-ci à quoi faire? A prêcher? Non, à aimer leurs maris et leurs enfants, à être occupées des soins de la maison, soumises à leurs propres maris, *afin que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée*. — Cet enseignement-là, si l'on s'y soumet, ne permettra pas aux femmes de se produire en public comme prédicatrices. Ne serait-ce pas là la raison pour laquelle on passe sous silence le seul verset où *enseigner* se rapporte à la femme?

On dira: «Ce passage parle seulement des femmes mariées, âgées et jeunes». Oui, en effet, mais le passage où les vierges sont comprises, 1 Timothée 2: 11-13, dit ceci: «Je ne permets pas à la femme *d'enseigner*».

En contraste avec les prétentions actuelles, il est intéressant de voir dans la Parole, quelle est la sphère d'action positive des saintes femmes, et quels sont les exemples qui nous en sont donnés.

Le principe de cette sphère d'action est formellement établi au commencement. Adam est formé pour être le centre et le chef de la création, et administrateur de Dieu sur la terre. Mais dans cette suprématie, il était seul. Tous les êtres vivants étaient d'une autre espèce que lui. Alors Dieu dans sa bonté lui donne, non pas un autre homme, qui aurait été un rival, mais une *aide*, une compagne, qui tout en étant semblable à lui, et répondant à toutes ses affections, étant une avec lui, tirée de lui, lui fût cependant subordonnée, et le laissât à la place positive où Dieu l'avait placé comme chef et centre de tout sur la terre. Mais justement dans cette place où il était sans rival, la femme lui est donnée pour *aide*. Voilà le principe divin qui détermine la sphère d'action du sexe féminin. La femme est *aide*. Dieu l'ayant créée pour cela, lui a donné les facultés qui y correspondent; comme il a donné à l'homme les facultés qui correspondent à sa position de chef et d'administrateur. Or, que l'on prenne la femme dans sa sphère d'action matérielle dans sa maison, ou qu'on la considère dans sa sphère d'action spirituelle dans la maison de Dieu ici-bas, son activité est toujours déterminée et limitée par ces mots sortis de la bouche de Dieu: «*Une aide*,» et non pas «une rivale».

N'est-ce pas un grand honneur pour les femmes chrétiennes d'avoir une position d'aides dans l'oeuvre de Dieu ici-bas? Et naturellement leur utilité est positive dans la sphère que Dieu leur a assignée. Mais si elles veulent la dépasser, tout est gâté, parce que tout est désorganisé. Quelles que soient les facultés intellectuelles et l'érudition d'une femme, elle est toujours un *vase faible*, c'est-à-dire *féminin*, dit la Parole (1 Pierre 3). Par conséquent elle reçoit facilement ses impressions et ses impulsions de seconde main. Un serviteur de Dieu, faisant la remarque ci-dessus, ajoutait: «Voilà pourquoi une femme ne peut être un agent principal dans l'oeuvre. C'est hors des voies de Dieu. *Beaucoup* aider, oui, mais non pas être agent principal; faire des

choses que l'homme ne peut faire, mais non pas faire ce qu'il fait». La femme ne peut pas recevoir directement de Christ des impulsions pour une position qu'il ne lui donne pas!

Mais dans bien des exemples que nous présente la Parole, une chose précieuse distingue la femme: c'est un vif attachement de coeur au Seigneur. C'est dans le coeur de Marie de Béthanie, que le Seigneur rejeté a trouvé, entre tous les disciples, le dévouement le plus grand et le plus intelligent, dans les circonstances du moment (voyez Matthieu 26: 6-13; Marc 14: 3-9; Jean 12: 1-9).

Marie de Magdala ne peut s'en aller chez elle, comme Pierre et Jean, sans avoir trouvé son Seigneur, mort ou vivant. Aussi le Seigneur répond-il à ce coeur affectionné. Il se manifeste à elle, et lui confère l'honneur d'aller porter aux disciples — même à Pierre et à Jean qui étaient venus au sépulcre — ce beau message: «Va vers mes frères, et dis-leur, etc» (Jean 20). Des femmes dévouées étaient avec le Seigneur et l'assistaient de leurs biens (Luc 8: 1-3). Marthe le recevait dans sa maison (Luc 10). Des femmes qui l'aimaient et qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, veillent sur lui auprès du sépulcre, et préparent ce qu'il faut pour l'embaumer (Luc 23: 54, 55; 24: 1-11). Quatre d'entre elles se tenaient près de la croix (Jean 19: 25).

Si ensuite on examine le livre des Actes, on trouve des exemples de la manière dont les pieuses femmes comprenaient leur sphère d'action au milieu des saints, et nous y voyons sur quoi se déversait leur attachement au Seigneur, alors qu'il était élevé dans la gloire, et que le Saint Esprit descendu ici-bas, agissait avec puissance dans l'Eglise par le moyen des apôtres.

Au chapitre 9, verset 36 et suivants, il nous est parlé, d'une sainte femme *qui était pleine de bonnes oeuvres*. Elle avait, semble-t-il, de l'argent et du temps, mais elle n'en usait pas pour aller prêcher, ni pour aller trop de maison en maison (voyez 1 Timothée 5: 13); elle travaillait de ses mains chez elle en cousant des robes pour les pauvres veuves. On voit combien les disciples de Joppe appréciaient cette femme, et sentaient la perte qu'ils faisaient par son délogement. Ils envoient chercher l'apôtre Pierre, lequel agit de la part de Dieu pour la leur rendre.

Au chapitre 12, versets 11, 12, le même apôtre, après sa merveilleuse délivrance par l'ange du Seigneur, se dirige tout droit, au milieu de la nuit, vers la maison d'une femme, maison ouverte aux saints pour y prier ensemble. Le fait que Pierre se rend directement à cette maison, dit beaucoup en faveur de Marie, mère de Jean, surnommé Marc. Sa maison était un rendez-vous, connu des apôtres. Cette femme ne prêchait pas, mais elle recevait les saints chez elle pour la prière.

Lydie, au chapitre 16, aussitôt après sa conversion, veut loger dans sa maison Paul et ses compagnons. Le verset 40 nous montre que sa maison était devenue un centre de réunion pour les frères de Philippes; mais non pas pour y entendre Lydie prêcher!

Le chapitre 18 nous dit quelque chose de bien intéressant touchant Aquilas et Priscilla, ces deux époux dont il est si souvent question dans la Parole. Le témoignage que Paul leur rend en Romains 16: 3-5, dit beaucoup. On voit qu'à Rome et à Ephèse l'assemblée se

réunissait dans leur maison (Romains 16: 5; 1 Corinthiens 16: 19). Il paraît que Priscilla, ou Prisca, femme d'Aquila, était une soeur distinguée; Paul la nomme avant son mari dans ses salutations, en Romains 16 et 2 Timothée 4: 19. Il dit d'elle et de son mari: «Mes compagnons d'oeuvre dans le Christ Jésus». Ce que nous désirons faire remarquer touchant cette soeur, en Actes 18, c'est que quand Apollos, cet homme éloquent, puissant dans les Ecritures et fervent d'esprit, tout en ne connaissant que le baptême de Jean, vint à Ephèse, Aquilas et *Priscilla* le prirent chez eux, et lui expliquèrent plus exactement la voie de Dieu. Cette Priscilla, femme distinguée dans l'église, *aidait* son mari, à la maison, dans leur atelier de faiseurs de tentes, à expliquer à Apollos la voie de Dieu plus exactement que lui ne la connaissait encore.

Ces exemples nous montrent ce que l'on doit entendre quand l'apôtre parle, en Romains 16 et Philippiens 4, de femmes qui ont beaucoup travaillé dans le Seigneur, et qui ont combattu avec Paul dans l'évangile!

Nous avons mentionné les quatre filles de Philippe. Elles avaient un don de la part du Seigneur.

Mais où l'exerçaient-elles? Les limites de leur sphère d'action comme femmes étant tracées dans la Parole, elles n'auraient pas servi le Seigneur, mais elles-mêmes, si elles les avaient dépassées.

Je crois qu'aujourd'hui les chers enfants de Dieu sont en danger d'être entraînés, plus ou moins, par ce que nous pouvons appeler: «les pensées du jour parmi les hommes». Le nihilisme d'un côté, et l'émancipation des femmes de l'autre, tendent à exercer partout leur influence. Que Dieu nous garde fidèles et simples, dans une obéissance positive à sa sainte Parole, qui est vivante et permanente et suffisante pour tous les temps.

J'avoue que quelquefois, par un manque de courage, j'ai été tenté d'envier la place que l'Écriture donne aux soeurs, dans leur position et leur activité privées. Que de soucis, que de peines de coeur, que de labeurs d'esprit, que de fatigues de corps, que de luttes directes avec l'ennemi et les ennemis, le Seigneur ne leur a-t-il pas épargnés dans cette modeste position d'activité privée, quoiqu'elles sentent aussi les choses dans la place qu'elles occupent! Là leur piété, a le champ libre pour servir et glorifier le Seigneur, en s'intéressant aux âmes qui les entourent, en priant beaucoup, en faisant des visites particulières en temps et lieu, sans avoir besoin d'empiéter sur les prérogatives de l'homme. Puissent-elles comprendre toujours mieux leurs privilèges, et agir comme celles qui espèrent en Dieu et qui font profession de le servir.

## Jean 14: 27

---

ME 1883 page 368

Deux choses nous sont présentées ici: la première est le fait de la paix, lorsqu'au lieu de bénédictions terrestres comme les Juifs en avaient, il n'y aurait extérieurement que des peines; la seconde est ce qui caractérise cette paix. «Ma paix,» exprime ce qu'il possède lui-même, et l'étendue de cette paix. De ces paroles de Jésus, on peut conclure que les disciples ne la possédaient pas, tandis qu'il était encore avec eux. Ils ne manquaient de rien, ils avaient des bourses, des sacs, etc. Ils pouvaient parler de la paix qu'on trouve dans le pardon des péchés (Luc 7: 47-50); mais cette paix, *sa* paix, n'avait pas été donnée auparavant à ses disciples.

La paix exclut les inquiétudes, du moment qu'elle est réalisée. Il ne s'agit pas ici de la paix avec Dieu quant à la conscience, mais de celle qui ne peut être troublée par la connaissance de ce qu'est Dieu. Ce n'est pas une paix en dehors de Dieu, et elle est indépendante de toutes les circonstances. Il y a tant de trouble dans les circonstances, que la paix ne saurait être solide si les circonstances pouvaient agir sur elle.

Cette paix est la possession d'un repos tel qu'il ne peut être détruit par d'autres objets. C'est la paix avec Dieu en présence de sa justice et de sa sainteté; c'est quelque chose qui absorbe. Supposez que je sois en paix avec une personne dont je ne me soucie guère, je m'occuperai de bien d'autres sujets. La paix n'absorbera pas mes affections. Lorsque nous avons la paix même, nous pouvons faire connaissance avec Dieu. L'âme, satisfaite de Sa paix, ne désire nulle autre chose. Elle connaît Dieu, et ne trouve rien qui puisse la troubler en Dieu ou en dehors de Lui. Cette paix place Dieu entre les sujets de trouble et nous, au lieu que ceux-ci soient placés entre nous et Dieu. C'est là qu'est le danger ainsi que le remède.

Remarquez l'étendue de cette paix: «Ma paix». Il savait tout ce qu'il possédait en elle, en la donnant à ses disciples. Il avait été tenté, rejeté; il avait souffert; il n'avait pas où reposer sa tête; il avait été chassé comme une perdrix sur les montagnes; homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur; cependant il connaissait si bien la bénédiction qu'il possédait, qu'il en pouvait parler pour la laisser aux siens. Il y avait là un repos en Dieu sans nuage, et Dieu était pour lui une source inaltérable de bénédictions, dans un sentier plein de peines et d'angoisses, sentier qui n'était en rien semblable à celui que d'autres auraient jamais à parcourir. Cette parole: «Tu gardes en paix celui dont l'esprit s'assure en toi,» était connue de lui par expérience. Y avait-il jamais en lui la moindre incertitude quant à être entendu de son Père? Non; il avait l'entière certitude d'être entendu. Rien ne mettait pour lui cette certitude en question; il n'avait pas besoin d'en faire l'épreuve en se jetant du haut du temple en bas; c'eût été tenter Dieu.

Les deux expressions de ce verset: «la paix,» et «ma paix,» s'expliquent l'une l'autre. «Que votre coeur ne soit pas troublé». Je vous donne ma propre paix. Nous savons que ce que nous

avons est à lui, non pas la connaissance de ce que nous sommes vis-à-vis de Dieu, mais ce qu'il est pour Dieu. Nous ne pouvons avoir de paix si nous nous demandons: Quand je viendrai à connaître Dieu, que pensera-t-il de moi? Je dois connaître Dieu pour avoir la paix.

Si le Seigneur venait dans ce moment, seriez-vous en paix, et pourriez-vous dire: «C'est ici notre Dieu, et nous l'attendons?» Si nous avons la conscience d'aimer quoi que ce soit que Dieu n'aime pas, nous ne pouvons avoir cette paix, eussions-nous même trouvé la paix de notre conscience par le sang de la croix, pour ce qui concerne nos péchés. Votre communion et la paix de votre coeur seraient troublées, si vous aimiez quelque chose que Dieu n'aime pas. Si la volonté propre retient quoi que ce soit, il ne peut y avoir la paix. Si vous avez la paix et que Dieu intervienne, votre paix demeure.

La paix n'est pas imparfaite, il ne peut y avoir de défaut en elle. Si quelque chose survient et produit de l'incertitude au dedans de moi, je n'avais pas la paix.

L'eau d'un étang où il y aurait de la vase peut paraître claire à la surface, mais si on l'agite, la vase remonte; il en est ainsi du coeur.

Christ nous donne sa paix. La colère peut-elle la troubler? N'a-t-il pas connu la colère due à nos péchés? Il l'a portée. Ne connaissait-il pas le péché? «Il a été fait péché». Ne connaissait-il pas Dieu? Il était issu de Dieu.

Comment pouvons-nous avoir la paix? Parce qu'il l'a faite «par le sang de sa croix». Il a expié le péché. Il a réglé, entre lui-même et Dieu, la question qui agitait votre coeur, non pour son propre compte, mais pour nous. Il était Fils de Dieu. En présence de la colère, il y a satisfait. En face de la sainteté, il a mis son âme en oblation pour le péché. Dieu a livré son Fils pour nous; pourrait-il ne pas nous réclamer comme objets de son amour? Il nous a rachetés à un prix inestimable.

Dieu a vu le péché, il l'a jugé, il l'a ôté en Christ. La paix est faite, la paix est donnée, la paix est proclamée par le sang de la croix. Est-ce que la manière dont j'obtiens la paix est une idée à moi? Non; Jésus dit: «Je vous laisse ma paix». Il sait ce que c'est que la colère de Dieu, la justice de Dieu, la sainteté de Dieu; ce que Dieu requiert de nous. Néanmoins nous avons l'assurance de sa propre bouche qu'il nous laisse sa paix. Ai-je dû la recueillir pour moi? Non. Il l'a faite pour moi. Peut-il me tromper? Quel est mon garant pour gagner la faveur de Dieu? Si vous croyez à la colère de Dieu, vous saurez apprécier la faveur de Christ. Christ a donné sa vie plutôt que de renoncer à gagner pour nous la faveur de Dieu.

Si Christ est votre paix, il est sans péché pour vous aussi bien qu'il l'était en lui-même. «Il nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption».

## Les différents degrés dans la connaissance de l'Eglise

---

ME 1883 page 388

Pour tout croyant qui jouit de la paix avec Dieu, il y a une question du plus haut intérêt. C'est celle-ci. «Qu'est-ce que l'Eglise dont je fais partie? Où et comment se réunir pour être dans la pensée du Seigneur?»

Si quelqu'un n'est pas assuré par le Saint Esprit d'être dans la faveur de Dieu à laquelle nous avons tous accès par notre Seigneur Jésus Christ, cette personne ne saurait avoir une réelle liberté de coeur pour s'assurer laquelle des diverses dénominations qui existent est reconnue du Seigneur, s'il y en a une qui le soit.

Mais lorsqu'on jouit du repos, dans l'assurance de l'amour de Dieu versé dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné, la question qui se pose doit être: «Quelle est la vraie manière dont les chrétiens ont à se rassembler?»

Or le Seigneur Jésus lui-même nous donne la réponse: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom,» a-t-il dit, «je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18: 20). Tel est le terrain simple et toujours le même du rassemblement. C'est le commencement. Le plus petit nombre assemblé ainsi est suffisant pour que la présence du Seigneur lui soit assurée. Il ne saurait y avoir de rassemblement que sur cette base, car tout autre rassemblement serait indépendant dans son esprit et dans sa nature. L'indépendance, c'est l'homme voulant agir pour Dieu sans la direction du Saint Esprit.

Or être assemblé au nom du Seigneur implique bien des choses. Là ne peut être toléré sciemment rien de ce qui ne convient pas à sa présence, et il ne doit y avoir non plus là aucune règle, aucune forme, qui entrave ou limite l'action du Saint Esprit. Si Christ ne peut être présent là où serait toléré quelque chose qui déshonore son nom (au moins pour autant que les consciences des deux ou trois sont éclairées), il ne saurait davantage être présent là où serait introduite quelque règle ou quelque forme pour déterminer son action; car, s'il y en avait, la règle serait supérieure à Christ, ce qui est impossible.

Pour jouir de la grande faveur de sa présence, cette condition doit être fidèlement remplie. Jésus est au milieu de toute assemblée réunie selon cette condition, d'une manière avouée et consciente. Nous pouvons voir dans la scène décrite en Jean 20: 19 et suivants, comme un exemple d'une assemblée ainsi réunie. Jésus ressuscité vient au milieu de ses disciples assemblés, et les rend propres à la position élevée dans laquelle ils étaient maintenant établis et qu'ils devaient garder. Que devaient-ils faire? Exercer la discipline, et ainsi garder pure l'assemblée. Agissant avec le Seigneur, ils admettaient ou excluaient, c'est ce que nous voyons par ces mots: «A quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis, et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus». Telle était la discipline qu'ils avaient qualité d'exercer sans savoir encore plus que ceci, savoir qu'ils étaient assemblés au nom du Seigneur.

C'est le point de départ de la discipline, et mieux on comprend ce qui est dû à la présence du Seigneur, mieux l'on saisit la discipline qui incombe à l'assemblée. Si l'on perd de vue la présence du Seigneur, on ne peut se former une idée juste de la discipline à exercer. Il est très important de remarquer que la discipline la plus stricte se trouve déjà présentée dans la première notion du rassemblement, premier degré dans la connaissance de l'Eglise. On peut croître dans cette connaissance et saisir plus pleinement ce qu'est l'Eglise, mais comme le premier pas c'est d'être assemblés au nom de Christ, ainsi le sentiment que l'on a de la discipline doit toujours, se rattacher à ce commencement.

La fraction du pain caractérisait les réunions des premiers disciples, et «le Seigneur,» lisons-nous dans les Actes, «ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (2: 42, 47). En conséquence, nous trouvons en 1 Corinthiens 5: 4, que, dans un cas de retranchement, l'apôtre parle ainsi de l'assemblée: «Vous et mon esprit étant assemblés, avec la puissance de notre Seigneur Jésus Christ, au nom de notre Seigneur Jésus Christ». Le Seigneur était dans l'assemblée de Corinthe, lorsqu'ils étaient assemblés en son nom, bien qu'il y eût du mal au milieu d'eux. L'apôtre, selon la grâce de Dieu, éveille leur conscience par le ministère de la Parole, afin qu'ils mettent le mal dehors, et ainsi il les préserve de la condition misérable où se trouve maintenant la chrétienté, cet état, où l'on voit, dans les diverses dénominations, des saints sans la présence de leur Seigneur, et par conséquent sans vraie discipline.

Le croyant, n'eût-il pas appris davantage touchant l'Eglise, se trouverait où en étaient les disciples au chapitre 2 des Actes, verset 47, et serait capable de comprendre la sainteté et l'ordre qui conviennent à une telle assemblée. Tout pas nouveau fait dans la connaissance de ce qu'est l'Eglise, ne saurait qu'accroître et approfondir le sentiment de ce que l'on a d'abord appris, et il en est toujours ainsi de la vérité. Non seulement le Saint Esprit réside dans le croyant, mais il est uni au Seigneur, — un seul Esprit avec Lui.

Si l'on a saisi cela, on comprendra facilement quel est le pas suivant dans la connaissance de l'Eglise. Le croyant est une des pierres vivantes dont se compose l'édifice élevé par Christ, et cela ouvre devant nous une vue plus étendue sur ce qu'est l'Eglise. Au milieu de toute la vaine profession du christianisme, se trouve l'édifice que Christ lui-même bâtit. On a vu quelle est la nature de la discipline à exercer, quand on est assemblé au nom du Seigneur, et combien il convient de se dégager de tout ce qui n'est pas en harmonie avec ce précieux nom; maintenant on sait qu'il y a un édifice, — oeuvre de Christ lui-même, — qui croît pour être un temple saint dans le Seigneur. Ainsi l'Eglise est une habitation de Dieu par l'Esprit. L'Esprit de Dieu réside dans toute l'Eglise, et c'est lui qui y est la puissance. Ceux qui s'assemblent simplement au nom de Jésus, connaissent sans doute la direction du Saint Esprit, mais quand on a saisi ce fait que l'Eglise est la maison de Dieu, on est rempli de respect pour ce lieu où Dieu habite, et l'on cherche comment il faut s'y conduire, pour la garder pure de tout ce qui ne convient pas à Dieu.

Mais quand le mal domine dans l'Eglise, le fidèle sait qu'il doit se purifier des vaisseaux à déshonneur, et ainsi être sanctifié et propre pour le service du Maître. En même temps, il



s'attache à «ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur». Il se rappelle qu'il doit se garder propre pour le service du Maître. La place de Christ comme Seigneur dans l'assemblée ne doit jamais être perdue de vue et doit toujours être respectée.

Il se peut que ceux qui n'ont que la simple profession de christianisme se joignent à l'assemblée, et acceptent tacitement la condition d'après laquelle elle est formée. Mais s'ils viennent à se dévoiler eux-mêmes, ou bien ils nous quitteront, ou, s'ils ont la haute main, nous devons les quitter. C'est ainsi que nous lisons: «Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres». S'ils en avaient été, ils ne seraient pas sortis. Nous lisons encore: «Ceux-ci sont ceux qui se séparent eux-mêmes, des hommes naturels, n'ayant pas l'Esprit; mais vous, bien-aimés, vous édifiant vous-mêmes sur votre très sainte foi, etc» (Jude 19, 20).

A ce point de notre connaissance de l'Eglise, nous voyons la vraie manière dont il nous faut agir envers les saints dans la chrétienté et dans notre relation avec eux, de même que nous avons appris précédemment, dans ce qui reste pour toujours la base du rassemblement, que la grande source de toute notre force et de notre bénédiction, c'est la présence du Seigneur au milieu de nous.

Nous pourrions nous étendre davantage sur les privilèges et les responsabilités de ceux qui sont dans la maison de Dieu, mais nous passerons à un troisième point dans la connaissance de l'Eglise. Nous le trouvons indiqué en 1 Corinthiens 12: 12, 13. «Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». Or cela n'est pas seulement le fait que l'Esprit de Dieu habite en chaque croyant, ni qu'il a un droit sur chacun de ceux qui sont dans la maison de Dieu et qu'ils sont sous ses soins, ainsi qu'il est écrit: «Et il remplit toute la maison où ils étaient assis... et elles se posèrent sur chacun d'eux» (Actes des Apôtres 2: 1-4). Mais ce que nous voyons dans 1 Corinthiens 12, c'est que chaque croyant est uni à tous les autres croyants par l'Esprit Saint, comme chaque membre de notre corps est uni à tous les autres. Or cela ouvre pour chacun de nous une toute nouvelle responsabilité. Nous sommes dans l'assemblée comme membres du seul corps; nous devons avoir pour l'un le même respect que pour l'autre. Le plus faible membre est nécessaire, et quoi que ce soit qui me blesse spirituellement, blesse chaque membre du corps. Je ne puis m'isoler moi-même. Je ne puis rien me permettre qui attristerait l'Esprit, car cela ne resterait pas confiné à moi seul: «Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui». C'est pourquoi je dois prendre garde à ce qu'aucun membre ne soit en relation avec ce qui peut lui porter préjudice, parce que s'il souffre, tous souffrent. Comme membre du corps, je ne cherche donc pas mon propre avantage, mais l'avantage des autres: «Chacun ne regardant pas à ce qui est à lui, mais chacun aussi à ce qui est aux autres» (Philippiens 2: 4). Comme un homme souffrirait d'un poison qui serait introduit dans une partie quelconque de son corps, et par conséquent ne voudrait le laisser introduire nulle part, ainsi le croyant qui a compris que l'Eglise est un corps, veille avec soin afin que chaque membre, n'importe où, soit préservé de tout poison spirituel. Il y a une grande lacune dans notre connaissance de l'Eglise, si nous n'avons pas saisi ce côté.

Quand on l'a compris et que l'on a vu comment le corps de Christ est formé, on voit aussi que c'est une chose qui subsiste toujours, quand bien même la maison est en ruine extérieurement.

Un immense flot de lumière jaillit dans l'âme qui a fait ce pas dans la vérité. Nous avons à bien saisir ceci: c'est que chacun de nous est une aide ou une entrave pour chaque personne de l'assemblée. J'ai donc non seulement à être très soigneux quant à ma propre marche, mais aussi très jaloux de celle de chaque membre. Et comme cela se rapporte à notre rassemblement actuel, je ne puis m'unir ni coopérer avec aucun de ceux qui, d'une manière délibérée, ne tient pas compte de la direction de l'Esprit, car c'est de l'indépendance. Comme le Saint Esprit est le lien, et comme il s'agit ici de se réunir en assemblée, on ne doit sanctionner en rien la propre volonté qui met de côté l'Esprit de Dieu.

Ce pas fait dans la connaissance de l'Eglise, nous rend capables de voir la responsabilité qui nous incombe l'un vis-à-vis de l'autre quand nous nous rassemblons, et, dans un jour de confusion tel que celui où nous sommes, cela est d'une grande importance.

Il reste un point encore; c'est la connaissance de l'Eglise comme étant «le mystère caché dès les siècles en Dieu» (Ephésiens 3: 9). Nous trouvons cet enseignement dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Je ne m'étendrai point là-dessus, mais je recommande au lecteur l'étude de ces épîtres, qui révèlent la puissance de la Tête — Christ — en relation avec son corps sur la terre; et certainement, personne ne peut avoir une vraie compréhension de la grandeur de l'Eglise, ce qu'elle est dans les conseils de Dieu, et comment elle est la plénitude de Christ, s'il n'a pas saisi le mystère par la foi. L'épître aux Ephésiens nous apprend quelle est la puissance par le Saint Esprit, dans laquelle chaque membre doit manifester l'esprit et la vie de Christ. Par cette puissance, l'unité de l'Esprit doit être gardée, et elle entre dans chaque détail de la vie ici-bas. L'épître aux Colossiens nous fait connaître la nature et l'état dans lesquels nous introduit cette grande puissance. Ce sujet est du plus profond intérêt, à mesure que nous y pénétrons, la grandeur de l'Eglise nous apparaîtra davantage. Mais je n'ajouterai rien; j'espère en avoir dit assez pour éveiller l'attention, et porter le lecteur à s'enquérir diligemment sur ce qu'est l'Eglise dans la pensée de Dieu, chose si nécessaire de nos jours.

## Libéralité de cœur - (Notes sur Nombres 7)

---

ME 1883 page 412

Dans le chapitre 6, nous avons le Nazaréen, l'entière séparation du mal, séparation consistant surtout à s'abstenir. Le chapitre 7 présente un autre principe, le dévouement volontaire à Dieu, se montrant dans la libéralité de cœur. Les bénédictions devaient être «sur la tête de Joseph, et sur le sommet de la tête du nazaréen d'entre ses frères» (Genèse 49: 26). Or, à la fin du chapitre 6, nous voyons la bénédiction divine sur sa tête.

En Lévitique 9: 23, 24, la bénédiction sacerdotale suit l'offrande du sacrifice, et *maintenant* en vertu du sacrifice, notre grand sacrificateur élève ses mains pour bénir; seulement, comme Aaron, maintenant il peut bénir en joie *céleste*. Comme Melchisédec, il bénira de joie et de bénédiction terrestre, mais il n'est pas encore sorti du sanctuaire; seulement, le fondement de la bénédiction étant posé, l'Eglise en jouit maintenant par l'Esprit. Quand le Seigneur monta au ciel, il éleva ses mains et bénit les disciples (Luc 24: 50, 51). «*Vous bénirez ainsi les enfants d'Israël*» (6: 23): c'est en vertu de l'office sacerdotal de Christ, les bénissant, les gardant, faisant luire sur eux la face de Jéhovah; «ils mettront donc mon nom sur les enfants d'Israël, et je les bénirai».

Toutes les bénédictions conférées à l'*Eglise* viennent de la seigneurie de Christ, mais les bénédictions accordées aux *enfants* viennent du Père. C'est sur eux que le nom du Père a été mis, et la bénédiction doit s'ensuivre. Ainsi nous avons la bénédiction sacerdotale après le nazaréat, et ensuite le sacrifice volontaire.

Ce livre nous montre le service; non pas simplement de faire certaines choses, mais un sacrifice volontaire de soi-même, un sacrifice vivant. Prince (\*), au verset 2 de notre chapitre, est en rapport avec libéralité. «Mon peuple sera un peuple de franche volonté» (Psaumes 110: 3). «De franche volonté» et «libéral» sont un même mot. C'est ainsi que, dans le Cantique (6: 12), «les chariots d'*Ammi-Nadib*» signifient un peuple princier, de bonne volonté. De même, en 2 Corinthiens 8: 5, les gentils sont aussi devenus de franche volonté: «Ils se sont premièrement donnés eux-mêmes au Seigneur, et puis à nous, par la volonté de Dieu». Le Seigneur les reconnaît et les avoue, puis vient la générosité. La grâce l'opère en eux, et Dieu l'appelle leur propre et volontaire détermination de cœur. «Le libéral prend des conseils de libéralité, et se lève pour user de libéralité» (Esaïe 32: 8). «Que chacun fasse selon qu'il se l'est proposé en son cœur» (2 Corinthiens 9: 7).

(\*) Le mot rendu par «principaux,» dans la version de Martin, est rendu par «prince» dans la nouvelle version, comme dans d'autres. (Note du Traducteur)

«Prends d'eux ces choses,» dit l'Eternel à Moïse (verset 5). L'Esprit de Dieu leur suggère de donner précisément ce qui était nécessaire; il le met dans le cœur de chacun, et il y a une entière communauté de sentiments tout en jouissant du privilège individuel. C'est le privilège de prendre les choses communes et ordinaires, et de les offrir à l'Eternel pour «le service du

tabernacle». Ces chariots et ces boeufs furent donnés aux fils de Guershon et de Mérari. Leur service était le plus extérieur et le plus apparent, mais moins rapproché de Dieu et, par conséquent, il y avait moins d'honneur réel. «Les membres du corps que nous estimons les moins honorables, nous les environnons d'un honneur plus grand, et nos membres qui ne sont pas décents, sont les plus parés». Les fils de Kéhath portaient sur leurs épaules. Il pouvait y avoir moins d'apparence de service, mais nous *estimons* plus ce que nous portons sur nos épaules. Les dons extérieurs engendrent un honneur extérieur. Si Dieu nous a appelés à un service de Guershonite, accomplissons-le bien. Un sacrificateur était aussi rapproché de Dieu qu'un autre sacrificateur dans la sacrificature, il n'y a aucune différence mais dans le service Dieu distribue à chacun comme il lui plaît, et, quelle que soit la libéralité, elle est précisément ce que le Seigneur désire.

Au verset 10, viennent les offrandes pour l'autel. C'est la libéralité nationale (\*) par le moyen de la spiritualité individuelle. «Un prince un jour, et un prince l'autre jour». Ici encore nous trouvons l'énergie individuelle de l'Esprit. L'Eternel dit à Moïse: «Ils présenteront» (nouvelle version) et non pas: «Prends d'eux ces choses». Maintenant *ils* s'approchent; le don est dédié sur l'autel. C'est l'autel qui donne à l'offrande sa valeur. «Christ, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache». Notre service extérieur, la consécration de nos vies, se trouve ainsi identifié avec cette unique offrande de Christ. Ce qui est ainsi apporté à Dieu, accompli dans la foi, offert à Dieu lui-même, est un parfum d'agréable odeur à Dieu. Quand la dédicace de l'autel est finalement terminée, il y a un résultat parfait; les *douze* princes ont offert de franche volonté. Ainsi quand l'Eglise est présentée à Dieu, un poids parfait, pour ainsi dire, est offert, et, pour autant que nous sommes conduits par l'Esprit, le résultat est parfait; mais quand la chair s'introduit, il y a du désordre.

(\*) Comme corps de nation. (Note du Traducteur)

Nous avons vu, au chapitre 6, la bénédiction sacerdotale pour les besoins du peuple; ici, au verset 89, «Moïse entrait au tabernacle d'assignation pour parler avec Dieu». C'était au *dedans* et non sur Sinäi. Dieu avait maintenant communion sur le propitiatoire et par l'intermédiaire de Moïse, avec un peuple de franche volonté. C'est là que nous entrons dans la communion de la pensée de Dieu, selon la parfaite justice de Dieu en Christ. Quelle précieuse intimité! Moïse entend une voix venant du *lieu de la grâce* dans le tabernacle. Le tabernacle d'assignation commença sur les *ruines de la loi* en dehors du camp, et l'Eternel parlait à Moïse face à face (voyez Exode 33). Pour nous, il est écrit: «Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses;» et encore: «La lettre tue, mais l'Esprit vivifie».

## Le service - Notes sur Nombres 8

---

ME 1883 page 431

Le chapitre 6 nous a présenté la séparation d'avec le mal, et le 7<sup>e</sup> la libéralité de coeur. Ici nous avons la lumière et la manière dont elle devait éclairer. Il y a, dans le livre des Nombres, quelques traces de direction. Ici, c'est touchant le chandelier, montrant en type l'énergie de l'Esprit de Dieu *en nous* pendant que nous traversons le désert. «Parle à Aaron» (verset 2), dit l'Eternel à Moïse. Dans le premier chapitre de l'Apocalypse, nous voyons le Seigneur au milieu des sept lampes ou chandeliers. Les chandeliers représentent l'Eglise portant la lumière par la puissance du Saint Esprit, comme il est dit: «Vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie». L'or représente la justice en relation avec ce qu'est l'homme ou portant sur ce qu'il est. Il présente la beauté et l'ordre de la vérité de Dieu; il présente au monde la vérité. «Les sept lampes éclaireront sur le devant, vis-à-vis du chandelier». La lumière mettait en évidence le chandelier lui-même, aussi bien que toute autre chose. Ainsi doit-il en être maintenant de l'Eglise. Non seulement la lumière doit partir d'elle, mais reluire sur elle, montrant ce qu'elle est dans la pensée de Dieu. «Selon la forme que l'Eternel avait montrée à Moïse, on fit ainsi le chandelier,» selon la pensée parfaite de Dieu.

Par l'Eglise, «la sagesse si diverse de Dieu est donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes». La pensée parfaite de Dieu est montrée en ce qui répand la lumière dans le monde. Les sept lampes ne devaient pas seulement éclairer le tabernacle, mais projeter la lumière *sur le devant* du chandelier. Les anges ont à apprendre dans l'Eglise la beauté de l'ordre de Dieu, l'énergie aussi du Saint Esprit maintenant dans l'Eglise, eux qui n'ont pas le Saint Esprit. Ainsi nous voyons qu'à cause des anges, la femme doit avoir sur la tête une marque de l'autorité à laquelle elle est soumise, et Paul écrivait à Timothée afin qu'il sût «comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité».

Les Lévites (verset 6) représentent les saints dans le service; les sacrificateurs sont l'Eglise en communion. Les Lévites sont les serviteurs des sacrificateurs. Les Lévites sont d'abord offerts à Dieu (verset 13); «*après cela* les Lévites viendront pour faire le service». Là nous voyons le vrai caractère du service, «donnés premièrement eux-mêmes à Dieu,» après cela Dieu les emploie. Les Lévites 'sont offerts en *offrande* tournoyée à l'Eternel (verset 13); ainsi, en Romains 15: 16, Paul dit: «Afin que l'offrande des nations soit agréable». L'Eglise n'est pas seulement un témoin dans le monde, elle est aussi une offrande à Dieu. D'une manière figurée, Christ est la gerbe tournoyée devant l'Eternel (Lévitique 23: 11), et aux versets 17 et 20, c'est l'Eglise que nous voyons offerte ainsi. Le service des Lévites était entièrement la conséquence du fait qu'ils étaient à l'Eternel. «Les Lévites seront à moi,» est-il dit (verset 14), et de nous il est écrit: «Vous n'êtes pas à vous-mêmes; car vous avez été achetés à prix» (1

Corinthiens 6: 20). Il est précieux de dire: «Mon bien-aimé est à moi;» mais c'est un degré de plus et il y a une joie plus profonde de pouvoir dire: «Je suis à lui».

Les Lévites (versets 18, 19) représentaient l'ensemble des enfants d'Israël. Ils étaient consacrés par l'acte même qui avait retranché les premiers-nés d'Égypte. La croix de Christ est la condamnation du monde, mais la délivrance de ceux qui croient en Lui. Il a souffert le jugement, afin que nous y échappions. Il *nous* a achetés à prix, exactement comme il est dit au verset 17, «tout premier-né est à moi».

Au verset 11, nous avons un *autre principe* d'offrande, d'une grande importance à remarquer pour la bénédiction de l'âme. Ce sont les enfants d'Israël posant leurs mains sur les Lévites, et ainsi identifiant celui qui offre avec l'offrande. Le verset 12 nous montre les Lévites posant leurs mains sur la tête de l'offrande pour le péché; l'ensemble des enfants d'Israël se tenant ainsi comme coupables devant Dieu; puis les posant sur l'holocauste, les identifiant complètement avec lui comme acceptés dans toute la perfection du sacrifice de Christ — en agréable odeur à Dieu. Comme il porta nos péchés qui furent mis sur lui, ainsi tout notre service est accepté par l'offrande de lui-même en holocauste. Poser ma main sur l'holocauste m'identifie avec la bonne odeur de Christ en la présence de Dieu. Aux versets 10 et 11, les Lévites sont amenés *devant l'Éternel*, et offerts à lui afin qu'ils le servent, et tout se fait sous la direction de la communion sacerdotale. L'Église est d'abord entièrement amenée à Dieu, puis placée dans le service sous la direction sacerdotale spirituelle. Remarquez qu'ici il n'y a point d'onction. Les Lévites ne sont pas seulement donnés à Dieu, mais aussi à *Aaron et à ses fils* (verset 19), les identifiant ainsi avec Christ dans la communion sacerdotale. Nous devons être serviteurs de Dieu, sous la direction de la communion sacerdotale spirituelle dans le sanctuaire. Il ne peut y avoir de service intelligent et raisonnable que celui qui découle de la communion sacerdotale avec le Seigneur, et non pas simplement de l'intention d'obéir. C'est la communion qui donne la puissance et l'intelligence dans le service (voyez Actes des Apôtres 7: 55). Outre la parole positive écrite, nous connaissons la pensée de Dieu par une communion habituelle avec lui, en marchant avec lui, et discernant «quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite».

*Ainsi* tu sépareras les Lévites (verset 14). Le sang placé sur les poteaux des portes sauvégarait les Israélites au dedans, mais il était le signe du jugement sur les Égyptiens au dehors. Un Lévite n'était pas un sacrificateur, mais un serviteur; ils n'étaient pas oints, mais ils servaient les sacrificateurs. La communion est plus élevée que le service, et elle nous rend capables de servir avec puissance et intelligence. Nous sommes des fils de Dieu, faisant l'oeuvre de serviteurs ici-bas, de même que Jésus sur la terre était le Fils de Dieu ayant pris la place de serviteur. Les prophètes étaient des serviteurs; ainsi, prêcher l'Évangile est un service; mais rappelons-nous que l'huile qui est dans le vase est plus précieuse que le vase. Tout service est inférieur à la communion, ainsi notre Seigneur disait de Jean le baptiseur «Celui qui est le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui». La communion seule peut produire le vrai service; toute autre chose n'est que du clinquant et finira par une chute.

L'âge depuis vingt-cinq ans (verset 24), montre la maturité pour le service, c'est-à-dire la pleine énergie de l'Esprit. L'exemption du service, était donnée comme une bénédiction, mais, bien qu'exempté du labeur, la charge de garder ce qui devait être gardé demeurait. Le service sacerdotal ne s'en va jamais, nous croissons en lui. Nous, les saints d'à présent, nous sommes l'offrande des gentils à Dieu. Le vrai honneur dans le service est quand nous sommes entièrement au Seigneur. On a dit que si un ange descendait du ciel sur la terre, il serait aussi satisfait d'être un balayeur de rue qu'un roi sur son trône, s'honorant d'une seule chose, — de faire précisément ce que Dieu lui dirait. Nous n'avons pas à nous rechercher nous-mêmes, mais à rechercher la gloire du Seigneur. L'ordre de Dieu dans sa maison, dans le sanctuaire, est un objet d'admiration et d'étonnement dans les lieux célestes. La lumière du Saint Esprit brille sur le devant du chandelier, faisant ressortir toute sa beauté et sa perfection selon le modèle des choses célestes.

## Remarques détachées - Darby J.N.

---

ME 1883 page 441

- 1 -

Je crois que les églises ont été englouties et se sont perdues dans la masse du hiérarchisme ecclésiastique populaire; mais je crois aussi que l'église visible, comme on la nomme, y a été engloutie également.

Cependant il y a une différence, parce que les églises étaient la forme administrative, tandis que l'Eglise, comme corps sur la terre, était l'unité vitale.

Voici ce que j'ai senti dès le commencement, et avec quoi j'ai commencé: le Saint Esprit reste, et, par conséquent, le principe essentiel de l'unité avec la présence du Seigneur, car il a dit: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Or ce fait est tout ce qui nous concerne maintenant.

Quand c'est là ce que l'on cherche réellement, on trouvera certainement la bénédiction par la présence du Seigneur. Nous l'avons éprouvé d'une manière très douce et précieuse, nous qui nous sommes réunis à part.

Là où l'on prétend à une position et à l'unité, il y aura toujours confusion et chute: Dieu ne prendra pas une telle place avec nous.

Pour avoir sa force, il nous faut prendre la place qui répond à sa pensée. Or sa pensée est maintenant la ruine de l'Eglise; mais là il sera avec nous.

Je l'ai toujours dit. Je sais que plusieurs en ont été troublés, même d'entre ceux que j'aime particulièrement, mais je suis sûr que c'est la pensée du Seigneur. J'ai dit: Nous sommes les témoins de la faiblesse et du misérable état de l'Eglise.

Nous ne sommes ni plus forts ni meilleurs que d'autres (dissidents, etc.), seulement nous reconnaissons le mauvais et misérable état où nous sommes, et, par *conséquent*, nous pouvons trouver la bénédiction. Je ne mets pas de limite à ce que le Saint Esprit peut faire pour nous dans cette pauvre condition, mais je prends la place où il peut agir ainsi.

C'est pourquoi je crois qu'il n'y a pas de gouvernement de corps d'une manière autorisée par l'Ecriture; là où cette prétention existe, il y aura de la confusion. On disait constamment et ouvertement que c'était ici (à Plymouth) qu'il y avait un modèle, auquel tous dans les endroits éloignés devaient se référer. Ma profonde conviction est que la conscience avait complètement disparu, excepté chez ceux qui se sentaient tout à fait misérables.

Je ne recherche donc la position originelle de l'Eglise qu'en ceci: je crois que là où deux ou trois sont assemblés en son nom, Christ est là, que l'Esprit de Dieu est nécessairement l'unique source de puissance, et que ce qu'il fait sera bénédiction par la seigneurie de Christ.



Cela répond aux besoins de tous les temps. Si l'on veut tenter davantage aujourd'hui, il n'y aura que confusion.

On reconnaît la condition originelle de l'Eglise, comme un pécheur reconnaît ce qu'est un état d'intégrité, ou comme un homme mutilé reconnaît ce qu'est un corps entier. Mais ici vient un point fort important. Je ne puis suppléer à ce qui manque par un arrangement humain ou par la sagesse humaine: il faut que je sois dépendant.

Je dois désavouer tout ce qui n'est pas de l'Esprit et dans ce sens désavouer — non pas ce qui est au-dessous de la position originelle, car j'y suis complètement — tout ce que l'homme a fait pour y suppléer, parce que cela n'est reconnaître ni la chute, ni l'Esprit de Dieu. Je dois toujours reconnaître ce qui est de l'Esprit de Dieu en qui que ce soit. La *règle* me semble ici très simple.

Je ne doute pas que la puissance qui avait été dispensée ne soit désorganisée, mais le Saint Esprit peut toujours agir dans les circonstances où se trouve le peuple de Dieu. Le secret consiste à ne pas prétendre aller au delà. La vie et la puissance divines sont toujours là, et je me sers des membres que j'ai, en confessant pleinement que je suis dans un état imparfait.

Il faut nous souvenir que le corps doit exister, quoique non pas dans un état d'union, même localement. Je puis, en conséquence, reconnaître les dons et autres choses semblables, et dans les deux ou trois réunis trouver ma garantie pour la bénédiction qui est promise à ceux qui se rassemblent ainsi.

Ensuite, si des dons existent, ce ne peut être que comme membres du corps, parce qu'ils sont tels, et ce n'est qu'en vertu de la puissance vitale de la Tête par le Saint Esprit.

Je crains que l'expression de «corps visible» ne nous égare un peu. Il est évident que l'action collective s'opère dans le corps réel vivant ici-bas sur la terre, mais c'est là que les membres doivent agir. Je ne pense pas que cela fasse une difficulté. Je crois que si nous voulions agir d'après 1 Corinthiens 12: 14, au delà de la puissance qui existe pour le réaliser, il n'y aurait que confusion.

Mais quel que soit son état extérieur de dispersion, le corps continue nécessairement d'exister, parce que son existence dépend de la Tête et de son union avec elle. Le Saint Esprit en cela agit nécessairement d'une manière suprême.

Le corps existe en vertu de ce qu'il y a un seul Saint Esprit. «Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance de votre appel;» en fait, c'est ce qui est nié.

Ensuite Christ nous nourrit et nous chérit comme sa propre chair, comme membres de son corps, et il le fait «jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, etc.» (Ephésiens 4: 13). C'est pourquoi nous ne pouvons nier ni le corps et son unité, quelles que soient sa condition et l'infidélité de ceux qui le composent; ni l'opération du Saint Esprit dans le corps, pour autant que le Saint Esprit est reconnu, sans nier le droit divin du Saint Esprit, les soins de Christ et sa seigneurie sur l'Eglise.

Il n'est pas question ici de ce que fait l'Eglise, mais de ce que fait Christ; en même temps, il s'agit du fait que le Saint Esprit est sur la terre et de son droit comme y étant, tout en reconnaissant la seigneurie de Christ. Et c'est jusque-là que je puis reconnaître les dons chez d'autres.

Si un ministre d'une église nationale a des dons, je les reconnais comme produits par le Saint Esprit; j'y vois Christ engendrant les membres du corps ou le nourrissant. Mais je ne puis m'associer avec ce qui se trouve mêlé à cela, parce que ce n'est ni du corps, ni de l'Esprit. Je ne puis toucher à ce qui est impur; je dois séparer la chose précieuse de la méprisable (Jérémie 15: 19).

Toutefois, aussi longtemps que je reconnais la fidélité de Christ, je ne puis abandonner ce qui est dit dans Ephésiens 4. Or si nous nous réunissons, et quand nous nous réunissons, tout ce que je demande, c'est que ce principe soit reconnu, parce que c'est reconnaître le Saint Esprit lui-même, et pour moi, cela est tout.

Nous nous réunissons et nous rendons culte. Dans ce temps, nous qui nous sommes séparés, nous nous réunissons en différents lieux pour *rendre culte*, dans notre faiblesse, de la manière la plus vraie et la plus simple. Alors, quoi que ce soit que le Saint Esprit, qui est souverain, donne à qui que ce soit, c'est pour nous nourrir. Peut-être ne sera-ce rien en fait de discours, mais ce sera dans l'unité du corps.

Si vous étiez ici, vous pourriez être dans l'unité du corps comme l'un de nous. C'est ce que Satan ne peut détruire, parce que cela se rattache au droit et à la puissance de Christ. Si on se met à imiter l'administration du corps, ce sera immédiatement du papisme ou de la dissidence.

Voici ma pensée quant à la visibilité du corps; elle se rattache à ce principe de toute importance: la présence et l'action du Saint Esprit sur la terre.

Le corps n'est pas simplement une chose sauvée dans les conseils de Dieu; mais une chose vivante ici-bas, animée en vertu de son union avec la Tête, et par la présence du Saint Esprit en elle. C'est une chose réelle, effective, le Saint Esprit agissant ici-bas. Si deux sont fidèles à le reconnaître, ils y trouveront la bénédiction.

S'ils disaient: «Nous sommes le corps», en ne reconnaissant pas tous les membres, quelle que soit leur condition, ils cesseraient moralement d'en faire partie. Je reconnais les membres, mais nullement la condition où ils se trouvent. Ce principe est de toute importance.

Christ a donc attaché l'opération pratique de ce principe de l'unité du corps aux «deux ou trois,» et il les reconnaît par sa présence. Il a pourvu à ce que ce principe fût maintenu. Ainsi, dans tous les états de ruine, cette unité ne peut cesser, jusqu'à ce que lui cesse d'être la Tête, et le Saint Esprit d'être le guide et le consolateur envoyé ici-bas.

Dieu sanctionna l'établissement de Saül comme roi, il n'a jamais sanctionné qu'on abandonnât le Saint Esprit. Les «deux ou trois» prennent clairement comme principe de réunion, ce qu'était le temple, c'est-à-dire le lieu de la présence de Dieu. C'est ce qui fait toute

la différence. C'est pourquoi, dans le schisme en Israël, les justes recherchaient le temple comme centre d'unité. Pour nous, David, c'est Christ par le Saint Esprit.

D'un autre côté, on ne peut agir sur le principe de gouvernement de l'Eglise, sauf en ce que le Saint Esprit est toujours puissance.

## - 2 -

Je soupçonne que bien des frères se sont attendus à des choses qui ne m'ont jamais dirigé, et que leurs esprits ont été jetés dans la perplexité, quand ils ne les ont pas vues réalisées dans la pratique. Je n'ai jamais senti, par exemple, que l'objet de mon témoignage fût la capacité du Saint Esprit pour gouverner un corps visible. Je ne doute pas qu'il le puisse, mais je doute que cela s'applique aujourd'hui comme objet de témoignage. Cela ne convient pas à notre condition.

Ma confiance repose dans la certitude que Dieu nous bénira et nous maintiendra, si nous prenons la place où nous sommes en réalité. C'est celle de la ruine générale de la dispensation. Toutefois je crois que Dieu a pourvu au maintien du principe général de la dispensation (sauf la persécution), c'est-à-dire au rassemblement d'un résidu dans la consolation d'une puissance d'union, par la puissance et la présence du Saint Esprit, de sorte que Christ puisse là chanter des louanges.

A côté de cela il y a un ministère pour former, pour nourrir, etc. Parmi d'autres choses, le gouvernement peut avoir sa place, mais il est bon de se souvenir qu'en général le gouvernement a rapport au mal, et que, par conséquent, il est en dehors de la bénédiction positive; il a donc pour objet ce qu'il y a de moins élevé dans l'Eglise.

De plus, bien qu'il y ait un don de gouvernement, en général, le gouvernement n'est pas du même ordre que le don. Les dons servent ou administrent, on ne peut guère le dire du gouvernement. Les dons et le gouvernement peuvent être réunis, comme dans l'énergie apostolique. Les anciens étaient plutôt le gouvernement, mais ils n'étaient pas des dons.

Je crois que c'est surtout l'ordre de la partie gouvernementale qui a failli, et que nous devons aller sans elle, au moins d'une manière formelle. Cependant je suis loin de croire que Dieu n'ait pas pourvu à cet état de choses.

Je pense que «les frères» sont, pratiquement, beaucoup sortis de leur place et de la conscience de leur position; ils ont éprouvé leur faiblesse, et maintenant le Seigneur les enseigne. Pour ma part, lorsque j'ai vu tout en ruine autour de moi, ma consolation a été que là où deux ou trois sont assemblés au nom de Christ, il est là. Je ne cherchais ni le gouvernement ni rien d'autre. Or je crois que Dieu est fidèle et capable de maintenir la bénédiction.

Je crois que les grands édifices et les vastes rassemblements en corps ont été une faute; je l'ai toujours cru. En outre, je crois que maintenant (quoique cela ait été toujours vrai en

pratique), si l'on a à agir à l'égard du mal, ce doit être par la conscience en grâce. Paul l'a toujours fait, bien qu'il eût la ressource d'une commission positive à lui donnée. Et je crois que deux ou trois ou un plus grand nombre réunis, avec quelques-uns parmi eux ayant le don de sagesse en grâce, peuvent, en trouvant la pensée du Seigneur, agir en discipline. Avec les soins pastoraux, c'est là le principal moyen en Matthieu 18, de tenir les saints réunis. Il est fait allusion à cet accord comme étant le signe de la puissance du Saint Esprit.

Je ne doute pas que plusieurs ne soient capables d'éclairer les consciences des autres. Mais c'est sur la conscience de l'ensemble du corps qu'il faut toujours agir; c'est elle qui doit être mise au clair. C'est ce qui caractérise toute action salutaire de ce genre, lors même qu'il y aurait la ressource d'un pouvoir apostolique actuel.

Cette ressource peut manquer là où le mal est entré, mais cela ne saurait annuler ce qui est dit: «Si deux s'accordent pour une chose,... elle sera faite».

Je ne vois donc aucune nécessité de la soumission au papisme, c'est-à-dire à l'unité charnelle par l'autorité de la chair; ni non plus la nécessité de rester seul, parce que Dieu a pourvu à un rassemblement des saints, fondé sur la grâce et maintenu par l'opération de l'Esprit. On peut sans doute faillir dans ce rassemblement par manque de grâce, mais de même que pour tout don restant, il a sa place; c'est là que la présence de Christ et l'opération de l'Esprit sont manifestés, mais doivent être maintenus sur le terrain de la condition où se trouve réellement l'Eglise; sans cela le rassemblement deviendrait une secte arrangée par l'homme, avec l'addition de quelques idées nouvelles.

Là où l'on se confiera en Dieu dans la position et en vue de la position où nous sommes, et où l'on sera satisfait de le trouver infailliblement présent avec nous, là je suis convaincu qu'il est suffisant pour tous les besoins et qu'il est fidèle pour y subvenir.

S'il est besoin de quelqu'un de plus sage qu'aucun de ceux qui sont réunis en quelque localité, ils sentiront humblement leur besoin, et Dieu leur enverra quelqu'un qui y répondra, s'il trouve ce moyen convenable.

Il n'y a d'autre remède au manque de grâce que la souveraine bonté qui conduit à la confession.

Si nous élevons notre autel, il nous servira de murailles (Esdras 3: 3). Dieu prendra soin de la visibilité du corps, comme il l'a toujours fait. On parlera de la foi du corps, et l'unité dans l'amour manifestera la puissance du Saint Esprit dans le corps.

Je ne doute nullement que Dieu ne suscite pour nos besoins ce que ces besoins requièrent dans la position où il nous a placés et dont nous avons l'intelligence. Si nous songions à rétablir l'Eglise, je dirais: que Dieu nous en garde! J'aime mieux être près de la fin, pour vivre et mourir pour elle dans le service, là où elle est, comme chère à Dieu. C'est là mon désir et ma vie.

## Souvenir de la délivrance et direction dans la marche - Notes sur Nombres 9

---

ME 1883 page 451

Un laps de temps s'est écoulé; il y a une année qu'a eu lieu la délivrance, et ils sont encore dans le désert. Quand on a compris la pâque, la puissance actuelle de délivrance est une chose très intelligible (Exode 13: 3). Ils avaient été dans la servitude, mais maintenant ils étaient hors d'Egypte et dans le désert, mais pas encore en Canaan. Ils avaient le souvenir de la délivrance, avec les fatigues et les exercices comme fruits, parce qu'ils étaient dans le désert. Ainsi nous aussi, nous avons la joie et la paix de la délivrance, mais non pas encore le repos. Ils étaient hors d'Egypte, avec des troubles et des épreuves. Ils le sentaient quand ils disaient: «N'y avait-il pas des sépulcres en Egypte?» Là se trouvent pour nous un exercice d'âme et souvent des manquements; mais il n'y a pas de manquement de la part de Dieu, parce qu'il nous amène dans le désert.

La pâque doit être observée comme «*une offrande à l'Eternel*» (verset 7), en souvenir et dans la pleine conscience que l'on est le peuple affranchi du Seigneur. Nous avons spirituellement le principe de la chose dans la cène du Seigneur. Il y a la délivrance en Christ, mais les épreuves et les exercices quant à la condition actuelle ici-bas. L'incrédulité peut dire: «Nous mourons dans le désert,» mais la foi gardera toujours la pâque; elle reconnaît ainsi la délivrance *de Dieu*, et cela est une bénédiction. Spirituellement, c'est une offrande au Seigneur, et ainsi par *communion* nous avons une joie actuelle, — privilège qui n'appartient qu'à la foi; car la délivrance n'a fait que nous amener dans le désert où nous rencontrons le trouble.

Au verset 9, nous voyons la grâce et la sainteté réunies pour faire face à la souillure. La souillure est spécialement la mort, parce que, par l'énergie de l'Esprit de Dieu en nous, le péché est connu dans sa puissance actuelle comme étant la mort. Dieu montre le remède où il en est besoin, du moment qu'il est question d'être empêché de présenter l'offrande au Seigneur. Lorsque la puissance de l'Esprit agit de jour en jour dans nos âmes, le péché est constamment découvert, car ce qui n'est pas de l'Esprit est chair et péché, et dans sa puissance ce n'est pas simplement une souillure, mais la mort. Ceux dont parle notre chapitre avaient été délivrés de l'Egypte, qui n'était rien que souillure, et cependant ils étaient souillés, de sorte qu'ils ne pouvaient pas célébrer la pâque. Là où se trouve quelque conscience de péché, il ne peut y avoir d'adoration. Leur souillure les empêchait de venir à Dieu, car «la sainteté a orné ta maison pour toujours». Quand l'Esprit de Dieu est contristé, on ne peut adorer. Toutefois ces hommes n'étaient pas exclus d'Israël, bien qu'il dût y avoir l'humiliation provenant de la souillure. Nous ne pouvons jamais retrouver la puissance de l'adoration sans nous rappeler notre manquement passé. Il faut s'être humilié et purifié du péché avant de pouvoir adorer, et le Seigneur juge de la pureté selon l'énergie de la vie de Dieu.

Un étranger (verset 14) pouvait célébrer la pâque, mais selon l'ordonnance et la manière dont il fallait le faire. La grâce nous amène à Dieu, mais c'est toujours selon ce que Dieu est, et sans jamais se départir du *principe de la sainteté, l'éternelle* ordonnance de la maison de Dieu en esprit. Si quelqu'un n'est pas saint *spirituellement*, son culte n'est qu'une abomination devant Dieu. «Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger» (Hébreux 13: 10). Le tabernacle, ce sont les ordonnances *charnelles*. Le réel privilège de la maison de Dieu est la sainteté intérieure. Dans cette position d'adoration, on trouve la présence de Dieu qui donne lumière, direction, abri, toute chose; ainsi «la nuée couvrit le tabernacle» (verset 15). La présence de Dieu était là. Les enfants d'Israël devaient savoir que Dieu les avait fait sortir d'Egypte afin d'habiter au milieu d'eux (Exode 29: 46). De là la puissance de la grâce, car tout ce qui est incompatible avec la sainteté met de côté le dessein de la rédemption: «J'habiterai au milieu d'eux».

Le Seigneur nous a donné un autre Consolateur pour demeurer avec nous éternellement; or dire: «L'Eternel est-il au milieu de nous, ou non?» c'est douter de la *puissance* et de la *présence* de l'Esprit de Dieu. Tenter le Seigneur, ce n'est pas seulement agir avec témérité, mais c'est faire quelque chose pour éprouver s'il est avec nous ou non (voyez Exode 17: 7). La présence du Seigneur est toujours avec nous pour la bénédiction, et étant avec nous elle doit nécessairement mettre à nu le péché. La nuée était toujours là, de sorte qu'ils auraient dû faire tout dans la conscience que l'Eternel était avec eux; l'incertitude journalière quant à ce qu'ils auraient à faire, le manque d'eau, etc., devaient constamment les rejeter sur l'Eternel. Les difficultés du chemin leur enseignaient que Dieu était toujours près d'eux pour les aider. Le Seigneur, dans sa grâce, veut toujours nous garder dans la dépendance pour la bénédiction de nos âmes. La dépendance entière de Dieu donne toujours dans le désert une bénédiction entière.

Au commandement de l'Eternel, les enfants d'Israël marchaient, et au commandement de l'Eternel, ils campaient (verset 18). Ainsi Jésus n'allait jamais que là où le conduisait la nuée; quand on lui rapporte que Lazare était malade, il demeure encore deux jours au lieu où il était, et cependant il aimait Lazare. Il est important non seulement que nous ne fassions pas ce qui est mal, mais que ce que nous faisons soit fait parce que c'est la volonté du Seigneur. Il n'y a point un pas dans mon voyage auquel le Seigneur n'ait pensé pour moi; c'est pourquoi «courons la course qui est devant nous». Si la nuée ne bouge point, nous ne pouvons point agir; notre *absolue incapacité d'agir* est notre force contre Satan.

De plus, si je n'ai pas de lumière sur un passage donné, cela me montre mon néant. Si nous n'avons pas une parole de Dieu, nous ne pouvons rien faire, parce que l'homme vit de toute parole qui sort de la bouche du Seigneur. Paul ne fit rien pour Epaphrodite (Philippiens 2: 27); Dieu le guérit selon ses propres voies. Dieu se charge ainsi de nous, parce que nous sommes dans le désert où il n'y a pas de chemin, afin d'être lui-même notre chemin. Il ne nous montrera pas un chemin que la nature puisse trouver; son chemin ne se trouve que dans la communion avec lui. Lorsque nous disons: «Il n'y a pas de chemin,» cela nous rejette sur Dieu qui nous conduira par son propre chemin. Dans le désert on rencontre des difficultés, et c'est

là l'épreuve de la spiritualité des saints. Du moment que nous perdons le sentiment de notre dépendance de Dieu, nous sommes laissés à nous-mêmes. Alors «il y a telle voie qui semble droite à un homme, mais dont l'issue sont les voies de la mort» (Proverbes 14: 12). C'est une parole solennelle que celle-ci: «Ephraïm s'est associé aux idoles; abandonne-le» (Osée 4: 17). Il ne nous faut pas simplement faire la volonté de Dieu, mais la faire *parce que* c'est sa volonté.

Dieu avait délivré les enfants d'Israël, afin qu'il pût habiter au milieu d'eux dans le désert où il n'y avait pas de chemin, et le fait qu'il les guidait prouvait qu'il était au milieu d'eux. La colonne de nuée les conduisait de jour et de nuit, car le jour et la nuit sont les mêmes pour Dieu et pour nous aussi, si nous sommes conduits par lui. Pierre, sans le Seigneur, ne pouvait pas plus marcher sur une mer tranquille que sur la mer agitée. Nous avons besoin de bonne volonté de coeur pour être toujours conduits par le Seigneur. Nous sommes enfants et nous en avons une telle certitude, que nous sommes heureux d'être des serviteurs. Jésus était le Fils de Dieu, mais il prit la place de serviteur. C'est lorsqu'il eut pris cette place que Satan lui dit: «Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas,» cherchant ainsi à mettre en doute les soins du Père. La certitude de l'amour du Seigneur donne la confiance pour obéir; si je compte sur l'amour du Seigneur, je me trouve rejeté sur sa volonté. Après qu'Israël se fut reposé près des palmiers, il dut repartir parce que ce n'était pas Canaan. A nous aussi le Seigneur peut donner un peu de repos, mais nous ne devons pas nous établir ici.

En vertu de la première pâque, nous avons été conduits hors d'Egypte, et nous sommes maintenant dans le désert, et là nous célébrons la pâque, dans la connaissance de l'amour de Dieu dans notre délivrance.

Lorsque la nuée s'arrêtait plusieurs jours (verset 19), ils devaient «garder ce que *l'Eternel leur avait donné à garder (\*)*»; ainsi, tandis que nous attendons ici, nous n'avons qu'une chose pour nous occuper — Dieu; et si «notre oeil est simple, tout notre corps aussi sera plein de lumière».

(\*) Nouvelle version.

## La lettre de Christ

---

ME 1883 page 457

«Vous êtes manifestés comme étant la lettre de Christ,» non pas, vous *devez* être, mais *vous êtes*. Quelle est donc à cet égard votre responsabilité morale? C'est d'être une lettre sans tache, et vous le serez en fixant vos regards sur lui et en réfléchissant ainsi ce qu'il est. Si nous nous rassemblions dans cet esprit, il n'y aurait jamais aucun trouble. Il pourrait y avoir des degrés divers de réalisation des choses divines, mais l'apôtre dit: «Si en quelque chose vous avez un sentiment différent, cela aussi Dieu nous le révélera». Il s'agit seulement d'être l'un et l'autre fidèles à Christ et nous nourrissant de lui.

L'unique chose qui nous rende capables de fouler le *moi* sous nos pieds, c'est d'avoir Christ devant nous comme l'objet de nos coeurs, absorbant toutes nos pensées et nos affections. Tous les maux viennent de ce que le *moi* prend une place et non pas Christ. La plénitude de Dieu attend toujours pour le remplir que le vase soit vide. Le grand point est d'être un vase vide: si je suis rempli de moi-même, il faut que je sois, pour ainsi dire, tourné sens dessus dessous, afin d'être vidé; alors seulement je pourrai être rempli de l'huile versée par la main du Seigneur.

Mais c'est une chose de *parler* de vases vides, et une tout autre de l'être en effet. Or nous ne savons pas ce que nous aurons à traverser avant d'être en réalité des vases vides. On commence plein d'enthousiasme; puis en avançant on baisse dans sa propre estime.

Le mot «tribulation» vient d'une expression latine désignant une sorte de herse dont on se servait pour battre le blé. Quand vous sortez de la machine à battre, — je veux dire de la tribulation, — vous paraissez bien moindre que lorsque vous y êtes entré; mais il y a plus de réalité, car la balle est partie. Au commencement du chapitre 5 des Romains, nous trouvons notre position: ayant été justifiés par la foi, jouissant de la paix de Dieu, établis dans sa faveur, et nous glorifiant dans l'espérance de la gloire. Puis remarquez dans les versets suivants les pas que l'on fait dans la machine à battre: tribulation, patience, expérience. Or c'est là que tout vrai serviteur doit prendre ses grades. On peut y demeurer soixante ans peut-être, et quand l'on en sort être réduit à très peu de chose; or il vaut mieux être très peu, mais réel, que de prétendre être quelque chose, alors que nous ne sommes rien. Dieu veut de la réalité morale. Il y a parmi nous beaucoup de prétentions, bien plus d'apparence que de réalité. Prédications, discours, écrits, prières, chants, vont souvent bien au delà de l'expérience réelle. *Rien n'est plus dangereux*. Cela endurecit le coeur, amortit la conscience et nous livre aux ruses de l'ennemi.

Il peut y avoir beaucoup de rapports entre les saints, sans un atome de communion. Ce que nous avons à rechercher, c'est Jésus lui-même; ce qu'il nous faut cultiver, c'est une communion personnelle avec lui.



Si vous trouvez seulement une demi-douzaine de personnes rassemblées avec leur coeur rempli de Christ, vous serez là comme chez vous; vous aurez le secret de la force et de la chaleur qui étaient dans l'église de Philadelphie, et vous pourrez compter sur la puissance du Saint Esprit.

Ce qui se fait pour Christ a un charme particulier pour son coeur. Du moment que vous détournez de lui votre regard pour vous occuper d'oeuvres, vous baissez. «Tu as donné la stabilité et la force à ma montagne,» disait David. Nous sommes trop souvent occupés de la montagne, et nous oublions ce qui lui donne la force. Nous nous occupons peut-être des réunions elles-mêmes au lieu de penser à Celui qui les rend heureuses, et ainsi nous perdons notre bonheur. Au lieu de la forte montagne, nous avons le trouble. Gardons nos yeux attachés sur Lui, et nous goûterons la paix, la joie et une profonde communion avec lui; et ainsi nous serons des épîtres de Christ sans tache.

## La prière

---

ME 1883 page 461

Il y a dans la prière deux grands éléments. Premièrement, j'ai le sentiment de mon besoin, et, en second lieu, je sais que Dieu a la bonté et la puissance nécessaires pour m'aider. Quoique bien d'autres avantages appartiennent à la prière, ces deux choses ne peuvent jamais en être absentes. Ainsi ces paroles: «Voici, il prie,» sont la preuve que Saul de Tarse était converti. C'était l'opposé de cette confiance en soi-même que l'homme porte avec lui depuis la chute; c'est le langage de la conversion. La confiance en Dieu est éveillée, on a le sentiment qu'il y a en lui de la bonté et qu'il a constaté «son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». La vue de Jésus sur la croix, par exemple, fait naître la confiance dans le coeur du brigand, et il s'adresse au Seigneur en priant: «Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume». Quand la confiance envers Dieu est éveillée dans mon âme, en même temps que le sentiment de mon incapacité pour faire face aux difficultés, alors je me tourne vers Dieu.

Or quand cela a eu lieu d'une manière réelle, non seulement je trouve le secours quant à ce qui m'a amené à me tourner vers Dieu, mais par le fait même que je me suis approché de lui, je suis éclairé. La cause qui m'a conduit à prier peut ne ressembler en rien au gain que je trouve dans la prière. Ainsi le prodigue vient pour demander beaucoup moins que la grâce ne lui donne, et c'est en venant qu'il l'apprend. De même le brigand prie pour obtenir une bénédiction bien moins grande que celle qu'il reçoit. Celui qui reçoit, vient à Celui qui a tout à donner. La distance entre Dieu et moi, sa grandeur de toute manière, est incommensurable, et en conséquence, venir à lui doit, par là-même, me procurer des avantages que je n'attendais pas. Sa grâce dit: «Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous;» et encore: «Qu'as-tu, que tu n'aies reçu?» Ainsi, venir à lui nous assure le plus grand gain, savoir le sentiment de ce qu'il est.

Nous pouvons considérer la prière sous trois points de vue: la prière privée, ou pour soi-même; la prière pour d'autres, ou pour l'oeuvre du Seigneur; et enfin, la prière dans l'assemblée.

### Prière privée, ou pour soi-même

Ici, plus notre confiance en Dieu sera grande, plus nous lui ferons connaître pleinement et en détail toutes nos requêtes. Plus je sentirai mon incapacité pour faire quoi que ce soit, en étant assuré en même temps que Dieu prend soin de moi, plus je lui soumettrai toutes choses. Et lorsque cela a lieu en réalité, l'effet qui en résulte est très sensible. Les circonstances me troublent d'autant plus que je sens davantage mon impuissance; mais lorsque j'expose à Dieu toutes mes requêtes, «la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence», garde mon coeur et mes pensées dans le Christ Jésus. Ainsi, comme je l'ai déjà dit, il y a un gain immense à

s'approcher de Dieu et à le faire, d'une manière consciente, le dépositaire de nos soucis, comme il est écrit: «Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous». C'est parce qu'il prend soin de nous; et lorsque dans notre coeur nous en avons le plein sentiment, avec celui de notre incapacité, nous nous réjouissons de l'accès qu'il nous accorde d'avoir auprès de lui.

Toute souillure sur ma conscience, toute revendication de ma propre force, m'empêchent de me décharger complètement sur Dieu du fardeau de mes inquiétudes. S'il y a une souillure, j'hésite à m'approcher, et s'il y a quelque confiance en ma propre force, je me confie nécessairement moins en lui. Il faut cependant se rappeler que le cri de celui qui est dans le besoin est entendu, comme nous le lisons au Psaume 107; que, si loin du Seigneur que puisse être le croyant, son cri est entendu de lui. Se tourner vers Dieu à l'heure de la détresse, reçoit une réponse. Plus d'un enfant de Dieu, poursuivant sa propre volonté, et tout à fait en dehors du témoignage de Dieu pour le moment, a trouvé l'aide auprès de lui quand il a prié. Les choses lui ont été données, parce qu'il les a demandées, afin, pour ainsi dire, de l'encourager à demander davantage. Mais le croyant qui ne jouit pas de la communion avec Dieu, bien qu'il ait été souvent exaucé et secouru, ne s'approche pas assez de Dieu pour avoir la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, et qui garde le coeur et les pensées dans le Christ Jésus. Si je n'ai pas la paix avec Dieu, je ne puis approcher de lui de manière à lui être assimilé quant à mon état, c'est-à-dire pour avoir *sa paix*, effet merveilleux! Ainsi qu'il est dit: «Contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit».

Dans la prière privée, nous avons aussi l'Esprit qui «nous est en aide dans notre infirmité, car nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient; mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables; et celui qui sonde les coeurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, car il intercède pour les saints selon Dieu». Dans ma prière secrète, je suis assuré que l'Esprit de Dieu, habitant en moi, s'intéresse tellement à moi, qu'il intercède pour moi avec ardeur; et Dieu, qui sonde mon coeur, constate, non d'après mes paroles, mais d'après l'intercession de l'Esprit, ce qui me convient réellement.

N'est-il pas merveilleux que je sois maintenant, par grâce, en de tels termes avec le Dieu bienheureux, que je puisse lui parler librement? Comme il est dit dans un passage de la première épître à Timothée: «Toute créature est sanctifiée par la parole de Dieu et par la prière,» le mot traduit par prière (\*) signifie «commerce avec quelqu'un;» c'est une personne s'adressant personnellement à une autre. Ainsi Dieu me parle, et moi je m'adresse à lui. Or, c'est lorsque nous sommes dans l'Esprit que nous apprenons ce que l'Esprit demande pour nous, et c'est alors, je pense, que nous acquérons la connaissance de la volonté de Dieu relativement à ce que nous avons sur le coeur devant lui. Alors aussi, nous avons de la foi pour demander quelque chose, tandis que nous ne l'avons pas pour une autre. Si j'ose dire ainsi, cela a pour type les Urims et Thummims. Je viens au Seigneur pour toute chose; dans chaque cas, je reçois la paix de Dieu; mais, en outre, je puis savoir que telle chose est selon sa volonté. «Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute; et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses

que nous lui avons demandées». A moins d'aller à lui, je ne puis pas connaître la pensée du Seigneur touchant une chose quelconque. Si je reste à mon propre niveau ou à celui de l'homme, je suis influencé par les sentiments naturels; ce n'est qu'autant que je suis enfermé avec lui, libre de toute action extérieure, que je reçois l'impression de sa pensée, non d'après quelque chose qui me soit dit, mais par l'effet de mon association avec lui. Je me trouve au festin de la sagesse; je mange de son pain et je bois de son vin (Proverbes 9: 1-5). Je suis dans le sanctuaire de Dieu, nourri là en communion avec sa pensée. Toute ma sagesse s'évanouit en présence de la sienne, et je suis influencé et transformé de telle sorte que je vois les choses selon son plaisir. Ainsi, quand je prie, particulièrement touchant une chose, non seulement je viens à lui, confiant dans son amour, mais je cherche aussi ce qu'il pense à l'égard de cette chose. J'ai affaire à un plus grand que Salomon.

(\*) Voir la note sur 1 Timothée 4: 5, dans la version nouvelle, édition de 1872.

On peut donc prier avec foi dans la confiance simple que l'on sera entendu, comme firent les apôtres quand ils retournèrent vers les leurs (Actes des Apôtres 4: 23); ou bien l'on peut être corrigé quant à ce que l'on désire, comme Paul le fut, après qu'il eut prié trois fois pour que l'écharde dans sa chair fut enlevée (2 Corinthiens 12: 8). Dans le premier cas, ils étaient dans le plein courant de la pensée du Seigneur; mais, dans le second, la pensée du Seigneur n'était pas en harmonie avec le désir de l'apôtre; mais aussitôt qu'il connaît cette pensée, il est tout à fait heureux, et son propre esprit entre dans un accord parfait avec la pensée du Seigneur.

Je crois que lorsqu'on s'attend simplement au Seigneur, on est influencé de manière à se trouver en conformité avec sa pensée, sans le sentir, pour ainsi dire. Ainsi Moïse avait si bien appris sur la montagne ce qui convenait à Dieu, que lorsqu'il est appelé à retourner au milieu des Israélites tombés dans l'idolâtrie, il sait comment il doit agir pour Dieu. Et de même, quand le Psalmiste troublé est entré dans le sanctuaire, les choses lui apparaissent tout autres que lorsqu'il était dehors.

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage sur la prière privée, si ce n'est que c'est dans le secret que l'on apprend à connaître Dieu, et c'est de là seulement que l'on peut utilement entrer dans la prière pour d'autres, en particulier ou en public.

## La prière privée pour d'autres

Les douze disaient à la multitude: «Pour nous, nous persévérons dans la prière et le ministère de la Parole» (Actes des Apôtres 6: 4). Il est intéressant de remarquer comment ces deux choses sont rapprochées ici, comme la fin du chapitre 10 et le commencement du chapitre 11 de l'évangile de Luc. Plus je connais les desseins de Dieu pour son peuple, plus je connais le cœur de Christ pour les siens, plus aussi je m'adresserai à lui, afin qu'il ouvre leurs cœurs pour recevoir ce qu'il a communiqué. C'est ainsi que nous voyons les apôtres prier pour les saints; et, ce qui est très remarquable, l'apôtre Paul dans ses prières, spécialement quand il écrit aux Ephésiens, combine les deux choses, c'est-à-dire qu'il prie pour eux afin qu'ils saisissent la vérité qu'il communique dans sa prière. Cela dit beaucoup pour nous. Quoique

personne ne puisse atteindre à la hauteur de l'apôtre, nous pouvons cependant tous tirer une leçon de ses prières. Je ne puis ici indiquer toutes ses prières, mais elles présentent une individualité marquée.

Il nous est recommandé de faire des prières et des supplications pour tous les saints, et assurément il y a quelque chose de particulier à demander pour chacun de ceux que nous connaissons. Je ne dis pas que ce soit toujours exprimé, mais on a la conscience que l'on s'adresse au Seigneur particulièrement pour chacun; et on le fait non seulement pour le témoignage de son nom là où il y a une assemblée des siens, mais on sent que l'on peut recommander un frère à Celui qui le connaît beaucoup mieux que nous et qui l'aime infiniment plus. Il y a ainsi pour nous un grand gain à prier pour d'autres. Comme l'on est près du Seigneur, on prend part à ce qui l'intéresse et l'occupe, et ces ruisseaux de son amour passant à travers notre coeur, le rafraîchissent et y engendrent une variété de sentiments divins qui le fait ressembler à une terre fertilisée, de plus en plus productive. Assurément, chacun de nous devrait pouvoir dire de coeur ces paroles de Samuel: «Pour moi, Dieu me garde que je pêche contre l'Eternel en cessant de prier pour vous» (1 Samuel 12: 23). La prière est à la fois la position de la dépendance et de la confiance, et suppose le sentiment de ma propre impuissance, avec l'assurance du secours de Dieu. Si le jour le plus brillant, celui où Dieu a donné la plus grande démonstration de sa puissance en faveur de son peuple, a été marqué par la prière, combien plus devrait-il en être ainsi pour le jour de notre faiblesse! Or c'est la prière qui caractérisait spécialement Samuel, le dernier de cette période qui est le type du temps où nous sommes, et que Josué commença. Chacun sait combien différemment il agira envers le saint pour lequel il prie, et celui pour lequel il n'a pas pris cet intérêt.

Il y a deux cas spéciaux dont je dois dire un mot: les malades et les pécheurs. Quant au malade, on peut avoir la foi qu'il sera rétabli, mais nous voyons que cela est assigné aux anciens. Or je pense que ce mot désigne le caractère de ceux qui sont propres, par leur jugement et leur expérience, à entreprendre ce précieux service (Jacques 5: 14, 15). Comme règle, nous pouvons conclure que le malade sera rétabli, à moins qu'il n'ait achevé sa course ou que, moralement, il ne soit impropre à rester ici-bas. Cela nous conduit au second cas, celui du pécheur. Nous lisons en 1 Jean 5: 16: «Si quelqu'un voit son frère pécher d'un péché qui ne soit pas à la mort, il demandera pour lui, et il lui donnera la vie, savoir à ceux qui ne pèchent pas à la mort. Il y a un péché à la mort; pour ce péché-là, je ne dis pas qu'il demande». Ici, il nous est dit de faire une différence entre les péchés, — l'un n'étant pas à la mort, et pour lequel nous pouvons prier, tandis que pour le péché à la mort, nous ne devons pas prier. Je pense que ce dernier est un attachement invétéré à une mauvaise habitude. Je ne sais rien, dans la voie de la grâce, qui soit plus douloureux pour l'esprit que de prier pour un infidèle arrogant, ou pour quelqu'un qui admet sa culpabilité, mais qui n'est pas brisé par elle. Mais ici, comme dans tout autre cas, plus nous serons près du Seigneur, et mieux nous connaîtrons sa pensée à l'égard d'une telle personne.

Mais il y a un encouragement tout particulier à prier pour ceux qui marchent bien, ainsi qu'il est dit: «Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous bien conduire en toutes choses» (Hébreux 13: 18).

J'ajouterai maintenant quelques mots sur la prière en public

## La prière en public

Tout frère a la liberté de prier en public. On peut le conclure de ce passage: «Je veux donc que les hommes prient en tout lieu, élevant des mains saintes, sans colère et sans raisonnement». Je crois aussi que l'homme qui devient le plus propre à présenter la parole de Dieu à d'autres, par la prédication ou l'enseignement, est celui qui a d'abord essayé ses ailes dans la prière en public; je veux dire que son service public a commencé dans les réunions de prières. Je crains l'homme qui veut prêcher, et dont la voix ne se fait jamais entendre dans la prière. Le plus fervent à la réunion de prières, sera aussi le plus puissant pour réveiller les âmes.

Or, dans la réunion de prières, nous nous rassemblons pour nous attendre à Dieu, afin que nous soyons conduits à agir ici pour sa gloire, et afin que les intérêts de Christ fixent pleinement notre attention. Tels sont: l'état des âmes dans chaque circonstance, dans la douleur, la maladie, ou dans le péché, le profond sentiment dans nos coeurs de notre responsabilité à faire connaître la vérité de l'évangile, non en partie, mais toute la vérité, — le mystère de l'évangile. Je pense que lorsqu'on est de plein coeur dans la réunion de prières, il doit y avoir une ardente supplication à Dieu afin que les âmes soient bénies, et que le bon plaisir de sa volonté soit connu et suivi par les saints, comme il est dit d'Epaphras: «Combattant toujours pour vous par des prières, afin que vous demeuriez parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu» (Colossiens 4: 13).

Je ne puis pas prier dans l'assemblée au delà de la connaissance que j'ai, mais ce serait une grave erreur de penser qu'il n'y a rien à demander au delà de la mesure de ma connaissance. Je puis comprendre que celui qui est pasteur se borne, dans la prière, à exposer l'état des âmes auxquelles il s'intéresse; que celui qui enseigne parle des sujets qu'il a le plus à coeur pour les saints; et que l'évangéliste prie pour la conversion des âmes. Chacun fait bien, c'est un vrai service, mais assurément, si l'un d'eux affirmait que ce à quoi il s'intéresse est suffisant et complet, ce serait éteindre l'Esprit. Au contraire, le serviteur le plus fidèle dans l'oeuvre qui lui est propre, se réjouit le plus de voir prospérer tout autre travail, parce que c'est l'oeuvre du Seigneur, et il désire toujours connaître plus pleinement le conseil du Seigneur, car cela sera permanent.

La réunion de prières sera toujours bonne, quand les âmes sont portées, pour ainsi dire, comme Moïse sur le mont Pisga, pour voir le champ des desseins de Dieu, «capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». Alors sûrement il y aura un plus grand

combat de prières pour que les saints connaissent le mystère de Dieu, selon l'exhortation de Paul: «Et priez pour moi, afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'évangile».

Le Seigneur veuille l'accorder.

## Fragments

---

ME 1883 page 477

Dans le combat où nous sommes engagés, non contre la chair et le sang, mais comme des soldats de Jésus Christ (2 Timothée 2: 4), je trouve que c'est un grand repos pour nos âmes de pouvoir envisager toutes choses à la lumière de l'éternité, ou mieux du temps à venir. Nous pouvons ainsi recevoir et garder la vérité d'une manière abstraite, — je veux dire en dehors des acceptions de personnes et des circonstances. Nous savons que le dernier état auquel nous sommes appelés, c'est l'amour, et cela garde nos coeurs «de toute amertume, de tout courroux, de toute colère, de toute crierie, et de toute injure» au milieu de nous (Ephésiens 4: 31).

Si un frère ou une soeur sont irrités contre moi pour tel ou tel motif, lorsque je pense être fidèle à la Parole, moi, je ne m'irriterai pas contre eux; je n'aurai pas contre eux d'injure, de crierie, ni d'amertume: je me consolerais en pensant que, dans «très peu de temps,» ils reconnaîtront la vérité au sujet de notre différend. Si, au contraire, l'Ecriture m'oblige à leur «résister en face,» je sais que bientôt, quand tout sera manifesté devant le Seigneur, ils seront de ceux qui le béniront de ce que la vérité a été maintenue contre eux sur la terre, et certes, ils nous béniront aussi s'il nous a été donné de la maintenir.

Dès lors l'aigreur et l'amertume sont remplacés dans nos coeurs par un état permanent de *patience* en regardant au Seigneur. Et s'il faut même quelquefois rendre son «visage comme un caillou,» c'est ce que le Seigneur a fait: «Lui qui, lorsqu'on l'outrageait, ne *rendait pas* d'outrage,... mais se remettait à Celui qui juge justement».